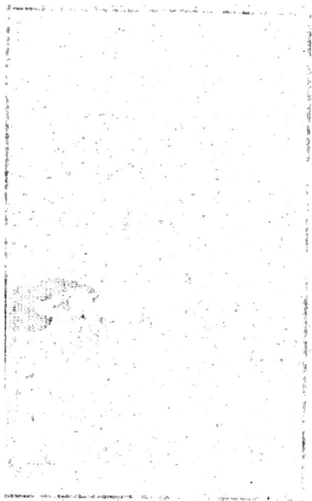
LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE, OÙ L'ON VOIT UN PORTRAIT NAÏF...







B. Picart Sculpsit 1711.

TOME SECONDE

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

Où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siècle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire.
MDCCXVI.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

APrès ce que j'ai dit à la tête du premier Volume de ces DISCOURS, où l'on doit avoir toûjours égard, du moins en général, il ne me reste pas grand' chose à dire sur celui-ci. J'avertirai seulement le Public que ceux qui composent ce nouveau Tome ont paru en *Anglois* depuis le 12. ou 23. *Juin* jusqu'au 27. *Octobre* ou 7. *Novembre* 1711; Ce qu'il

est bon d'avoir présent à l'esprit, pour mieux entendre certaines allusions qui s'y trouvent, soit à l'état des affaires publiques, ou à quelques Personnes distinguées dans la *Grande Bretagne*. Du reste le premier a été si bien reçu du Public, que le second ne sauroit manquer d'un acueuil favorable, puis sur tout que les DISCOURS en sont plus intéressans & d'un goût plus universel.

D'un autre côté, il m'étoit facile de savoir les Noms des Auteurs qui les ont composez; & j'ai déja insinué dans la Préface du I. Tome, que les deux principaux ne me sont

ſont pas inconnus : Mais puis qu'ils ont voulu ſe cacher ſous l'envelope de certaines Lettres Capitales, je ne croi pas qu'il ſoit de la bienſéance de les en tirer, ſans leur permiſſion. Si c'eſt par une fauſſe modestie qu'ils ſe déguiſent de cette maniere, le ſilence des autres ſur leurs véritables Noms doit les en punir; mais s'ils ont eu des motifs légitimes pour en uſer de la ſorte, comme je n'en doute pas, c'eſt violer une espèce d'Aſyle ſacré que de les expoſer aux yeux du Public. D'ailleurs il n'y en a guère que deux qui aient fait quelque bruit dans

la République des Lettres, & il ſeroit presque inutile de nommer les autres dans les Païs étrangers. Quoi qu'il en ſoit, il faut bien prendre garde à ne pas juger de ce qu'ils ſont par le Caractère qu'ils ſe donnent, puis qu'ils s'attribuent tous le même. C'eſt ainſi que l'Auteur du XXX. DISCOURS & de divers autres dans ce Volume, où il ſe déſigne à la fin de chacun par un T, parle comme s'il avoit écrit tous ceux qui précedent, depuis le XIV. jusques au XXIX. incluſivement, quoi que la plûpart ſoient marquez à la fin d'une L. ou d'un C. Mais quand on

on ne ſauroit pas que ces deux Lettres Capitales en deſignent un autre, la difference du Stile ſufiroit pour les distinguer. Avec tout cela, ſi l'Historien futur, dont il eſt parlé dans le X. DISCOURS page 57, vouloit s'en tenir à ce que ces Auteurs publient d'eux-mêmes, il risqueroit de tomber dans la même bévûë que j'ai commiſe, lors que, ſur un pareil fondement, j'ai conjecturé, dans la Préface du I. Volume page V, que les Discours LIV & LXI, marquez d'un X, étoient de l'Auteur qui ſe deſigne par une R. Du moins Meſſieurs les Journalis-

tes de la *Haye*, dans les Mois de *Mai* & de *Juin* 1714. page 5, ont averti le Public que ces deux Discours ſont de Mr. *Budgel*. Je les remercie de la découverte, & je leur promets de ne faire plus à l'avenir de pareilles Conjectures, où il eſt ſi facile de ſe tromper, & qui n'aboutiſſent à rien. Du reſte fort éloigné de prétendre que ma Traduction ait conſervé toutes les graces de l'Original, ſur tout de celui de CLIO, je ſouhaite que les Connoiſſeurs, qui entendent les deux Langues, n'en jugent qu'après en avoir comparé avec ſoin quelques en-

endroits, en particulier dans les DISCOURS, ſignez d'un T.

Pour ce qui regarde la Critique de certains Lecteurs, qui ſe felicitent d'avoir trouvé une faute d'Impreſſion, ou d'Orthographe, une legere inadvertence, ou quelque inexactitude, ils peuvent jouïr en paix de leur petit triomphe, je ne chercherai point à leur ravir cette gloire, & je les exhorterai ſeulement à nous donner eux-mêmes quelque choſe de mieux tourné. Mais afin qu'ils n'aient pas ſujet de ſe plaindre qu'on les néglige; au lieu de ces mots, *de la prétendue Vertu dont il ſe couvre?* qui

ſe trouvent à la page 70 ligne 25, je les prie d'y vouloir mettre ceux-ci, *de la Vertu dont il prétend ſe couvrir?* C'eſt-là tout ce que je leur demande, & au Public, d'excuſer toutes les autres fautes de cette nature qui peuvent m'être échapées dans une tâche auſſi pénible que celle de la Traduction.

Enfin, après avoir indiqué tous les endroits d'où ſont pris les Paſſages des anciens Auteurs qui ſe trouvent à la tête de ces DISCOURS, à la reſerve d'un ſeul, qui eſt à la tête du XXIV. p. 140. & que je n'eus pas le loiſir de cher-

chercher, lors que ce DISCOURS s'imprima, j'avertirai ici que ces mots Grecs ſont attribuez à CALLIMAQUE par *Athenée* Lib. III. Cap. I.

CATALOGUE
DES
LIVRES,
Qui se trouvent
A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER Libraire.

ABregé de la Nouvelle Methode, presentée au Roi, pour apprendre facilement la Langue Latine, &c. par Messieurs de Port-Royal. 8.
Abregé Chronologique de l'Histoire de France, par *Mezeray*, 7 vol. 12. à Amst. fig. 1715.
Abregé de la Vie de Mr. Claude. 12. Amst.
Abregé de la Vie de la Princesse Terese d'Autriche, & son Oraison funebre par Mr. Bossuet, Evêque de Meaux. 12. Paris 1683.
Abregé de l'Histoire des Heresiarques. 12. qui ont paru en Europe. 12. 1699.
Abregé du Concile de Trente, Jurieu. 12. 2 vol.
Abregé historique du Païs de Vaud. 8.
Abregé Chronologique de tous les Empereurs depuis Jules Cesar jusqu'à present. 8.
Abregé de la Vie des Peintres avec des Reflexions sur leurs Ouvrages par M. de Piles. 12. Paris 1715.
A. B. C. d'un Soldat, & Remarques sur le gouvernement & défense des Places. 12.
Academie de l'admirable Art de la Lutte. 4. en-

enrichi de 71 figures dessinées, par le fameux Romein de Hoogue. Leyde 1714.
Achille & Polyxene, Tragedie mise en Musique par Mr. *Lully*. 4.
Ambassadeur & ses fonctions, par Mr. du *Wicquefort*, augmenté des Réflexions sur les Memoires. 4. 2 vol. 1690.
Actes & Memoires de la Paix de Nimegue. 12. 7 vol. à la Haye 1697.
Actes & Memoires de la Paix de Riswick. 12. 5 vol. à la Haye 1707.
Actes & Memoires de la Paix d'Utrecht. 12. 4 vol. Utrecht 1715.
Amours des Dames Illustres de notre siecle. 12. Colog. 1708.
Amours d'Anne d'Autriche Epouse de Louïs XIII. avec le Cardinal de Richelieu. 12.
Aminte du *Tasse*, Pastorale. 12. François-Italien, avec fig. à la Haye 1681.
—— Idem 12. Rouën.
Annales de la Cour & de Paris. 12. 2 vol. Colog.
Antiquité des Temps retablie & defendue contre les Juifs & les nouveaux Chronologistes. 4.
L'Ange Conducteur dans la devotion Chrétienne. 18. Paris 1710.
Apologie pour les Protestans & leur separation de la Communion de Rome. 12. Amsterd.
Apologie Historique de deux Censures de Louvain & de Douay sur la matiere de la Grace, par Mr. *Gery*. 12. Col. 1688.
Apologie de l'Amour qui nous fait veritablement posséder Dieu seul. 8.
Apologie du systeme des Saints Peres sur la Trinité contre les Tropolatres & les Sociniens. 8. à Nancy. 1702.
Apologie pour les Grands Hommes soupçonnez de Magie par G. Naudé. 8. Amst. 1712.
Apho-

Aphorismes de Controverse ou Instructions Catholiques tirées de l'Ecriture & des Saints Peres. 12. Colog. 1687.

Architecture de Vitruve avec des Notes & des Figures, par Mr. *Perrault*. fol. Paris 1784.

Architecture d'*Antoine le Pautre* Architecte Ordinaire du Roi, fol. Paris 1713.

Architecture dont se sont servis les Anciens, traduite de *Palladio* avec les nouvelles inventions pour l'Art de bien bâtir, par le Sr. *Le Muet*. 4. Amst. 1682.

Art de Tourner ou de faire en perfection toutes sortes d'Ouvrages au Tour par le R. P. *Charles Plumier*. fol. avec figur. 1701.

Art Militaire François contenant l'Exercice & le maniment des Armes tant des Officiers que des Soldats en 85 figures en taille douce dessinées d'après nature. 8. Paris 1697.

Art de vivre heureux pour toutes sortes de personnes & particulierement pour ceux qui aspirent à être solidement à Dieu. 12. 1693.

Art de se connoître soi-même ou la recherche des sources de la Morale, par *J. Abbadie*. 8. 2 vol. à la Haye 1711.

Art des Maladies Veneriennes par Blegni. 12.

Art de jetter les Bombes. 12.

Art de succer les Plaies sans se servir de la bouche d'un Homme. 8. avec figures.

Art des lettres de Change suivant l'usage des plus celebres Places de l'Europe par J. du Puy. 8. 1706.

Art de ne point s'Ennuyer par Mr. Deslandes. 12. Amst. 1715.

Art de Plaire dans la Conversation. 12. 1711.

Artifices des Heretiques. 12. Amsterd. 1681.

Arioviste, Histoire Romaine par Mad. *de la Roche*. 12. à la Haye 1697.

Atlas

Atlas Historique ou Nouvelle Introduction à l'Histoire, à la Chronologie & à la Geographie Ancienne & Moderne, par Mr. *Gueudeville*. fol. 4 vol. Amsterdam 1714.

Atlantis de Madame *Manley* contenant les Intrigues Politiques & Amoureuses de la Noblesse d'Angleterre & où l'on decouvre le secret de la derniere Revolution avec la Clef. 8. 2 vol. 1714.

Avantures de Telemaque fils d'Ulysse, par Mr. l'Archevêque de *Cambray*. 12. 1714.

Avantures Provinciales ou la fausse Comtesse d'Isamberg & le Voyage de Falaise, par Mr. *Le Noble*. 12. 2 vol. à la Haye 1710.

Avantures de *** ou les Effets surprenans de la simpathie. 12. Amsterd. 1715.

Avantures ou Memoires de la Vie de Henriette Sylvie de Moliere. 12. 2 vol.

Avantures d'Apollonius de Tyr, par Monsr. le Brun à Rotterd. 1710.

Berger fidele de *Guarini* François-Italien. 12. avec figures, à la Haye. 1713.

Bête degradée en Machine, 12.

Beralde Prince de Savoye. 12.

Belles Grecques ou l'Histoire des plus fameuses Courtisanes de la Grece. 12. Amst. 1715.

Bibliotheque Orientale ou Dictionaire universel contenant generalement tout ce qui regarde la connoissance des Peuples de l'Orient, par Mr. d'*Herbelot*. fol. Paris 1697.

Bibliotheque Critique ou Recueil de diverses Pieces Critiques, dont la plupart ne sont point imprimées, par *Richard Simon*. 12. 4 vol. Amst. 1708.

Bibliotheque Choisie où l'on fait connoître les bons Livres en divers genres de litterature & l'usage qu'on en doit faire par *Rich. Simon*.

Simon. 12. 2 vol. Amſterd. 1714.

Bibliotheque Univerſelle par Mr. *Jean le Clerc.* 25 vol. Amſterdam.

Bibliotheque Choiſie pour ſervir de ſuite à la Bibliotheque Univerſelle, par *Jean le Clerc.* 12. 27 vol. Amſterdam 1714.

Bibliotheque Ancienne & Moderne, par *Jean le Clerc.* 12. 4 vol. [*Chaque Tome eſt diviſé en deux Parties, dont on publie une tous les trois Mois. Le Tome I. a paru au commencement de Juillet* 1714.]

Bibliotheque Choiſie de Mr. Colomiez. 8. à la Rochelle 1682.

Bibliotheque des Auteurs Eccleſiaſtiques contenant un abregé leur Vie, le Catalogue, la Critique & la Chronologie de leurs Ouvrages, par Mr. Du-Pin. 4. vol. 19 1715.

Bibliotheque des Sentences & Morale. 12.

Billets en vers de Mr. de Saint-Uſſans. 12. avec des figures, Emblêmes, &c. Paris 1688.

Billet Perdu ou l'Intrigue découverte, 12. 1711.

Bigarrures ingenieuſes contenant un Recueil de diverſes Pieces Galantes en proſe & en vers. 12. Amſterd. 1696.

Blondel, Cours d'Architecture enſeigné dans l'Academie Royale d'Architecture, où ſont expliquez les Termes, l'Origine & les Principes d'Architecture & les pratiques des Cinq Ordres, ſuivant la Doctrine de Vitruve & de ſes Principaux Sectateurs, avec plus de trois cens Planches, très-bien gravées à Paris. fol. 5 vol. Paris 1698.

Blondel, Cours de Mathematique, qui contient la Mathematique en general, la Géometrie ſpeculative & la Geometrie Pratique à l'uſage de Monſeigneur le Dauphin. 4. 2 vol. Paris 1699.

Blondel

Blondel, Art de jetter les Bombes. 4. Paris 1699.
Blondel, Nouvelle Maniere de fortifier les Places. 4. Paris 1699.
Blondel, Histoire du Calendrier Romain qui contient son origine & les divers Changemens qui lui sont arrivez. 4. Paris 1699.
Breviaire des Courtisans, par le Sr. *De la Serre*. 12.
Bouclier d'Etat & de Justice. 12. 1701.
Bon Confesseur, contenant les qualitez que doivent avoir tous les Confesseurs. 12. Lion 1692.
Cabinet de la Bibliotheque de Sainte Genevieve contenant les Antiquitez de la Religion des Chrétiens, des Egyptiens & des Romains, des Tombeaux, des Poids & des Medailles, par le P. *Claude de Molinet*. fol. avec fig. Paris 1692.
Cabinet Satyrique ou Recueil de vers piquans & gaillards de ce temps. 8. 2 vol. 1697.
Cabinet Jesuitique. 8.
Caracteres tirés de l'Ecriture Sainte & appliqués aux mœurs de ce siecle. 12. Bruxelles 1701.
Caracteres, Pensées, Maximes & Sentimens du Duc de la Rochefoucault. 12. Amst. 1694.
Caracteres d'un veritable & parfait Ami. 12. Amsterd. 1705
Caracteres d'*Epictete*, avec l'Explication du Tableau de Cebès, par l'Abbé de *Bellegarde*. 12. Trevoux. 1704.
Caracteres de la Famille Royale, des Ministres d'Etat & des principales Personnes de la Cour de France. 12. 1706.
Caracteres des Femmes du siecle, avec la description de l'Amour propre, contenant six caracteres & six perfections. 12.
Caracteres Naturels des Hommes en cent Dialogues, par Mr. *Bordelon*. 12. à la Haye 1692.

Cava-

Cavalier Desabusé du Papisme dans une Conference entre un Jesuite Missionaire & un Ministre Protestant. 12. à Lond. 1689.

Catechisme pour l'instruction de la Jeunesse, contenant les devoirs de la Religion Chrétienne par Mr. *Superville*. 8. Amsterd. 1708.

Catechisme ou Instruction dans la Religion Chrétienne, par Mr. *Ostervald*. 8. Amst. 1707.

Catechisme ou Instruction Familiere sur les principaux Points de la Religion Chrétienne, par Mr. Drelincourt. 8. Amst. 1712.

Catechisme Familier par Le Noir. 8. Amst.

Catechisme, Vien & Voi, prens & devore; medite & pratique, par Mr. *d'Ablancourt*. 12.

Catechisme de la Foi & des Mœurs Chrétiennes, par l'Evêque de *Clermont*. 12. 1676.

Catechisme Theologique contenant les plus belles & necessaires difficultés des mysteres de nôtre Foi. 12. Lyon 1680.

Catechisme, ou ample Declaration de la Doctrine Chrétienne & du Symbole des Apôtres par le Card. *Bellarmin*. 12. Lyon 1681.

Catechisme de la Penitence, qui conduit les Pecheurs à une veritable Conversion. 12.

Catechisme de la Doctrine Chrétienne, par les Evêques d'*Angers*, de la *Rochelle* & de *Luçon*. 12. Lyon 1678.

Catechisme des Jesuites ou le Mystere d'Iniquité. 12.

Cent-cinquante Maximes Chrétiennes, Politiques & Morales. 12. Amst. 1688.

Chirurgien d'Hopital par Mr. *Belloste*, & une Lettre d'*Abraham Cyprianus* raportant l'Histoire d'un Fœtus humain. 12. avec fig. 1708.

Chevaliers errans, par Mad. la Comtesse D**. 12.

Chef d'Oeuvre d'un Inconnu 8. IV. Edition revuë, corrigée, augmentée & diminuée 1716.

Choix

Choix des bons Mots, ou les pensées des Gens d'Esprit. 8. Amst. 1709.

Ciceron, Lettres à Atticus avec des Remarques & le Texte Latin de Grævius traduites par l'Abbé *Mongault*, 12. 6 vol. Paris 1714.

Ciceron à ses Amis & à Atticus en François. 12. 7 vol. à la Haye 1709.

Ciceron, Lettres à ses amis, par Mr. *Du Bois* avec le Latin à côté. 12. 4 vol. Paris 1704.

Ciceron, les Offices avec le Latin à côté, par le même. 12. Paris 1704.

Ciceron, de la Vieillesse & de l'Amitié avec les Paradoxes, le Latin à côté, par le même.

Ciceron, Traité de la Divination, traduit par l'Abbé *Regnier Desmarais*. 8. Amst. 1714.

Colloques de *Cordier*, nouvelle Traduction, Latin-François. 12. Amst. 1707.

Comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secretes; Renouvellé & augmenté. 8. 2 vol. Amsterd. 1715.

Contes & Nouvelles de *Bocace* Florentin, Traduction libre avec des figures de Mr. *Romain de Hoogue*. 8. 2 vol. Cologne 1712.

Contes & Nouvelles de *Marguerite de Valois* Reine de Navarre, avec fig. 8. 2 vol. Amst. 1698.

Contes & Nouvelles en Vers par Mr. *de la Fontaine*, avec fig. 8. 2 vol. Amst. 1709.

Contes du Sieur *d'Ouville*. 12. 2 vol. à la Haye 1703.

Contes & Nouvelles & Joyeux Devis de *Bonaventure des Periers*. 12. 2 vol. Colog. 1711.

Contes Nouveaux des Fées. 12. 2 vol. avec fig.

Contes & Fables de Mr. *Le Noble* avec le Sens Moral. 8. Bruxelles 1707.

Contes à Rire. 12. Col. 1709.

Contes de la Fontaine. 12. 2 vol. sans figure Amsterd. 1696.

Con-

Connoiſſance de l'Amour du Fils de Dieu nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, par le P. *Saint Jure*. fol. Paris 1688.

Cours de Mathematique qui comprend toutes les parties de cette Science, par Mr. *Ozanam*. 8. 5 vol. Paris 1693.

Cours d'Operations de Chirurgie demontrées au Jardin Royal, par *Dionis*. 8. 1708.

Cours de Peinture par Principes, composé par Mr. *de Piles*. 12. Paris 1708.

Couronnement de Soliman troiſieme Roi de Perſe & ce qui s'eſt paſſé de plus memorable dans les deux premieres années de ſon Regne. 12. Paris

Conſeils de la Sageſſe, ou le Recueil des Maximes de Salomon les plus neceſſaires à l'homme pour ſe conduire ſagement. 8. 2 vol. à Bruxell. 1704.

Conſeils & les Maximes de *Pilpay* Philoſophe Indien, ſur les divers états de la Vie. 8. à Bruxell.

Conſeils d'Ariſte à Celimene ſur les moyens de conſerver ſa reputation. 12. à Bruxell. 1992.

Conſeils d'un Homme de qualité à ſa Fille, par le Marquis d'*Halifax*. 12. à la Haye

Combat Chrétien ou des afflictions, par *Pierre du Moulin*. 12. Amſt. 1710.

Conſolation contre les Frayeurs de la Mort, par Mr. *Drelincourt*. 8. Amſt. 1714.

Conduite de Son Alteſſe le Prince & Duc de Marlborough dans la preſente Guerre. 8.

Conduite de la Vie Chrétienne, contenant les Elevations & Pratiques pour les jours, les ſemaines, mois &c. 12. Paris 1646.

Conquêtes Amoureuſes du Grand Alcandre. 12.

Critique des Lotteries. 12. 2 vol. contre Mr. Leti. Amſterd. 1697.

Cui-

Cuisinier François enseignant la maniere de bien apprêter & assaisonner toutes sortes de viandes. 12. Amsterd. 1713.

Curieux Impertinent, Comedie en vers, 12.

Curiositez de la Nature & de l'Art sur la vegetation de l'Agriculture & le Jardinage dans leur Perfection par l'*Abbé de Vallemont*. 8. 2 vol. Bruxel. 1715.

Dacier (Mr.) Oeuvres d'Horace, Franç. Latin. 12. 10 vol. Paris 1709.

Dacier (Mad.) Iliade d'Homere traduite en François avec des Remarques, 12. 3 vol.

Dacier, Vie de Pythagore 12. 2 vol. Paris 1706.

Description de l'Univers en plusieurs Cartes & divers Traitez de Geographie & d'Histoire, & un Traité des Globes Celeste & Terrestre, par Mes. *Sanson*. 4. Amsterd. 1700.

Description de deux des plus belles Maisons de Campagne de Pline le Consul, avec des Remarques sur tous ses batimens, & l'Idée d'un Peintre parfait, par Mr. *Felibien*. 12. avec figures, à Lond. 1708.

Description Anatomique du Cœur des Tortues Terrestres de l'Amerique par Mr. *Bussiere*. 12. Paris 1713.

Description d'Amsterdam en vers burlesque. 12.

Description de Formosa en Asie, du Gouvernement, des Loix, des Mœurs & de la Religion des habitans, Enrichi de Cartes & figures. 12. Amst. 1708.

Defense de l'Eglise contre le Livre de Mr. Claude, intitulé *Defense de la Reformation*. 12.

Defense de l'ancien sentiment de l'Eglise touchant l'Office de Ste. Magdelaine. 12.

Defense de Monsieur *Du Pin*, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, 12.

Devoir

Devoirs des Gentilshommes. 12. 1714.
Devoirs de l'homme & du citoyen de Pufendorf, traduits par Mr. *Barbeyrac*. 8. 1715.
Delices de l'Italie. 12. 6 vol. 1715.
Delices d'Espagne & du Portugal. 12. 6 vol. 1715.
Delices de la Hollande, contenant une Description du Païs. 12. 2 vol. avec fig. 1710.
Delices des Païs-Bas, contenant une Description generale. 8. 3 vol. avec fig. à Bruxell. 1711.
Delices de la Campagne à l'entour de la Ville de Leyde. 12. 1712.
De la Foi, de l'Esperance & de la Charité. 12. 2 vol.
Demonstration ou Preuves évidentes de la Verité & de la Sainteté de la Morale Chrétiene par le Pere *Lamy*. 12. 4 vol. Paris 1709.
Dégout du Monde par Maximes, par *Le Noble*. 12.
Desaveu d'un Libelle calomnieux attribué au P. Quesnel. 12. 1709.
Dictionaire Universel Geographique & Historique, contenant la Description des Royaumes, Empires, Etats, Provinces, Pays, Contrées, Deserts, Villes, Bourgs, Abbayes, Châteaux, Forteresses, Mers, Rivieres, &c. par Mr. *Corneille* de l'Academie Françoise. fol. 3 vol. Paris 1708.
Dictionaire Italien & François, par le Sr. *Veneroni*. 4. 2 vol. Paris 1710.
Dictionaire François-Anglois & Anglois-François, par *Miege*. à la Haye 1701.
Dictionaire Geographique & Historique, par Mr. *Baudrand*. fol. 2 vol. Paris 1705.
Dictionaire Latin & Hollandois par *Pitiscus*. 4.
Dictionaire Anglois, François, Italien, Espagnol, par *J. Howel*. fol. Lond.
Dictionaire de Richelet. fol. 1706.
Dictionaire ou Traité universel des Drogues simple par Mr. *Lemery*. 4. Amst. 1716.

Dictio-

Dictionaire Espagnol & François par *Sobrino* 4. Bruxel. 1705.
Dictionaire François-Latin, Latin-François, par Mr. l'Abbé *Danet*. 4. 2 vol. Amsterd. 1710.
Dictionaire François-Flamand & Flamand-François, tiré de Richelet, Pomey, Tachard & Danet, par *F. Halma*. 4. 2 vol. Amst. 1708.
Dictionaire François & Flamand portatif. 8.
Dictionaire Mathematique ou Idée generale des Mathematiques, par Mr. *Ozanam*. 4. Paris.
Dictionaire des Antiquitez Grecques & Romaines, par *Danet*. 4. Amsterdam 1701.
Dictionaire des Proverbes François avec l'Explication de leur Origine. 8. Bruxelles 1710.
Dittionario Italiano & Hollandese, come pure Hollandese & Italiano, da Mose Giron. 4. 2 vol.
Dialogues des Morts, par Mr. *Fontenelle*. 8. Amst.
Dialogues des Morts d'un tour nouveau pour l'Instruction des Vivans. 12. 1709.
Dialogue entre Richelieu & Mazarin. 12.
Discours sur l'Histoire Universelle, par Mr. *Bossuet*, Evêque de Meaux. 12. 3 vol. 1714.
Discours sur divers Sujets de Morale, par Mr. *Chenart*. 12. 4 vol. à Anvers 1696.
Discours Philosophique sur la Création & l'arrangement du Monde. 8. Amst. 1700.
Discours de la Superstition, par *Du-Rondel*. 12.
Discours Merveilleux de la Vie, Actions & Déportemens de la Reine Catherine de Medicis. 12. Paris.
Discours sur le Gouvernement par *Sidney*. 12. 3 vol. à la Haye 1702.
Discours sur l'Amour Divin. 12. Amst. 1705.
Discours sur l'Origine de la Poësie. 12. 1712.
Discours sur la liberté de penser. 8.
Discours sur les Anciens. 12. Paris 1687.
Dissertation sur la recherche de la Verité, contenant

nant l'Apologie des Academiciens. 12. 1686.
Dissertation sur le Chenix de Pythagore, par *Du Rondel*. Amsterd. 1690.
Dissertation sur le Messie par Jaquelot. 8. 1699.
Disgrace des Amans. 12. Paris 1708.
Divertissement de Seaux. 12. Paris 1712.
Diable Boiteux. 12. Amsterdam 1710.
Directeur general des Fortifications. par Mr. de *Vauban*. 12. à la Haye 1689.
Droit de la Nature & des Gens, ou Systême general de la Morale, de la Jurisprudence & de la Politique de *Puffendorf*, avec des Notes de *Jean Barbeyrac* 4. 2 vol. Amst. 1712.
Droit de la Guerre & de la Paix, par *Grotius*. 12. 3 vol. à la Haye 1703.
Du bon & mauvais Usage dans les manieres de s'exprimer. 12. 1694.
Duchesse d'Estramene. 12. Amsterdam.
Ecole du Monde, ou Instruction d'un Pere à son Fils par Mr. *Le Noble*. 12. 6 vol. Amst. 1709.
Ecole Publique des Finances, ou l'Art de voler sans ailes. 12. 1707.
Ecueil des Amans, ou les Amours de Don Pedro Gonsalve. 12. 1710.
Eclaircissement sur les scandales injustement pris d'un Livre intitulé l'*Ouverture de l'Epitre aux Romains*, par M. *Jurieu*. 12. 1687.
Education des Filles, par Mr. l'Abbé de *Fenelon*. 12.
Education des Princes. 8. à Berlin. 1699.
Education d'un Prince utile à tout le Monde. 12.
Education de la Jeunesse, où l'on donne la maniere de l'instruire dans la Civilité. 12. 1706.
Education des Enfans par *Locke*. 8. Amst. 1708.
Elemens des Mathematiques, ou Principes généraux de toutes les Sciences qui ont les Grandeurs pour objet, par *Jean Prestet*. 4. 2 vol.
Elemens de Geometrie, contenant des moyens de faire

faire voir quelles lignes sont incommensurables, par Messieurs du *Port Royal.* 1711.

Elemens de l'Histoire par l'Abbé *Vallemont.* 12. 3 vol. Amst. 1714.

Elemens d'Algebre par *Ozanam.* 8. Amst. 1702.

Eloge de l'Ivresse. 8. à la Haye 1714.

Elite des Bons Mots & des Pensées Choisies en Ana. 12. 2 vol. Amsterd. 1709.

Emblêmes ou Devises Chrétiennes. 12. avec figures, à Utrecht 1697.

Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par le P. *Bouhours.* 12. Amsterd. 1708.

Entretiens sur les Sciences par le P. *Lami.* 12. 1684.

Entretiens sur la Philosophie, par Mr *Rohault.* 12.

Entretiens de Morale dediez au Roi. 12. 1693.

Entretiens Curieux de Tartuffe & de Rabelais sur les Femmes. 12.

Entretiens sur la vie, & sur les Ouvrages des plus Excellens Peintres, & Architectes Anciens, & Modernes, par Mr. *Felibien.* 12 5 vol. Amst. 1705.

Epîtres Choisies ou Lettres de Ciceron. 12. 1703.

Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, ou Lettres & Memoires d'un Envoyé secret. 12. 6 vol. Colog. 1715.

Essai d'un Commentaire Litteral & Historique sur les Prophetes, par le P. *Pezron.* 12. 1693.

Essai de l'Histoire du Regne de Louis le Grand jusqu'à la Paix générale, par l'Abbé *Le Gendre.* 12. Colog. 1700.

Essai sur la Vie de la Reine Marie, par Mylord *Burnet*, Evêque de Salisbury. 12.

Essai sur l'Usage de la Raillerie & de l'Enjoûment dans les Conversations. 12. à la Haye 1710.

Essai d'une nouvelle Paraphrase sur tous les Pseaumes de David, par le P. *Lallemant.* 12.

Essai de la Theologie Morale, par le P. *Giles.* 12.

Essai de l'Entendement humain, par *Locke*. 4.
Esope en belle humeur 8. 2 vol. avec fig. 1700.
Esprit de Mr. Arnauld, par Mr. *Jurieu*. 12. 2 vol.
Esprit de la France & les Maximes de Louïs XIV. 12. Colog. 1688.
Etat Ancien & Moderne des Duchez de Florence, Modene, Mantoue & Parme. 12. 1711.
Etat de la France. 12. 3 vol. Paris 1712.
Etat du Danemarc. 8. Paris 1714.
Examen des Esprits pour les Sciences, où se montrent les differences des Esprits, qui se trouvent parmi les Hommes. 1672.
Examen de la Liberté originaire de Venise. 12.
Examen des septante Semaines de Daniel & du Vœu de Jephté. 12. 1708.
Examen de soi-même pour bien se préparer à la Communion, par Mr. *Claude*. 12. 1693.
Excellence de l'Horlogerie, où l'on fait voir son Antiquité, ses fondemens, sa necessité & ses Curiositez. 12. 1689.
Explication Historique des Fables, leur Origine. 12. 2 vol. à la Haye 1714.
Explication Historique de ce qu'il y a de plus remarquable dans les Maisons Royales de Versailles & de St. Cloud. 12.
Explication de la Priere, que l'on apelle la Confession des Pechez avec la Demande d'une bonne Conscience devant Dieu, par Mr. Wolzogue. 8. 1700.
Exilez de la Cour d'Auguste, par Mad. de *Villedieu*. 12.
Factum pour les Religieux de Ste. Catherine les Provins contre les Peres Cordeliers. 12.
Fausseté des Vertus humaines 12. 2 vol. 1710.
Fables Choisies mises en vers, par Mr. *De la Fontaine*. 8. 5 vol. avec fig à la Haye 1700.
Fables d'Esope avec fig. Amst. 1701.

Fa-

Fables de la Fontaine. 12. 5 vol. avec fig. 1709.
Fables d'Esope de Belgarde. 8. 2 vol. avec. fig.
—— le même sans figur. 8. Amst. 1705.
Fables Heroïques avec des Moralitez Historiques. 12. 2 vol. avec fig. Paris. 1669.
Fables Nouvelles & Choisies en vers 8. 2 vol. avec fig.
Fables de *Phedre*, Latin-François, par Mr. *Le Fevre*. 8. Amsterd. 1712.
—— Idem. 12. à Rouën 1686.
Fortification, tant pour le terrain bas & humide, que sec & élevé, par le Baron de *Coehorn*. 8.
Fortification, contenant les Methodes Anciennes & Modernes, par Mr. *Ozanam*. 8. avec fig.
Fortification Nouvelle de *Nicolas Goldman*. fol. Leyde 1695.
France Galante, ou Histoire Amoureuse de la Cour. 12.
Galanteries Amoureuses de la Cour de Grece, ou les Amours de Pindare & de Corine. 12. 2 vol. Paris.
Gage touché, Histoires Galantes & Comiques. 12. avec fig. à la Haye. 1713.
Geographie Ancienne & Moderne, qui contient les principes de la Geographie, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le Dannemarc, la Suede, la Norwegue, la Pologne & la Moscovie, par Mr. *D'Audifret*. 12. 3 vol. 1694.
Geographie Universelle qui fait voir l'état présent des quatres parties du Monde, par *P. Du Val*. 12. 2 vol. Lion 1688.
Geographie Pratique, pour trouver la Longitude en quelque endroit du Monde, avec des Cartes necessaires, par *N. Chemereau*. 4. 1715.
Geographie, où toute la Terre est décrite, par Mr. *Martini*. 12. Amsterdam 1693.
Geometrie Pratique contenant la Trigonometrie,

trie, Theoretique & Pratique; la Longemetrie, la Planimetrie & la Stereometrie, par Mr. *Ozanam*. 12. Paris 1689.
Geometrie Pratique, ou Nouvelle Methode pour toiser & arpenter promptement, par *Boulenger*, augmentée de plusieurs Notes & d'un Traité de l'Arithmetique par la Geometrie, 12. Paris 1690.
Geometrie Pratique de l'Ingenieur, ou l'Art de mesurer; Ouvrage necessaire aux Ingenieurs, aux Toiseurs & aux Arpenteurs par Mr. *Clermont*. 4. Strasb. 1706.
Genealogie des Comtes de Flandre, depuis Baudouin Bras de fer, jusques à Philippe IV. Roi d'Espagne, avec les Preuves de cette Maison représentée par Seaux, Devises &c. par *Olivier de Wree*. fol. 3 vol à Bruge 1642.
Genie & Politesse, l'Esprit & la Délicatesse de la Langue Françoise & Pensées ingenieuses. 12. 1701.
Gentilhomme Etranger voyageant en France. 8.
Gomgam, ou l'Homme Prodigieux transporté dans l'air, sur la terre & sous les eaux. 12. 2 vol. avec fig. Paris 1713.
Grammaire Françoise sur un Plan Nouveau pour en rendre les Principes plus clairs & la pratique plus aisée, par le P. *Buffier*. 12. 1711.
Grammaire, ou Principes Generaux François-Hollandois, par *Du Fourc*. 8. Amst. 1708.
Grammaire Italienne-Françoise, abregée & necessaire, par *N. di Castelli*. 8. Amsterd. 1714.
Grammaire Françoise, où le Lecteur trouvera en bel ordre, tout ce qui est de plus necessaire, de plus curieux & de plus elegant, par *Laurent Chiflet*. 8.
Guerre d'Espagne, de Baviere, & de Flandre, ou Memoires du Marquis D*** contenant ce

ce qui s'est passé de plus Secret & de plus particulier depuis le commencement de cette Guerre jusqu'àpresent. 8. 2 vol. Cologne 1710.

Heureux Esclave, Nouvelle. 12. avec fig. 1692.

Heritiere de Guyenne, ou Histoire d'Eleonore fille de Guillaume dernier Duc de Guyenne, par Mr. *Larrey*. 8. Rotterd. 1691.

Histoire du Vieux & du Nouveau Testament, Enrichie de plus de quatre cens figures en Taille-Douce, fol. 2 vol. Amst. 1700.

Histoire du Vieux & du Nouveau Testament, Enrichie de figures, par Mr. *Banage*. 4. 1706.

Histoire du Vieux & Nouveau Testament, representée avec des Figures & Explications édifiantes, par Mr. *de Royaumont*. fol. & 4. Amst. 1712.

—— —— Idem. 12. avec fig. Amst. 1686.

—— —— Idem. 12. sans fig. Amst. 1712.

Histoire de l'Eglise par Godeau. fol. 4 vol. 1674.

Histoire de St. Gregoire le grand, Pape, & Docteur de l'Eglise, par Mr. *de Saint Marthe*. 4. Rouën 1697.

Histoire du Parlement de Tournay, contenant l'Etablissement & les Progrès de ce Tribunal avec un detail des Edits, Ordonnances & Reglemens, par Mr. *Pinault*. 4. Valenc. 1701.

Histoire des Ordres Monastiques, Religieux & Militaires & des Congretations Seculieres de l'un & de l'autre Sexe qui ont été établies jusqu'à present, leur Origine, leur fondation, avec figures qui representent tous les differens habillemens de ces Ordres. 4. 4 vol. Paris 1716.

Histoire de l'Eglise depuis Jesus-Christ jusqu'à present, divisé en quatre parties, par Mr. *Basnage*. fol. 2 vol. Rotterd. 1699.

Histoire de Bretagne, composée sur les Titres & les Auteurs Originaux, par Dom *Gui Alexis Lobineau.* Enrichie de plusieurs Portraits, Tombeaux, grands Sceaux. fol. 2 vol. Paris.

Histoire Genealogique & Chronologique de la Maison Royale de France, des Grands Officiers de la Couronne & de la Maison du Roi, avec les qualitez, l'origine & le progrès de leurs Familles, par le P. *Anselme.* fol. 2 vol.

Histoire d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, avec un Abregé des Evenemens les plus remarquables arrivez dans les autres Etats, par Mr. *de Larrey*, enrichie des Portraits des Rois & des Reines. fol. 4 vol. à Rotterd. 1713.

Histoire Civile ou Consulaire de la Ville de Lion, par le P. *Claude François Menestrier.* fol. avec figur. Lion 1696.

Histoire Générale des Drogues, traitant des Animaux & des Mineraux, Ouvrage enrichi de plus de quatre cens figures tirées d'après nature, par le Sr. *Pomet.* fol. Paris 1694.

Histoire du Roi Louïs le Grand, par les Medailles, Emblêmes, Devises, Jettons, Inscriptions, Armoiries, &c. par le P. *Menestrier.* fol. Amsterdam 1691.

Histoire Genealogique de la Noblesse de Touraine, & Païs circonvoisins, enrichie des Armes de chaque Famille. fol. Paris 1699.

Histoire Générale de France, illustrée par la conference de l'Eglise & de l'Empire, par *Jean de Serres*, avec la continuation. fol. 1658.

Histoire Critique du Vieux Testament, par *Richard Simon.* 4. à Rott. 1695.

Histoire de l'Edit de Nantes. 4. 5 vol. 1693.

Histoire du Concile de Constance, tirée principalement d'Auteurs qui ont assisté au Concile,

par

par Jaques Lenfant, avec leurs Portraits. 4. 2 vol. Amsterd. 1714.

Histoire des Démêlez de la Cour de France avec la Cour de Rome au sujet de l'affaire des Corses, par Mr. l'Abbé *Regnier Desmarais*. 4.

Histoire de la Societé Royale de Londres établie pour l'enrichissement de la Science Naturelle, par le Dr. *Sprat*. 8.

Histoire de la Vie de Soliman Second, Empereur des Turcs, par Mr. *Ancillon* Conseiller d'Ambassade de Sa Majesté. 8. Wesel 1706.

Histoire Secrete des Intrigues de la France en diverses Cours de l'Europe 8. 3 vol. 1714.

Histoire d'Herodote, Traduite en François, par Mr. *Du-Ryer*. 12. 3 vol. Paris 1713.

Histoire de Gil-Blas de Santillane, par Mr. *le Sage*. 12. 2 vol. avec figures Paris 1715.

Histoire de Guillaume 3. Roi d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande, par Mr. *Sanson*. 12. 3 vol.

Histoire de la Ville d'Utrecht. 8. Utrecht. 1713.

Histoire des Oracles, par Fontenelle. 8. 1715.

Histoire du Parlement d'Angleterre 8. 1703.

Histoire des Intrigues de la Reine Christine. 8.

Histoire de la Religion Reformée, par Banage. 8. 2 vol. 1690.

Histoire & Abregé Chronologique de France, par le Sr. de Mezeray. 12. 7 vol. 1701.

Histoire de la Guerre de Flandres de Famianus Strada, traduite par P. du Ryer. 12. 3 vol. avec figures. Anvers 1705.

Histoire du Regne de Louïs XIII. contenant les choses plus remarquables arrivées en France & en Europe, durant la Minorité de ce Prince, par Mr. le Vassor. 12. 10 vol. Amst. 1712.

Histoire des Empereurs & des autres Princes qui ont regné durant les six premiers siecles de l'Eglise, de leurs Guerres contre les Juifs, des

Ecrivains profanes & des Personnes les plus Illustres de leur temps, par Mr. de *Tillemont*. 12. 14 vol. Bruxel. 1710.

Histoire de la Vie du Pape Sixte Cinquiéme, par *Leti*. 12. 2 vol. avec fig. Anvers 1704.

Histoire du Cardinal Ximenés, par Mr. *Fléchier*. 12. 2 vol. Bruxell. 1712.

Histoire du Ministere du Cardinal Ximenez, par Mr. *Marsolier*. 12. 1694.

Histoire de l'admirable Don Quixotte de la Manche. 12. 6 vol. avec fig. Paris 1713.

Histoire de l'Academie Royale des Sciences, avec les Memoires de Mathemathique & de Physique tirez des Regîtres, commençant à l'année 1699. jusques en 1710. 12. 12 vol. 1713.

Histoire du renouvellement de l'Academie Royale des Sciences, par Mr. *de Fontenelle*. 12. Amst.

Histoire de l'Empire Ottoman, contenant l'origine & le progrès des Turcs, par le Chevalier *Ricaut*. 12. 6 vol. à la Haye. 1709.

Histoire Romaine & Grecque de Vellejus Paterculus accompagnée d'une Chronologie, par Mr. *Doujat*. 12. 2 vol. Paris 1708.

Histoire de *Thucydide* de la Guerre du Peloponese, traduit par *Nic. Perrot* d'*Ablancourt*. 12. 3 vol.

Histoire de l'admirable Don Guzman d'Alfarache. 12. avec figures, 3 vol. Bruxell. 1705.

Histoire des deux Triumvirats, depuis la mort de Catilina jusqu'à celle d'Antoine; N. Edition, augmentée de l'histoire d'Auguste, par Larrey. 12. 4 vol. 1715.

Histoire des Templiers & leur Condamnation. 12. & 8. 2 vol. Bruxel. 1713.

Histoire des quatre Cicerons, 12. à la Haye 1714.

Histoi-

Histoire Universelle, Traduite du P. Turcelin, avec des Notes. 12. 3 vol. Amsterdam 1708.

Histoire du Grand Genghizcan, premier Empereur des Anciens Mogols & Tartares, contenant la vie de ce Grand Can, son Elevation, ses Conquêtes, avec l'Histoire abregée de ses successeurs, qui regnent encore à present, avec la Carte du Païs, par Mr. *Petis de la Croix*. 12. Paris 1710.

Histoire de la Vie de Jesus-Christ, ou Paraphrase Harmonique des quatre Evangiles, par Mr. *Butini*. 12. 2 vol. 1710.

Histoire du Droit Canonique, avec l'Explication des lieux qui ont donné le nom aux Conciles, ou le surnom aux Auteurs Ecclesiastiques, & une Chronologie Canonique, par Mr. *Doujat*. 12. 2 vol. Paris 1677.

Histoire de la Ligue faite à Cambray contre la Republique de Venize, par l'Abbé *Du Bos*. 12. 2 vol. à la Haye 1710.

Histoire Générale de l'Empire du Mogol, depuis sa fondation, par le P. Catrou. 12. 1708.

Histoire des Sevarambes, Peuples qui habitent la Terre Australe. 12. 2 vol. Amsterd. 1713.

Histoire des Revolutions de Suede, où l'on voit les changemens qui sont arrivez dans ce Royaume, par l'Abbé de *Vertot*. 12. 2 vol. Amst. 1695.

Histoire de la Chine du P. *Martin Martini*, traduite par l'Abbé *Peletier*. 12. 2 vol. 1692.

Histoire de la Guerre de Hollande, où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable. 12. 2 vol.

Histoire de la Guerre des Cosaques contre la Pologne, avec un Discours de leur origine, 12.

Histoire de la Virginie, par un Auteur Natif & habitant du Païs. 12. avec figures, Amst. 1707.

Histoire des Indes Orientales, par Rennefort. 12.

Histoire de Hollande depuis la Treve de 1609. où finit Grotius, jusqu'à notre Tems, par Mr. de la Neuville. 12. 4 vol. Bruxel. 1702.
Histoire de la Republique de Genes depuis la Fondation de Rome jusqu'à present. 12. 3 vol. Hollande 1697.
Histoire des plus illustres & savans Hommes de leurs siecles, tant de l'Europe que de l'Asie, Afrique & Amerique, avec leurs Portraits, par A. Thevet. 12. 8 vol. 1695.
Histoire des Arts qui ont raport au Dessein, par P. Monier. 12. Paris 1698.
Histoire des Religions de tous les Royaumes du Monde, par le Sieur Jovet. 12. 4 vol. 1712.
Histoire de Lisandre & Caliste, Franç. & Hollandois. 12.
Histoire des cinq Propositions de Jansenius. 12. Liege 1699.
Histoire de la Revolution d'Irlande sous Guillaume III. & une Relation de la Campagne en 1691. 12. Amsterd.
Histoire Secrete de Henri IV. Roi de Castille. 12. Villefranche. 1696.
Histoire du Schisme d'Angleterre de *Sanderus*, traduite par Mr. *Maucroix*. 12. Amsterd. 1683.
Histoire de la Princesse de Montferrat & les Amours du Comte de Saluces. 12. Amst. 1697.
Histoire de la Princesse Estime. 12. Amst. 1709.
Histoire Secrete de la Reine Sarah & des Sarazins, ou la Duchesse de Marlborough demasquée. 12. à Albion 1712.
Histoire du Prince Ragozzi, ou la Guerre des Mécontens sous son Commandement. 12. 1707.
Histoire du Grand Tamerlan très-propre à former un Capitaine, par le Sr. de *Saint Yon*. 12.
Histoire de Moïse, tirée de la Ste. Ecriture, des Saints

Saints Peres & des Interpretes les plus anciens. 12. avec figures. 1699.

Histoire Critique de la Republique des Lettres, tant Ancienne que Moderne, par Mr. *Sam. Masson*. 12. 10 vol. Amsterdam 1714.

Histoire d'Hypolite Comte de Douglas. 12. 2 vol. Bruxel. 1713.

Histoire Chronologique des Papes, des Empereurs, & des Rois, qui ont regné en Europe depuis la Naissance de Jesus-Christ jusqu'à present. 12. Bruxel. 1714.

Hieron, ou Portrait de la condition des Rois, traduit par Mr. *Coste*. 8. Amsterdam. 1711.

Hommes Illustres qui ont paru en France, pendant le XVII. Siecle, par Mr. Perrault, avec leurs Portraits au naturel. fol. 2 vol. 1700.

Honnête Homme, ou l'Art de plaire à la Cour, par Faret. 12.

Honnête Femme, par *Du Bosc*. 12. Paris.

Jaloux par Force & le Bonheur des Femmes qui ont des Maris Jaloux. 12.

Jardinier Fleuriste & Historiographe, ou la Culture Universelle des Fleurs, Arbres, &c. par le Sr. *Liger*. 12. 2 vol. Amst. 1708.

Iconologie, ou la Science des Emblêmes, Devises, &c. qui apprend à les expliquer, dessiner & inventer, par *Cesar Ripa*. 12. 2 vol. 1698

Idée du Veritable Heros, Ouvrage très-utile aux Princes, Généraux, Ambassadeurs, Gouverneurs, &c. 8. Amsterd. 1700.

Jesuites mis sur l'Echafaut pour plusieurs Crimes capitaux avec la Réponse, par *Pierre Jarrige*. 12.

Illustres Mousquetaires, Nouvelles Galantes. 12.

Illustres Genoises, Nouvelles Galantes. 12.

Imposteurs insignes, ou Histoires de plusieurs Hommes de néant de toutes Nations, qui

ont usurpé la qualité d'Empereurs, Rois & Princes, avec leurs Portraits. Amst. 1696.
Imitation de Jesus-Christ, Traduction nouvelle, par le Sieur de Beuil Prieur de Saint Val. 12.
Imitation de Jesus-Christ, Traduite sur un ancien Exemplaire nouvellement decouvert, par Messieurs du Port Royal. 12. Paris 1692.
Imitation de Jesus-Christ, traduite par P. Corneille. 8. 1704.
Imitation de Jesus-Christ, Traduite pour l'édification commune. 12. Amsterdam 1710.
Jardinier solitaire ou Dialogues entre un Curieux & un Jardinier solitaire. 12. 1704.
Iliade, Poëme, avec un Discours sur Homere, par Mr. de la Motte. 12. avec fig. 1714.
Impieté des Communions forcées, avec quelques Reflexions. 12. 1689.
Instruction pour les Jardins fruitiers & Potagers, avec un Traité des Orangers, Melons, &c. par Mr. *de la Quintinye*. 4. Amst. 1694.
Instruction Pastorale touchant le Sacrement de Penitence, dressé par le Card. Denhoff pour le bien de son Troupeau. 8. Delft 1698.
Instruction sur la Mort de Dom Muce Religieux de l'Abbaye de la Trappe. 12.
Instruction Theologique & Morale sur l'Oraison Dominicale, la salutation Angelique, la sainte Messe & les autres Prieres de l'Eglise, par Mr. Nicole. 12. Bruxel. 1706.
Introduction à l'Histoire des Principaux Etats, tels qu'ils sont aujourd'hui dans l'Europe, par Mr. Pufendorf. 12. 4 vol. Amsterd. 1710.
Introduction à la Geographie, où sont la Geographie Astronomique du Globe Terrestre & la Sphere, la Geographie Naturelle & la Geographie Historique, par le Sieur *Sanson*. 12. avec fig. Amsterd. 1708.
In-

Introduction à la Vie Devote de St. François de Sales, Evêque & Prince de Geneve, par le P. *Brignon*. 8. Bruxell. 1709.

Instititution au Droit Ecclesiastique de France, par Mr. *Charles Bonel*. 12. Paris 1681.

Inquisition Françoise, ou l'Histoire de la Bastille, par Mr. *Constantin de Renneville*. 12. avec Figures, Amsterdam. 1715.

Journal Literaire, qui commence par le Mois de May. 1713. 8. 13 vol.

Journal de Medecine, ou Observations des plus fameux Medecins, Chirurgiens & Anatomistes de l'Europe. 12. 3 vol. Paris 1686.

Journal de Conversation, où les plus belles Matieres sont agitées de part & d'autre. 12. Amst.

Journal du Siege de Vienne par les Turcs & delivrée par les Chrétiens, avec le plan. 12. 1684.

Intrigues Amoureuses de la Cour de France. 12. Colog. 1713.

Jour Evangelique, ou trois cens soixante Veritez tirées du N. Testament chaque jour de l'année, par J. B. Abbé. 12. Paris 1700.

Jugemens des Savans sur les Auteurs Grecs & Latins. 12. Paris 1713.

Justification de la Morale des Reformez contre les Accusations de Mr. Arnauld, repandues dans tous ses Ouvrages, par Mr. *Jurieu*. 8. 2 vol. à la Haye 1685.

L'Amerique Angloise, ou Description des Isles & Terres du Roi d'Angleterre dans l'Amerique. 12.

La Langue. 8. à Mastricht. 1713.

Lettres du Roi Louïs XII. & du Cardinal George d'Amboise avec plusieurs autres Lettres, Memoires & Instructions. 8. 4 vol. 1712.

Lettres Provinciales par *Louïs de Montalte*, avec les Notes de Wendrock, Pascal, &c. 8. 3 vol.

Let-

Lettres de *François Rabelais* écrites pendant son Voyage d'Italie, avec des Observations Historiques & la Vie de l'Auteur. 8. 1710.

Lettres Choisies de Messieurs de l'Academie Françoise sur toutes sortes de sujets. 8. 1709.

Lettres Choisies de feu Mr. *Gui Patin*, contenant plusieurs Particularitez Historiques sur la Vie & la Mort des Savans de ce Siecle, sur leurs Ecrits, &c. 12. 2 vol. à la Haye 1692.

—— Idem. 12. 3 vol. Geneve 1691.

Lettres de Mr. le Chevalier *Temple* & autres Ministres d'Etat, tant en Angleterre que dans les Païs Etrangers. 12. 2 vol. à la Haye 1711.

Lettres de Messire *Roger de Rabutin* Comte de Bussy. 12. 5 vol. Amsterd. 1714.

Lettres du Cardinal *Bentivoglio* sur diverses Matieres Politiques, François-Italien. 12.

Lettres de *Loredano* écrites aux premiers Princes de l'Europe, François-Italien. 12. Bruxell.

Lettres du Cardinal Mazarin, où l'on voit le Secret de la Negociation de la Paix des Pirenées. 12. 2 vol. Amsterdam 1690.

Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des Avis sur la maniere de les écrire & des Reponses, par Mr. de *Vaumoriere*. 8. 2 vol. 1709.

Lettres de Mr. *Flechier*, Evêque de Nismes & l'un des quarante de l'Academie. 12. 1712.

Lettres de M. J. *de Wicquefort*, avec les Réponses de M. G. Barlée. 12. Amsterd. 1696.

Lettres de Pieté choisies & écrites à differentes personnes, par le P. Dom *Armand Jean Bouthillier de Rancé*, Abbé de la Trappe. 12. 2 vol. Paris.

Lettres de Mr. l'Abbé de *Lionne*, Evêque de Rosalie, à Monsieur Charmot. 1700.

Lettre Apologetique pour Mr. Arnauld écrite à un Abbé de ses Amis sur le Livre, *l'Es-*

prits

prit de Mr. Arnaud, & Obfervations fur le Teftament de Mons, &c. 1688.
Lettres écrites fur une Differtation d'un Voyage de Grece, publié par Mr. *Spon.* 12. 1679.
Lettres fur la Philofophie de Mr. *Descartes*, par le Sr. Sainte *Garde.* 12. Paris.
Lettres nouvelles & curieufes de Mr. Pielat fur les Sujets de Louanges, de Recommandation, de Remercîment, de Confolation, d'Amitié, d'Amour, &c. 12.
Lettres écrites à Mr. le Comte de la Suze, pour l'obliger par raifon à fe faire Catholique. 12.
Lettre Paftorale de Monfieur l'Evêque de Meaux aux Nouveaux Catholiques. 12.
Lettres d'Amour d'une Religieufe Portugaife, écrites au Chevalier de C. 12. à la Haye 1716.
Les fept Trompettes pour éveiller les Pécheurs & les induire à faire Pénitence 12.
Livres de Comptes, par Bareme. 8. 1702.
Leçons Chrétiennes d'un Pere à fes Enfans, par *J. Olivier.* à la Haye 1707.
Le cinquième Empire, ou Traité dans lequel on fait voir, par l'Ecriture fainte, qu'il y aura un cinquiéme Empire plus grand que celui des Affyriens, Perfes, Grecs & Romains. 12.
Libertins en Campagne, Memoires tirez du Pere de la Joie. 12. 1710.
Loix Civiles dans leur ordre naturel, le Droit Public &, Legum delectus par M. *Domat.* fol. Par. 1713.
L'Oratoire du Cœur, ou Methode très-facile pour faire Oraifon avec Jefus-Chrift dans le fond du cœur 12. 1687.
L'Ombre de Charles V. Duc de Lorraine 12. 1698
Louïs d'Or Politique & Galant 12. Col. 1695
Maroles, la Thebaïde, les Sylves & l'Achilleïde de *Stace*, François-Latin. 8. 3 vol. Paris
Maro-

Maroles, Oeuvres d'*Ovide*, Franç.-Lat. 8. 8 vol.
Maroles, Les Tragedies de *Seneque*, Franç.-Lat. 8. 2 vol. Paris.
Maroles, Comedies de *Terence*, Franç.-Lat. 8.
Maroles, Toutes les Epigrammes de *Martial*, Franç.-Lat. 8. 2 vol. Paris.
Maroles, Ovide. 8. 8 vol.
Maroles, Oeuvres de *Lucain*, Franç.-Lat. 8. Paris
Maroles, Nouveau Testament, Franç.-Lat. 8.
Maître Italien dans sa derniere Perfection, par le Sr. *Veneroni*. 8. Amsterd. 1713.
Maison Reglée & l'Art de diriger la Maison d'un Grand Seigneur & autres, tant à la Ville qu'à la Campagne, Ouvrage utile & necessaire. 8. Amsterdam 1700.
Maison Rustique & l'Agriculture, avec un Traité des Chasses du Cerf, du Sanglier, du Lievre, du Renard, du Lapin, du Loup. 4. Lyon 1680.
Maniere de bien Penser dans les Ouvrages d'Esprit, par le Pere *Bouhours*. 12. Amst. 1705.
Maniere d'entendre la Sainte Messe selon l'Esprit & l'Intention de l'Eglise. 12.
Maximes Theologiques & Politiques. 12.
Maximes de St. Ignace, avec les sentimens de S. François Xavier 12.
Martyre de Theodore & de Didyme. 12. 1690.
Memoires de Messire *Roger de Rabutin* Comte de Bussi. 12. 3 vol. Amsterdam 1711.
Memoires de la Paix de Ryswick. 12. 4 vol. 1699.
Memoires pour l'Histoire du Cardinal Duc de Richelieu. 12. 5 vol. l'Histoire du Cardinal de Richelieu. 12. 2 vol. le Journal du Cardinal Duc de Richelieu qu'il a fait durant le grand Orage de la Cour, en tout 8. volumes.
Memoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux

beaux Arts, recueillis par l'ordre de son Altesse Monseigneur Prince Souverain de Dombes, qui a commence avec le Mois de Janvier 1701. jusqu'à Decembre 1715. inclus. 12. Trevoux 1715.

Memoires de Messire Philippes de Mornay Seigneur du Plessis Marly & sa Vie. 4. 3 vol.

Memoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique, où l'on fait un abregé de l'Histoire Ecclesiastique & Profane, avec des notes pour éclaircir les difficultez des faits & de la Chronologie par Mr. de *Tillemont.* 12. 21 vol. Bruxel. 1715.

Memoires de la Vie de *Jacques Auguste de Thou.* 12. Amsterd. 1713.

Memoires de Jean de Wit grand Pensionnaire de Hollande. 12. 1711.

Memoires de Henri de Lorraine Duc de Guise. 12. 2 vol. Amsterd. 1712.

Memoires de la Vie du Comte D*** avant sa Retraite, contenant diverses Avantures qui peuvent servir d'Instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde, par Mr. de St. *Evremond* 12. 2 vol. Amsterd. 1705.

Memoires de Madame la Marquise du Fresne. 12. 1702.

Memoires du Marquis du Fresne. 12. 1702.

Memoires de Gaspard Comte de Chavagnac Maréchal de Camp du Roi 12. Amst. 1701.

Memoires de Madame du Noyer, écrits par elle-même. 12. 5 vol. 1710.

Memoires du Comte de Vordac General de l'Empereur. 12. Amsterd. 1703.

Memoires de la Vie de Grammont. 12. Col. 1714.

Memoires du Sieur de Pontis. 12. 2 vol. 1694.

Memoires du Chevalier Hazard. 12. 1705.

Memoires, contenant divers Evenemens remarqua-

quables arrivez sous le Regne de Louïs le Grand. 12.

Memoires de la Vie de Madame de Ravezan. 12.

Memoires de Monseigneur le Prince de Conti. 8.

Methode pour bien apprendre un Discours, par *Barry*. 12. Leyde 1708.

Methode & Invention de dresser les Chevaux & les travailler par G: Cavendish Comte de Newcastel. 8. Brussel. 1694.

Merveilles de l'Amour Divin, par Mr. la Serre. 4.

Metamorphose Naturelle, ou l'Histoire des Insectes par Goedart. avec Fig. très-curieuses & enluminées 8. 3 vol.

Metamorphose, ou l'Ane d'or d'Apulée Philosophe Platonicien, avec le Demon de Socrate. 12. 2 vol. Paris 1707.

Meditations Chrétiennes sur la Providence & la Misericorde de Dieu. 12. Anvers. 1689.

Meditations sur les principales obligations du Chrétien. 12. 1700.

Menage de la Ville & des Champs & les Jardinier François, avec un Traité de la Chasse & de la Peche, par Mr. Leger. 12 1712.

Medecin de soi-même, ou l'Art de conserver la santé. 12. à la Haye 1709.

Mercure Galant, par Mr. *Du Frénoi de la Riviere*. 12. 1713.

Mital, ou Avantures incroïables &c. 12. 1708.

Monumens Authentiques de la Religion des Grecs & de la fausseté de plusieurs Confessions de Foi des Chrétiens Orientaux, par *J. Aymon*. 4. à la Haye 1708.

Monde Naissant, ou la Création du Monde demontrée. 12. avec fig.

Moyens Sûrs & Honnêtes pour la Conversion de tous les Heretiques. 12.

Moyens

Moyens de vivre plus de cent ans dans une Santé parfaite. 1708.

Moyens de rendre les Rivieres navigables. 8. Paris.

Morale Theologique & Politique sur les Vertus & les Vices de l'Homme, par Mr. *Basnage de Flottemanville*. 8. 2 vol. Amst. 1703.

Morale Pratique des Jesuites, où elle est representée en plusieurs Histoires, arrivées dans toutes les parties du Monde. 12. 8 vol.

Morale des Jesuites extraite fidelement de leurs Livres, par un Docteur de Sorbonne. 8. 3 vol.

Morale d'Epicure avec des Reflexions & sa Vie. 12.

Musique du Diable, ou le Mercure Galant devalisé. 12. 1711.

Mylord Courtenay, ou Histoire Secrete des premiers Amours d'Elisabeth d'Angleterre, par Mr. le Noble. 8. Bruxell. 1699.

Naudæana & Patiniana ou singularitez remarquables de Mess. Naudé & Patin. 12. 1703.

Negoce rendu facile, contenant une exacte Suputation des Changes, des Poids, & des Mesures des lieux les plus considerables de l'Europe, par le Sr. *Claire Combe*. 4. 1708.

Nouvelle Relation de la Ville & Republique de Venise. 12. Utrecht. 1709.

Nouvelle Logique courte & facile pour toutes les Personnes qui veulent apprendre à raisonner juste, par le Sr. Du Bois verd. 8. 1704.

Nouvelle de Dona Maria Dezayas, traduite de l'Espagnol. 12.

Nouvelles Avantures de l'admirable Don Quichotte de la Manche, avec fig. 12. 2 vol.

Nouvelle Methode pour la Langue Françoise, par *Janiçon*. 12. 1699.

Nouvelles de Zayas. 12.

Nou-

Nouveau Dialogue des Dieux, ou Reflexions sur les Passions. 12. 1713.

Nouveaux Secrets experimentez pour conserver la Beauté des Dames & pour guerir plusieurs sortes de Maladies. 8. 2 vol. 1715.

Nouveau Theatre Italien, composé par Mr. Dominique Biancollelli. 12. Anvers 1713.

Nouveau Tresor de Prieres propres en tous temps, & surtout en celui de l'Affliction. 12.

Nouveaux Essais d'Explication Physique du premier Chap. de la Genese, par Rambert. 8.

Octavie, ou l'Epouse Fidelle, par Chavigni. 12.

Odes d'Anacreon & de Sapho en vers François, par le Poëte sans fard. 12. Roterdam 1712.

Oeconomie Divine, ou Systeme Universel, démontré par les Oeuvres & les desseins de Dieu envers les Hommes, par Poiret. 12. 6 vol.

Oeuvres Morales & Mêlées de Plutarque, & les Hommes Illustres, Grecs & Romains, comparez l'un à l'autre, par *Plutarque*, par Mr. *Amyot.* fol. 2 vol. Paris 1645.

Oeuvres de Mr. P*ierre Corneille.* fol. 2 vol. 1664.

Oeuvres de *Corneille Tacite* par *Achille de Harlay.* fol. Paris 1659.

Oeuvres Poëtiques du P. *le Moyne* avec de très-belles figures. fol. Paris 1671.

Oeuvres Mathematiques de S. *Stevin*, ou les Memoires Mathematiques du très-Illustre Prince Maurice de Nassau.

Oeuvres diverses de Mr. *Patru*, contenant ses Plaidoyers, Harangues, Lettres & Vies de quelques-uns de ses Amis, 3. Edition. 4. 1714.

Oeuvres Posthumes de M. *Claude.* 8. 5 vol. 1699.

Oeuvres Posthumes de Mr. *Rohault*, contenant ses Elemens d'Euclide, Geometrie, Mecha-

chanique, Perspective & Arithmetique. 4. Paris 1682.
—— Idem. 12. 2 vol. à la Haye 1690.
Oeuvres de Monsieur de Benserade. 8. 2 vol.
Oeuvres spirituelles de Frere Jaques de Beaulieu. 8.
Oeuvres Mêlées de Mr. Chevreau. 12. 2 vol. à la Haye 1697.
Oeuvres de *Nicolas Boileau Despreaux*. 8. 2 vol. Amst. Nouvelle Edition augmentée. 1715.
Oeuvres de *Cyrano Bergerac*. 8. 2 vol. avec figures. Amsterd. 1710.
Oeuvres Diverses de Mr. *de Fontenelle*. 8. 3 vol.
Oeuvres de P: & T: Corneille. 12. 10 vol. 1714.
—— Idem. 12. 10 vol. Amsterdam 1714.
Oeuvres de *Moliere*. 12. 8 vol. Paris 1710.
Oeuvres de *Moliere*. 12. 4 voll. Amsterd. 1714.
Oeuvres de *Racine*. 12. 2 vol. Paris 1713.
Oeuvres d'*Horace* par le P. Tarteron, avec des Remarques Critiques sur sa Traduction, par *P. Coste*. 12. 2 vol. Amsterd. 1710.
Oeuvres Diverses de Monsieur *Jean Locke*. 12.
Oeuvres de Procope, de la Guerre contre les Perses, & l'Histoire Secrete. 12. 2 vol. 1669.
Oeuvres Postumes de Monsieur de *la Fontaine*. 12. Amsterd. 1696.
Oeuvres du P. *Rapin*, qui contiennent les Comparaisons des Grands Hommes de l'Antiquité, &c. 12. 2 vol. Amsterd. 1709.
Oeuvres de Monsieur de *St. Evremond*, publiées sur les Manuscrits de l'Auteur. 12. 7 vol. 1706.
Oeuvres de *Voiture*, augmentées de la suite & de la Conclusion de l'Histoire d'Alcidalis & de Zelide. 12. 2 vol. Amsterdam 1709.
Oeuvres de Poësie de Mr. *Perrin*, contenant les Jeux de Poësie. 12.
Oeuvres de Monsieur *Scarron*. 12. 11 vol. 1712.

Oeuvres

Oeuvres de *Dancourt* contenant les nouvelles Pieces du Theatre. 12. 6 vol. 1712.
Oeuvres de Mr. *Regnard*. 12. 2 vol. Bruxel. 1711.
Oeuvres de Monsieur *de la Fosse*. 12 Amst. 1709.
Oeuvres de Monsieur *de la Grange*. 12. 1703.
Oeuvres Spirituelles de Mad. *de la Mothe Guion*, augmentées de son traité des Torrents. 12.
Oeuvres de Monsieur *Poisson*. 12. à la Haye 1680.
Oeuvres de *Capistron*. 12. Amsterdam 1698.
Oeuvres du Sieur de la Chapelle de l'Academie Françoise. 12. 2 vol. 1700.
Offices de *Ciceron* traduits sur l'Edition de *Grævius*. 12. à la Haye 1692.
Offices & Devoir du Prince Chrétien. 12.
Onguent pour la Brûlure, ou le Secret pour empêcher les Jesuites de brûler les Livres. 12.
Oraison funebres des Dauphins de France, & de la Dauphine, par le Pere *de la Rue*, &c. 12. Amst. 1713.
Oraisons funebres de *Flechier*, *Bourdaloue*, *Bossuet*, *Anselme*. 12.
Ordonnances de Louïs XIV. touchant la Marine, le Commerce, le Criminel, le Civil. 24. 4 vol. 1700.
Parnasse Satirique du Sieur Theophile. 12. 1668.
Partisan demasqué. 12.
Palais des Curieux, où l'Algebre & le Sort donnent la décision des questions les plus douteuses & où les songes & les visions sont expliquées, par Colombiere. 12.
Parallele du Cardinal Ximenez & du Cardinal Mazarin, par l'Abbé *Richard*. 12. Rott. 1705.
Perspective Curieuse du P. *Niceron*, avec l'Optique & la Catoptrique du P. *Mersenne*, très-utile aux Peintres, Architectes, Sculpteurs, & Graveurs. Fol. Paris. 1663.
Perspective speculative & pratique, où sont démon-

montrez les fondemens de cet Art, par le Sr. *Aleaume*. 4. Paris. 1643.
Pensées de Mr. *Pascal* sur la Religion avec la vie de l'Auteur. 12. Amsterd. 1701.
Pensées sur divers Passages de l'Ecriture Sainte, par *Isaac Sarrau*. 12. Rochel. 1685
Pensées Choisies de Mr. l'Abbé *Boileau*. 8. 1709.
Pedagogue des familles Chrétiennes, utile aux Curez, Prêtres & Missionaires. 12 Rouen. 1693.
Petrone, Traduction Nouvelle, avec des Observations sur les endroits les plus difficiles. 12.
Phantôme du Jansenisme, ou Justification des Prétendus Jansenistes. 8. Cologne 1688.
Physique de Mr. *Rohault*. 8. 2 vol. Bruxel. 1708.
Physique Occulte, ou Traité de la Baguette devinatoire, par Mr. *de Vallemont*. 12. 1709.
Philosophie des gens de Cour, par Mr. l'Abbé de *Gerard*. 12. 1685.
Philosophie de Mr. *Regis*. 12. 7 vol. 1691.
Philosophie des Jesuites de Marseille, leurs Intrigues, injustices, surprises, &c. 12. 1692.
Philis de Sciro, Pastorale du C. Bonarelli. 12. Paris.
Philadelphe, Nouvelle Egyptienne, par le Sr. Sainville. 12.
Placette Essais de Morale. 12. 4 vol. N. Ed. augmentée. 1716.
Placette N. Essais de Morale. 12. 2 vol. 1716.
Placette, La Communion Devote. 12. 2 vol. Amsterd. 1706.
Placette Traité du Serment. 12. à la Haye 1701.
Plaidoïez de Mr. *Herrard* pour Mr. le Duc de Mazarin contre la Duchesse & le Factum pour la Duchesse contre le Duc par Mr. de St. *Evremond*. 8.
Politique du Clergé de France, avec les derniers

*** efforts

efforts de l'Innocence affligée par M. *Jurieu*. 12. 2 vol. 1682.

Politique tirée des propres Paroles de l'Ecriture Sainte, par Mr. *Bossuet* Evêque de *Meaux*. 8. 2 vol. Bruxel. 1710.

Porte des Langues, en Latin, François, & Hollandois. 8. avec figures, Amsterd. 1686.

Portrait des foiblesses Humaines, par Mad *Ville-Dieu*. 12. Amsterd.

Portraits serieux, Galants & Critiques, par le Sr. B*** 12. 1696.

Points Fondamentaux de la Religion Chrétienne, par *Graverol*. 8. 1697.

Poësies de Madame des Houlieres. 8. Bruxel. 1708.

Poësies de la Motte. 8. Bruxel. 1707.

Poëmes & autres Poësies de Viliers. 12. Paris. 1712.

Pratique & les exercices de la Vertu & de la Perfection Chrétienne, Trad. de l'Espagnol du R. P. *Alphonse Rodriguez* par l'Abbé *Regnier Desmarais*. 4. 2 vol. à Paris. 1680.

Pratique de la Morale Chrétienne, en forme d'Entretiens, par Mr. *Hammond*. Amsterd. 1696.

Pratique du Sacrement de Pénitence, ou Methode pour l'administrer utilement. 12. à Liege 1702.

Pratique des Billets, ou les Sentimens des Peres, des Conciles, des Souverains Pontifes & des Saints Docteurs. 12. Rouen. 1698.

Pratique du Theatre, par l'Abbé d'*Aubignac*. 8. 3 vol. Amsterdam 1715.

Pratique de l'Oraison Mentale, où sont comprises les pieuses Considerations pour chaque jour de l'Année. 4.

Pratique Universelle des Nombres. 8. Amst. 1700

Prin-

Principes de Physique par N: Hartsoeker. 4. Paris.

Principes de l'Architecture, de la Sculpture & de la Peinture, par Mr. *Felibien*. 4. Paris 1697.

Praticien Nouveau, ou l'Art de proceder dans les matieres Civiles, Criminelles & Beneficiales suivant les Nouvelles Ordonnances, par Ferriere. 4. Paris.

Propheties, ou la Délivrance prochaine de l'Eglise, par Mr. Jurieu. 12. 3. vol. Roterd. 1689.

Protestant Pacifique contre Mr. Jurieu. 12. 1684.

Preservatif contre le Changement de Religion & la suite, par Mr. Jurieu. 12. 2 vol. à la Haye 1683.

Princesse de Colonne, Histoire Galante. 12. 1683.

Prieres Chrétiennes en forme de Méditations sur tous les Mysteres de nôtre Seigneur. 12. 2 vol. Bruxel. 1705.

Prieres pour ceux qui voyagent sur Mer. 12. 1703.

Procès de Mr. *Fouquet* Ministre d'Etat, contenant son Accusation, son Procès & ses Défenses contre Louïs XIV. Roi de France. 12. 16 vol. Amst. 1696.

Procès de Guillaume Vicomte de Stafford pour crime de Haute Trahison. 12. 1681.

Procès de Mylord Preston & du Sieur Jean Ashton pour Crime de Haute Trahison. 12. à la Haye 1691.

Procès de Robert Charnok, Edouard King & Thomas Key, pour avoir conspiré contre la vie de Guillaume III. Roi de la Grande-Bretagne. 12. à la Haye. 1696.

Procès verbal entre les Procureurs des deux Roiş. 12.

Pseaumes de David, par *A. Godeau*. 12.

Pseaumes de David, par *A. Godeau*, mis en Musique à quatre Parties composées par Mr. *Jaques de Gouy*. 4. 4 vol.

Quinte-Curce de la Vie d'Alexandre le Grand, par *Vaugelas*, Franç.-Latin. 12. 2 vol. 1699.

Que la Religion Chrétienne est très-raisonnable telle qu'elle est representée dans l'Ecriture Sainte. 8. traduit de l'Anglois de Mr. *Locke*. 2 vol. 1703.

Quatrains de Pybrac. 8. Amst. 1711.

Rachat du Temps, ou Meditations pieuses sur l'usage du Temps. 12.

Recreations Mathematiques & Physiques, par *Ozanam*. 8. 2 vol. Paris 1694.

Recreations de l'Esprit, Oeuvre Posthume du P. B*** aux Diseurs de Bons Mots. 12. 1708.

Relation des Cours de Prusse & de Hanovre. 8. à la Haye 1706.

Relation d'un Voyage en Angleterre, par Mr. *Sorbiere*. 12.

Relation des Procedures des Seigneurs Ecclesiastiques & Seculiers du Parlement d'Angleterre. 8. Amsterdam 1704.

Relation sur le Quietisme, par *Bossuet* Evêque de *Meaux*. 8. Paris 1698.

Reflexions sur l'utilité des Mathematiques, par Mr. *Crousaz*. 8. Amsterd. 1715.

Reflexions sur les Regles & sur l'usage de la Critique, par le R. P. Honoré de Sainte Marie. 4. Paris 1713.

Reflexions sur les cinq Livres de Moïse, pour établir la Verité de la Religion Chrétienne, par Mr. *Allix*. 8. 2 vol. 1689.

Reflexions, Sentences & Maximes Morales, avec des Notes Politiques & Historiques, par Mr. *Amelot de la Houssaye*. 12. Paris 1714.

Re-

Reflexions Chrétiennes sur les Conversations du Monde. 18. 1698.

Reflexions sur un Chapitre de Theophraste, par *J. du Rondel*. 12. Amsterd. 1686.

Reflexions prudentes, Pensées Morales, & Maximes Stoïciennes, par le *P. d'Obeilh*. 12.

Reflexions, Pensées & Bons Mots, qui n'ont pas encore été donnez. 12.

Reflexions sur la Maniere d'instruire les petits Enfans. 12. 1700.

Reflexions sur la Critique, par Mr. *de la Motte*. 12. à la Haye 1715.

Reflexions sur la cruelle persecution de l'Eglise de France. 12.

Reflexions sur les Memoires pour les Ambassadeurs. 12.

Recueil des Opera, des Balets & des plus belles Pieces en Musique qui ont été représentées devant Sa Majesté. 12. 11 vol. Amst. 1714.

Recueil de Remedes faciles & domestiques, par Mad. *Fouquet*. Amsterd. 1715.

Recueil d'Apophtegmes ou Bons Mots, Anciens & Modernes. 12.

Recueil de diverses Pieces de Theatre qui sont très rares. 12. 2 vol. 1709.

Recueil de divers Ouvrages de Pieté, par l'Abbé *du Jarry*. 12. 1688.

Recueil des Edits, Declarations, & Arrêts concernant les Duels & Rencontres. 12. Paris 1689.

Recueil de Pieces concernant les affaires presentes d'Angleterre. 12. 1687.

Recueil de diverses Relations des principales Cours de l'Europe, écrites par des Ambassadeurs. 12. Col. 1681.

Recherche de la Verité, par *Malebranche*. 12. 4 vol. Paris 1712.

—— Idem. 4. 2 vol. Paris 1712.

Refutation du Systême de M. Faidit sur la Trinité. 8. 1699.

Reforme dans la Republique des Lettres. 12.

Retour des Pieces Choisies, ou Bigarrures curieuses. 12. 2 vol.

Reglement d'une Dame de qualité à sa Fille. 12.

Representation des Malheurs horribles, qui menacent les Protestans de la Grande Bretagne. 12.

Rhetorique selon les Preceptes d'Aristote, de Ciceron & de Quintilien. 12. Paris 1713.

Rhetorique de Ciceron, ou les trois Livres du Dialogue de l'Orateur. 12.

Rhetorique Françoise, où l'on traite à fonds de la matiere des Genres Oratoires, par *Bary*. 12. Amsterd. 1697.

Roman Comique de Scarron. 12. 2 vol. Amst. 1713.

Roman Bourgeois de *Furetiere*, nouv. Ed. augmentée d'une Satyre en Vers contre les Procureurs. avec fig. 12. 2 vol. Amst. 1714.

Rome Ridicule du Sieur de Saint Amant. 12.

Rome Pleurante, ou les Entretiens du Tibre & de Rome. 12.

Rome convaincue d'avoir usurpé les Droits, qu'elle s'attribue injustement sur l'Eglise Chrét. 12.

Satyre Menippée de la Vertu du Catholicon d'Espagne. 8. 3 vol. 1711.

Satyres de Perse & de Juvenal, par le P. *Tarteron*. 12. Franç.-Latin. Paris 1714.

Sagesse, par Pierre Charron. 12. Amsterd. 1696.

Samaritaine Charitable. 8.

Science du Calcul des Grandeurs en general,

ou les Elemens de Mathematiques, par l'Auteur de l'*Analyse Démontrée* 4. Paris 1714.

Science des Personnes de la Cour, de l'Epée & de la Robe, par le Sr. *de Chevigny*. 12. 3 vol. Amsterdam 1713.

Science de l'Histoire, avec le Jugement des principaux Historiens, tant Anciens que Modernes. 12.

Science sacrée du Catechisme, ou l'Obligation des Pasteurs, par *Boudon*. 12. 1681.

Secretaire des Courtisans ou l'Art d'écrire. 12. 1696.

Secretaire des Amans, ou Maniere d'écrire. 12. 1709.

Secret d'Albert le Grand, contenant plusieurs Traitez sur la Conception des Femmes. 12. 1706.

Seneque de la Providence, de la Colere, de la Clemence, des Bien-faits, & du Repos, par *du Ryer*. 12. 5 vol.

Sentimens desintereffez sur la Retraite des Pasteurs de France, & leur Défense. 12. 2 vol. 1688.

Sentimens illustres de quelques Grands Hommes d'Etat, & prudens Ministres. 12. 1686.

Sentimens du jeune Pline sur la Poësie. 12. Paris. 1660.

Sentimens que la Retraite inspire, par *Doucin*. 12. 1700.

Sentimens de Pieté, par le Pere *Cheminais*. 18. 1697.

Seraskier Bacha, Nouvelle du Temps. 12.

Sermons de Mr. *Du Bosc*. 8. 7 vol. Rotterd. 1699.

Sermons de Mr. *Basnage*. 8. 2 vol. Rotterd. 1709.

Sermons de Mr. *Saurin*. 8. 2 vol. 1712.

Ser-

Sermons du Dr. *Fleetwood*, Evêque de St. Asaph. 8. 1712.
Sermons du Pere *Bourdaloue*. 8. 8 vol. Amst. 1713.
Sermons de Mr. *Tillotson*, traduits par Mr. *Barbeyrac*. 8. 5 vol. 1715.
Sermons du P. *Cheminais*, 8. 3 vol. 1710.
Sermons de Mr. *Claude Grotešte de la Mothe*. à la Haye 1714.
Sermons de *Sacheverell*. 8. Amsterdam 1711.
Sermons de Mr. *Claude Joli*. 8 vol. Bruxell. 1696.
Sermons sur les plus importantes Matieres de la Morale Chrétienne, ou l'Aveugle mis en meilleur ordre. 12. 7 vol. 1698.
Sermons sur les Mysteres de la Vierge. 12. Paris 1701.
Sermons divers de Mr. *Jurieu*. 12. Amst.
Sermons divers de Mr. *Burnet*. 12. Amst.
Sermons de *Daillé* sur le Catechisme des Eglises Reformées. 8. 3 vol. Geneve 1701.
Sermons de *Superville* sur divers Textes. 8. 3 vol. Roterd. 1709.
Sermons de *Martin*. 8. 2 vol. Amsterd. 1715.
Sermons de *Jaquelot* sur divers Textes. 8. 2 vol. Amsterd. 1710.
Sermons sur les Fêtes des Saints. 12. 2 vol. 1700.
Sermons de Meſtrezat. 12. 2 vol. Amſt. 1702.
Sermons de *Spanheim*. 12. 1687.
Sermons de Mr. *Allix* sur divers Textes 12. Rott.
Souveraine Perfection de Dieu dans ses Divins Attributs. 12. 2 vol. 1708.
Soupirs de l'Europe à la vûë du Projet de Paix. 12. 1713.
Sonnets Chrétiens, par Mr. *Drelincourt*. 8. 1714.
Socrate Chrétien, par Mr. *Balzac*. 8.
Solution de divers Problêmes. 12. 1699.
Tableau des Maladies, leurs signes & évenemens,

mens, par *Lommius*. 12. Paris 1712.

Tableau de la Penitence, par *Antoine Godeau*. 12. avec fig. Paris 1684.

Tableau des Veritez. 8.

Tableau du Sacrement de la Sainte Cene. 12.

Tableau Genealogique de la Maison Royale de France, & le Blazon des Armoiries des Rois. 12.

Tableau des Piperies des Femmes Mondaines. 12.

N. Teſtament du Pere Queſnel. 12. 8 vol. Bruxell. 1702.

N. Teſtament du Pere Simon. 8. 2 vol. 1702.

N. Teſtament de Mons, François-Latin. 12. 2 vol. 1684.

—— Idem en François. 8. 1710.

N. Teſtament, par Mr. *Le Clerc*. 4. Amſt. 1703.

Teſtament, ou Conſeil d'un Pere à ſes Enfans, par Mr. *De la Hoguette*. 12. Amſt. 1695.

Teſtament Politique de Charles Duc de Lorraine. 8.

Teinturier Parfait pour la Teinture des Laines. 12.

Telemaque Moderne, ou Intrigues du Grand Seig. 12.

Theorie & la Pratique du Jardinage, où l'on traite à fond des beaux Jardins 4. avec fig. Haye 1715.

Theatre d'Agriculture & Menage des Champs, par le Sr. *Liger*. 4. Paris 1713.

Theatre Italien de Gherardi, ou Recueil general de toutes les Comedies. 12. 6 vol. Amſt. 1701.

Theologiens dans les Converſations avec les Sages & les Grands du Monde. 12. 1704.

Thé de l'Europe, ou les Proprietez de la Veronique, avec figures, 12. 1707.

Tombeau des Amours de Louïs le Grand & ſes

ses dernieres Galanteries. 12.

Traité des Fougeres de l'Amerique, par le P. *Plumier*, fol. de l'Imprimerie Royale. 1705

Traité des Maladies des Femmes grosses & de celles qui sont accouchées, & les nouvelles Observations, par *F. Mauriceau*. 4. 2 vol. Paris 1712

Traité General du Commerce, par *Ricard*. 4. 1714

Traité d'Architecture, avec des Remarques & Observations, par *Seb. le Clerc*. 4. Paris 1714

Traité Historique des Monnoyes de France, par Mr. *le Blanc*. 4. Amsterd. 1692

Traité des Propres Réels, reputez Réels & Conventionnels. 4. Paris 1714

Traité sur l'Homme en quatre Propositions importantes avec leurs dependances. 4. Paris 1714

Traité du Lis, Symbole divin de l'Esperance, par *Jean Tristan*. 4. fig. Paris 1656

Traité d'Origene contre Celse, traduit du Grec par Elie Bouhereau. 4. Amsterd. 1700

Traité de la Poudre de Projection. 4. Bruxell. 1708

Traité de Perspective, où sont contenus les fondemens de la Peinture, par le P. *Lamy*. 8. Paris 1701.

Traité contre l'Impureté, par Mr. *Ostervald*. 8. Amsterd. 1712

Traité Curieux des Serins de Canarie. 8. 1712

Traité du Poëme Epique, par le P. *Bossu*. 8. 2 voll. 1714

Traité de la Lithotomie ou de l'Extraction de la Pierre hors de la Vessie, par *Tolet*. 12.

Traité du Cœur, du Mouvement & de la Couleur du Sang & Passage du Chyle, par Lower. 12.

Traité

Traité Nouveau & Curieux du Caffé, du Thé & du Chocolate. 12. à Lion

Traité des Benefices de Fra *Paolo Sarpi.* 12. Amst. 1792.

Traité de la Vie Chrêtienne, par le Dr. *Scot.* 12. 2 vol. 1699.

Traité des Monnoyes, de leurs circonstances & dependances, par *Boizard.* 12. Paris 1714

Traité de l'Incertitude des Sciences. 12 1715

Traité Curieux sur l'Enlevement du Prince de Furstenberg. 12.

Traité du Corps & du Sang du Seigneur. 12. 1686

Traité touchant l'origine des Dîmes & l'Obligation de les payer. 12. Paris 1687

Traité de l'Analyse ou de la Resolution de la Foi Divine & Catholique. 12. 2 vol. Lyon 1698

Traité de l'Amour du Souverain Bien. 12. Paris 1699

Traité de la Puissance du Pape, sur les Princes Seculiers. 12.

Traité de la Grammaire Françoise, par l'Abbé *Regnier Desmarais.* 12. 1707

Traité du Confiturier, ou le nouveau Confiturier. 1713

Traité de la Satire, ou comment on doit reprendre son Prochain, & comment la Satire peut servir à cet usage. 12.

Traité du Pouvoir absolu des Souverains. 12.

Traité de la Cour, ou Instruction des Courtisans. 12.

Traité des Parlemens ou Etats Généraux, 12.

Traité de la Raison Humaine. 12. 1705

Traité de la Liberté de Conscience, ou de l'Autorité des Souverains sur la Religion des Peuples. 12.

Traité

Traité de la Priere, par *Bryan Duppa*. 12. 1713.

Traité de la Communion sous les deux especes, par Mr. *Bossuet* Evêque de Meaux. 12.

Triomphe de la Déesse Monas, ou l'Histoire de Madame la Princesse de Conti. 12.

Valesiana, ou les Pensées Critiques, &c. 12.

Verité de la Religion Chrétienne, par Mr. *Abbadie*. 12. 3 vol. 1716

Verité de la Religion Catholique, par *Des-Mahis*. 8. 1710.

Veritez en petits Contes. 12. à Nancy. 1708

Veritables Principes de la Langue Françoise, pour la savoir écrire & parler en peu de temps. 12.

Virgile par Mr. *de Segrais*, 12. 2 vol. Amst. 1700

Vie de S. Norbert Archevêque de Magdebourg, avec des Notes pour l'éclaircissement de son Histoire. 4. 1704

Vie de *Pierre du Bosc*. 8. Rotterdam 1694

Vie de Cromwel, nouvelle Edition augmentée. 12. 2 vol. avec fig. Amsterd. 1703

Vie du Cardinal de Richelieu, Nouvelle Edition, par Mr. *Le Clerc*. 8. 2 vol. Amst. 1714

—— Idem Grand Papier. 1714

Vie de l'Empereur Charles V. par *Leti*. 12. 4 vol. 1702

Vie d'Epicure, par Mr. *du Rondel*. 12. Paris

Vie & le Royaume de Jesus dans les Ames Chrétiennes. 12. Paris

Vie de Mr. de Saint Evremond. 12.

Vie Heureuse, ou l'Homme content, ou l'Art de bien vivre. 12. Bruxell. 1706

Vie de Galeas Caraciol Marquis de Vico. 12.
Vie du Sultan Gemes, Frere de Bajazet II. 12.
Vie du Pere Paul, traduite de l'Italien, 12.
Vie de Guillaume Bedell, Evêque de Kilmore. 12.
Vie de G. Farel, ou l'Idée du fidele Ministre de Jesus-Christ. 12.
Vie du Général Monk, Duc d'Albemarle, le Restaurateur de Sa Majesté Britannique Charles Second. 12.
Vie de Cesar Borgia Duc de Valentinois. 12.
Vie & Avantures de Lazarille de Tormes. 12. 2 vol.
Vie de la Duchesse de la Valiere & une Relation de ses Amours & de sa Penitence. 12.
Vie de Moliere. 12.
Vision Parfaite, ou le concours des deux Axes de la Vision en un Point de l'Objet, par le P. *Cherubin* d'Orleans. fol. 2 vol. avec figures. Paris 1677.
Vie de Dom Francisco de Quevedo Villegas. 12.
Voiture Embourbée, ou le Roman Naturel. 12.
Voix de Dieu qui appelle les Pecheurs. 12.
Voyages de Mr. le Chevalier Chardin en Perse & autres lieux de l'Orient. 3 voll. 4. & in 12. 10 vol. 1711.
Voyage de Pietro della Valle, Gentilhomme Romain. 4. 4 vol. Paris 1670.
Voyage de Constantinople enrichi des Plans levez sur les lieux, par Mr. *Grelot*. 4. Paris 1689.
Voyage de Siam des Peres Jesuites envoyez par le Roi aux Indes & à la Chine. 12. 3 vol.

Voya-

Voyage & Avantures de F. Leguat & de ses Compagnons en deux Isles desertes des Indes Orientales. 12. 2 vol. à Lond. 1708.

Voyages de Tavernier en Turquie, en Perse, & aux Indes. 12. 6 vol. Rouen. 1713.

Voyage autour du Monde, par *Dampier*. 12. 5 vol. Amsterd. 1714.

Voyage de Gautier Schouten aux Indes Orientales. 12. 2 vol. avec figures 1708

Voyage du Tour de la France, par *de Rouviere*. 12. Paris 1713.

Voyage aux Côtes d'Afrique, par Mr. *de Genes*. 12. avec figures, Amsterd. 1699.

Voyage forcé de Becafort Hypocondriaque, qui s'imagine être indispensablement obligé de dire ou d'écrire ce qu'il pense. 12. Paris 1709.

Voyage dans la Grece, par *P. Lucas*. 2 vol. 1714.

Voyage de Suisse, Italie, Allemagne & France, par *G. Burnet*. 12. 1680.

Voyage dans l'Amerique entre le Nouveau Mexique & la Mer Glaciale, par le P. *Hennepin*. 12. avec figures. 1704.

Voyage aux Indes Orientales, par Mr. *Dellon*. 12. 1699.

Voyage d'Italie, par Mr. *Misson*, avec figures. 12. 3 vol. à la Haye 1702.

Voyage du Sr. *Le Maire* aux Isles Canaries, Cap-Verd, Senegal & Gambie. 12. 1695.

Voyage de la Reine d'Espagne. 12. 2 vol.

Voyage de Mrs. Bachaumont & la Chapelle. 12.

Voyage d'Espagne Curieux, Historique & Politique. 12.

Voyage d'Espagne, contenant plusieurs Particularitez

F I N.

Ledit Libraire continuera de donner un Catalogue des Livres Nouveaux tous les trois mois.

LE SPECTATEUR

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

TOME SECOND.

I. DISCOURS.

——— ——— Petite hinc, juvenésque, senésque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.
Cras hoc fiet. Idem cras fiet? Quid, quasi magnum,
Nempe diem donas? Sed cùm lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus: ecce aliud
cras *
Egerit hos annos, & semper paulùm erit ultra.
Nam, quamvis prope te, quamvis temone sub uno
Vertentem sese, frustra sectabere canthum,
Cùm rota posterior currat, & in axe secundo.
PERS. Sat. V. 64, — 72.

Apprenez de là (je parle aux vieillards aussi-bien qu'aux jeunes gens) apprenez le but & la fin que vous devez vous proposer; faites provision des vertus & des bonnes qualitez, qui doivent vous servir à passer doucement les fâcheuses & tristes années de la vieillesse. Nous y penserons demain. Demain! Vous serez demain tout comme aujourd'hui. At-

tendez un peu, nous ne vous demandons qu'un seul jour; est-ce si grande chose? Mais quand demain sera venu, ce jour-ci sera passé comme celui d'hier: Il viendra ensuite un autre demain; & puis encore un autre après; cela ne finira point: vous passerez ainsi toute votre vie. Prenez garde aux roues d'un Chariot; celles de derriere sont sur la même ligne que celles de devant, & attachées au même timon: Quand le Chariot roule, les roues de derriere roulent en même tems; mais parce que celles de devant roulent aussi, il est impossible qu'elles s'attrapent.

MEs Correspondans sur le chapitre de l'Amour sont en si grand nombre, que j'ai dessein de les ranger, s'il est possible, sous différentes Classes, & de les entretenir chacune à son tour. La premiere, à laquelle je destinerai ce Discours, est de ceux qui se trouvent engagez avec des Belles d'une humeur irresolue, qui veulent qu'on leur en conte plusieurs années de suite, incapables de se rendre aux sollicitations de leurs Amans, ou de les congedier. J'ai une foule de Lettres, où l'on se plaint amerement de ces Cruelles. Un Homme de Robe & à Calote de Satin noir m'en a écrit une, pour me dire, qu'il commença ses Instances l'*An vingt-neuviéme du Regne de* CHARLES II, avant qu'il eut été une Année au College en Droit; qu'il avoit continué ses poursuites plusieurs années

après

après avoir plaidé au Barreau; qu'il est aujourd'hui Docteur en Droit Civil; & que malgré l'esperance, où il étoit depuis longtems d'en venir à une Décision finale, sa Maîtresse est toûjours *indéterminée*. L'expression me paroit si juste, que j'appellerai ces Dames les *Indéterminées*. Je vois par la Lettre d'un autre Amoureux, qui se nomme *Thirsis*, que sa Belle est irresolue depuis plus de sept ans. Mais celui de tous ces Plaintifs, dont le sort me touche le plus, est le riche & le passionné *Philandre*, qui me représente que la craintive & l'irresolue *Sylvie* a si bien diferé, qu'elle n'est plus en état d'avoir des Enfans. La Lettre, que j'ai reçu de *Strephon*, insinue qu'il est d'un temperament bilieux, & si charmé de sa Belle qu'il n'en démordra jamais, quoi qu'elle soit indéterminée par un principe d'intérêt. Il me dit en grande colere, qu'il en a été la Dupe durant toute sa Jeunesse; qu'elle l'a amusé jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, & qu'elle pourroit bien l'abandonner sur ses vieux jours, si elle trouve un meilleur Parti. Je finirai cet Article par une Lettre que l'honête SAM. * HOPEWELL m'a écrite: C'est un Homme fort agréable en Compagnie, ami de la Bouteille, & qui s'est enfin marié avec une de ces *Indéterminées*, après avoir servi de jouet à ses Amis, à l'occasion de ses Amours, depuis l'année mille six cens quatre vingtun.

A 2 „Vous

* C'est-à-dire, *Qui est plein d'esperance.*

„ Vous n'ignorez pas, mon cher Mon-
„ sieur, quelle a été ma passion pour Ma-
„ demoiselle *Marthe*, ni par quels labyrin-
„ thes elle m'a conduit. Je n'avois que
„ vingt-deux ans lorsque je me devouai à
„ son service, & j'en ai perdu plus de tren-
„ te à chicaner avec elle. Je l'ai aimée
„ jusqu'à ce qu'elle est devenue aussi grise
„ qu'un Chat, & j'ai eu beaucoup de peine
„ à l'obtenir à la fin, telle qu'elle est au-
„ jourd'hui. Cependant, elle paroit à mes
„ yeux une charmante Vieille. Nous pous-
„ sons à la verité bien des regrets ensem-
„ ble, de ce que nous ne nous sommes
„ pas mariez plûtôt ; mais elle ne doit
„ s'en prendre qu'à elle-même: Vous sa-
„ vez qu'elle n'a jamais voulu en venir à
„ une conclusion avec moi, jusqu'à ce
„ qu'il ne lui aît pas resté une seule dent
„ à la bouche. De sorte qu'au lieu d'une
„ Devise autour de ma Bague de Nôces,
„ j'y ai fait graver ces mots, l'*An trente-
„ uniéme de mon Amour*. J'attens de vous
„ là-dessus une Epitre congratulatoire, ou
„ un Epithalame, si vous nous en croïez
„ dignes. Je serai toute ma vie le très-
„ humble serviteur de ma chere *Marthe*,
„ & le vôtre.

Pour bannir de la Societé un Mal, qui ne cause pas seulement de grandes inquietudes aux Particuliers, mais qui peut avoir une dangereuse influence sur le Public, je tâcherai de faire voir le ridicule de cette Humeur *indéterminée*, par deux ou trois Re-

Reflexions, que je prie le beau Sexe de vouloir bien peser.

1. Je souhaiterois en premier lieu que les Belles fissent une atention serieuse à la brieveté de leurs jours. La Vie n'est pas assez longue pour donner le loisir à une Coquette de mettre en jeu tous ses artifices. Une Dame craintive tombe dans sa Fosse, avant qu'elle ait deliberé sur le Parti qu'elle doit prendre. Si les Hommes ateignoient aujourd'hui à l'âge de nos Peres avant le Deluge, une Dame pourroit sacrifier une cinquantaine d'années à un petit scrupule, & demeurer indeterminée l'espace de deux ou trois Siecles. Si elle avoit neuf cens années de vie, elle pourroit attendre la Conversion des *Juifs* avant qu'elle jugeât à propos de se déclarer. Mais helas! elle doit jouer son rôle bien vite, si elle pense qu'il lui faudra quiter la Scène tout d'un coup, & ceder sa place à d'autres.

2. En deuxiéme lieu, je voudrois que les Filles considerassent, que si le terme de la Vie est court, celui de la Beauté l'est infiniment davantage. Le plus beau visage se ride en peu d'années, & perd si-tôt la fraicheur & l'éclat de son coloris, qu'à peine avons nous le tems de l'admirer. Je pourrois illustrer mon sujet par l'exemple des Roses, de l'Arc-en-Ciel, & diverses Comparaisons de cette nature, mais peut-être y reviendrai-je une autre fois.

3. Enfin, une *Indéterminée* doit penser au danger qu'elle court de se rendre amou-

reuſe à l'âge de ſoixante ans, ſi elle ne tâche pas de ſe délivrer plûtôt de ſes doutes & de ſes ſcrupules. Il y a une eſpèce d'*arriere-Saiſon Printaniere*, s'il m'eſt permis d'emploïer ce terme, qui envahit quelquefois le cœur d'une Vieille, & qui la rend le plus groteſque objet du Monde. C'eſt à quoi je ſouhaiterois que les Indéterminées vouluſſent reflechir.

Cependant, on auroit tort de croire que je veuille décourager, dans le Sexe, cette Modeſtie naturelle, qui ne leur permet pas de recevoir les premieres offres d'un Amant, & qui fait accompagner leur refus d'un air agréable & civil. Tout le but que je me propoſe, eſt de les avertir, que ſi la Raiſon & l'Inclination ſe trouvent de la partie, elles ne doivent balancer qu'autant que les Formalitez & la Bienſéance l'exigent. Une Fille vertueuſe doit rejetter du premier coup un Mariage qu'on lui ofre, comme un honête Eccleſiaſtique refuſe un Evêché ; mais je ne conſeillerois point, ni à l'un ni à l'autre, de perſeverer dans le refus de ce qu'ils ſouhaitent avec ardeur.

L.

II. DIS-

II. DISCOURS.

——— ——— ——— magnus ſine viribus ignis
Incaſſum furit.

Virg. Georg. III. 99, 100.

C'eſt un grand feu qui n'a point de force, & qui s'irrite en vain.

JE ne ſâche pas qu'il y ait de moïen guére plus éficace, pour éteindre les deſirs criminels de la cupidité dans le cœur de l'Homme, que la conſideration des idées que *Platon* & ſes Diſciples ont euës là-deſſus. Ils prétendent que l'Ame retient, dans une autre Vie, les mêmes Inclinations qu'elle a contractées dans celle-ci, & que, ſoit dans le corps ou hors du corps, elle change auſſi peu de nature qu'un Homme qui eſt à la Campagne ou à la Maiſon. Ainſi lors que les Paſſions brutales en particulier ont une fois pris racine dans l'Ame, il eſt impoſſible, ſelon eux, de les en bannir; il faut qu'elles y demeurent pour toute l'éternité, après qu'elle eſt degagée du Corps. Pour confirmer cette Doctrine, ils remarquent, qu'un Jeune Homme, adonné à la débauche, pluſieurs années de ſuite, ne fait à la longue & par degrez qu'un Vieillard impudique; que la Paſſion regne toûjours dans l'Eſprit, quoi qu'elle ſoit éteinte dans le Corps; & que le Deſir char-

nel, de même que toutes les autres Habitudes, aquiert de nouvelles forces, à mesure qu'il perd les moïens de se contenter. Si l'Ame, disent-ils, est plus sujette aux Passions qui la gourmandent lors que le corps n'a presque aucune influence sur elle, nous pouvons bien supposer qu'elles y dominent lors qu'elle est delivrée de ses liens. La substance de l'Ame en est empoisonnée; la Gangrène est si profonde qu'on ne sauroit jamais la guérir; l'Inflammation durera dans toute l'Eternité.

C'est en ceci, ajoutent les *Platoniciens*, que consiste la Punition d'un Voluptueux après la Mort. Animé d'une passion qui manque d'Objets & d'Organes propres, il est tourmenté de mille desirs qu'il ne peut satisfaire, & brûle d'une envie insatiable de posseder ce qu'il croit ne pouvoir jamais obtenir. C'est pour cela même, dit *Platon*, que les Ames des trépassez fréquentent souvent les Cimetieres, & roulent autour des Lieux où leurs corps sont ensevelis, parce qu'elles sont acharnées après leurs anciens plaisirs brutaux, & qu'elles souhaiteroient y rentrer pour en joüir de nouveau.

Quelques uns de nos plus habiles Théologiens ont fait usage de cette Idée *Platonique*, du moins pour ce qui regarde la durée de nos Passions après la Mort, avec beaucoup d'éloquence & de solidité. *Platon* la pousse un peu trop loin, lors qu'il y ajoute l'apparition des Esprits autour des Cimetieres;

tieres; mais si l'on croïoit que les Ames separées tracassent dans ce bas Monde, j'avouë qu'on ne sauroit inventer un Enfer plus digne d'un Esprit impur, que celui de cet illustre Philosophe.

Il semble que les Païens aient voulu nous décrire les tourmens d'une autre vie, lors qu'ils disent que *Tantale* y brûle d'une soif ardente, au milieu de l'eau, qu'il a jusques au menton; mais qui s'enfuit de ses levres, d'abord qu'il en veut goûter.

Virgile, qui a reduit tout le Systême de la Philosophie *Platonique* en magnifiques Allegories, pour ce qui regarde l'Ame separée du corps, nous donne la Punition d'un Voluptueux dans l'autre Monde, d'une maniere qui n'est pas éloignée de celle dont il s'agit en cet endroit. „ C'est là, *dit-il*, „ où l'on voit briller de superbes Lits d'or, „ qu'on croiroit destinez pour de nouveaux „ Epoux, & des Tables somptueuses cou„ vertes de mets exquis pendant que la plus „ cruelle de toutes les Furies y est assise, „ pour empêcher qu'on ne porte la main „ sur aucun Plat, ou qu'elle menace de „ tout brûler avec son Flambeau, &c. „ qu'elle pousse de cris horribles qui jettent „ la terreur dans l'Esprit." Voici le Passage en *Latin:*

—— —— Lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu: Furiarum maxima juxta

Accubat, & manibus prohibet contingere mensas;
Exsurgítque facem attollens, atque intonat ore.
Æneid. VI. 607,-611.

Mais pour égaïer un peu cette matiere, qui est d'elle-même fort serieuse, & qui seroit capable de rebuter bon nombre de mes Lecteurs polis, si je voulois trop l'aprofondir, je les regalerai d'une assez plaisante Avanture, telle que je la trouve dans l'Original, & qu'un des plus savans Hommes du Siècle a citée dans une autre occasion. Mes Lecteurs verront bien qu'elle n'est pas éloignée de mon sujet, & qu'elle est même une image très-vive des tourmens qu'enduroit un *Tantale*, ou de l'Enfer *Platonique*. Quoiqu'il en soit, Mr. de * *Pontignan*, à qui la chose est arrivée, nous en a donné la Relation suivante.

„ Lors que j'étois à la Campagne l'Eté „ dernier, j'eus le bonheur d'y trouver deux „ charmantes Dames, qui avoient tout „ l'Esprit & toute la Beauté qu'on peut de„ sirer en des Personnes de leur Sexe, a„ vec un grain de Coqueterie, qui me cau„ soit de tems en tems de fort agréables „ inquietudes. J'étois amoureux de l'une „ & de l'autre, suivant ma louable coutu„ me, & j'avois de si fréquentes occasions „ de les entretenir, chacune à part, & de „ plaider ma Cause auprès d'elles, que „ je croïois avoir sujet d'en attendre de-
gran-

* C'est un Nom suposé; mais l'on prétend que cette Avanture est arrivée au pié de la lettre dans le voisinage de *Londres*.

„ grandes faveurs. Un soir que je me pro-
„ menois tout seul dans ma chambre
„ sur le point de me coucher, elles y en-
„ trerent pour me dire, qu'elles avoient
„ resolu de jouer un plaisant tour à un
„ Gentilhomme qui demeuroit dans le mê-
„ me Logis avec moi, pourvû que je vou-
„ lusse y tenir mon rôle. Là-dessus, elles
„ me firent un Conte si plausible, que je
„ ne pûs m'empêcher de rire à l'ouïe de
„ leur projet, & de me soumettre à leur
„ discretion. Aussitôt, elles se mirent à
„ m'enmailloter, sur ma Robe de cham-
„ bre, avec de longues bandes de toile,
„ qui tiroient plus de cent verges: Mes
„ bras étoient si bien collez à mes côtez,
„ & mes jambes si près l'une de l'autre,
„ par toutes ces envelopes, que je ressem-
„ blois à une Mumie d'*Egypte*. A la vûë de
„ cette Figure antique, plantée par malheur
„ sur mes ergots, une de ces Dames se mit
„ à éclater de rire, & à m'apostropher en ces
„ termes: *Eh bien* Pontignan, *nous avons re-*
„ *solu de tenir la promesse que vous nous avez*
„ *extorquée. Vous nous avez souvent demandé*
„ *la derniere faveur; nous voici prêtes à vous*
„ *l'accorder, & je vous croi trop brave Cava-*
„ *lier pour ne l'accepter pas de bon cœur.* Après
„ avoir soutenu un assaut de leurs éclats
„ de rire, je les priai de vouloir me dé-
„ barrasser de mes langes, & de faire en-
„ suite de moi tout ce qu'elles voudroient.
„ *Non, non,* dirent-elles, *nous vous trou-*
„ *vons fort bien comme vous êtes;* & là des-

„ sus elles me firent porter à une de leurs
„ Maisons, où l'on me plaça dans un Lit,
„ avec tout mon attirail. La Chambre étoit
„ illuminée de toutes parts; & je fus mis
„ bien proprement entre deux beaux Draps,
„ avec ma tête, la seule partie de mon
„ corps que je pûsse remuer, sur un Oreil-
„ ler fort haut : Ces deux Dames vinrent
„ ensuite se mettre à mes côtez, avec leurs
„ plus beaux atours de nuit. Je vous laisse
„ à juger de l'état d'un Homme, qui
„ voïoit deux des plus belles Femmes qu'il
„ y ait au Monde en chemise & au lit avec
„ lui, sans qu'il pût remuer ni pié ni pate.
„ J'eus beau renouveller mes instances, &
„ faire moi-même des éforts pour me dé-
„ gager, il n'y eut pas moïen d'en venir
„ à bout. Cependant mes agitations leur
„ parurent si violentes, qu'environ le mi-
„ nuit, elles sauterent l'une & l'autre du
„ Lit, & se mirent à crier qu'elles étoient
„ perduës : Mais lors qu'elles virent que
„ mon Maillot tenoit bon, & qu'il n'y a-
„ voit rien à craindre, elles reprirent leur
„ Poste, & continuerent leurs railleries à
„ nouveaux fraix. Engagé, par l'inutilité
„ de mes prieres & de mes éforts, à me
„ tranquilliser du mieux qu'il m'étoit pos-
„ sible, je les menaçai de m'endormir en-
„ tre elles deux, & de les deshonorer
„ ainsi pour toute leur vie, si elles ne me
„ delivroient de mes liens : Mais helas,
„ que ma menace étoit vaine! Quand j'au-
„ rois eu quelque disposition au sommeil,
el-

„ elles me l'auroient bien ôtée, par les
„ petites careſſes malignes & les amitiez
„ qu'elles me faiſoient. En un mot, tout
„ devoué que je ſuis au beau Sexe, je ne
„ voudrois pas être condamné à paſſer u-
„ ne telle nuit pour jouïr de toutes les
„ Femmes du Monde. On aura ſans dou-
„ te la curioſité de ſavoir ce que je devins
„ le lendemain matin; Le voici: Mes
„ deux Belles m'abandonnerent à une
„ heure ou environ avant le jour, & me
„ promirent que ſi je voulois être ſage &
„ ne pleurer pas, elles m'envoïeroient u-
„ ne Perſonne qui auroit ſoin de moi d'a-
„ bord qu'il en ſeroit tems: En effet, en-
„ viron les neuf heures, une Vieille vint
„ me démailloter. J'endurai tout ceci a-
„ vec beaucoup de patience, reſolu de
„ m'en venger ſur mes cruelles Maîtreſ-
„ ſes, & de ne garder aucune meſure avec
„ elles auſſitôt que je ſerois en liberté;
„ mais lors que je demandai à ma bonne
„ Vieille où avoient tiré ces Dames, elle
„ me répondit qu'elles étoient parties a-
„ vant cinq heures du matin dans un Ca-
„ roſſe à ſix Chevaux, & qu'elles pou-
„ voient être à la vûë de *Paris*.

L.

III. DISCOURS.

—— Convivæ prope diſſentire videntur,
Poſcentes vario multùm diverſa palato.
Quid dem? Quid non dem? ——
HOR. L. II. Ep. II. 61,-63.

Il me ſemble que mes Conviez ſont d'un goût fort contraire, & qu'ils demandent des mets tout diférens. Que pourrai-je donc leur ofrir?

EN parcourant les derniers Paquets des Lettres qu'on m'a écrites, j'ai trouvé celle qui ſuit.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Votre Feuille volante eſt une partie „ de mon Equipage de Thé, & ma Fem„ me de chambre me connoit ſi bien là„ deſſus, que ce matin, lors que je lui ai „ demandé à dejeuner, elle m'a répondu „ que le SPECTATEUR n'étoit pas en„ core venu, mais qu'elle l'attendoit à „ toute heure, & que l'eau bouilloit dans „ le Chaudron. Après vous avoir ainſi „ marqué l'eſtime & la vénération que j'ai „ pour vous, je vous ferai ſouvenir du „ Catalogue de Livres que vous avez pro„ mis à notre Sexe; & je vous avertirai „ d'ailleurs, que je n'ai pas voulu en ad„ mettre aucun ſur les Tablettes de mon

Ca-

» Cabinet, jusqu'à ce que vous aïez don-
» né vos avis là-dessus à celle qui sera
» toûjours votre fidéle Ecoliere & très-
» humble servante,

LE'ONOR.

Pour répondre à ma belle Ecoliére, dont je me glorifie beaucoup, je l'avertirai, aussi bien que toutes les autres, qui daignent s'entretenir de mes Speculations, que, depuis le tems que j'ai imploré le secours des Personnes intelligentes pour m'aider à former une Bibliotheque propre aux Dames, j'ai reçu diverses Lettres sur cet article; mais je ne raporterai ici que la substance des principales.

Je mets dans la premiere Classe celles qui me sont venuës de la part de quelques Libraires considerables, qui me parlent tous avec éloge des Livres qu'ils ont imprimez, & par conséquent pensent plus à leur intérêt qu'à celui des Dames. L'un me dit qu'il croit absolument nécessaire qu'elles aient une idée exacte du Droit & de l'Equité, & qu'elles ne sauroient choisir pour cela un meilleur Livre que le *Juge de la Campagne* de DALTON: Un autre compte qu'elles ne sauroient se passer du *Parfait Maquignon:* Un troisiéme, qui prétend avoir observé que la Curiosité est naturelle au Sexe, croit que cette inclination, bien menagée, pourroit leur devenir très-avantageuse, & c'est pour cela même qu'il me recommande JOSEPH MEDE

sur l'Apocalypse. Un quatriéme pose comme une Verité incontestable, qu'une Dame ne sauroit être accomplie, à moins qu'elle n'aît lû les *Traitez secrets & les Négociations du Maréchal* D'ESTRADES. Mr. *Jacob* TONSON, le jeune, croit que le Dictionaire de Mr. BAYLE seroit fort utile aux Dames, pour leur donner une connoissance universelle. Un autre, dont j'ai oublié le Nom, s'imagine que toutes les Femmes enceintes devroient lire l'*Histoire* de Mr. WALL *sur le Baptême des petits Enfans*: pendant que le sixiéme veut à toutes forces que je recommande à tout le beau Sexe *le dernier Coup de Pinceau*, ou *Défense du Gouvernement Patriarchal*, &c.

Je placerai dans la seconde Classe les Livres, qui me sont indiquez par des Maris, ou ceux du moins qui se disent tels. Quoi qu'il en soit, voici les titres des Livres qu'ils me recommandent: *Paraphrase sur l'Histoire de* Susanne. *Régles pour l'observation du* Carême. *Les Moyens de prévenir la ruine des* Chrétiens. *Raisons pour dissuader les Gens d'aller à la* Comedie. *Les Vertus du Camphre, avec des Avis pour faire du Thé camphré. Les Plaisirs innocens de la Vie Rustique. Le Gouvernement de la Langue.* Une Lettre datée de * *Cheapside* me prie d'avertir toutes les jeunes Femmes de posseder à fonds l'Arithmetique de *Wingate*, & l'Ecrivain met dans une Apostille, que je n'ou-

* C'est une Ruë de *Londres*, où il y a quantité de Boutiquiers.

n'oublierai pas sans doute *Les Recettes de la Comtesse de* KENT.

La troisiéme Classe de mes Correspondans & Conseillers privez, sur cet Article, est celle des Dames, dont une me prie de mettre PHARAMOND à la tête de mon Catalogue, & de donner la seconde place à CASSANDRE, si je le trouve à propos. COQUETILLE m'exhorte à ne m'aviser pas de clouër les Femmes sur leurs genoux avec des Manuels de Dévotion, ni de se griller le teint auprès du feu avec des Livres sur le Ménage. FLORELLA me demande s'il y a quelques Livres contre les Prudes, & me suplie, en cas qu'il y en aît, de les mettre dans mon Catalogue. Les Pièces de Théatre de toutes les sortes ont leurs Avocates : J'ai plus de quinze Lettres en faveur de celle qui est intitulée, *Tout céde à l'Amour*; J'en ai une douzaine qui me parlent de SOPHONISBE, ou *la Ruine d'*ANNIBAL; *L'innocent Adultere* est une Pièce fort aprouvée ; MITHRIDATE, *Roi du Pont*, a bien des Amies; ALEXANDRE *Le* GRAND & AURENG-ZEB ont le même nombre de voix, mais THEODOSE, ou *la Force de l'Amour*, l'emporte sur toutes les autres.

Enfin, je devrois specifier les Livres, que des Savans, fort experts en ceci, me proposent, & remercier en particulier celui qui se cache sous les deux lettres *A.B.*, de l'avis qu'il m'a donné là-dessus: Mais l'entreprise, où je me suis engagé, me paroit si.

si difficile, que j'en renverrai l'execution jusqu'à ce que je sois mieux instruit de ce que mes judicieux Contemporains en pensent, & que j'aie le loisir d'examiner tous les Livres qu'on me recommande, resolu de ne rien déterminer, dans une affaire de cette importance, qu'après une longue & mûre déliberation.

Cependant, puis que les Dames font le principal objet de mes soins, je ne plaindrai pas mon travail, pour tirer des meilleurs Auteurs, anciens & modernes, tout ce qui peut leur être de quelque usage, & l'accommoder à leur goût, du mieux qu'il me sera possible; convaincu que les plus raisonnables d'entre elles me pardonneront, si je me moque, de tems en tems, de ces petites Foiblesses qu'on voit dans quelques unes de leur Sexe, & qui méritent plûtôt la Raillerie que la Censure. Un tel Ouvrage est d'autant plus à propos, que la plûpart des Livres sont écrits pour les Savans; outre qu'il me semble, s'il m'est permis de le dire, que les Dames ont beaucoup profité de mes Speculations. Cela est si vrai, qu'il y en a déja nombre de plus savantes que les petits Maîtres: J'en connois quelques unes qui parlent mieux que bien des Cavaliers, qui se donnent des airs au Caffé de *Guillaume*; & après avoir reçu plusieurs Lettres de l'un & de l'autre côté, j'avouë que celles des premieres l'emportent, non seulement à l'égard de la pensée, mais aussi pour l'orthographe. En un

mot,

mot, ceci ne peut que produire un bon éfet sur le beau Sexe, & le garantir d'être charmé par ces Diseurs de rien, qui ont été jusques-ici l'admiration des Dames, quoi qu'ils fassent le jouët ordinaire des autres Hommes.

Je sai de bonne part que Mr. * *Blateron* passe pour un Impertinent; que Mr. † *Trippit* commence à se décrier, & que Mr. *Doucet* sera bientôt reconnu pour un Faquin, si je continue à publier mes Discours. Tous ces Messieurs & leurs semblables peuvent être assurez que je n'y manquerai pas, & que mon dessein est d'exposer à la risée de tout le monde ceux qui cherchent à seduire les Esprits foibles, sous les fausses apparences de bel Esprit, de bon Goût, d'Enjouëment & de Galanterie; prêt à fournir au beau Sexe toutes les lumieres qu'il me sera possible, pour l'aider à faire ces nouvelles découvertes.

L.

* Mot *Latin*, qui signifie un *Babillard*.
† Mot *Anglois*, qui semble designer ici un *Suborneur* de filles.

IV. DIS-

IV. DISCOURS.

—— —— —— —— —— ſpatio brevi
Spem longam reſeces : dum loquimur fugerit invida
Ætas ; carpe diem, quàm minimùm credula poſtero.

HOR. L. I. Ode XI. 6.

Retranchez de vos eſpérances, ce qui eſt au delà du peu que vous avez à vivre. A l'heure que je vous parle, les momens ſemblent nous envier leur jouiſſance, & ſe dérobent à nous. Saiſiſſez le jour préſent ; & par trop de crédulité, ne comptez pas ſur le lendemain.

„ NOus nous plaignons tous, dit *Seneque*, de la rapidité du Tems, & „ malgré tout cela, nous ne ſavons pas de „ quelle maniere diſpoſer d'une bonne par- „ tie. Notre vie, *ajoute t-il*, ſe paſſe à ne „ rien faire du tout, ou à ne rien faire de „ ce qu'il faudroit, ou à faire toute autre „ choſe que ce que nous devrions : On „ fait des plaintes continuelles ſur la brie- „ veté de nos jours, & l'on agit comme „ s'ils ne devoient jamais finir." Cet illuſtre Philoſophe a décrit, avec toute la varieté de l'expreſſion & des penſées, qui lui eſt ſi particuliere, les contradictions où les Hommes tombent à cet égard.

J'ai ſouvent enviſagé les contradictions de

de l'Esprit Humain sur un Article, qui n'est pas éloigné de celui-ci. Quoi que nous paroissions fâchez de la brieveté de la vie en général, nous souhaitons voir au plûtôt la fin de chacun de ses Périodes. Lors qu'on est en bas âge, on languit d'être Majeur, ensuite de s'intriguer dans les Affaires, d'amasser du Bien, de parvenir aux Honeurs, & de se retirer. Ainsi quoi que chacun reconnoisse que la Vie est courte en elle-même, ses diférens Périodes nous paroissent longs & ennuïeux. Nous voudrions alonger notre Mesure en gros, & la racourcir en détail. L'Usurier seroit bien aise que tout le tems, qui doit s'écouler entre cet instant & l'échéance de ses Dettes actives, fût anéanti. Le Politique donneroit volontiers trois années de sa Vie, s'il pouvoit mettre les affaires dans la posture où il s'imagine qu'elles seront à la fin de ce terme. L'Amoureux retrancheroit avec plaisir de son éxistence tous les momens qui doivent s'écouler jusques à l'heure de son Rendez-vous. Avec quelque rapidité donc que le Tems s'envole, nous serions charmez, dans presque tous les états de la Vie, qu'il passât beaucoup plus vite qu'il ne fait. Il y a bien des heures dans le Jour qui nous embarrassent, & nous souhaiterions même quelquefois avoir déja passé des années entieres : Nous envisageons l'Avenir comme un Païs rempli de vastes Déserts, que nous voudrions traverser à la hâte, pour arriver à ces préten-
dus

dus Etablissemens fixes & à ces Points imaginaires de Repos, qui s'y trouvent dispersez d'un côté & d'autre.

Si l'on divise la vie de la plûpart des Hommes en vingt parties égales, on trouvera qu'il y en a pour le moins dix-neuf, qui ne sont que comme de grands vuides, où ils ne s'occupent ni au Plaisir ni aux Affaires. Je ne mets pas de ce nombre ceux qui vivent dans une action continuelle, mais ceux-là seuls qui se donnent du relâche; & je me flate de leur rendre un bon office, si je leur donne les moïens de remplir ces vuides qui les embarrassent.

Le premier de ces moïens est l'exercice de la Vertu, à prendre ce mot dans son idée la plus générale. Les seules Vertus qui regardent la Societé peuvent donner de l'occupation aux Personnes les plus industrieuses, & leur fournir autant d'ouvrage, que la Vie du monde la plus active. Il ne se passe guére de jours, qu'on ne puisse pratiquer les Devoirs qui nous obligent d'instruire les Ignorans, de secourir les Pauvres, & de consoler les Afligez. On a souvent occasion de moderer la violence d'un Parti; de rendre justice à un Homme de mérite; d'adoucir les Envieux; de calmer les Emportez, & de raméner ceux qui sont prévenus. Tous ces Devoirs se trouvent si conformes à la Nature Humaine, qu'ils ne peuvent que procurer un plaisir extrême aux Personnes qui s'en aquitent avec quelque discretion.

Il

Il y a une autre espèce de Vertu, qui peut remplir le vuide où l'on se trouve lors qu'on est seul dans son Cabinet, loin du tumulte & de l'embarras des affaires; je veux dire celle qui engage toute Créature raisonnable à se communiquer avec l'Auteur de son Etre. L'Homme, qui se croit toûjours en la présence de Dieu, jouït d'une satisfaction continuelle; sa bonne humeur ne le quitte jamais, & il est ravi dans la pensée qu'il est avec le meilleur & le plus cher de ses Amis. Le tems ne lui paroit jamais trop long, & il lui est impossible de se trouver seul. Aux heures que les autres agissent le moins, c'est alors que son Esprit est le plus occupé: Il n'a pas plûtôt quité la compagnie des Hommes, que son cœur tressaillit de joie, son Zèle s'enflame, son Esperance redouble; il triomphe de sentir que Dieu l'environne par tout de sa protection, & il verse toutes ses amertumes dans le sein de ce tendre Pere de l'Univers.

La pratique de la Vertu ne se borne pas à occuper les Hommes durant cette vie; elle porte ses influences au delà du tombeau; & l'Ame se ressentira, dans toute l'Eternité, des bonnes ou des mauvaises habitudes qu'elle aura contractées ici bas: ce qui nous fournit un autre motif bien puissant pour nous engager à ce Devoir.

Si un Homme n'a qu'un petit Capital à faire valoir, & qu'il ait occasion de l'emploïer tout à son avantage, que dirons-nous de lui s'il en retranche tout d'un coup dix-neuf

neuf parties, & que peut-être même il ne dispose de la vingtieme qu'à son préjudice? Mais parce que l'Esprit ne sauroit toûjours s'apliquer à l'exercice de la Vertu, ni continuer dans la ferveur de la Dévotion, il a besoin de quelque relâche, & de s'amuser d'une maniere qui lui soit convenable.

Ainsi le second moïen que je voudrois mettre en usage, pour nous desennuïer, seroit de nous prêter à quelques Plaisirs utiles & innocens. J'avouë qu'il me paroit indigne d'une Créature raisonnable de se divertir à certaines occupations, dont tout le bien consiste en ce qu'il n'y a point de mal. Je ne sai pas même si l'on en peut dire autant pour aucun Jeu de Cartes; mais il me semble fort étrange de voir que des Personnes, qui ont de l'esprit, passent douze heures de suite à battre & à couper un Jeu de Cartes, sans avoir d'autre conversation que celle qui naît d'un petit nombre de termes de l'Art emploïez à propos, ni d'autres idées que celles qui viennent des taches rouges ou noires différemment placées sur les Cartes. N'auroit-on pas sujet de se moquer d'un Homme de cette espèce qui se plaindroit de la briéveté de la vie?

Le Théatre pourroit devenir une source continuelle des Amusemens les plus nobles & les plus utiles, s'il étoit bien ordonné, & reduit à ses justes bornes.

Mais l'Esprit ne se délasse jamais si agréablement que dans l'Entretien d'un fidèle Ami. Il n'y a pas de Bonheur dans la vie qui

qui aproche de la jouïssance d'un Ami vertueux & discret. Sa Conversation éclaire & soulage l'Esprit, fait naître de nouvelles pensées, anime à la Vertu, excite à former de beaux Desseins, calme les Passions, & met à profit les momens de la Vie, où l'on se trouve le plus de loisir.

Après cette union intime avec une seule Personne, on devroit tâcher d'avoir un commerce plus général avec ceux qui peuvent nous instruire & nous entretenir; deux qualitez, qui vont presque toûjours ensemble.

Il y a divers autres Amusemens utiles, qu'il faudroit multiplier, s'il étoit possible, afin d'y avoir recours en cas de besoin, plûtôt que d'abandonner l'Esprit à l'oisiveté, ou à la premiere Passion que le hasard y éleve.

Un Homme, qui a du goût pour la Musique, la Peinture, ou l'Architecture, paroit avoir un autre Sens, lors qu'on le compare avec ceux qui n'ont pas le même genie. L'art de cultiver les Fleurs & de planter les Arbres; le Jardinage & l'Agriculture, lors que ces connoissances ne servent que d'accessoire à un Homme riche, sont d'un grand secours à la campagne, & très-utiles à ceux qui les possedent.

Enfin de toutes les Recréations de la vie, il n'y en a point qui soit aussi digne de remplir les heures de notre loisir, que la Lecture des bons Livres. Mais parce que cet Article empiéte en quelque manie-

re sur le troisiéme Moïen, que j'ai resolu de proposer dans un autre Discours, pour emploïer nos heures perdues, je me bornerai à dire ici en genéral qu'il regarde l'avancement de nos connoissances.

L.

V. DISCOURS.

—— —— —— —— —— Hoc est
Vivere bis, vitâ posse priore frui.
MART. L. X. Epig. XXIII.

C'est vivre doublement, que de pouvoir se rapeller avec plaisir sa vie passée.

LE dernier Moïen que j'ai proposé, pour remplir ces Vuides de la Vie, qui causent tant d'ennui & d'embarras aux Fainéans, est de s'apliquer à la recherche de nouvelles Connoissances. Je me souviens que Mr. *Boyle*, à l'occasion d'un certain Mineral dont il parle, nous dit, qu'un Homme peut l'étudier toute sa vie, sans arriver jamais à la connoissance de toutes les qualitez qu'il renferme. Il est sûr qu'il n'y a point de Science, ni aucune de ses parties, qui ne pût occuper un Homme toute sa Vie, quand elle seroit beaucoup plus longue qu'elle n'est.

Je ne m'engagerai pas ici à raisonner sur l'utilité des Sciences, sur le plaisir & l'étenduë qu'elles donnent à l'Esprit, sur les moïens

moïens de les aquerir, & je n'en recommanderai même aucune en particulier. Ce sont des Sujets si rebatus, qu'il vaut mieux hasarder quelque chose de moins commun, & par là même plus agréable.

J'ai déja fait voir que le tems où l'on est oisif, paroit long & ennuïeux; mais je tâcherai de montrer ici que le tems, qu'on emploie à l'étude, à la lecture & à l'aquisition de nouvelles Connoissances, est long sans être ennuïeux; ce qui nous découvrira un moïen d'alonger la Vie, & de la tourner toute à notre profit.

Mr. *Locke* remarque, dans son * *Essai concernant l'entendement Humain*, „ que „ nous avons l'idée du Tems, ou de la „ Durée, par la reflexion que nous faisons „ sur cette suite d'Idées qui se succedent les „ unes aux autres dans nos Esprits: que „ c'est pour cela, qu'un Homme, qui dort „ sans réver, n'en a pas la moindre idée, „ & qu'il ne trouve aucune distance entre „ le moment qu'il a cessé de penser lors „ qu'il s'est endormi, & le moment auquel „ il a pensé de nouveau à son reveil. Je ne „ doute pas, *continue-t-il*, qu'un Homme éveillé n'éprouvât la même chose, „ s'il lui étoit possible de n'avoir qu'une „ seule idée dans l'Esprit, sans qu'il y ar- „ rivât aucun changement, & qu'aucune „ autre ne s'y vînt joindre. Nous voïons, „ tous les jours, qu'une Personne qui s'a-

B 2 pli-

* Voïez p. 201. §. 4. de la Traduction de Mr. *Coste*, impr. à *Amsterdam* chez *H. Schelte* 1700.

„ plique, avec une grande contention, à „ méditer sur un sujet, ne s'aperçoit presque pas de cette suite d'idées qui se succedent les unes aux autres dans son Esprit; qu'il laisse échaper, sans y prendre garde, une bonne partie de cette Durée, & qu'il la trouve beaucoup plus „ courte, qu'elle n'est effectivement.

Nous pourrions étendre cette pensée plus loin, & dire qu'un Homme acourcit son Tems, lors qu'il ne pense à rien, ou qu'à très peu de choses, & qu'il l'alonge, lors qu'il s'occupe à divers Objets, ou qu'il roule dans son Esprit une promte & constante succession d'idées. C'est pour cela que le P. *Malebranche*, dans sa *Recherche de la Verité*, qui avoit paru plusieurs années avant l'*Essai* de Mr. *Locke*, nous dit, „ qu'il pourroit y avoir des Créatures qui „ trouveroient une demi-heure aussi longue, que mille ans nous paroissent à „ nous; ou qui regarderoient cet espace „ de tems, que nous apellons une Minute comme une Heure, une Semaine, un „ Mois, ou un Siécle entier.

Cette Notion du P. *Malebranche* peut être éclaircie en quelque maniere, par l'Endroit que je viens de citer de Mr. *Locke*. En effet, si l'idée que nous avons du Tems est produite par la reflexion que nous faisons à cette suite d'idées, qui se succedent les unes aux autres dans notre Esprit, & si cette succession peut être accelerée ou retardée à l'infini, il s'ensuit de-là, que dife-

ferentes Créatures peuvent avoir des idées différentes du même espace de Tems, selon que leurs idées, que nous suposons également distinctes dans chacune d'elles, se succedent les unes aux autres avec plus ou moins de rapidité.

Il y a un endroit célèbre dans l'*Alcoran*, qui semble insinuer, que *Mahomet* avoit à peu-près la même Notion. * Il y est dit, „ qu'un matin l'Ange *Gabriel* le tira de son „ Lit, pour lui faire contempler tout ce „ qu'il y avoit dans les sept Cieux, le Pa- „ radis & l'Enfer; que *Mahomet* en eut une „ vûë distincte, & qu'après avoir eu qua- „ tre vingt dix mille Conferences avec „ Dieu, il fut remis dans son Lit. „ L'Alcoran ajoute, „ que tout ceci se passa en „ si peu de tems, qu'au retour du Prophe- „ te, son Lit n'avoit pas encore perdu sa „ chaleur, & que l'eau d'un Pot de terre, „ qui avoit été renversé, à son départ, n'é- „ toit pas encore tout-à-fait répanduë.

On trouve un assez plaisant recit dans les Contes *Turcs* à l'égard de cette avanture de *Mahomet*, & qui a quelque liaison avec la matiere que j'ai en main. *„ Un Sultan „ d'*Egypte*, qui étoit Infidèle, se mo- „ quoit souvent de cette avanture, qu'il „ traitoit d'impossible & d'absurde : Mais „ un jour qu'il en raisonnoit avec un fa-

* Cela ne s'y trouve point; mais il y a grande apparence que c'est une Glose de quelque Docteur *Mahometan* sur le Chap. XVII. de l'*Alcoran*, qui est intitulé *Du Voiage de nuit*.

„ meux Docteur de la Loi *Mahometane*, „ qui avoit le Don des Miracles; ce Doc- „ teur lui dit, qu'il le convaincroit bien- „ tôt de la verité de ce Fait historique, s'il „ vouloit se tenir debout auprès d'une gran- „ de Cuve pleine d'eau, qu'il y avoit là, „ y mettre la tête dedans, & la retirer d'a- „ bord. Le Sultan y consentit, & dès qu'il „ eut plongé la tête dans cette Cuve, il se „ trouva au pié d'une Montagne, sur le „ rivage de la Mer. Il eut beau pester en „ lui-même contre le Docteur, qui le jouoit „ d'une maniere si cruelle, par quelque „ trait de Magie, il s'aperçut bien-tôt qu'il „ ne pouvoit en revenir, & qu'il devoit „ chercher les moïens de gagner sa vie dans „ ce Païs inconnu. Là-dessus, il eut re- „ cours à quelques Personnes, qui travail- „ loient dans une Forêt voisine, & qui le „ conduisirent à une Ville, qui n'en étoit „ qu'à peu de distance, où, après quel- „ ques avantures, il épousa une Femme „ d'une grande beauté & fort riche. Il vê- „ cut assez long tems avec elle, pour en „ avoir sept Garçons & sept Filles; mais „ reduit ensuite à une misére extrême, il „ falut qu'il gagnât sa vie à faire le métier „ de Crocheteur. Un jour qu'il se prome- „ noit tout triste sur le bord de la Mer, & „ qu'il rouloit dans son esprit les differens „ états par où il avoit passé, touché d'une „ vive componction, il resolut d'ofrir ses „ prieres à Dieu, & de se laver plûtôt, sui- „ vant la coutume des *Mahometans*.

Pour

„ Pour cet éfet, il quita ses habits, &
„ se plongea dans l'eau; mais dès qu'il en
„ eut la tête dehors, il se trouva debout
„ auprès de la Cuve, environné de ses
„ Courtisans, avec le saint Homme à son
„ côté. Il ne manqua pas de lui faire de
„ sanglans reproches sur toutes les pénibles
„ courses où il l'avoit engagé, & cette lon-
„ gue suite de calamitez où il l'avoit re-
„ duit; mais il fut bien étonné d'aprendre
„ que tout ce qu'il disoit n'étoit qu'un Ré-
„ ve & une Illusion; qu'il n'avoit pas bou-
„ gé de la place où il se trouvoit alors;
„ qu'il n'avoit fait que mettre la tête dans
„ l'eau, & qu'il l'en avoit retirée aussi-tôt.

„ Le Docteur *Mahometan* prit de là oc-
„ casion de lui enseigner, que rien n'est
„ impossible à Dieu, & que, si mille ans
„ sont, devant ce Maître de l'Univers,
„ comme un jour, il peut faire en sorte,
„ quand il lui plait, qu'un Jour, ou qu'un
„ Instant même, paroisse à plusieurs de ses
„ Créatures aussi long que mille années.

Je laisse à mes Lecteurs le soin de comparer cette Fable *Mahometane* avec les Notions des deux grands Philosophes, que je viens de citer, & je les prierai seulement, pour en faire moi-même l'aplication, de vouloir reflechir sur les moïens qu'il y auroit d'alonger en quelque maniere notre Vie au delà des bornes que la Nature lui a prescrites, si nous travaillions avec ardeur à étendre nos connoissances.

Le Fou s'ennuïe à suivre ses Passions, & le

le Sage se divertit à méditer sur ses Idées: Le premier trouve le tems long, parce qu'il ne sait à quoi l'emploïer ; l'autre le trouve de même, parce qu'il en distingue chaque moment par quelque pensée utile ou agréable ; c'est-à-dire que l'un n'en jouït jamais, & que l'autre en profite toûjours.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre deux Hommes qui ont vieilli, l'un dans l'Etude & la Sagesse, l'autre dans l'Ignorance & l'Egarement, lors qu'ils viennent à tourner les yeux sur leur Vie passée? Le dernier ne voit, pour ainsi dire, dans tout son Domaine que des Montagnes arides & d'afreux Déserts, capables d'inspirer la tristesse & l'horreur; pendant que l'autre contemple de valles & charmans Païsages, diversifiez par de beaux Jardins, des Prairies verdoïantes, de fertiles Campagnes, & qu'il ne sauroit presque jetter la vûë sur le moindre petit coin de terre, où il ne trouve une bonne Plante ou quelque belle Fleur.

L.

VI. DIS-

VI. DISCOURS.

Projecere animas. —— —— ——
VIRG. Æneïd. VI. 436.

Ils ont sacrifié leur Vie à un faux Point d'Honeur.

L'Autre jour, en feuilletant mes Papiers, je trouvai la Copie d'une Conversation que *Pharamond* avoit euë avec *Eucrate* sur le chapitre des Duels, & celle d'un Edit que le Roi donna pour les défendre.

Eucrate lui représentoit, qu'il ne viendroit jamais à bout d'extirper cette abominable Coûtume, enracinée depuis long tems en *France*, & qu'on regardoit comme une Action glorieuse, à moins qu'il ne condamnât les Criminels aux Galeres, ou aux Suplices les plus rudes. *Pharamond* avoua, que, pour remédier à ce mal, il faloit emploïer quelque Flétrissure; mais qu'il ne regnoit qu'entre ceux qui étoient un peu trop sensibles au point d'Honeur; qu'il arrivoit même souvent que deux Cavaliers se batoient en Duel, pour sauver leur Reputation, quoi qu'ils ne fussent pas Ennemis dans le fond de leur ame; que ce n'étoit qu'une méchante Mode, & qu'il vaudroit mieux ainsi la tourner d'un autre côté. Il ajouta que la Misere & la Honte sufisoient pour retenir ces Personnes dans le

devoir ; qu'il n'imposeroit jamais une plus grande peine pour un Crime, qu'il auroit pû prévenir lui-même, s'il eût marqué d'abord son indignation à ceux qui s'en rendoient coupables ; qu'il avoit en horreur tous les Suplices, qui fletrissoient plûtôt la Nature Humaine, que le Criminel, & qu'il se garderoit bien de les emploïer pour corriger un Vice, fondé sur un bon Principe, c'est-à-dire la crainte de l'Infamie. Là-dessus il prit occasion de raisonner sur la Clémence, & de se plaindre d'en avoir fait divers actes, qui, malgré tout leur éclat, à la premiere vûë, ne laissent pas d'être accompagnez à la fin de terribles suites. Il reconnut même que la Clémence à l'égard des Particuliers, étoit une Cruauté envers le Public ; & que, si un Prince ne pouvoit pas redonner la Vie à un Homme en l'ôtant à celui qui l'a tué, il ne sauroit non plus en dédommager un autre qui viendroit à la perdre ensuite du mauvais Exemple, ni justifier sa conduite, s'il ne pardonnoit le deuxiéme aussi bien que le premier Infracteur. „ Pour moi, dit-il, „ j'ai conquis la *France* ; mais je lui ai donné des Loix, qui servent plûtôt à diriger qu'à diminuer mon Pouvoir. Rien „ ne m'empêche de proteger l'Innocence „ & la Vertu, ou d'élever aux Honeurs les „ Personnes de mérite : Je puis faire tout „ le bien que je veux, sans qu'aucun de „ mes Sujets s'y oppose, ou qu'on prescrive des regles à ma Faveur. Pendant que j'ai

„ j'ai le pouvoir de recompenser les honêtes Gens de la maniere qu'il me plait, je „ me soucie fort peu de n'être pas en état „ de pardonner les Criminels. C'est pour „ cela même, ajouta-t-il, que je remedierai bientôt à ce Mal contagieux qui s'est „ glissé dans mon Roïaume, & que ma „ Compassion naturelle ne sera plus exposée aux importunitez de ceux qui se rendent miserables par leur propre faute, „ quoi que toûjours prêt à secourir ceux „ qui le deviennent par quelque revers de „ Fortune. Les Princes, conclut-il en „ souriant, sont environnez de Flateurs, „ qui leur cornent sans cesse aux oreilles „ qu'ils sont les Lieutenans de Dieu en „ Terre : Je veux qu'ils le soient ; Qu'ils „ en usent donc d'une maniere qui réponde à leur Dignité, & que la seule chose „ qui ne soit pas en leur pouvoir soit celle „ de faire du mal.

Bientôt après il publia l'Edit suivant contre les Duels.

„ PHARAMOND, Roi des *Gaules*, à „ tous ses bons & fidèles Sujets, Salut. „ D'autant qu'il est venu à notre connoissance Roïale, qu'au mépris de toutes „ les Loix, Divines & Humaines, la Coûtume s'est introduite, parmi la Noblesse & les Gentilshommes de ce „ Roïaume, sur la moindre legere occasion, de même que pour de griéves insultes, de s'apeller en Duel, afin de terminer ainsi leurs Démêlez, par eux-mêmes,

 mes,

„ mes, & de leur propre autorité : Nous
„ avons cru qu'il étoit de notre de-
„ voir de remedier à cet Abus, & après
„ une recherche exacte des Causes qui
„ produisent d'ordinaire ces fatales Déci-
„ sions, Nous trouvons que, malgré tous
„ les Préceptes de l'Evangile, & toutes les
„ Règles de l'Humanité, *le Pardon des In-*
„ *jures*, qu'on peut regarder comme le plus
„ grand éfort de l'Esprit Humain, est a-
„ vili & rendu infame, par cette malheu-
„ reuse Coûtume ; que tous les Devoirs
„ de la Societé civile & d'une Conversa-
„ tion honête sont renversez par-là ; que
„ les Hommes fiers, les Impudens & les
„ Débauchez insultent ceux qui sont mo-
„ destes, discrets & d'une vie exemplaire;
„ qu'enfin la Vertu est foulée aux piez & le
„ Vice encouragé, dans cette seule dé-
„ marche, qui rend un Homme capa-
„ ble d'afronter la Mort. Nous avons re-
„ marqué d'ailleurs, avec un extrême
„ chagrin, que, par une longue impuni-
„ té, causée par des affaires plus importan-
„ tes qui nous occupoient alors, ces cruels
„ Défis sont devenus honorables, & qu'il
„ y a de la honte à les refuser. Nous
„ voïons aussi que les Personnes, qui ont
„ le plus de mérite & de capacité, de mê-
„ me qu'une plus forte passion pour la
„ véritable Gloire, se trouvent plus ex-
„ posées au péril qui naît de cette Licen-
„ ce éfrenée. A ces causes, après avoir
„ mûrement reflechi sur tout ce qui est
alle-

„ allegué ci-deſſus, & conſideré qu'il eſt „ déja pourvu, par des Loix anteceden- „ tes, à tous les Cas de cette nature, où „ il arrive que l'Injure eſt trop ſubite ou „ trop criante pour la pouvoir ſoutenir; „ & que de moindres Injuſtices, qui naiſ- „ ſent de l'Ingratitude, ou de quelque au- „ tre mauvais Principe, ne ſauroient tom- „ ber ſous un Reglement général; Nous „ avons reſolu de bannir de l'Eſprit de „ tous nos Sujets cette cruelle Mode, qui „ ne reſpire que la Vangeance, & d'ordon- „ ner ce qui s'enſuit.

I. „ Toute Perſonne, qui enverra ou „ qui acceptera un Cartel, ou la Poſterité „ de l'un & de l'autre, quoi qu'il ne ſoit „ pas ſuivi de la Mort d'aucun des Com- „ batans, deviendra incapable, après la „ publication de cet Edit, d'avoir aucun „ Emploi dans les Terres & Païs de notre „ Domination.

II. „ Toute Perſonne, qui donnera „ des preuves convaincantes de l'envoi ou „ de l'acceptation d'un Cartel, obtien- „ dra la jouiſſance de tous les biens meu- „ bles des deux Parties intéreſſées; & leur „ Héritier immédiat ſera d'abord mis „ en poſſeſſion de leurs biens immeu- „ bles, comme s'ils étoient actuellement „ morts.

„ III. Dans tous les Cas, où il s'agit „ d'un Meurtre, & où les Loix, que Nous „ avons déja données, admettent un A- „ pel; ſi le prévenu eſt alors condamné,

„ non seulement il soufrira la Mort; mais „ tous ses Biens, meubles & immeubles, „ passeront aussi-tôt à l'Héritier immédiat „ de la Personne, dont le sang a été ré„ pandu.

IV. „ Qu'il ne sera plus à l'avenir au „ pouvoir de Notre Personne Roïale, „ ni de Nos Successeurs, de pardonner „ un tel Crime, ou de rétablir les coupa„ bles dans leurs Biens, Honeurs & Di„ gnitez.

„ Donné à notre Cour de *Blois* le 8. de „ *Fevrier* 420. & la seconde Année de no„ tre Regne.

T.

VII. DISCOURS.

—— Tanti est quærendi cura decoris.

JUV. Sat. VI. 501.

Tant elle a soin de se donner par artifice les agrémens qu'elle n'a pas.

IL n'y a rien de si changeant dans le Monde que la Coifure des Dames : Je me souviens de l'avoir vûë hausser & baisser plus de trente dégrez. Il y a dix ans ou environ qu'elle étoit montée à une hauteur si considerable, que les Femmes paroissoient beaucoup plus grandes que les Hommes, * & qu'*à leur égard nous ressemblions*

* Nomb. XIII. 34.

blions à des Sauterelles. Aujourd'hui tout le Sexe est devenu si petit, qu'on diroit à les voir, que c'est presque une autre Espèce. J'ai vû plusieurs Dames, qui avoient autrefois sept piez de taille, ou peu s'en faut, & qui n'en ont pas aujourd'hui cinq entiers. Je ne saurois pénètrer la cause de cette diminution, ni découvrir si tout le Sexe fait pénitence pour quelque raison qui nous est inconnuë, ou s'il médite de nous surprendre par quelque nouvelle Mode, ou si quelques unes des plus grandes, trop rusées pour les autres, ont inventé ce tour afin de paroitre elles-mêmes d'une taille plus raisonnable. Quoi qu'il en soit, la plûpart des gens croient, qu'elles ressemblent à des Arbres qu'on vient d'émonder, & qui ne manqueront pas de fleurir & de pousser de plus grosses têtes qu'ils n'avoient d'abord. Pour ce qui me regarde, je n'aime point à être insulté par des Femmes plus grandes que moi-même : J'admire beaucoup plus le Sexe dans son Humiliation présente, qui le reduit à ses justes dimensions, que lors qu'il se donnoit une taille gigantesque & formidable. Je ne voudrois pas qu'on s'avisât d'embellir les Edifices de la Nature, ni qu'on élevât des Grotesques sur ses Plans : Je le repeterai donc de nouveau ; je suis charmé de la Coifure qui est aujourd'hui à la mode, & je trouve que c'est une marque du bon Goût qui regne entre les Dames les plus distinguées par leur Mérite. Il faut avouër

que,

que, dans tous les Siècles, les Femmes ont pris plus de soin que les Hommes d'orner leurs têtes ; & je m'étonne que l'Histoire n'ait point parlé de ces Architectes du beau Sexe, qui ont élevé de si merveilleuses Fabriques, composées de rubans, de dentelle & de fil d'archal. Il est certain qu'il y a eu autant de diférens Ordres dans cette espèce d'Edifice, que dans ceux qu'on a faits de pierre ou de marbre: On l'a vû quelquefois s'élever en forme de Pyramide, quelquefois en celle d'un Clocher. Du tems de *Juvenal*, il y avoit plusieurs étages, qu'il a décrit fort agréablement en ces termes: „ Elle arran„ ge, *dit-il*, sur sa tête une si grande quan„ tité de cheveux, elle y ajuste tant de „ rangs de boucles, & les fait monter si „ haut, qu'elle paroit * de la plus belle „ taille du monde par devant; & si petite „ par derriere, qu'on la prendroit pour „ une autre personne.

† Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput: Andromachen à fronte videbis,
Post minor est; aliam credas. ——— ———

Mais je ne sâche pas avoir lû aucune part, qu'on ait jamais poussé la Coifure jusques à l'excès où elle étoit montée dans le XIV. Siècle. Elle formoit alors deux Cones ou deux Pyramides, d'une hauteur si pro-

* Une *Andromaque*. † Satyr. VI. 502.

prodigieuse, qu'une Femme, qui n'étoit qu'un Pygmée sans cette Coifure, devenoit un Colosse après l'avoir mise. *Paradin* nous aprend, „ Que ces anciennes Fontanges s'élevoient une Aune au-dessus „ de la tête; qu'elles étoient pointues comme des Clochers, & qu'il y avoit de longues pièces de Crepe attachées au sommet, „ joliment ornées de frange, & qui pendoient sur le dos des Femmes comme „ des Banderolles.

Peut-être qu'elles auroient porté cette Structure *Gothique* plus loin, si le Moine, *Thomas Conecte*, ne l'eût attaquée avec beaucoup de zèle & de vigueur. Ce saint Homme courut de Ville en Ville pour fronder cette monstrueuse Parure, & il s'en aquita si bien, qu'au milieu d'un de ses Sermons, plusieurs Femmes jetterent bas leurs Commodes, & qu'elles en firent ensuite un Feu de joie en sa présence, à l'exemple de ces Personnes d'*Ephese*, qui exerçoient la Magie, & qui, après avoir entendu S. *Paul*, * brûlerent tous leurs Livres qui en traitoient. D'ailleurs ce Moine se mit en si grande reputation, par l'austerité de ses mœurs & sa maniere de prêcher, qu'il s'atroupoit souvent plus de vingt-mille Ames dans une Place publique; où les Hommes, rangez d'un côté, ne ressembloient qu'à de petits Buissons, & où les Femmes, postées de l'autre, paroissoient, pour me servir de l'expression d'un ingenieux Ecri-

* Act. XIX. 19.

Ecrivain, comme une Forêt de Cèdres, dont les têtes se cachoient dans les Nues. Quoi qu'il en soit, il anima si bien le Peuple contre cette Mode, qu'elle essüia une rude Persecution, & qu'elle ne se montroit jamais en public, que la Populace ne l'insultât à coups de pierres. Mais si elle s'évanouït, pendant que le Prédicateur la foudroïoit, quelques Mois après son départ elle revint sur la scène, ou, pour emploïer les termes de Mr. *Paradin*, „ les „ Femmes, qui, comme des Limaçons „ éfraïez, avoient retiré leurs cornes, les „ sortirent de nouveau d'abord que le „ danger fut passé. " Quelques autres Ecrivains, de même que D'*Argentré* dans son Histoire de *Brétagne*, parlent de cette Mode extravagante du XIV. Siècle.

On remarque d'ordinaire que le Regne d'un bon Prince est le tems le plus favorable pour obtenir des Loix contre le Pouvoir excessif des Souverains. On peut attaquer aussi avec plus de succès la hauteur énorme des Coifures, lors que la Mode veut qu'on les porte basses. Je suplie donc les Dames de vouloir se donner la peine de lire ce Discours, afin qu'il leur serve de Préservatif.

Je les exhorterai même à reflechir, qu'il leur est impossible d'ajouter aucun ornement à cette partie qui est le chef-d'œuvre de la Nature. Dans le Corps Humain, la Tête y paroit ce qu'il y a de plus beau, & y occupe le plus haut bout. La Nature s'est

s'est épuisée, pour ainsi dire, à embellir le Visage ; elle y a semé du Vermillon, & planté un double rang d'Osselets d'Yvoire ; elle en a fait le siége des Souris & de la Pudeur ; elle y a répandu l'éclat & la vie par le brillant des Yeux ; attaché, de l'un & de l'autre côté, le merveilleux Organe d'un de nos Sens, & distribué des airs & des graces qu'on ne sauroit décrire ; elle l'a environné d'une toison de Cheveux, qui relevent toutes ses beautez & qui les font paroitre dans tout leur jour : En un mot, il semble qu'elle ait destiné la Tête à servir de Comble au plus glorieux de ses Ouvrages ; & lors que nous l'accablons sous le poids des Ornemens inutiles, nous détruisons la symmétrie du Corps Humain, & nous détournons sotement la vûë de grandes & réelles Beautez, pour la fixer sur des niaiseries, de la dentelle & des rubans.

L.

VIII. DISCOURS.

—— —— qui turpi secernis honestum.
HOR. L. I. Sat. VI. 63.

Vous qui jugez si bien du vrai Mérite.

LA Coterie, dont je suis Membre, s'engagea hier au soir à discourir sur ce qui fait le principal Point d'Honeur entre les Hommes & les Femmes, & avança là-dessus di-

diverses Notions qui me parurent toutes nouvelles. C'est pour cela même que je les ai mises en ordre, & que j'ai dessein d'en regaler aujourd'hui mes Lecteurs, après les avoir avertis que, s'ils trouvent quelque chose qui semble croiser les Idées du VI. Discours, ils doivent envisager les unes comme les sentimens de la Coterie, & les autres comme les miens en particulier, ou plûtôt comme ceux de *Pharamond*.

Le grand Point d'Honeur dans les Hommes est le Courage, & dans les Femmes la Chasteté. Si un Homme perd son Honeur dans une occasion, il ne lui est pas impossible de le recouvrer une autre fois; mais une brèche à l'Honeur d'une Femme est irreparable. Je ne saurois dire pourquoi l'on attache le Point d'Honeur à ces deux Qualitez, à moins que ce ne soit parce que chacun des Sexes estime le plus cette Qualité qui le rend le plus aimable aux yeux de l'autre. Si les Hommes avoient choisi là-dessus pour eux-mêmes, sans avoir aucun égard à l'opinion du beau Sexe, je compte que leur choix seroit tombé sur la Sagesse ou la Vertu; & si les Femmes avoient determiné leur propre Point d'Honeur, il y a grande apparence que l'Esprit ou le bon Naturel l'auroit emporté sur la Chasteté.

Il n'y a rien qui rende un Homme plus recommandable aux Femmes que le Courage; soit qu'elles se plaisent à voir celui qui fait la terreur des autres abatu à leurs piez &

& devenir leur Esclave ; ou que cette Qualité suplée à leur principal Défaut, les garantisse des Insultes, & serve à leur vengeance, ou qu'elles prennent le Courage pour un indice naturel d'une forte & vigoureuse Constitution. D'un autre côté, il n'y a rien que notre Sexe admire plus dans une Femme que la Chasteté ; soit que nous estimions toûjours celles qu'il est plus dificile de gagner, ou qu'il n'y ait que cette Vertu, avec ses Compagnes inséparables, la Fidelité, la Sincerité & la Constance, qui puissent assûrer un Homme qu'il jouït seul de la Personne qu'il aime ; & l'engager à la cherir par dessus toutes choses au Monde.

Je trouve fort de mon goût l'Endroit d'une Inscription, qu'on voit sur un Monument élevé, dans l'Abbaïe de *Westmunster*, à la memoire du dernier Duc & de la défunte Duchesse de *Newcastle*, où il est dit : „ Elle s'appelloit *Marguerite Lucas*, Sœur „ puinée du Lord *Lucas* de *Colchester* ; „ Famille noble & illustre, car tous les „ Freres étoient vaillans, & toutes les „ Sœurs vertueuses.

Dans les Livres de Chevalerie, où le Point d'Honeur est poussé jusqu'à l'extravagance, toutes les Avantures y roulent sur la Chasteté & la Bravoure. La Dame y est montée sur un Palefroi blanc, qui représente son Innocence ; &, pour éviter le scandale, il faut qu'elle ait un Nain pour son Page. Elle ne doit jamais penser à un Homme,

me, à moins qu'un malheur imprévû n'amène quelque Chevalier errant à son secours. Celui-ci devient amoureux de la Dame, dont les mépris ne manqueroient pas de le tuer, si un reste de Gratitude, qu'elle a pour son Liberateur, ne le faisoit vivre. Il se voit donc reduit à passer bien des années dans le Désert, avant que le cœur de sa Belle songe à se rendre. Il part de la main, il attaque tout ce qu'il trouve de plus grand ou de plus fort que lui; il cherche avec ardeur les occasions de se faire casser la tête; & après avoir couru l'espace de sept années, il retourne auprès de sa Maîtresse, qui s'est vûë assaillie, durant cet intervalle, par nombre de Géans, & dont la Chasteté a subi autant d'épreuves que la Valeur de son Amant.

En *Espagne*, où l'on voit encore de beaux restes de cet Esprit Romanesque, si une Dame jette un coup d'œuil sur son Amant, quoi que ce soit par hasard, & à travers les jalousies d'un second ou d'un troisiéme Etage, c'est une faveur singuliere. Un Amant y donne aussi des preuves de la passion qu'il a pour sa Maîtresse, lors qu'il se bat en Duel avec un Taureau furieux.

D'Homme à Homme, la plus grande brêche que l'on puisse faire au Point d'Honneur, consiste à donner un Démenti. On peut accuser un Homme d'être debauché avec les Femmes, d'aimer le Vin, & de prononcer des blasphêmes, sans qu'il en témoigne aucun ressentiment; mais de lui dire

dire qu'il en a menti, quand on ne feroit que badiner, c'est un Afront qui ne peut se laver que dans le sang. Cela pourroit bien venir de ce qu'il n'y a point de Vice qui marque si peu de courage qu'un Esprit Menteur: de sorte que dire à un Homme qu'il en a menti, c'est le toucher par l'endroit le plus sensible de l'Honeur, & l'apeller indirectement un Poltron. Je raporterai à cette occasion ce qu'*Herodote* nous dit des anciens *Persans*, qui n'enseignoient à leurs Fils, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt, que ces trois choses, à bien manier un Cheval, à tirer de l'Arc, & à dire la Verité.

Lors qu'on a placé le Point d'Honeur dans cette espèce de fausse Bravoure, on a donné lieu au rebut & à l'écume du Genre Humain, qui n'ont ni Vertu ni Sens commun, de se mettre sur le pié de Gens d'honeur. Un Pair d'*Angleterre*, qui est mort depuis peu, se divertissoit quelquefois à raconter une plaisante Avanture qui lui étoit arrivée à *Paris*. Un jour de grand matin, un Gentilhomme *François* lui rendit visite, & après l'avoir fortement assûré de ses respects, il lui témoigna qu'il étoit en son pouvoir de le servir; c'est-à-dire, en un mot, qu'il pouvoit lui nommer la Personne qui lui avoit donné une poussade à la sortie de l'Opera; mais avant que de passer outre, il le suplia de lui faire l'honeur de le prendre pour son Second. Là-dessus, le Seigneur *Anglois*, pour ne s'embarquer

pas

pas mal à propos dans quelque sote démarche, lui répondit qu'il avoit donné parole positive à deux de ses intimes Amis qu'ils lui serviroient de Seconds dans les deux premiers Duels où il se trouveroit engagé. A l'ouïe de cette nouvelle, Mr. le Gentilhomme fit la reverence, & dit au Seigneur *Anglois*, qu'il ne prendroit pas sans doute en mauvaise part, s'il ne se mêloit plus d'une affaire, d'où il ne pouvoit lui revenir aucun avantage.

On regarde avec justice comme un des endroits les plus glorieux du regne de *Louis* XIV. d'avoir banni ce faux Point d'Honeur, de l'esprit d'une Nation aussi vive & alerte que la *Françoise*. Il seroit à souhaiter qu'on punît les dangereuses idées qu'on a là-dessus de quelque Note d'infamie; afin que ceux qui en sont les esclaves, vissent par-là, que bien loin d'établir leur reputation, ils la ternissent, & se deshonorent.

La Mort n'est pas sufisante pour retenir des Hommes, qui se font une gloire de la mépriser; mais si tous ceux qui se batent en Duel étoient condamnez au Pilori, on verroit bientôt diminuer le nombre de ces prétendus Gens d'honeur, & une Coûtume si absurde ne tarderoit pas à être bannie de la Societé.

Lors que le Point d'Honeur consiste à soutenir la Vertu, & qu'il s'accorde avec les Loix, Divines & Humaines, on ne sauroit trop l'encourager; mais lors que les Prin-

Principes de l'Honeur combatent ceux de la Religion & de l'Equité, c'est la plus funeste dépravation où puisse tomber la Nature Humaine, en ce qu'ils donnent de fausses idées sur tout ce qui est bon & digne de louange. D'où il s'ensuit, qu'on devroit les bannir de tout Gouvernement civil, & les regarder comme une Peste publique.

L.

IX. DISCOURS.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
HOR. Lib. I. Sat. V. 44.

Il n'y a rien, à mon sens, de comparable à un Ami qui est de belle humeur.

UN Homme avancé en âge, qui reflechit sur sa vie passée, & qui ne compte que le tems où il a vêcu dans la satisfaction & la joie, à l'exclusion de toutes les heures desagréables, ou auxquelles il n'a goûté aucun plaisir, ne peut que se trouver fort jeune, si ce n'est pas même dans l'Enfance. Les Maladies, la mauvaise Humeur & l'Oisiveté lui auront volé une bonne partie de cet espace que nous apellons ordinairement notre Vie. Il est donc du devoir de tout Homme, qui cherche son véritable intérêt, de prendre plaisir à tout, s'il lui est possible, & d'augmenter la satis-

faction intérieure de son cœur. Au lieu de cela, à peine voit-on un Homme, dont l'inquietude n'augmente, à mesure qu'il a plus d'experience du Monde. Une Délicatesse afectée est le progrès ordinaire de ceux qui prétendent à plus de rafinement que les autres. Ils n'aspirent pas aux vrais plaisirs de la Vie ; mais ils tournent leur Esprit à critiquer les faux plaisirs du reste des Hommes. Ce sont des Valetudinaires dans la Societé, & ils devroient aussi peu se trouver en Compagnie, qu'un Malade s'expose au grand air : Si un Homme est trop foible pour soutenir ce qui sert de rafraichissement à ceux qui se portent bien, il doit toûjours garder sa Chambre. Lors que le Chevalier *Coverly* reçoit la visite de quelcun qui se plaint d'être un peu malade, il lui fait d'abord venir du * *Posset* ; c'est pour cela même que ces sortes de Gens, qui se plaignent toute autre part de leur mauvaise constitution, se trouvent de la meilleure humeur du Monde en sa présence.

Il est fort étrange que tant de Personnes, qui ne manquent pas de bon sens, entretiennent la compagnie de leurs peines & de leurs maux, & qu'ils s'imaginent qu'un pareil recit leur doit tenir lieu de conversation. C'est la plus miserable de toutes les ressources, & il faut qu'un Homme ne pen-

* C'est un Breuvage à l'*Angloise*, où il entre du Vin sec, de la Crême, de la Muscade, des œufs bien batus & du Sucre.

pense point du tout, ou qu'il se croie bien peu de chose, lors qu'après avoir parlé de son mal de tête, un autre lui demande quelles nouvelles il y a par la derniere Poste? La bonne Humeur nous devroit suivre par tout où nous allons, & il ne faudroit jamais ouvrir la bouche sur ce qui nous regarde, à moins que ce ne fût un sujet de joie pour nos Amis: Mais il y a une foule de Gens qui ne s'embarrassent pas de plaire aux autres ni à eux-mêmes, & qui vivent dans une sote indolence à cet égard. Triste & fâcheux état, qui semble tenir un milieu entre le Plaisir & la Peine, & qui est indigne de tous les Périodes de notre Vie, après que nous sommes sortis des bras de la Nourrice. Une aversion de cette nature pour le travail cause une lassitude continuelle, & ne peut que rendre la Vie même un fardeau insuportable. L'Indolent renonce à la dignité de son Etre, & de raisonnable qu'il étoit, il se borne à la seule vegetation: Sa vie ne consiste que dans l'accroissement ou le déclin d'un Corps, qui, à l'égard du reste du monde, pourroit aussi bien n'avoir été qu'une simple Machine, que la Demeure d'un Esprit immortel.

La vie, que Mr. *Henri Tersett* & son Epouse meinent, est de ce genre. Lors qu'il étoit jeune Homme, on l'auroit pris pour un de ces petits Maîtres, qui ont beaucoup de vivacité & peu de bon sens. Mademoiselle *Rebecca Quickly*, qu'il épousa, avoit tout ce que le feu de la Jeunesse & des manieres

enjouées peuvent donner pour rendre une Fille agréable. Ces deux Personnes d'un Mérite apparent tomberent dans les bras l'une de l'autre ; mais lors que la Passion fut satisfaite, la Raison ou le bon Sens ne vint pas à leur secours : de sorte que leur Vie est aujourd'hui en échec ; leurs repas sont insipides, & ils s'ennuïent ensemble; Si leur Fortune les met au-dessus des soins de la Vie, on peut dire que leur manque de Goût les met au dessous du Plaisir.

Lors que je traite de cette maniere ceux qui sont ingenieux à se tourmenter, ou qui passent leur Vie dans l'inaction, je ne prétends pas que, pour vivre, il faille se trouver toûjours dans des Compagnies qui ne respirent que la joie, & se couronner de Guirlandes, à l'exemple des anciens Débauchez ; mais puis que l'Indolence & la trop grande Délicatesse sont Ennemies de tout Plaisir, je voudrois qu'on tâchât de se former une certaine Disposition qui nous fit prendre quelque agréable intérêt à tout ce qui frape nos yeux ou nos oreilles.

Cette Qualité portative, je veux dire la bonne Humeur, assaisonne si bien toutes les circonstances de la Vie, qu'il ne s'en perd pas un seul moment, & qu'ils nous donnent tous une si grande satisfaction, que le Tems même, le plus pesant de tous les fardeaux, lors qu'il en est un, ne nous est jamais à charge. *Varilas* possede ce talent au suprême degré, & le communique par tout où il se trouve: Le Gai, le Triste,

le

le Sevére & le Mélancholique éclatent de joie d'abord qu'il est avec eux. D'ailleurs il n'a jamais rien dit qui mérite la repetition; mais il est d'un si bon Naturel, que tout le monde se fait un vrai plaisir de le voir, parce que chacun est assûré d'être bien venu auprès de lui. Il ne semble pas contribuer à la joie de la Compagnie, quoi qu'il en soit l'unique source. Quelcun a dit fort plaisamment, que si *Varilas* avoit de l'Esprit, ce seroit le meilleur Esprit qu'il y eut au Monde. Il est certain qu'une Humeur douce & afable, soutenue par des manieres honêtes, & d'une Imagination vive & bien reglée, est un des plus beaux Présens de la Nature, & fait un des plus grands Plaisirs de la Vie.

On iroit en compagnie avec dix fois plus de satisfaction, si l'on étoit assûré de n'y rien entendre de choquant, ou qui ne fût agréable. Lors que nous savons que celui qui parle n'a point de malice, & que les Personnes & les choses nous sont représentées dans leur plus beau jour, le Festin ne peut être que delicat; parce que le Cuisinier n'aprête aucun Mets qui ne soit excellent en son espèce. Les belles Peintures font l'Entretien des bons Esprits, & les diformes celui des impurs. Lors qu'on jouït d'une Conversation où il n'y a rien que d'exquis, c'est aprocher de la Vie des Anges; mais lors qu'on n'y entend rien qui ne soit dépravé, c'est faire un pas vers celle des Démons. T.

X. DISCOURS.

Romulus, & Liber pater, & cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in Templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis. —— —— —— ——

HOR. Lib. II. Ep. I. 5.

Romulus, Bacchus, Pollux & Castor, *qui, après mille belles actions, furent enfin mis au nombre des Dieux, & qui, pendant qu'ils vivoient parmi les hommes, ne s'employoient qu'à leur utilité; à bâtir des Villes; à terminer les Guerres; & à faire le partage des terres; ne pûrent s'empêcher de se plaindre, qu'on ne rendoit pas justice à leur merite.*

LA *Censure*, pour me servir de l'expression d'un Auteur moderne fort ingenieux, *est la Taxe qu'on paie au Public pour le Mérite qu'on a.* C'est une Sotise à un Homme de mérite de croire qu'il en peut échaper, & une Foiblesse, d'y être sensible. Toutes les Personnes illustres de l'Antiquité, & même de tous les Siècles, ont passé à travers le feu de cette cruelle Persecution. Il n'y a qu'une Vie obscure qui en puisse garantir; elle est inséparable de la Gran-

Grandeur, comme les Satires & les Invectives étoient de l'essence d'un Triomphe *Romain*.

Si d'un côté les grands Hommes sont exposez à la Censure, de l'autre, ils ne sont pas moins sujets à la Flaterie. Si on leur fait des reproches qu'ils ne méritent pas, on leur donne aussi des éloges qui ne leur sont pas dûs. En un mot, tout Homme qui est élevé à un Poste considerable, n'est jamais regardé avec indifférence; mais on l'envisage toûjours comme un Ami, ou un ennemi. C'est pour cela qu'on ne connoit pas trop bien le véritable caractère des Personnes élevées en Dignité, que long tems après leur Mort. Il faut que leurs Amitiez & leurs Inimitiez particulieres aient cessé, & que les Partis, où ils se trouvoient engagez, ne subsistent plus, avant qu'on puisse rendre justice à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualitez. Lors que les Historiens ont la moindre occasion de connoitre la Verité, c'est alors qu'ils sont les mieux disposez à la dire.

Ainsi la Posterité seule a le droit de fixer le Caractère des Personnes illustres, & determiner les differens qu'il y a eu entre ces Antagonistes, qui aspiroient à la Grandeur, & qui ont partagé les Hommes en Factions l'espace d'un Siècle entier. Nous pouvons convenir aujourd'hui que *Cesar* étoit un grand Homme, sans rien diminuer du mérite de *Pompée*; & célébrer les Vertus de *Caton*, sans faire aucune brêche à celles de

Cesar. Tout Homme qui est mort depuis long tems reçoit une juste proportion de Louanges, que ses Amis lui prodiguoient un peu trop lors qu'il étoit en vie, & dont ses Ennemis étoient aussi trop avares.

Suivant le Calcul de Mr. le Chevalier *Newton*, la derniere Comete, qui parut en 1680, contracta un si haut degré de chaleur par son aproche du Soleil, qu'elle auroit été deux mille fois plus chaude que le Fer brûlant, si elle eut formé un Globe de ce Métal; & à la suposer aussi grande que la Terre, & à la même distance du Soleil, il lui auroit falu cinquante mille ans pour se refroidir & recouvrer son état naturel. Tout de même, on peut dire qu'eu égard à la Fermentation excessive où notre Monde Politique se trouve aujourd'hui, & à la violente chaleur qui regne dans toutes ses parties, il ne faudra pas moins de trois Siècles, pour le raméner à son juste temperament. Peut-être qu'après cette longue suite d'années il n'y aura plus d'animositez parmi nous, & qu'on rendra justice à nos grands Hommes de tous les ordres. Peut-être qu'au bout de ce terme il s'élevera quelque Historien desinteressé, qui, éxemt des Passions & des Préjugez d'un Auteur contemporain, nous dira les choses comme elles sont.

Je ne saurois m'empêcher de me rapeller souvent l'idée de cet Historien imaginaire, qui, prêt à décrire ce qui s'est passé sous la Reine ANNE, avertit ses Lecteurs

qu'il

qu'il va les entretenir de ce qu'il y a de plus brillant dans l'Histoire de la Nation *Britannique*. C'est alors que ceux qui disputoient de la gloire entre eux seront distinguez à proportion de leur Mérite, & que chacun sera mis dans son véritable point de vûë. Un tel, dira cet Historien, quoique diversement représenté par les Auteurs de son Siècle, paroit avoir eu des talens extraordinaires, une aplication surprenante & une integrité à toute épreuve: Tel autre, quoi que d'un Parti opposé, ne lui cedoit en rien à tous égards. Les Antagonistes, qui tâchent aujourd'hui de se ruïner les uns les autres, & que les différens Partis louënt ou méprisent jusques à l'excès, auront alors les mêmes Admirateurs, & passeront pour des Heros dans l'esprit de toute la Nation *Britannique*. L'homme de Mérite, qui ne peut obtenir aujourd'hui que l'estime de la moitié de ses Compatriotes, recevra alors les éloges & les aplaudissemens de tout un Siècle.

Entre les différentes Personnes qui brillent sous ce glorieux Regne, il n'y a nul doute que l'Historien futur, dont je supose l'existence, ne parle des beaux Genies & des Savans, qui font aujourd'hui quelque figure dans cette Isle. Pour moi, je me flate souvent qu'il parlera de mon Individu en des termes fort honorables, & qu'il pourroit bien s'exprimer à peu près de cette maniere.

„ C'étoit sous ce Regne, *dira-t-il*, que

 le

„ le SPECTATEUR publia ces petits „ DISCOURS journaliers qui subsistent „ encore. Nous ne savons rien de son „ Nom, ni de sa Personne que ce qu'il lui „ a plu de nous en dire lui-même, & qui „ se reduit à ce peu d'Articles, * qu'il „ avoit le visage extrêmement court, qu'il „ étoit fort taciturne, & que son avidité „ pour les Sciences l'obligea d'aller au „ *grand Caire*, dans la seule vûë d'y mesu- „ rer une Pyramide. Ses principaux Amis „ étoient un certain Chevalier ROGER „ DE COVERLY, Gentilhomme bizar- „ re qui se tenoit à la Campagne, & un „ Avocat du *Temple*, qu'il n'a pas voulu „ nommer. D'ailleurs, il logeoit à *Lon-* „ *dres* chez une bonne Veuve, & il suivoit „ toûjours son humeur, quelque part qu'il „ se trouvât. C'est tout ce que nous pou- „ vons assûrer avec quelque certitude, soit „ à l'égard de sa Personne ou de son ca- „ ractère. Pour ses Speculations, malgré „ les mots surannez, & les phrases obscu- „ res du Siècle où il vivoit, nous les en- „ tendons assez bien pour voir quels étoient „ alors les Divertissemens & les Caractè- „ res de la Nation *Angloise*: Ce n'est pas „ qu'il ne faille donner quelque chose à „ l'Esprit enjoué de l'Auteur, qui a sans „ doute un peu trop chargé plusieurs de ses „ Tableaux. Du moins si nous prenons ce „ qu'il en dit au pié de la lettre, il fau- „ dra suposer que les Dames de la premie-

re

* Voïez Tome I. Disc. I. II. IV. &c.

„ re qualité paſſoient les matinées entieres „ à voir les Marionettes ; qu'elles témoi„ gnoient leurs Principes ſur le Gouver„ nement par la diférente ſituation de leurs „ mouches; qu'on ſe rendoit en foule à „ une Comedie, qui ſe jouoit dans une „ Langue étrangere, inconnuë à la plû„ part des Auditeurs ; que les Chaiſes & „ les Pots de Fleurs jouoient leur rôle & „ ſervoient de Perſonnages ſur le Théatre „ *Anglois* ; qu'il étoit permis à une aſſem„ blée confuſe d'Hommes & de Femmes „ de ſe trouver en Maſcarade à minuit dans „ l'enceinte de laCour ; avec pluſieurs au„ tres choſes de la même nature,& auſſi peu „ probables. Ne vaut-il donc pas mieux ſu„ poſer que, dans tous ces Cas & les autres „ qui en aprochent, il y a quelque raport é„ loigné avec certaines Folies, qui étoient „ alors en vogue, & dont il ne reſte plus „ aujourd'hui aucune trace ? Nous pou„ vons bien conjecturer, par divers En„ droits de cet Auteur, qu'il y avoit des „ Ecrivains qui tâchoient de le mordre & „ de critiquer ſes Ouvrages ; mais com„ me rien de tel n'eſt parvenu juſqu'à nous, „ on ne ſauroit deviner ce qu'on y trou„ voit à redire. Si nous examinons ſon „ Stile avec l'indulgence qui eſt dûë aux „ anciens Auteurs *Anglois*, ſi nous avons „ égard à la varieté des Sujets qu'il a ma„ niez, à ſes Diſſertations Critiques, à ſes „ Reflexions morales, &c. &c.

La fin de cet Article m'eſt ſi avantageu-

 ſe,

se, & si éloignée de tout ce que je puis prétendre, que mes Lecteurs auront la bonté de m'excuser si je ne l'insere pas ici.

L.

XI. DISCOURS.

—— Ludus animo debet aliquando dari,
Ad cogitandum melior ut redeat tibi.
PHÆD. L. III. Fab. XIV.

Il faut donner quelquefois du relâche à l'esprit & le divertir, afin qu'il soit ensuite plus propre à la méditation.

JE ne sai si l'on doit apeller la Lettre suivante une Satire sur les Coquetes, ou une Représentation des bizarres qualitez dont elles se piquent, ou si elle mérite un autre Nom; mais telle qu'elle est, je la donne au Public qui verra bientôt le but de l'Auteur, sans que j'y mêle ni Préface ni Commentaire.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Les Femmes font quelquefois plus „ de Prouësses avec leurs Eventails, que „ les Hommes avec leurs Epées: Afin „ donc qu'elles sâchent bien manier cette „ Arme, j'ai établi une Academie, pour y „ dresser les jeunes Demoiselles dans l'*Ex-* „ *ercice de l'Eventail*, suivant les Airs & les

„ les Mouvemens qui sont aujourd'hui le
„ plus à la Mode, & qui se pratiquent à
„ la Cour. Les Dames, qui *portent* les E-
„ ventails sous moi, sont rangées en ba-
„ taille deux fois le jour dans ma grande
„ Sale, où je les instruis à manier leurs
„ Armes, & à faire l'Exercice par l'usage
„ de ces Commandemens:

Préparez vos Eventails,
Déferlez vos Eventails,
Déchargez vos Eventails,
Mettez bas vos Eventails,
Reprenez vos Eventails,
Agitez vos Eventails.

„ Par l'exacte observation de ce petit
„ nombre de Commandemens simples,
„ une Femme d'un Esprit médiocre, qui
„ s'apliquera, avec quelque soin, à cet
„ Exercice l'espace de six Mois, pourra
„ donner à son Eventail toutes les graces
„ & les beaux airs, dont cette petite Ma-
„ chine à la Mode peut être capable.

„ Mais afin que mes Lecteurs se puis-
„ sent former une juste idée de cet Exer-
„ cice, qu'il me soit permis de l'expliquer
„ ici dans toutes ses parties. Lors que
„ mon Regiment de Filles ou de Femmes
„ est rangé en bataille, & que chacune a
„ son Arme à la main, aussitôt que je leur
„ adresse le Commandement de *préparer*
„ *leurs Eventails*, chacune secouë le sien

C 7 con-

„ contre moi avec un ſouris, en donne „ un coup ſur l'épaule de celle qui eſt à „ ſa droite, touche ſes lèvres du bout de „ ſon Eventail, laiſſe tomber ſes armes „ d'un air negligé, & ſe tient prête à re„ cevoir un autre Commandement. Tout „ ceci s'execute avec l'Eventail fermé, & „ l'on n'y emploie d'ordinaire qu'une Se„ maine pour le bien aprendre.

„ Le ſecond Mouvement eſt celui par „ lequel chacune *déferle ſon Eventail*, où „ l'on obſerve pluſieurs petites vibrations, „ des ouvertures qui ſe font par dégrez & „ de propos deliberé, avec nombre de ſé„ parations volontaires cauſées dans l'E„ ventail même, & qui ne s'aprenent gué„ res que dans l'eſpace d'un Mois. Cette „ partie de l'Exercice eſt plus agréable „ qu'aucune autre aux Spectateurs, en ce „ qu'elle découvre tout d'un coup un nom„ bre infini de petits Amours, de Guir„ landes, d'Autels, d'Oiſeaux, de Bêtes, „ d'Arcs-en-Ciel, & d'autres jolies Figu„ res, qui ſe déploient à la vûë, pendant „ que chaque Perſonne du Regiment a un „ Tableau à la main.

„ Lors que je donne le Commande„ ment, *Déchargez vos Eventails*, elles „ font un Claquement général qu'on peut „ entendre de fort loin ſi le Vent eſt favo„ rable. C'eſt une des parties les plus dif„ ficiles de tout l'Exercice; mais j'ai plu„ ſieurs Dames ſous moi, qui, dès leur „ entrée à mon Ecôle, ne ſavoient pas lâ-

cher

„ cher un coup d'Eventail, qu'on pût en-
„ tendre d'un bout de la chambre à l'au-
„ tre, & qui peuvent décharger aujour-
„ d'hui leurs Eventails d'une telle manie-
„ re, qu'ils font autant de bruit qu'un
„ coup de Pistolet de poche. Afin mê-
„ me que les jeunes Dames ne lâchent pas
„ mal à propos leurs coups d'Eventail, ni
„ dans les Lieux où il n'est pas de la bien-
„ séance, je leur montre à quel sujet ce
„ bruit peut être de saison. D'ailleurs, j'ai
„ imaginé une espèce d'Eventail, avec le-
„ quel une jeune Fille de seize ans, par le
„ moïen d'un peu d'air qui est enfermé
„ sous un des plus larges bâtons, peut fai-
„ re autant de bruit qu'une Femme de cin-
„ quante ans avec un Eventail ordinai-
„ re.

„ Après que les Eventails sont ainsi dé-
„ chargez, le Commandement qui vient
„ ensuite est, *Mettez bas vos Eventails.*
„ J'enseigne ici aux Dames à quitter leurs
„ Eventails de bonne grace, lors qu'elles
„ s'en débarrassent pour prendre un Jeu
„ de Cartes, rajuster un Favori, remettre
„ une Epingle qui se détachoit, ou s'apli-
„ quer à quelque autre chose de cette im-
„ portance. Comme il ne s'agit en cette
„ occasion que de jetter un Eventail, d'u-
„ ne maniere polie, sur une longue Table,
„ qui est destinée à cet usage, on peut a-
„ prendre cette partie de l'Exercice en
„ deux jours aussi bien que si l'on y em-
„ ploïoit une Année.

Mon

„ Mon Regiment Feminin n'eſt pas „ plûtôt deſarmé, que je les oblige de „ faire quelques rondes autour de la Chambre; & d'abord que je leur crie, *Reprenez vos Eventails*, à l'exemple des Dames qui regardent leurs Montres après „ une longue viſite, elles courent en foule à leurs Armes, les prenent à la hâte, „ & chacune ſe remet à ſa place du mieux „ qu'elle peut. Cette partie de l'Exercice „ n'eſt pas dificile, pourvû qu'une Femme „ y aplique bien ſon Eſprit.

„ L'*Agitation de l'Eventail*, eſt la derniere partie & le Chef-d'œuvre de tout „ l'Exercice; mais ſi une Femme emploie bien ſon tems, elle peut y être habile dans l'eſpace de trois Mois. Je ne „ l'enſeigne que durant les Jours Caniculaires & les grandes Chaleurs de l'Eté, „ parce que je n'ai pas plûtôt dit, *Agitez vos Eventails*, que l'Air eſt rempli d'agréables Zephirs, qui rafraichiſſent beaucoup, & qui, en toute autre Saiſon de „ l'Année, pourroient être dangereux „ pour les Dames d'une conſtitution délicate.

„ Il y a une varieté infinie de Mouvemens à obſerver dans l'*Agitation de l'Eventail:* Il y a l'Agitation fâchée, l'Agitation modeſte, l'Agitation craintive, „ l'Agitation confuſe, l'Agitation enjouée, „ & l'Agitation amoureuſe. En un mot, „ à peine y a-t-il aucune Emotion dans „ l'Eſprit, qui n'excite une Agitation convena-

„ venable dans l'Eventail; de sorte que je „ n'ai pas plûtôt vû celui d'une Dame disciplinée, que je connois d'abord si elle „ est de bonne humeur, si elle fait la mine, ou si elle rougit. J'ai vû quelquefois un Eventail si chagrin, qu'il y auroit eu du danger pour l'Amant qui l'avoit irrité de se trouver à la portée du „ Vent qu'il excitoit; & d'autres fois je „ l'ai vû si languissant, que j'ai été ravi, „ pour l'amour de la Dame, que l'Amant „ s'en trouvât assez éloigné. Il est presque „ inutile d'ajouter ici qu'un Eventail est „ ou Prude ou Coquet, suivant le Naturel de la Personne qui le porte. Vous „ saurez enfin qu'après de longues Observations, j'ai composé, en faveur „ de mes Ecolieres, un petit Traité, qui „ a pour Titre, *Les Passions de l'Eventail*; & je vous le communiquerai, si „ vous croïez qu'il puisse être de quelque „ usage au Public. Du reste, je ferai Jeudi „ prochain une Revûë generale, où vous „ serez le très-bien venu, s'il vous plait „ de l'honorer de votre présence. Je suis „ *&c.*

„ *P. S.* J'enseigne aux jeunes Messieurs l'Art de faire la Cour à un Eventail; & pour éviter la dépense, j'ai nombre de petits Eventails simples, qui sont „ destinez à cet usage.

L.

XII.

XII. DISCOURS.

Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem: sudet multùm, frustráque laboret
Ausus idem: —— —— —— ——

HOR. A. P. 240.

A l'égard de la Piéce, dont il s'agit, je voudrois la fonder sur un Sujet connu, & la tourner d'une maniere si naturelle, que chacun s'imaginât en pouvoir faire autant; mais que quiconque oseroit l'entreprendre n'en pût jamais venir à bout, après avoir sué sang & eau.

* MON Ami le Théologien, choqué des Complimens qu'on lui adresse, & qu'il croit n'être dûs à personne, mais que je crois applicables à lui seul, du moins en son absence, fit l'autre jour un beau Discours là-dessus dans notre Societé, où il reconnut que, depuis son institution, il n'y avoit pas entendu faire un seul Compliment. Cette remarque plut à tous les Membres qui, bien persuadez de sa bonne volonté à leur égard, furent convaincus que toutes les assurances d'amitié & de service, qu'on trouve d'ordinaire dans le monde, ne sont pas naturelles, qu'elles ne viennent pas du cœur, & qu'on y prostitue le Langage, qui alors ne signifie rien de

* Voïez Tome I. p. 17.

de ce qu'il exprime, ou que très-peu de chose. A cette occasion, notre venérable Docteur en Théologie nous indiqua deux ou trois Passages, qu'on voit dans les Oeuvres postumes du fameux * Archevêque de *Cantorberi*. Je ne sâche pas avoir jamais rien lû qui m'ait donné tant de plaisir; & si *Longin* mérite des éloges, pour avoir écrit du Sublime en Stile noble & nerveux; on peut dire que notre Orateur Chrétien parle de la Sincerité avec une grande franchise, d'un air simple & naturel, sans pompe & sans Rhétorique, & qu'il ne se borne pas à la prêcher aux autres, mais qu'il en fournit lui-même un Exemple. Avec quelle retenue, avec quelle douceur, en quels termes, si convenables à sa Profession, n'expose-t-il pas à nos yeux un Défaut, où la moindre Expression trop forte ou trop vive passeroit pour être piquante & satirique? Mais son cœur étoit mieux tourné, & l'Homme de bien l'emportoit de beaucoup sur le bel Esprit, en sorte qu'il pouvoit s'enoncer de cette maniere:

„ Entre une foule d'Exemples, *dit-il*, „ qui ne prouvent que trop la corruption „ du Siècle où nous vivons, le manque „ de Sincerité n'est pas un des moindres. „ La Dissimulation & les Complimens „ sont aujourd'hui si fort à la mode, que „ les Paroles ne signifient presque plus les „ Pensées. En effet, si un Homme suit les mou-

* Le Dr. *Tillotson*, Tome I. Serm. I. de l'Edition *Anglaise* in 8.

„ mouvemens de son cœur, s'il déclare
„ au juste ce qu'il pense, & s'il ne témoi-
„ gne aux autres plus d'amitié qu'il ne
„ doit, ou qu'il n'en ressent, à peine évi-
„ tera-t-il le blâme d'être mal-élevé. Cet-
„ te ancienne Sincerité *Angloise*, cette ge-
„ néreuse Candeur, cette bonne Foi na-
„ turelle, qui marque toûjours une véri-
„ table Grandeur d'Ame, & qu'on voit
„ toûjours animée d'un Courage intrepi-
„ de, est presque éteinte au milieu de
„ nous. Il y a long-tems qu'on cherche à
„ nous familiariser avec des Modes étran-
„ geres, & qu'on veut nous assujetir à l'i-
„ mitation servile de ceux de nos Voisins,
„ qui ne sont pas les meilleurs, & de quel-
„ ques unes de leurs plus méchantes qua-
„ litez. Le Stile de la Conversation est si
„ enflé par de vains Complimens, & si
„ gorgé, pour ainsi dire, d'assûrances de
„ respect & d'amitié, qu'un Homme, qui
„ reviendroit au Monde, après en être
„ sorti depuis un ou deux Siècles, auroit
„ besoin d'un Dictionaire pour entendre
„ sa propre Langue, & savoir la juste va-
„ leur des Phrases à la mode: Que dis-je?
„ il auroit de la peine à croire que toutes
„ ces Protestations solemnelles du plus
„ parfait devouement, que l'on se puisse
„ imaginer, fussent à un si vil prix dans
„ le cours ordinaire du monde; & lors
„ qu'il en seroit instruit, il lui faudroit
„ bien du tems pour y accoûtumer sa
„ Conscience, les adopter d'un air se-
rieux,„

„ rieux, & païer les autres de la même
„ monnoie.

„ J'avouë qu'on auroit de la peine à
„ décider, s'il est plus digne de notre mé-
„ pris que de notre compassion, d'enten-
„ dre les assûrances de respect & d'une fi-
„ delité inviolable que les Hommes se
„ donnent les uns aux autres, presque
„ sans aucun sujet; quelle estime & quel
„ zèle ils témoignent à un Homme qu'ils
„ n'avoient peut-être jamais vû; avec
„ quel parfait attachement ils se devouënt
„ tout d'un coup à son service, & prenent à
„ cœur ses intérêts, sans la moindre raison;
„ quelles obligations infinies ils protestent
„ lui avoir, sans qu'ils en aient reçu au-
„ cun bienfait; de quelle maniere vive ils
„ s'intéressent à tout ce qui le regarde, &
„ s'afligent même de son état, sans la
„ moindre cause. Je sai bien que, pour
„ justifier le vuide & le foible de cette
„ Coûtume, on dit qu'il n'y a point de
„ mal ni de tromperie dans les Compli-
„ mens, * puis qu'ils sont de la nature de
„ l'Argent monnoïé, qui vaut ce qu'on
„ veut le faire valoir, & que les Hommes
„ s'entendent les uns les autres là-dessus.
„ Cette échapatoire seroit passable, si les
„ Complimens valoient quelque chose;
„ mais lors qu'on vient à les mettre en li-
„ gne de Compte, ce ne sont que des Ze-
„ ros en chifre. Quoi qu'il en soit, nous
„ avons toujours sujet de nous plaindre,
de

* *Verba valent ut Nummi.*

„ de ce que la Franchise & la Sincerité ne „ sont plus à la mode, & de ce que notre „ Discours n'aboutit qu'au Mensonge; de „ ce qu'on a presque perverti l'usage de la „ Parole, & de ce que les Mots ne signi- „ fient plus rien; de ce que la Conversation „ de la plûpart des Hommes n'est qu'un „ Commerce, où chacun dissimule ses vé- „ ritables sentimens; en sorte qu'un ho- „ nête Homme, qui voit le peu de Since- „ rité qui regne dans le Monde, ne peut „ qu'être soû de la Vie.

Après avoir dépeint le Vice sous des couleurs si méprisables, il le combat d'une maniere invincible, par des pensées si justes & des termes si naïfs, que tout Homme qui les entend s'imagine d'abord qu'il pourroit en être l'Auteur.

„ Si l'aparence, *dit-il*, d'une certaine „ chose peut servir à quelque bonne fin, je „ suis persuadé que la réalité vaut mieux. „ En effet, pourquoi est-ce qu'un Homme „ dissimule, ou qu'il veut paroitre ce qu'il „ n'est pas, si ce n'est parce qu'il a une idée „ avantageuse de la prétendue Vertu dont „ il se couvre? D'ailleurs, déguiser ou dis- „ simuler, c'est revêtir les apparences de „ quelque bonne Qualité réelle. Mais le „ plus sûr moien de paroitre orné d'un Ta- „ lent, c'est de le posseder en effet. Ajoutez „ à ceci qu'il est souvent aussi dificile de „ maintenir une fausse Prétention, que „ d'aquerir un Droit légitime; qu'il y au- „ roit dix contre un à parier qu'on décou-

vrira

„ vrira l'artifice, & qu'alors toutes les peines qu'on a prises, pour bien cacher son jeu, deviennent inutiles.

Dans un autre endroit du même Discours il fait voir, que tout Artifice ne tend, par une suite naturelle, qu'à ruïner les Desseins de celui qui l'emploie.

„ Quelque commodité, *ajoute-t-il*, „ qu'on trouve dans le Mensonge & la „ Dissimulation, elle passe bientôt; mais „ l'incommodité qui en resulte est de longue durée, parce qu'un Menteur ou un „ Dissimulé est toûjours suspect, qu'on ne „ le croit pas lors qu'il dit la Verité, & „ qu'on se défie de lui lors même qu'il agit „ de bonne foi. En un mot, tout Homme, „ qui n'est plus reconnu pour intègre, a „ les piez & les poings liez, il est perdu „ sans ressource, & il n'y a rien qui le „ puisse rétablir; la Verité & le Mensonge „ ne lui sont plus d'aucun usage.

R.

XIII. DISCOURS.

——— ——— ——— Id arbitror
Adprimè in vitâ esse utile, ne quid nimis.
TER. Andr. Act. I. Sc. I.

Je croi qu'il n'y a rien de plus utile dans la vie, que de ne donner jamais dans aucune extremité.

MOn Ami * Mr. HONEYCOMB a grande opinion de lui-même en ce qu'il se croit fort expert dans ce qu'il apelle la Connoissance des Hommes, qui lui a coûté bien de petits Desastres durant sa Jeunesse. Il prétend du moins que tous les Malheurs qui lui sont arrivez auprès des Femmes, & que toutes les Rencontres qu'il a eu avec les Hommes, font partie de son Education; & il s'imagine qu'il ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'avoit cassé des Vitres, batu les Commissaires du Quartier, donné des Serenades à minuit, pour troubler le repos des honêtes Gens, & dévalisé une Femme débauchée, lors qu'il étoit jeune Garçon. Courir après de telles Avantures est ce qu'il apelle étudier le Genre Humain; & cette Connoissance de la Ville, qu'il s'est aquise par-là, est ce qu'il nomme la Connoissance du Monde. Il avouë ingenûment qu'il a passé la moitié de

* Voïez Tome I. p. 15, &c.

de sa vie avec un furieux mal de tête, qui le prenoit tous les matins, pour avoir trop étudié les Hommes la nuit, & il se console aujourd'hui de certaines douleurs qui l'affigent de tems en tems, parce que sans cela il n'auroit pas connu les Galanteries du Siècle. C'est ce qu'il prend pour la véritable Science d'un Gentilhomme, & il regarde toutes les autres comme l'objet de celui qu'il apelle un Homme de Lettres, acharné sur les Livres, ou un Philosophe.

C'est pour cela même qu'il brille dans une Compagnie mêlée, où il a quelquefois la précaution de ne pas sortir de sa sphére, & où son Ignorance réelle ne paroit souvent que feinte. Mais lors que notre Coterie le trouve en défaut, on ne l'épargne point; & s'il nous insulte par la connoissance qu'il a de la Ville, nous savons bien nous en vanger par celle que nous avons des Livres.

La semaine derniere il nous fit voir deux ou trois Lettres, qu'il avoit écrites dans sa Jeunesse à une Dame Coquette. Ses railleries étoient assez bonnes & assez naturelles pour un Homme qui ne connoit que la Ville; mais, par malheur, il y avoit plusieurs Mots qui étoient mal orthographiez. Notre Ami *Honeycomb* tourna d'abord cela en badinage; il en rît le premier; mais lors qu'il se vit poussé de tous côtez l'épée dans les reins, sur tout par notre Avocat du *Temple*; il nous dit, avec quelque

chaleur, que la Pédanterie ne lui avoit jamais plu dans l'Orthographe, qu'il orthographioit en Gentilhomme, & non pas en Homme de Lettres. Il eut ensuite recours à un ancien Lieu Commun; se jetta sur la petitesse d'Esprit, l'orgueil & l'ignorance des Pédans, & poussa l'Invective si loin, qu'à mon retour au Logis, je ne pûs m'empêcher de mettre sur le papier les pensées qui me vinrent à cette occasion, & dont voici la substance.

Un Homme qui n'a frequenté que les Bibliothèques, & qui ne sauroit parler d'autre chose, n'est pas d'une Conversation fort agréable, & fait ce que nous apelons un Pédant. Mais il me semble qu'on devroit donner plus d'étenduë à ce Titre, & l'apliquer à tous ceux qui, mis hors de leur Profession, ou de leur genre de Vie, n'entendent plus rien, & sont incapables de raisonner sur quoi que ce soit.

Quel Pédant y a-t-il, par exemple, qui aproche d'un Homme qui ne connoit que la Ville? Otez-lui la Comédie, une Liste des Beautez qui sont en vogue, & le recit d'un petit nombre de Maux à la mode, par lesquels il a passé, & tout d'un coup vous le rendez muet. Combien de Gentilshommes bien faits y a-t-il, dont toute la Connoissance est bornée dans l'enceinte de la Cour? Ils vous diront les Noms des principaux Favoris, vous repéteront les bons Mots d'une Personne de qualité,

vous

vous soufleront à l'oreille une Intrigue qui n'est pas encore devenue publique; ou, si la Sphére de leurs Observations est un peu plus étendue qu'à l'ordinaire, peut-être qu'ils vous raporteront tous les incidens, les tours & les revers survenus dans une Partie d'Ombre. Après avoir poussé jusque-là, ils sont au bout de leur rôle, ils se trouvent à sec, & ils n'ont plus rien à dire. Ne conviendrez-vous pas avec moi que ce sont de véritables Pédans? Malgré tout cela, ils s'estiment beaucoup & se félicitent de n'être point entachez de la Pédanterie du Collége.

Que dirons-nous du Pédant Militaire, qui, d'un bout de l'année à l'autre, ne parle que de former des Camps, d'assieger des Villes, de faire des Logemens, & de donner des Batailles? Tout ce qu'il dit sent la Poudre à Canon; si vous lui ôtez son Artillerie, vous lui fermez la bouche. On peut mettre aussi en ligne de compte le Pédant en Jurisprudence, qui pose toûjours des Cas, recite tous les Plaidoïers qui se font dans la Salle de *Westminster*, chicane sur les choses les plus indifférentes de la Vie, & ne convient de quoi que ce soit, non pas même de la distance d'un Lieu à un autre, ou de la Question la plus triviale, qu'à force de Preuves & d'Argumens. Le Pédant en affaires d'Etat est enfoncé dans les Nouvelles jusques au coû, & abîmé dans la Politique. Si vous prononcez le Nom du Roi d'*Espagne* ou de

celui de *Pologne*, il en cause à perte de vûë; mais si vous le tirez de la Gazette, il ne sait plus où il en est. En un mot, un simple Courtisan, un simple Soldat, un simple Homme de Lettres, un simple tout ce qu'il vous plaira, est un Caractère pédantesque, insipide & ridicule.

De tous les Pédans que je viens de spécifier, celui qui s'attache aux Livres est le plus suportable: Il a du moins l'Esprit cultivé & la tête pleine d'idées, quoi que confuses; c'est-à-dire qu'un Homme de bon sens, qui raisonne avec lui, en peut recevoir de belles Ouvertures, qui méritent d'être aprofondies, & qu'il peut tourner à son avantage, quelque inutiles qu'elles soient au premier Possesseur. Entre les Gens de Lettres, les Pédans les plus ridicules sont ceux qui n'ont que fort peu de Sens commun, & qui ont lû quantité de Livres sans goût & sans distinction.

Si d'un côté le Savoir, de même que les Voïages & tous les moïens qu'on emploie pour augmenter nos lumieres, sert à perfectionner l'Esprit, on peut dire de l'autre, qu'il rend un Sot mille fois plus insuportable, en ce qu'il fournit de la matiere à son impertinence, & qu'il lui donne occasion d'être fertile en absurditez.

Les Pédans Critiques & Grammairiens se louënt beaucoup plus les uns les autres que les véritables Savans qui cherchent l'utile & le solide. Si vous lisiez les Eloges qu'ils donnent à l'Editeur de quelque ancien

cien Poëte, ou à celui de leurs Confreres qui a collationné un Manuscrit, vous le prendriez pour la Gloire de la République des Lettres, & pour le Phenix de son Siècle; lors que ses grands éforts se reduisent peut-être à la correction d'une Particule *Gréque*, ou à la ponctuation exacte d'une Periode entiere.

Ils sont obligez à la verité de prodiguer ainsi leur encens, pour maintenir leur crédit; & il ne faut pas s'étonner si une grande Litterature, qui est incapable de rendre un Homme sage & discret, a une influence naturelle pour le rendre fier & hautain.

L.

XIV. DISCOURS.

—— —— Hinc tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.
HOR. L. I. Od. XVII. 14.

Venez donc, la Corne d'Abondance répandra liberalement pour vous toutes les délices & les richesses de la Campagne.

APrès avoir reçu bien des invitations pour aller passer un Mois à la Maison de Campagne de mon Ami le Chevalier ROGER DE COVERLY, je m'y rendis avec lui la Semaine derniere, & m'y voila

 fixé

fixé pour quelque tems, resolu d'y préparer de nouveaux Discours, que je publierai dans la suite. Le Chevalier, qui connoit bien mon Humeur, me laisse coucher & lever quand il me plait, dîner à sa Table ou dans ma Chambre, comme je le trouve bon, demeurer assis & ne dire mot sans m'exciter à la joie. Lors que les Gentilshommes du voisinage lui viennent rendre visite, il ne me montre à eux que de loin: Il est arrivé même quelquefois qu'occupé à me promener autour de ses Champs, je les ai vûs me jetter un coup d'œuil pardessus une Haïe, & que j'ai entendu mon Ami les prier de se tenir cachez, parce que je n'aimois pas qu'on me regardât.

Je suis d'autant plus à mon aise dans sa Famille, qu'elle est composée de Personnes sages & discretes: aussi le Chevalier, qui est le meilleur Maître qu'il y ait au Monde, ne change presque jamais ses Domestiques; aimé de tous ceux qui sont autour de lui, ses Domestiques ne pensent pas à le quiter. De là vient qu'ils sont tous avancez en âge, & qu'ils ont vieilli avec leur Maître. Vous prendriez son Valet de Chambre pour son Frere; le Sommelier a les cheveux tout gris, le Palefrenier est l'Homme le plus grave que j'aie vû de ma vie, & le Cocher a l'air d'un Senateur. La bonté du Maître paroit jusques dans le vieux Chien qui garde la Maison, & une vieille Haquenée grise qu'on nourrit avec beaucoup de soin pour les services qu'el-

qu'elle a rendu autrefois, quoi qu'elle ne soit plus en état d'en rendre aucun depuis bien des années.

Quel plaisir ne fût-ce pas pour moi de voir la joie qui éclatoit sur le visage de ces vieux Domestiques au retour de mon Ami à sa Maison de Campagne? Quelques-uns ne pouvoient retenir leurs larmes à la vûë de leur bon Maître; ils s'empressoient tous à lui rendre quelque service, & ceux qui n'étoient pas emploïez, en marquoient leur consternation. Ensuite le bon Chevalier, avec la tendresse d'un Pere & la douce autorité d'un Maître, leur fit diverses questions sur l'état des affaires, & y entremêla plusieurs demandes obligeantes qui les regardoient eux-mêmes. Ces manieres douces & honêtes lui gagnent si bien le cœur de tout son monde, qu'il n'en raille jamais aucun, que tous les autres ne paroissent de bonne humeur, sur tout celui avec lequel il badine; Mais s'il touffe ou s'il fait paroitre quelque infirmité de la Vieillesse, on ne peut qu'apercevoir, dans les yeux de tous ses Domestiques, une secrete douleur qui les accable.

Mon illustre Ami a eu le soin de me recommander, d'une façon toute particuliere, à son honête Sommelier, qui est un Homme fort discret, & qui s'empresse beaucoup à me plaire, de même que tous ses Camarades, parce qu'ils ont souvent oui dire à leur Maître que j'étois un de ses meilleurs Amis.

Lors que le Chevalier se divertit à la Chasse, mon principal Compagnon est un Homme très-venerable, qui demeure avec lui, depuis plus de trente ans, sur le pié de Chapelain ; qui a du bon Sens, du Savoir & des manieres polies, & qui méne une vie fort reglée. Il aime le Chevalier de tout son cœur, & il n'ignore pas qu'il est dans les bonnes graces du Chevalier ; de sorte qu'il vit plûtôt dans la Maison comme un de ses parens que comme son Domestique.

* J'ai déja remarqué dans quelques uns de mes Discours, que mon Ami le Chevalier, malgré toutes ses bonnes qualitez, est un peu bizarre, & que ses Vertus, aussi bien que ses Imperfections, sont mêlées, pour ainsi dire, d'une certaine Extravagance, qui les particularise & les distingue de celles des autres Hommes. Ce tour d'esprit, qui n'est pas criminel en lui-même, rend sa Conversation fort agréable, & plus divertissante qu'elle ne paroitroit avec le même degré de bon Sens & de Vertu dans leur simplicité naturelle. Hier au soir, lors que nous étions à nous proméner ensemble, il me demanda ce que je pensois de l'honête Homme, dont je viens de parler, &, sans atendre ma réponse, il ajouta que, dans la crainte d'être insulté à sa Table en *Grec* & en *Latin*, il avoit prié un de ses Amis de l'Université d'*Oxford* de lui chercher un Ecclesiasti-

* Voïez Tome I. pag. 394. *&c.*

siastique de bonne mine ; d'une humeur sociable, qui eut la voix belle, plus de bon Sens que de Savoir, &, s'il étoit possible, qui fût un peu jouër au Trictrac. Mon Ami, continua le Chevalier, m'envoïa cet honête Homme, qui, outre les qualitez requises, ne manque pas d'Erudition, à ce que l'on m'a dit, quoi qu'il n'en fasse point parade. Je lui ai donné la Cure de cette Paroisse, & je connois si bien son Mérite, que je lui ai légué dans mon Testament une bonne Pension viagere. S'il me survit, il trouvera que j'avois plus d'estime & d'amitié pour lui, qu'il ne le croit peut-être. Il y a trente ans passez qu'il est avec moi, sans qu'il m'ait jamais demandé la moindre chose pour lui, quoi qu'il ne sâche pas que j'y prenne garde, & qu'il s'emploie tous les jours à solliciter quelque grace auprès de moi en faveur de l'un ou de l'autre de mes Fermiers, ses Paroissiens. Ils n'ont point eu de Procès ensemble, depuis qu'il est leur Ministre: Mais s'il y a quelque Dispute entre eux, ils le choisissent pour leur Juge; & s'ils n'aquiescent pas à sa décision, ce qui n'est arrivé qu'une ou deux fois tout au plus, ils en apellent à moi. Aussitôt qu'il fût ici, je lui donnai tous les bons Sermons qui avoient été publiez en *Anglois*, & je le priai de nous en lire un ou deux tous les Dimanches. Là-dessus il les rangea dans un ordre si naturel, que les matieres y paroissent traitées de suite, & qu'ils for-

ment un Systême complet de Morale Chrétienne.

Le Chevalier ne pensoit qu'à continuer son recit, lors que l'honête Homme, dont il parloit, vint nous joindre, & sur ce que le Chevalier lui demanda qui nous prêcheroit le lendemain, qui étoit un Dimanche, il répondit, l'Evêque de St. *Asaph* le matin, & le Dr. *South* l'après-midi. Ensuite il nous montra sa Liste de Prédicateurs pour toute l'année, où je vis avec beaucoup de plaisir l'Archevêque *Tillotson*, l'Evêque *Saunderson*, le Docteur *Barrow*, le Docteur *Calamy*, & divers autres de nos Auteurs vivans qui ont publié d'admirables Sermons de Morale. Je ne vis pas plûtôt ce venérable Ecclesiastique en Chaire, que j'aprouvai infiniment le goût de mon Ami d'avoir insisté sur la bonne Mine & une Voix sonore; du moins je fus si charmé de l'air gracieux de sa Personne & de sa Recitation, aussi bien que de la solidité des Discours qu'il prononça, que je ne croi pas avoir jamais été plus satisfait en ma vie. Un Sermon lû de cette maniere aquiert un nouveau degré de force, comme les Vers d'une Pièce de Théatre dans la bouche d'un habile Acteur.

Je souhaiterois de toute mon ame qu'il y eût un plus grand nombre de Curez de Village qui voulussent imiter cet Exemple; & qui, au lieu d'épuiser leurs esprits à composer de nouveaux Sermons, tâchassent d'aquerir une bonne Recitation, & tous

tous ces autres Talens qui peuvent donner de la force aux Discours que de plus grands Maîtres ont publiez. Par ce moïen, ils se soulageroient eux-mêmes, & le Peuple en seroit beaucoup plus édifié.

L.

XV. DISCOURS.

Æsopi ingenio Statuam posuêre Attici,
Servúmque collocarunt æternâ in basi,
Patêre honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed Virtuti, gloriam.
PHÆD. L. II. Fab. IX. 1.

Les Atheniens *éleverent autrefois une Statue à l'honeur d'*Esope, *à cause de son beau genie, & placerent cet Esclave sur une base d'une éternelle durée, afin d'aprendre à tout le monde que la carriere de l'Honeur est ouverte à toute sorte de Personnes, & que la gloire est le prix de la Vertu, & non pas de la Naissance.*

LA bonne reception qu'on me fait ici à la Campagne, la maniere civile & honête dont on m'y sert, le repos & la liberté que j'y goûte, m'ont confirmé dans la pensée que j'ai toûjours eu, que les mœurs dereglées de la plûpart des Domestiques viennent de la mauvaise conduite de leurs Maîtres. L'air de tous ceux qui

servent dans cette Famille paroit si content, qu'on voit bien à leur mine qu'ils s'estiment heureux d'y avoir place. Il y a une chose que je n'ai vûë presque aucune autre part qu'ici ; ailleurs il est ordinaire que les Domestiques s'enfuïent des endroits de la Maison à travers lesquels le Maître doit passer ; ici tout au contraire ils cherchent l'occasion de se trouver dans son chemin, & toutes les fois qu'ils se présentent de cette maniere sans être apellez, il est entendu, pour ainsi dire, de part & d'autre, que c'est une espèce de Visite & d'Homage qu'ils rendent à leur Superieur. On doit atribuer cette familiarité à la douceur & à la bonté du Maître, qui sait, avec tout cela, si bien regler sa dépense, quoi qu'il aît des revenus considerables, que l'argent ne lui manque jamais, & qu'il en a toûjours de reste dans le cofre. C'est ce qui calme son Esprit, & qui le met hors d'état de s'évaporer en expressions chagrines, ou de donner des ordres violens ou contradictoires à ceux qui sont autour de lui. C'est ainsi que le Respect & l'Amitié vont ensemble, & qu'une certaine alégresse à s'aquiter de leur devoir, fait le Caractère distinctif de tous les Domestiques de cette Maison. Lors qu'un Valet y est apellé devant son Maître, il ne vient pas dans la crainte de s'entendre grondé pour quelque legere faute, ou ménacé d'être depouillé de ses Habits & chassé à coups de pié, ou accabler de grosses injures, que d'indignes Maîtres ne disent

sent que trop souvent à de bons Valets ; mais c'est plûtôt pour savoir de lui, quel chemin il a pris pour être si tôt revenu de son Message ; s'il a passé près d'une telle Ferme ; si le bon Vieillard qui la tient est en bonne santé ; ou s'il l'a salué de la part du Chevalier ; ou pour lui demander quelque autre chose de cette nature.

Un Homme qui s'attire le respect de ses Domestiques, par la bienveillance qu'il leur témoigne, vit plûtôt en Prince qu'en Particulier ; ses Ordres sont reçus comme des Faveurs ; & la Distinction d'aprocher de lui, pour executer ce qu'il ordonne, fait partie de leur recompense.

La maniere, dont mon Ami s'y prend pour encourager ses Domestiques, n'est pas moins merveilleuse : Il a toûjours cru que la coutume de donner ses vieux Habits à des Valets ne peut que produire un très mauvais effet sur de petits Esprits, & qu'inspirer une sote opinion d'égalité à des Personnes qui ne sont frapées que de l'exterieur. Je l'ai entendu souvent badiner là-dessus, & dépeindre au vif un jeune Gentilhomme qui maltraite son Valet revêtu du même Habit, qui, deux ou trois Mois auparavant, faisoit toute sa gloire & la marque la plus éclatante de sa Distinction. Il étoit encore plus agréable lors qu'il railloit les Dames sur cette espèce de generosité ; & je lui ai ouï dire qu'il en connoissoit une très-belle, qui recompensoit & châtioit ses Femmes de Chambre par les vieilles Hardes

bien ou mal-séantes qu'elle leur donnoit.

Mais mon Ami ne borne pas sa bienveillance envers ses Domestiques à des bagatelles de cette nature; un Valet qui le sert bien peut compter d'avoir bientôt à son choix de ne l'être plus. Il est si bon Ménager, comme je l'ai déja dit, & si convaincu que l'Art de gouverner la Bourse est la Vertu Cardinale de cette Vie, & que l'Epargne est le soutien de la Génerosité, qu'il peut souvent renoncer à une bonne Somme lors qu'il s'agit de renouveller un Bail, & donner cette Ferme gratis à un brave Domestique qui veut s'établir dans le Monde, ou lui faire païer par un Etranger ce qui lui en reviendroit à lui-même, afin de le mettre en état de vivre avec plus d'agrément, s'il ne quitte pas son service.

Un Homme qui a de l'honeur & de la genérosité pense, qu'il seroit bien malheureux d'être soumis toute sa vie à la volonté d'un autre, fût-ce de la meilleure Personne de Monde; c'est aussi pour cela qu'il cherche au plûtôt les occasions de tirer ses Domestiques de la dépendance, & de leur fournir les moïens de gagner leur vie. La plûpart des Terres du Chevalier sont afermées par des Gens qui l'ont servi lui-même ou ses Ancêtres. J'eus beaucoup de plaisir à voir qu'ils venoient le féliciter de divers endroits sur son retour à la Campagne; & toute la différence que je pûs remarquer, entre ces anciens Domestiques & ceux qui le sont actuellement, fut en ce

que

que les derniers passoient pour des Gens de meilleure façon & plus habiles Courtisans que les autres.

Je regarde cette maniere d'afranchir les Domestiques, & de les mettre en état de se pousser dans le Monde, comme une chose qui leur est dûë lors qu'ils s'aquitent bien de leur devoir, & qui encourage ceux qui leur succedent à être aussi humbles, aussi actifs & aussi vigilans qu'ils l'étoient eux-mêmes. Il faut avouër qu'il y a une étrange bizarrerie dans ces Ames basses & rampantes, qui veulent qu'on leur obéïsse en tout, & qui n'ont pas la moindre genérosité pour ceux qui executent leurs ordres.

On pourroit alléguer à cette occasion le sentiment que des Personnes illustres de tous les Siècles ont eu pour le mérite de ceux qui leur étoient soumis, & les grands services que des Maîtres reduits à la derniere mendicité ont reçu de leurs Domestiques, qui leur ont fait voir que toute la différence, qu'il y avoit entre eux, venoit de la Fortune; mais puis que le but de ce Discours se termine à une douce reprimande qui tombe sur les Maîtres ingrats, je me bornerai à ce qui se passe tous les jours dans la Vie; & je proteste solemnellement, que je n'ai vû que la Famille de mon Chevalier, avec une ou deux autres, où les bons Domestiques soient traitez comme ils le méritent. La genérosité de mon Ami s'étend jusqu'aux Enfans de leurs Enfans, & ce matin même il a mis en aprentissage le pe-

petit-Fils de son Cocher. Pour conclusion, je parlerai d'un Tableau qui est dans sa Galerie, où l'on en voit plusieurs dignes d'être examinez, & qui pourront bien servir de sujet à quelques unes de mes Speculations.

Celui dont il s'agit, est au bout de ce joli Edifice, & l'on y voit, dans une Riviere, deux jeunes Hommes, dont l'un paroit tout nud, & l'autre en Habit de Livrée. Le premier, qui semble demi-mort, retient assez de vie, pour marquer une joie extraordinaire dans son visage, & la bienveillance qu'il a pour l'autre. Je crus que la Figure mourante avoit quelque air de mon Ami, & sur ce que je regardai le Sommelier, qui m'accompagnoit, afin qu'il m'en donnât l'explication, il me dit que l'Homme en Habit de Livrée étoit un Domestique du Chevalier; qu'il se trouva sur le bord de la Riviere pendant que son Maître y nageoit; qu'à la vûë d'une foiblesse qui l'avoit surpris tout d'un coup, & qui l'entraînoit sous l'eau, il s'y étoit jetté lui-même, & qu'il l'avoit tiré d'affaire. Il ajouta que le Chevalier de retour à la Maison lui fit quiter la Livrée, & que, par une générosité peu commune, suivie jusques-ici de marques réïterées de sa faveur, il lui donna en propre cette jolie Maison de Campagne, que nous avions aperçuë de loin, en arrivant ici. Je me souvins alors que le Chevalier m'avoit dit qu'un très-honête Homme y demeuroit, & qu'il

lui

lui étoit fort redevable, sans s'expliquer davantage. Sur ce que je parus un peu mécontent de certaines choses qu'il y avoit dans ce Tableau, mon Interprète me dit que cela s'étoit fait contre l'intention du Chevalier; mais que cet honête Homme avoit demandé en grace qu'il fût peint avec le même Habit qu'il portoit lors qu'il avoit eu le bonheur de sauver son Maître.

R.

XVI. DISCOURS.

Est Ardelionum quædam Romæ natio,
Trepidè concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Sibi molesta, & aliis odiosissima.
PHÆD. L. II. Fab. V. I.

Il y a une sorte de Gens à Rome, *qui font les empressez, qui courent à l'étourdie, s'occupent sans affaires, se mettent hors d'haleine pour des bagatelles, remuent beaucoup sans rien avancer, qui sont incommodes à eux-mêmes, & insuportables aux autres.*

HIer matin, lors que je me promenois avec mon Chevalier, un Païsan lui aporta un gros Poisson, & lui dit que Mr. *Guillaume Wimble*, qui venoit de le prendre,

dre, le lui envoïoit; qu'il l'assûroit bien de ses obéïssances, & qu'il viendroit dîner avec lui. En même tems, il lui remit une de ses Lettres, que mon Ami ne lût qu'après son départ, & qui étoit conçuë en ces termes.

„ Mr. le Chevalier,

„ Je vous prie d'accepter le Brochet „ que je vous envoie, & qui est le meil„ leur que j'aie pris de toute la Saison. J'ai „ dessein d'aller passer une semaine chez „ vous, & de voir si les Perches de la *Ri*„ *viere noire* mordent bien le Hameçon. „ La derniere fois que je vous vis sur le „ Boulingrin, je m'aperçus, avec quel„ que honte, qu'il n'y avoit point de bout „ à votre Fouet: J'en ai tressé depuis peu „ une demi-douzaine, que je vous apor„ terai, & qui sufiront, si je ne me trom„ pe, pour tout le tems que vous serez à la „ Campagne. Il y a six jours que je ne qui„ te pas la Selle, & j'ai fait le voïage d'*Ea*„ *ton* avec le Fils ainé du Chevalier *Jean* „ * * * *, qui s'y aplique beaucoup à l'E„ tude. Je suis, &c.

Cette Lettre, qui me parut fort singuliere, jointe au Message qui l'accompagnoit, me rendit extrêmement curieux pour savoir le Caractère & la Qualité de celui qui en étoit l'Auteur; & voici en peu de mots ce que mon Chevalier m'en aprit. Mr. *Guill. Wimble* est Frere puîné d'un Baronet, de l'ancienne Famille des *Wimbles*. Il

Il a quarante cinq ans; mais comme il n'a jamais eu aucune Profession, ni d'autre Bien que sa Legitime, il vit presque toûjours chez son Frere ainé en qualité de Surintendant de sa Chasse. Il n'y a Personne à la Campagne qui sâche mieux conduire que lui une Meute de Chiens, ni qui soit plus habile à découvrir le gîte d'un Liévre. Il est aussi fort expert dans tous les petits Ouvrages de la main qui peuvent amuser un Homme de grand loisir: Il fait des Mouches aquatiques dans la derniere perfection, & il fournit des Lignes à tous ceux qui se divertissent à la Pêche. Il est d'un si bon naturel, d'une humeur si obligeante, & si estimé à cause de sa Famille, qu'il est bien venu par tout, & qu'il vit en grande liaison avec tous les Gentilshommes du voisinage. Il porte de l'un à l'autre un Oignon de Tulipe dans sa poche, ou il troque un jeune Chien entre deux de ses Amis, qui demeurent aux deux extremitez opposées de la Province. Il est sur tout le Favori de tous les jeunes Heritiers de la Campagne, auxquels il donne, tantôt un Filet de sa façon, tantôt un Chien couchant qu'il a élevé lui-même: Quelquefois il présente à leurs Meres ou à leurs Sœurs une paire de Jartieres, qu'il a tricotées de sa main, & il les divertit beaucoup, lors que, dans toutes les occasions où il les trouve, il a soin de leur demander, *si elles font un bon usage*? Ces petites Manufactures dignes d'un Gentilhomme, & la maniere obligeante dont

dont il les distribue, le rendent le bien aimé de tous ceux qui le connoissent.

Mon Ami alloit continuer à me le dépeindre, lors que nous le vimes aprocher de nous, avec deux ou trois Houssines de Noizettier à la main, qu'il avoit coupées dans les Bois du Chevalier, à travers lesquels on passe pour venir ici. Je fus charmé de voir d'un côté la maniere franche & sincere dont mon Ami le reçut, & de l'autre, la joie secrete dont le nouvel Hôte paroissoit animé à la vûë de ce bon Vieillard. Les salutations finies, Mr. *Wimble* pria le Chevalier de permettre qu'un de ses Valets allât porter une couple de Volans, qu'il avoit dans une petite Boete, à une Dame de sa connoissance, qui demeure à un Mille ou environ d'ici, & à laquelle il les faisoit attendre depuis plus de six Mois. Le Chevalier n'eut pas plûtôt tourné le dos, que Mr. *Wimble* se mit à m'entretenir d'un gros Faisan qu'il avoit fait lever dans un des Bois du voisinage, & de quelques autres avantures de la même espèce. Pour moi, j'avouë que les Caractères peu communs sont le Gibier que je cherche, & qui me divertit le plus: de sorte que frapé de la singularité de l'Homme qui me parloit, & où je prenois du moins autant de plaisir, qu'il en avoit pû trouver lui-même à faire lever un Faisan, je devins tout oreilles pour ne rien perdre de ce qu'il disoit.

La Cloche, qui nous apelloit à diner, l'in-

l'interrompit au milieu de son discours; mais il eut la satisfaction de voir que son gros Brochet fut le premier Plat qu'on y servit avec grand' pompe. Nous ne fumes pas plûtôt assis, qu'il nous raconta fort au long de quelle maniere il l'avoit amorcé, entretenu à jouër autour de sa Ligne, attrapé, & enfin tiré sur le sable; avec plusieurs autres particularitez qui durerent pendant tout le premier Service. Un Plat de Gibier, qu'on nous donna ensuite, fournît à la conversation le reste du repas, qui se termina par le recit du merveilleux secret qu'il a trouvé de perfectionner l'Apeau.

Lors que je me fus retiré dans ma Chambre, je me sentis penetré de compassion à l'égard de cet honête Gentilhomme qui avoit diné avec nous; & je ne pûs m'empêcher de voir, sans amertume, qu'un si bon Cœur & des mains si adroites s'emploïassent à des niaiseries; que tant d'Humanité fût si peu utile aux autres, & tant d'Industrie si peu avantageux à lui-même. S'il eut tourné son Esprit & son aplication du côté des affaires, il n'auroit pas manqué d'obtenir l'estime du Public, & de s'élever à une haute Fortune. Quel bien un Homme, qui embrasseroit le Négoce ou tout autre Emploi, ne feroit-il pas à sa Patrie & à lui-même, avec de si beaux talens quoi qu'assez communs?

Mr. *Wimble* est dans la situation de plusieurs Cadets de bonne Famille, qui aimeroient mieux voir perir leurs Enfans de misere

ſere en braves Gentilshommes, que vivre au large dans le Négoce ou quelque autre Profeſſion, qu'ils croient au deſſous de leur Qualité. Cette Manie a rempli d'orgueil & de miſere, divers Etats de l'*Europe*. Mais parmi les Nations adonnées au Trafic, comme la nôtre, c'eſt un bonheur que les Cadets, qui ſe trouvent incapables des Sciences ou des Arts liberaux, puiſſent être engagez dans un train de vie, qui les met ſouvent en paſſe de le diſputer avec les plus hupez de leurs Familles: Auſſi voïons-nous pluſieurs de nos Citoïens, qui, après avoir commencé avec très-peu de choſe, ont aquis par une honête induſtrie, de plus grandes richeſſes que leurs Ainez n'en poſſedent. Il pourroit bien être qu'on fit étudier d'abord Mr. *Wimble* en Théologie, en Droit, ou en Medecine; & que ſes Parens, convaincus qu'il n'avoit pas du talent pour ces nobles Sciences, l'abandonnerent enfin à ſon propre Genie. Mais quelque incapacité qu'il eut pour l'Etude, je ne doute preſque pas qu'il n'eût d'excellentes qualitez pour le Négoce. L'affaire eſt de ſi grande importance, qu'on ne ſauroit l'inculquer trop ſouvent, & je prie mes Lecteurs de voir ce que j'en ai dit à la fin du XVI. Diſcours de mon premier Volume.

L.

XVII. DIS-

XVII. DISCOURS.

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.
VIRG. Æneid. II. 755.

La Fraïeur s'empare de tous les Esprits, & le silence même ne sert qu'à l'augmenter.

A Quelque distance de la Maison de mon Chevalier, entre les ruïnes d'une ancienne Abbaïe, il y a une longue allée de vieux Ormes, dont les têtes s'élevent si haut, que lors qu'on passe dessous, le croassement des Corneilles & des Corbeaux, qui s'y perchent, semble venir de la plus haute region de l'air. Je me fais un vrai plaisir d'entendre ce bruit, que je regarde comme une espèce de Priere adressée à cet Etre suprême qui pourvoit aux besoins de toutes ses Créatures, & qui, pour me servir de l'expression du Psalmiste, * nourrit *les Petits du Corbeau qui crient vers lui.* Cet endroit retiré me charme d'autant plus, qu'il est en mauvaise odeur, & qu'on le croit hanté par des Esprits : aussi n'y a-t-il personne de toute la Famille qui s'y proméne que le seul Chapelain. Mon bon Ami le Sommelier me pria, d'un air fort grave, de ne m'y hasarder pas après le Soleil couché ; parce qu'un des Valets de la Maison avoit presque perdu l'Esprit pour y avoir vû un Spectre sous la forme d'un Cheval

* Psau. CXLIX. 9.

val noir & sans tête. Il ajouta qu'il y avoit un Mois ou environ qu'une des Servantes du Logis, qui revenoit un peu tard, à travers cette Allée, avec un Seau plein de Lait sur la tête, l'avoit laissé tomber à l'ouïe d'un furieux bruit qu'elle avoit entendu parmi les Buissons.

Hier au soir, entre neuf & dix heures, je me promenois dans cet endroit, & j'avouë qu'il n'y en a pas un de plus propre au Monde pour les Apparitions. Les ruïnes de l'Abbaïe, qui sont dispersées de tous côtez, à-demi couvertes de Sureaux & de Lierre, servent de retraite à quantité d'Oiseaux solitaires, qui ne se montrent presque jamais qu'à l'entrée de la nuit. On y voit encore diverses marques de Tombeaux & de Fosses, qui sont les tristes débris d'un Cimetiere qu'il y avoit autrefois. D'ailleurs, entre les Voutes de ces vieilles Masures, il y a un tel Echo, que, si l'on frape un peu fort du pié en terre, le son est aussitôt renvoïé. L'allée d'Ormes & les Corneilles, qui croassent de tems en tems, ne peuvent qu'augmenter le respect & la veneration de ces Lieux, mais lors que les tenébres de la Nuit viennent à répandre de nouvelles horreurs sur tous ces Objets, il ne faut pas s'étonner que de foibles Cerveaux les remplissent de Spectres & d'Apparitions.

Mr. *Locke*, dans son Chapitre *de l'Association des Idées*, fait des remarques très-curieuses sur ce que, par les préjugez de l'Enfance & de l'Education, une Idée est sou-

souvent accompagnée dans l'Esprit d'une foule d'autres, qui n'ont aucun raport naturel ensemble. Entre divers Exemples qu'il en allégue, j'en citerai un qui vient à mon sujet. *„ Les Idées, *dit-il*, des Esprits ou des Phantômes n'ont pas plus de „ raport aux tenèbres qu'à la lumiere; „ mais si une Servante étourdie inculque „ ces différentes idées dans l'Esprit d'un „ Enfant, & les y excite comme jointes ensemble, peut-être que l'Enfant ne pourra jamais plus les séparer durant le reste „ de sa vie; que l'obscurité lui paroitra „ toûjours accompagnée de ces éfraïantes „ idées, & qu'elles seront si étroitement „ unies dans son Esprit, qu'il ne sera non „ plus capable de soufrir l'une que l'autre.

Pour revenir à ma Promenade, lors que les tenèbres de la nuit conspiroient avec tant d'autres choses à imprimer la terreur, j'aperçus, à quelque distance de moi, une Vache qui paissoit l'herbe, & qu'une imagination blessée ou facile à s'allarmer pouvoit aisément convertir en un Cheval noir & sans tête: de sorte que le pauvre Laquais, dont j'ai parlé, pourroit bien avoir perdu l'Esprit à la vûë de quelque Objet de cette nature.

Mon Ami le Chevalier m'a souvent entretenu, d'une maniere fort divertissante, sur ce qu'à son arrivée à la Campagne,

 lors

* *Essai concernant l'Entendement Humain*, p. 490. §. 10. de la Traduction de Mr. *Coste*.

lors qu'il s'y rendit pour se mettre en possession de l'Heritage de ses Peres, il avoit trouvé que les trois quarts de sa Maison étoient inutiles ; que la meilleure des Chambres ne servoit de rien, parce qu'on la croïoit hantée de quelque Esprit ; qu'après huit heures du soir, il n'y avoit pas un seul Domestique qui voulut entrer dans sa Galerie, sous prétexte qu'on y entendoit du Charivari ; que la porte d'une de ses Chambres étoit condamnée, à cause d'une tradition reçuë dans la Famille qu'un Sommelier s'y étoit pendu autrefois ; & que sa Mere, qui étoit morte dans un âge fort avancé, avoit barricadé la moitié des Chambres, parce que son Mari, un Fils ou une Fille y avoient rendu le dernier soupir. Après la mort de sa Mere, le Chevalier, qui voïoit sa Maison reduite à un si petit espace, qu'il en étoit, pour ainsi dire, exclus, ordonna que tous les Appartemens fussent ouverts, & exorcisez par son Chapelain, qui coucha tour à tour dans toutes les Chambres, & dissipa de cette maniere les terreurs paniques, qui avoient regné dans la Famille depuis si long tems.

Je n'aurois pas fait le détail de ces craintes ridicules, si je ne les voïois répandues de tous côtez à la Campagne. D'ailleurs je trouve qu'une Personne, qui s'éfraïe dans la pensée de voir des Spectres & des Phantômes, est beaucoup plus raisonnable, que celui qui, malgré les relations de tous les

les Historiens, sacrez & profanes, anciens & modernes, & la Tradition de tous les Peuples, traite l'Aparition des Esprits de fabuleuse & de chimerique: Si je ne me rendois pas là-dessus au témoignage universel de tout le Genre Humain, je cederois à ce qu'en disent une infinité de Particuliers, qui sont aujourd'hui en vie, & dont la bonne foi ne m'est point suspecte en d'autres Cas. Je pourrois ajouter ici, que non seulement les Historiens, avec les Poëtes, mais aussi les anciens Philosophes ont entretenu cette Opinion. *Lucrèce* lui même, quoi qu'engagé, par les principes de sa Philosophie, à nier l'existence de l'Ame après qu'elle est séparée du Corps, ne doute pas de la réalité des Apparitions, & qu'on n'ait vû souvent des Hommes revenir de l'autre Monde. Pressé par des Faits qu'il ne pouvoit contredire, il se trouva reduit à en donner une raison la plus absurde & la moins philosophique qu'on ait peut-être jamais inventée. Il nous dit, que les surfaces de tous les Corps s'échapent, l'une après l'autre, par un flux continuel; que ces legeres superficies ou minces envelopes, qui étoient enfermées les unes dans les autres, comme les peaux d'un Oignon, pendant que le Corps subsistoit, ou qu'elles s'y trouvoient jointes, se réünissent quelquefois après leur séparation; & que c'est pour cela qu'on voit de tems en tems les Figures & les Ombres des Personnes qui sont ou mortes ou absentes.

Je finirai ce Discours par le recit d'un Fait qui se trouve dans *Joseph*, & que je raporterai mot à mot, non pas tant à cause de l'Histoire en elle-même, qu'à cause des reflexions morales que l'Auteur y ajoute.

„ * *Glaphyra*, fille d'*Archelaüs*, Roi de *Cappadoce*, épousa en troisiémes nôces *Archelaüs* l'Ethnarque, frere de son premier „ Mari, & qui fut touché d'une si violente passion pour elle, qu'il repudia en sa „ faveur *Mariamne* sa femme. Peu de tems „ après que *Glaphyra* fut de retour en *Judée* à l'occasion de ce mariage, elle eut „ un Songe fort extraordinaire, où il lui „ sembla de voir son premier Mari, de „ l'embrasser avec beaucoup de tendresse, „ & qu'au milieu du plaisir qu'elle goûtoit à sa vûë, il lui fit ces cruels reproches: *Glaphyra*, vous avez bien verifié „ le vieux Proverbe qui dit, Qu'on ne doit „ pas compter sur les Femmes. N'ai-je „ pas eu la fleur de votre Virginité? Ne „ m'avez-vous pas donné des Enfans de „ notre couche? Est il possible que vous „ aïez oublié nos Amours jusques à épouser un second Mari; & que non content de ces nôces, vous en aïez pris un „ troisiéme, qui a eu l'audace d'occuper „ le Lit de son Frere? Quoi qu'il en soit, „ en faveur de notre ancienne Amitié, „ je vous délivrerai de la honte où vous êtes

* *Hist. de la guerre des* Juifs *&c.* de la traduction de Mr. *Arnauld d'Andilly*, Liv. II. Chap. XI. où cette Histoire n'est pas raportée si au long qu'ici.

„ êtes aujourd'hui exposée, & vous serez „ toute à moi dans la suite. *Glaphyra* fit „ part de ce Songe à plusieurs Dames de „ sa connoissance, & mourut bientôt après. „ J'ai cru que cette Histoire ne viendroit „ pas mal ici à l'occasion des Rois, dont „ je parle. D'ailleurs, l'exemple est digne „ de remarque, en ce qu'il contient une „ Preuve très-certaine de l'Immortalité de „ l'Ame, & de la Providence Divine. Si „ quelcun trouve ces Faits incroïables, à „ lui permis d'en avoir cette idée, mais „ qu'il n'empêche pas les autres d'y a- „ jouter foi; puis que des Exemples de „ cette nature les animent à la pratique de „ la Vertu.

L.

XVIII. DISCOURS.

Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
HOR. L. II. Ep. II. 44.

Afin que je pûsse distinguer le Juste d'avec l'Injuste, & chercher, en Academicien, la Verité au milieu des Forêts.

MA derniere Speculation me conduisit insensiblement à reflechir sur l'Immortalité de l'Ame, qui est un Sujet qui me donne toûjours beaucoup de plaisir. Occupé hier à rapeller dans mon Esprit les

différentes Preuves que nous avons de ce grand Article, qui est le fondement de la Morale, & la source de toutes les magnifiques Esperances & des Joies secretes qui peuvent naître dans l'Esprit d'une Créature raisonnable, je m'égarai dans les Bois de mon Ami, où je me promenois tout seul. Quoi qu'il en soit, il me parut que toutes nos Preuves à cet égard pouvoient se ranger sous ces trois Chefs:

I. Nous en avons qui se tirent de la nature même de l'Ame, & sur tout de son Immaterialité; qui, sans être absolument nécessaire pour la rendre immortelle, a été poussée, si je ne me trompe, jusques à la Démonstration, ou peu s'en faut.

II. Il y en a d'autres qui se prennent de ses Passions & Sentimens interieurs, par exemple, de l'amour qu'elle a pour son existence, de l'horreur qu'elle témoigne pour son anéantissement, de l'esperance de l'Immortalité, dont elle se nourrit, de la satisfaction secrete qu'elle trouve dans la pratique de la Vertu, & de l'inquietude qui l'accompagne d'abord qu'elle est tombée dans le Crime.

III. La troisieme Classe est fondée sur la nature de l'Etre suprême, dont la Justice, la Bonté, la Sagesse & la Veracité conspirent toutes à l'établissement de ce Point capital.

Mais, entre toutes ces Preuves pour l'Immortalité de l'Ame, il y en a une qu'on peut tirer de son progrès continuel dans

dans la Perfection, sans qu'elle puisse jamais y ateindre. C'est un Argument, qu'aucun de ceux qui ont écrit sur la matiere n'a jamais entamé, ni poussé à bout, du moins que je sâche; quoi qu'il me paroisse d'un grand poids. Qui pourroit s'imaginer que l'Ame, qui est capable de tant de perfections, & de s'avancer à l'infini en Vertu & en Connoissance, vint à tomber dans le néant presque aussitôt qu'elle est créée? Ces Capacitez lui sont-elles données sans aucun dessein, & n'ont-elles aucun usage? Une Bête brute arrive à un certain degré de Perfection, au delà duquel elle ne sauroit passer: En très peu d'années elle a toutes les qualitez dont elle est capable; & supposé qu'elle en vêcût un million de plus, elle seroit toûjours à peu près ce qu'elle est aujourd'hui. Si l'Ame d'une Créature Humaine étoit ainsi bornée dans ses progrès, si ses Facultez arrivoient à leur perfection, sans qu'il y eut moïen de passer outre, je m'imaginerois qu'elle pourroit déchoir peu à peu, & s'anéantir tout d'un coup. Mais est-il croïable qu'un Etre qui pense, qui fait tous les jours de nouveaux progrès, & qui s'éleve d'une perfection à l'autre, après avoir jetté les yeux sur les Ouvrages de son Créateur, & reconnu quelques traits de son infinie Sagesse, de sa Bonté & de son Pouvoir sans bornes, vint à s'éteindre dès son premier debut, & lors qu'il est au commencement de ses recherches?

Un Homme, consideré dans son état na-

naturel, ne semble être envoïé au Monde que pour la propagation de son Espèce. Il se munit d'un Successeur, & presque aussitôt il se retire, & lui abandonne son Poste. „ L'usage d'un bien, *dit* HORACE, ne peut être perpétuel; un héritier „ est suivi d'un autre, comme on voit un „ flot suivre celui qui le précède.

† Sic, quia perpetuus nulli datur usus, & hæres
Hæredem alterius, velut unda supervenit undam.

On ne diroit pas qu'il fût né pour jouïr de la Vie, mais pour la communiquer à d'autres. Ceci n'est pas surprenant à l'égard des Animaux, qui sont créez pour notre usage, & qui peuvent fournir leur carriere en peu de tems. Le Ver à soie, après avoir filé sa tâche & son tombeau, devient Papillon, pose ses œufs & meurt. Mais un Homme n'a jamais aquis le dégré de Connoissance où il pouvoit aspirer, ni eu le tems de vaincre ses Passions, d'afermir son Ame dans la Vertu, & d'ateindre à la perfection de sa Nature, lors qu'il disparoit de la Scène. Un Etre infiniment sage voudroit-il former de si excellentes Créatures pour un dessein si bas? Se plairoit-il à produire des Intelligences d'une si courte durée? Nous donneroit-il des Talens pour les enfouïr, & de vastes Desirs qu'il est impossible de satisfaire? Cette admirable Sagesse, qui éclate dans tous ses Ouvrages,

† Lib. II. Epit. II. 175.

ges, où la trouverons-nous dans la formation de l'Homme, si ce Monde n'est une espèce d'École pour une autre Vie, & si l'on ne croit que les différentes Générations de Créatures raisonnables, qui se succédent les unes aux autres avec tant de rapidité, ne doivent recevoir ici-bas que les premiers Rudimens de leur Existence, & qu'elles seront transplantées dans un Climat plus heureux, pour y jouïr d'une vie glorieuse qui ne finira jamais?

Je ne croi pas que la Religion nous fournisse une Idée plus agréable, ni plus propre à triomfer de tout, que celle du progrès continuel de l'Ame qui cherche à perfectionner sa Nature, sans qu'elle arrive jamais à un certain Période fixe. N'y a-t-il pas quelque chose qui s'accorde merveilleusement bien avec cette Ambition qui est naturelle à l'Esprit de l'Homme, de s'imaginer qu'il obtiendra tous les jours de nouveaux dégrez de Force, de Vertu, de Connoissance & de Gloire dans toute l'Eternité? Que dis-je? Ce spectacle ne sauroit que plaire aux yeux de Dieu, satisfait de voir que ses Créatures s'embellissent de jour en jour, & aprochent de plus en plus de sa ressemblance.

La seule consideration du progrès, dont un Esprit fini est capable, sufit pour éteindre toute sorte d'Envie dans les Natures d'un Ordre inferieur, & toute sorte de Mépris dans celles d'un rang plus élevé. Ce Cherubin, qui paroit aujourd'hui comme

un Dieu à l'Ame d'une Créature Humaine, n'ignore pas qu'il viendra un tems, auquel cette Ame sera aussi parfaite qu'il l'est à présent lui-même; & qu'au bout d'un autre Periode, elle se trouvera aussi élevée au dessus de ce nouveau degré de Perfection, qu'elle s'en voit aujourd'hui éloignée. Il est vrai que la Nature d'un Ordre superieur avance toûjours de son côté, & que par ce moïen elle conserve la superiorité de son rang dans l'Echelle des Etres; mais, malgré son exaltation, elle sait que la Nature subalterne y montera à la fin, & qu'elle possedera le même degré de Gloire.

Avec quel étonnement & quelle venération ne devons-nous pas regarder nos Ames, où il y a de si riches trésors de Vertu & de Connoissance, des sources si fecondes & inépuisables de Perfection? Nous ne savons pas encore ce que nous serons, & l'Esprit de l'Homme ne concevra jamais la Gloire qui sera toûjours en reserve pour lui. L'Ame considerée avec son Créateur, est comme une de ces Lignes, en Mathématique, qui peut s'aprocher d'une autre à l'infini, sans qu'elle puisse jamais y ateindre. Peut on se former une idée plus ravissante, que celle de nous représenter à nous-mêmes dans ces aproches continuelles vers cet auguste Souverain, qui est non seulement le Modèle de la Perfection, mais aussi le Centre du Bonheur.

L.

XIX. DIS-

XIX. DISCOURS.

Quem tenet argenti sitis importuna, faméſque:
Quem paupertatis pudor, & fuga: —— ——
HOR. L. I. Ep. XVIII. 23.

L'un eſt tourmenté du deſir inſatiable d'accumuler des richeſſes ; & l'autre a tant de honte de la Pauvreté, qu'il en fuit même les aparences.

L'Economie dans notre dépenſe a le même effet ſur nos Biens, que la bonne Education ſur nos manieres d'agir. Il y a une prétendue Bienſéance à l'un & à l'autre égard, qui, au lieu d'attirer de l'eſtime à ceux qui l'obſervent, les rend malheureux & mépriſables. Nous eumes hier à diner une troupe de Gentilshommes Campagnars, dont ceux qui aiment à boire s'en donnerent au cœur joie après le repas. Il y en avoit un, entre autres, d'aſſez bonne mine, qui me parut plus ardent à gober ſon verre qu'aucun de la troupe, & qui, malgré tout cela, ne ſembloit point y trouver du plaiſir. A meſure que le Vin lui échaufoit la tête, tout ce qu'il entendoit dire le choquoit, & plus il aprochoit de l'Yvreſſe, plus il étoit de mauvaiſe humeur. Mais ſon chagrin paroiſſoit plûtôt venir de quelque ſourde inquietude, que d'aucun dégoût qu'il eut pour la Compagnie. Sur

ce qu'on le nomma, je reconnus d'abord que c'étoit un Gentilhomme fort riche & fort endetté. Ce qui le rend si hargneux, c'est de voir que son Bien est engagé, & qu'il s'épuise toutes les années à païer de gros intérêts; quoi qu'il pût se délivrer de ce fardeau, s'il vouloit vendre quelque portion de son Heritage. Mais, par un principe d'une sote Vanité, au hasard de passer les nuits entieres sans dormir, d'avoir des inquietudes continuelles, d'être exposé tous les jours à quelque afront, & à cent autres embarras, qu'on ne sauroit nommer, il aime mieux nourrir ce Chancre qui le consume, que d'entendre dire qu'il a quelques mille Livres de moins tous les ans, qu'on ne lui en attribue d'ordinaire. C'est ainsi qu'il soufre les tourmens de la Pauvreté, pour n'avoir pas la reputation d'être moins riche. Si vous allez à sa Maison, vous y trouvez une Table abondante; mais servie d'une maniere qui n'est pas naturelle, & qui fait voir que l'Esprit du Maître n'est pas chez lui. Tout y marque la négligence & le délabrement; & il n'y a rien qui ne découvre une Indigence cachée, ou une Pauvreté magnifique. Au lieu de cet air propre & riant qui accompagne la Table d'un Gentilhomme, qui se borne à vivre de ses revenus, on ne voit dans tous ceux qui le servent que des manieres licentieuses & dissipées.

La conduite de ce Gentilhomme, quoi qu'assez ordinaire, est aussi ridicule que le se-

feroit celle d'un Officier, qui, avec quelques Soldats, voudroit garder une vaste étendue de Païs plûtôt qu'un petit Défilé. Soutenir le personage & la dépense d'un Homme plus riche qu'on n'est en éfet, & avoir des terres entre les mains, dont il faut païer le revenu à d'autres, est la plus impertinente de toutes les Vanitez, & qui ne peut tourner à la fin qu'à la honte de celui qui s'en rend coupable. Avec tout cela, quelque Province de la *Grande Bretagne* que l'on parcoure, on y trouvera bon nombre de Gentilshommes entachez de cette Erreur, qui vient d'une fausse honte de paroitre ce qu'ils sont, pendant qu'une conduite opposée les mettroit bientôt sur le pié où ils veulent qu'on les croie.

LAERTES a quinze cens Livres Sterlin de revenu; qui est hypothequé pour six mille Pièces; mais il n'y a pas moïen de le convaincre que, s'il en vendoit dequoi servir au païement de cette Dette, il épargneroit les quatre Chelins par Livre, qu'il donne pour satisfaire à sa Vanité, & avoir la reputation de jouïr de ce gros revenu. Si *Laërtes* prenoit ce parti, il vivroit sans doute plus à son aise; mais alors IRUS, un Homme de quatre jours, qui n'a que douze cens Pièces de revenu, seroit aussi riche que lui. Plûtôt que de soufrir cette indigne égalité, *Laërtes* continue à mettre de nobles Mendians au Monde, & toutes les années il charge son Fonds du revenu pour le moins d'une année par la naissance d'un Enfant.

Laërtes & *Irus* sont Voisins, & l'un déteste les manieres & les principes de l'autre. *Irus* craint la Pauvreté, & *Laërtes* en a honte. Quoi qu'ils agissent par des Motifs qui se ressemblent beaucoup, & qui se peuvent reduire à celui-ci, qu'ils regardent tous deux la Pauvreté comme le plus grand de tous les Maux, on peut dire avec tout cela que leurs manieres d'agir sont très-différentes. La honte de la Pauvreté fait que *Laërtes* se ruïne en Equipages inutiles, en vaines Dépenses, & en Festins extravagans; La crainte de la Pauvreté fait qu'*Irus* ne s'accorde que le simple nécessaire, qu'il n'a point de Valets, qu'il vend lui-même son Blé, qu'il prend garde à ses Ouvriers, & qu'il travaille lui-même. La honte de la Pauvreté fait que *Laërtes* s'en aproche tous les jours à grands pas; & la crainte de la Pauvreté fait qu'*Irus* s'en éloigne tous les jours davantage.

Ces différens Motifs produisent les Excès où tombent ceux qui négligent leur Fortune & ceux qui en ont trop de soin. L'Usure, le Monopole, l'Extorsion & la Rapine ont leur source dans la crainte de la Pauvreté; l'Ostentation, la Débauche & les folles Dépenses viennent de la honte qu'on a de la Pauvreté: Mais l'une & l'autre de ces vûës sont indignes de la poursuite d'une Créature raisonnable. Après avoir amassé dequoi nous entretenir honêtement selon notre état, la recherche du superflu n'est pas un Vice moins ridi-cu-

cule, que le seroit d'abord la négligence du nécessaire.

Il est certain que la Nature, accompagnée du bon Sens & de la Raison, les bannit toutes deux. C'est pour cela même que je lis toûjours avec un extrême plaisir les Ouvrages de Mr. *Cowley*: Sa Magnanimité le met autant au dessus des autres Hommes illustres, que son Genie; & l'Auteur poli, qui nous a donné ses Ouvrages, se distingue d'une façon toute particuliere, en ce qu'il insiste beaucoup sur la douceur de son Esprit & la modération de ses Desirs: Il a rendu par-là son Ami aussi célèbre qu'aimable. Mr. *Cowley* décrit admirablement bien cet état de la Vie qui a l'air de Pauvreté dans l'esprit de ceux qu'il nomme *le grand Vulgaire*; & ce n'est pas une petite satisfaction, pour les Personnes de la même trempe que lui, de voir qu'il allégue l'Autorité de tout ce qu'il y a eu de plus sage dans le meilleur siècle du Monde, pour apuïer l'idée qu'il a de ce que les Hommes recherchent avec le plus d'ardeur.

Je croi que, suivant la pensée d'un des Ancêtres de mon Chevalier, ce ne seroit pas une méchante Maxime dans la Vie, si chacun se bornoit à ne pas aquerir au delà d'un certain Revenu. De cette maniere on pourroit se tranquilliser l'Esprit, pendant qu'on se verroit au-dessus de ce Point fixe, & destiner à de meilleurs usages, qu'à ses plaisirs ou à ses besoins, tout ce qu'on ga-

gagneroit au delà de cette Somme. Une pareille Disposition d'esprit empêcheroit un Homme d'avoir une sote envie contre ces Turbulens qui sont au dessus de lui, & un mépris, encore plus inexcusable, pour ces bonnes Ames qui sont au dessous de l'état où il se trouve. C'est là ce qu'on apelleroit naviger avec une Boussole, & vivre avec quelque Dessein ; mais s'égarer tous les jours en mille Projets fatigans pour accumuler des richesses, & se munir contre les revers les moins vraisemblables de la Fortune, c'est se reduire en simple Machine du Méchanisme qui n'a pas le bon Sens pour lui servir de Guide, & qui est entrainée par une espèce d'Instinct aquis vers des Objets indignes de notre estime. La douceur, que je goûte ici, pourroit bien avoir excité dans mon Esprit ces idées, si abstraites pour la plûpart des Hommes ; mais occupé à écrire sous un agréable Berceau, environné d'un Païsage charmant, je me trouve fort disposé à continuer dans cet heureux état, loin du pompeux tracas du Monde, & à vivre en Philosophe le reste de mes jours.

T.

XX. DISCOURS.

Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.
Juv. Sat. X. 356.

Il faut demander à Dieu, qu'il vous donne du bon sens & de la santé.

LE travail du Corps est de deux sortes, ou celui qu'on se donne pour gagner sa vie, ou celui que l'on endure pour son plaisir. Le dernier prend le nom d'Exercice, & ne diffère de l'autre que par le Motif.

La Vie de la Campagne abonde en ces deux sortes de travail; c'est pour cela qu'on y aquiert un plus grand fonds de santé, & qu'on y jouït mieux de soi-même, qu'aucune autre part. Je regarde le Corps comme un Tout formé de Vaisseaux & de Glandes, ou pour me servir d'une expression plus rustique, comme un Amas de Tuïaux & de Couloirs, ajustez les uns avec les autres d'une maniere si merveilleuse, qu'ils le rendent un Organe propre à recevoir les influences de l'Âme. Cette Description n'embrasse pas seulement les Intestins, les Os, les Tendons, les Veines, les Nerfs & les Artères; mais aussi tous les Muscles, & les Ligamens, composez de Fibres, qui sont autant de Tuïaux imperceptibles entre-

trelacez avec les Glandes ou les Couloirs, qui échapent à la vûë.

Cette Idée generale du Corps Humain, sans entrer dans toutes les délicatesses de l'Anatomie, nous fait voir que le travail est absolument nécessaire, pour le conserver en bon état. Il a besoin de fréquentes agitations pour mêler, digerer & séparer les Sucs qu'il renferme; pour netoïer & déboucher ce nombre infini de Tuïaux & de Couloirs dont il est composé; aussi bien que pour donner à leurs parties solides une consistence plus forte & plus durable. Le Travail ou l'Exercice aide à la fermentation des Humeurs, les chasse dans leurs propres Conduits, rejette ce qu'il y a de superflu, & vient au secours de la Nature dans ces distributions secrettes, sans lesquelles le Corps ne sauroit subsister en sa vigueur, ni l'Ame agir avec toute la promtitude requise.

Je pourrois étaler ici les effets que l'Exercice produit sur toutes les Facultez de l'Ame, & vous dire qu'il purifie l'Entendement, qu'il débarrasse l'Imagination, & qu'il rafine les Esprits animaux qui sont nécessaires aux operations de l'un & de l'autre, pendant que l'Ame est unie avec le Corps. Ce n'est qu'à la négligence d'un pareil Exercice qu'on doit atribuer le Mal de Rate, auquel les Personnes studieuses & d'une vie sedentaire sont sujettes, de même que les Vapeurs si communes au beau Sexe.

Si

Si l'Exercice n'étoit d'une absolue nécessité pour notre avantage, la Nature n'y auroit pas si bien disposé le Corps en donnant aux Membres autant d'activité, & à chaque partie autant de souplesse, qu'il en faut pour produire ces Compressions, Extensions, Contorsions, Dilatations, & tous les autres Mouvemens qui aident à conserver la Machine. Afin même de nous y engager d'une maniere indispensable, la Nature a si bien ordonné toutes choses qu'on ne sauroit obtenir rien de bon sans cela. Pour ne pas insister sur les Richesses & les Honeurs, si l'on veut avoir dequoi vivre & dequoi s'habiller, il faut qu'il en coûte le travail des mains & la sueur du visage. La Providence nous fournit les materiaux; mais elle atend que nous les mettions en œuvre nous-mêmes. Il faut cultiver la Terre avant qu'elle donne son fruit, & lors qu'elle est forcée à nous étaler ses diférentes Productions, quel nombre infini de mains ne doit-on pas y emploïer, avant qu'elles soient bonnes à notre usage? Les Manufactures, le Commerce & l'Agriculture, de vingt Parties où l'on reduiroit notre Espèce, en occupent naturellement dix-neuf; & ceux qui ne sont pas obligez de travailler, par l'état où leur naissance les a mis, seroient plus malheureux que les autres Hommes, s'ils ne s'apliquoient au Travail volontaire, qui porte le nom d'Exercice.

Mon Ami le Chevalier a été infatigable dans

dans les Occupations de cet ordre, & il y a divers endroits de sa Maison chargez des Trophées de ses anciens Travaux. Les murailles de sa grande Salle sont parées des Têtes de plusieurs Bêtes fauves qu'il a tuées à la Chasse, & qu'il regarde comme les plus riches de tous ses Meubles, en ce qu'il en prend souvent occasion de discourir, & qu'elles insinuent qu'il n'a pas demeuré oisif. Au fond de cette même Salle on voit la Peau d'une grosse Loutre suspendue & remplie de foin, que la Mere du Chevalier y fit placer, & dont la vûë le rejouït beaucoup lui-même, parce qu'il n'avoit que neuf ans lors que son Chien la tua. Une petite Chambre à côté de la Salle est une espèce d'Arsenal garni de Fusils de diverses longueurs & façons, avec lesquels le Chevalier a fait un terrible carnage dans les Bois, & détruit plusieurs millions de Phaisands, de Perdrix & de Bécasses. Les Portes de son Ecurie sont ornées de Museaux des Renards qu'il a forcez lui-même. Il m'en fit voir un sur tout, qui, pour le distinguer des autres, est attaché avec un Clou de cuivre, & qui l'obligea de courir près de quinze heures, de traverser une demi douzaine de Provinces, lui fit créver deux Chevaux hongres, & perdre plus de la moitié de ses Chiens.

Il n'y a point d'Exercice que je voulusse plûtôt recommander à mes Lecteurs de l'un & de l'autre Sexe que celui d'aller à Cheval, parce qu'il n'y en a pas qui contribuë

tribuë tant à la santé, ni qui soit plus convenable à tous égards au Corps, suivant l'idée que j'ai donnée de sa structure. Le Docteur *Sydenham* a parlé de cet Exercice avec de grands éloges ; & si l'on est curieux de voir une description étendue des effets qu'il produit par le seul Méchanisme, on la trouvera dans un Livre *Anglois*, qui a paru depuis quelques années, sous le titre de *Medicina Gymnastica*, c'est-à-dire, de *la Médecine qui regarde les exercices du Corps*. Pour moi, lors que je suis en Ville, faute d'occasion d'aller à Cheval, je m'exerce une heure tous les matins à tirer une Cloche sans batant, qui est à l'un des coins de ma Chambre, & qui me plait d'autant mieux qu'elle m'obéit dans un profond silence. Mon Hôtesse & ses Filles savent si bien les heures de mon Exercice, qu'elles ne viennent jamais l'interrompre.

Lors que j'étois de quelques années plus jeune que je ne suis, je me divertissois à un Exercice plus fatigant, que j'avois pris d'un Traité des Exercices du Corps, qui est écrit en *Latin*, & où il y a beaucoup d'Erudition. L'Auteur apelle cet Exercice *Σκιομαχία*, ou le *Combat d'un Homme avec son Ombre*, qui consiste à tenir dans chaque main un gros bâton court, garni de plomb aux deux bouts, & à les secouer vigoureusement l'un & l'autre. Cette agitation dégage la poitrine, exerce les membres, & donne à un Homme tout le plaisir d'un

Com-

Combat réel, ſans l'expoſer aux coups. Je ſouhaiterois que bien des Savans, qui diſputent ſur des vétilles, emploïaſſent ce tems perdu à ſe battre ainſi avec leurs Ombres. Ils ſe délivreroient par-là de ces fumées de la Rate, qui les rendent incommodes au Public & à eux-mêmes.

En un mot, puis que j'ai une Ame & un Corps, je me trouve engagé à deux ſortes de Devoirs, & je ne croi pas m'être aquité de la tâche du Jour, ſi je n'occupe l'un au Travail & à l'Exercice, de même que l'autre à l'Etude & à la Méditation.

L.

XXI. DISCOURS.

—— Equidem credo, quia ſit divinitus illis Ingenium. —— —— —— —— ——

VIRG. Georg. I. 415.

Je ne ſaurois en douter, puis que la Nature leur a donné cet Inſtinct.

MOn Ami le Chevalier me raille ſouvent de ce que je paſſe une bonne partie de mon loiſir avec ſa Volaille : Il m'a ſurpris deux ou trois fois à contempler un Nid d'Oiſeau, & bien d'autres fois il m'a vû reſter une ou deux heures auprès d'une Poule & de ſes Pouſſins. Il me dit que

que je connois en particulier chaque Pièce de la Volaille, qui est autour de sa Maison; il apelle un certain Coq mon Favori, & il se plaint de ce que ses Canards & ses Oies jouïssent plus de ma compagnie que lui-même.

J'avouë que je me plais infiniment à ces Observations de la Nature, qui se présentent à la Campagne: Fort attaché autrefois à la lecture des Livres qui traitent de l'Histoire naturelle; je ne saurois m'empêcher de rapeller ici les diverses remarques que j'ai trouvées dans les Auteurs, & de les comparer avec ce qui me tombe sous les yeux: convaincu d'ailleurs que l'Histoire naturelle des Animaux est une source d'Argumens démonstratifs pour la Providence.

La structure de chaque sorte d'Animal est différente de celle de toute autre Espèce; & il n'y a pas le moindre petit tour dans les Muscles, ou entrelacement dans les Fibres d'aucun, qui ne les rende plus propres pour ce genre de vie, auquel l'Animal est destiné, qu'ils ne le seroient par toute autre disposition.

Les plus violens desirs dans toutes les Créatures regardent la propagation de leur Espèce, & leur propre conservation.

Il est étonnant de voir le soin que les Mâles & les Fémelles prenent de leurs Petits, à proportion de la nécessité qu'il y a de les conserver. Quelques Créatures posent leurs Oeufs au hasard, & les aban-

don-

donnent ensuite, comme les Insectes & plusieurs sortes de Poissons : D'autres, d'une contexture plus délicate, cherchent des endroits propres pour les recevoir, & les y mettre en dépôt, comme le Serpent, le Crocodile, & l'Autruche : Il y en a qui couvent leurs Oeufs & soignent leurs Petits, jusqu'à ce qu'ils soient en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistence.

Quel nom peut-on donner au Principe qui dirige chaque Espèce d'Oiseaux à observer un certain Plan pour la structure de son Nid, & qui dirige tous les Individus de la même Espèce à suivre le même Modéle? Ce n'est pas l'*Imitation*; car quoi que vous fassiez couver un Oeuf de Corneille par une Poule, & que le Petit, qui en sortira, n'ait jamais vû aucun nid des Oiseaux de son Espèce, il en construira un de la même fabrique à tous égards, sans qu'il y manque la moindre chose, que tous les autres Nids de ceux de son Espèce. On ne sauroit dire non plus que c'est la *Raison*; puis que, si les Animaux en jouïssoient à peu près au même dégré que les Hommes, leurs Edifices seroient aussi diférens que les nôtres, suivant les diférentes commoditez qu'ils se proposeroient à eux-mêmes.

N'est-ce pas une chose bien remarquable, que la même temperature de l'Air, qui excite les Animaux à la génération, revêt les Arbres de feuilles, & la Campagne d'herbe

d'herbe pour les mettre à couvert & en sûreté, & qu'elle produit une multitude infinie d'Insectes pour servir à la nourriture de leurs Petits?

Qui n'admireroit la Providence de voir que la tendresse des Mâles & des Fémelles pour leurs Petits est si violente pendant qu'elle dure, & qu'elle ne dure qu'aussi long-tems qu'il est nécessaire pour la conservation de leurs Petits?

Un habile Ecrivain raporte un Exemple bien singulier de ce tendre amour que la Nature inspire aux Animaux; & tout fondé qu'il est sur une experience un peu cruelle, je me flate qu'on me pardonnera si je le mets ici tout du long, puis qu'il démontre vivement la force du Principe, dont il s'agit. „ Un Homme, *dit-il*, très-„ expert dans les Dissections, anatomisa „ une Chienne, & lors qu'elle soufroit les „ douleurs les plus aigues, il lui présen-„ ta un de ses Petits, qu'elle se mit d'a-„ bord à lêcher, & parut insensible à son „ mal; mais dès qu'il l'eut retiré, elle fi-„ xa les yeux sur lui, & poussa un ton plain-„ tif, qui sembloit plûtôt venir de la per-„ te de son Petit, que du tourment qu'el-„ le enduroit.

Mais quoi que cet Amour dans les Brutes soit beaucoup plus vif que dans les Créatures raisonnables, la Providence a eu soin qu'il ne fatiguât la Mere qu'aussi long-tems qu'il est utile à ses Petits; car d'abord qu'ils peuvent s'en passer, la Mere dis-

discontinue sa tendresse à leur égard, & les abandonne à eux-mêmes. Avec tout cela, il y a quelque chose de bien singulier dans cet Instinct ou cet Amour naturel ; puis qu'il est prolongé au delà de son terme ordinaire si la conservation de l'espèce le demande ; comme on le voit dans les Oiseaux qui chassent leurs Petits aussitôt qu'ils peuvent gagner leur vie, mais qui continuent à les nourrir s'ils les trouvent attachez au Nid, ou enfermez dans une Cage, ou hors d'état, par quelque autre accident, de pourvoir eux-mêmes à leur subsistence.

D'ailleurs cet Instinct dans les Animaux ne monte pas des Petits vers ceux qui leur ont donné le jour, parce qu'il n'est point du tout nécessaire pour la continuation de l'Espèce : Dans les Créatures même raisonnables ce Panchant ne remonte pas à beaucoup près si loin, qu'il descend de Pere en Fils à la posterité ; & l'on voit, dans toutes les Familles, qu'on y a plus d'amitié pour ceux qui nous protégent & nous favorisent, que pour ceux qui nous ont donné la vie.

Qui ne s'étonneroit de voir des *Pyrrhoniens* disputer en faveur des Bêtes, & nous dire de sang froid que nous leur ôtons l'usage de la Raison, par un principe d'orgueil?

La Raison de l'Homme paroit dans toutes les occasions de la vie, au lieu que la Bête n'en donne aucun signe, que dans

ce

ce qui regarde immédiatement sa conservation, ou la propagation de son Espèce. Les Animaux sont plus sages entre eux que les Hommes; mais leur sagesse est bornée à un petit nombre d'Objets, au delà desquels elle s'évanouït. Placez une Bête hors de son Instinct, & vous la voïez dépourvûë de toute Intelligence.

Pour me servir d'un Exemple assez commun, & qu'on peut remarquer tous les jours, avec quel soin une Poule ne fait-elle pas son Nid à l'écart, loin du bruit & de l'embarras? Lors qu'elle y a placé ses Oeufs d'une maniere à les pouvoir tous couvrir, quel soin ne prend-elle pas de les tourner souvent, afin qu'ils participent de tous côtez à la chaleur vitale? Obligée de s'en éloigner pour chercher sa subsistence, avec quelle exactitude n'y revient-elle pas, avant qu'ils aient eu le tems de se refroidir, & qu'ils soient rendus incapables de produire un Animal? En Eté, vous la voïez se donner de plus grandes libertez, & abandonner son Nid plus de deux heures de suite; mais en Hiver, lors que la rigueur de la Saison pourroit glacer les principes de vie qu'il y a dans l'Oeuf, & détruire le Poussin, elle est beaucoup plus assidue à sa tâche, & ne s'en écarte pas plus d'une heure. Lors que les Petits sont prêts à éclorre, avec quelle vigilance & quelle délicatesse n'aide-t-elle pas le Poulet à rompre sa prison? Lors qu'il est éclos, quel soin ne prend-elle pas de le garantir contre

les injures de l'air, de lui fournir la nourriture qui lui est propre, & de lui enseigner à la chercher lui-même, pour ne rien dire de l'abandon qu'elle fait de son Nid, s'il ne se montre pas, au bout du terme ordinaire ? En un mot, il n'y a presque aucune Operation Chymique, où il paroisse tant d'art & d'industrie, que l'on en voit dans le soin qu'une Poule se donne pour couver & faire éclorre ses Oeufs ; quoi qu'il y aît bien d'autres Oiseaux qui ont infiniment plus de sagacité à tous ces égards.

Mais avec toute cette industrie apparente, qui est absolument nécessaire pour la propagation de l'Espèce, la Poule, considerée à d'autres égards, n'a pas la moindre étincelle de raisonnement ou de sens commun. Elle prend un morceau de Craie pour un Oeuf, & le rechaufe avec la même assiduité ; Elle ne s'aperçoit pas si le nombre des Oeufs qu'elle pond, augmente ou diminue : Elle ne distingue pas les siens de ceux d'une autre Espèce ; & quelque Oiseau qui en sorte, elle a pour lui la même tendresse que pour ses Petits. A tous ces diférens égards, qui n'ont pas un raport immédiat avec sa propre conservation ou celle de son Espèce, elle est d'une grande simplicité.

Il n'y a rien, selon moi, de plus mysterieux dans la Nature que cet Instinct des Animaux, qui s'éleve d'un côté au dessus de la Raison, & qui de l'autre en est in-

infiniment éloigné. On ne sauroit l'expliquer par aucun des atributs de la Matiere, & il opere d'ailleurs d'une maniere si étrange, qu'il est impossible de le prendre pour la faculté d'un Etre intelligent. Pour moi, je le regarde comme le principe de la pesanteur dans les Corps, qu'il n'y a pas moïen d'expliquer par aucune des qualitez connues & inhérentes dans les Corps mêmes; ni par aucune Loi du Méchanisme; mais qui, suivant les meilleures idées des plus grands Philosophes, est une operation immédiate du premier Moteur, & la puissance Divine qui agit sur les Créatures.

L.

XXII. DISCOURS.

—— —— —— Jovis omnia plena.
VIRG. Ecl. III. 60.

Tout marque, dans le Monde, la puissance de Jupiter.

LOrs que je me promenois ce matin dans la grande basse-Cour de mon Ami, j'ai goûté un plaisir extrême à voir les différens éfets de l'Instinct sur une Poule & une Couvée de Canards qui la suivoient. Ceux-ci, à la vûë d'un Vivier, s'y sont plongez aussitôt, pendant que leur

Marâtre couroit le long des bords, avec une inquietude surprenante, & les apelloit pour les faire sortir d'un Element qui lui paroissoit si dangereux. Comme on ne sauroit qualifier de Raison, le Principe qui agissoit dans ces diférens Animaux, lors qu'on l'apelle *Instinct*, on désigne quelque chose dont nous n'avons aucune connoissance. Pour moi, il me semble, comme je l'ai insinué dans le Discours précedent, que c'est la Direction immédiate de la Providence, & une Opération aussi extraordinaire du souverain Monarque de l'Univers, que celle qui détermine toutes les portions de la Matiere vers leurs propres Centres. Un Philosophe moderne, que Mr. *Bayle* cite dans la savante Dissertation qu'il a publiée sur l'Ame des Bêtes, avance la même Opinion; mais il l'exprime en des termes plus hardis, lors qu'il pose que * *Dieu est l'Ame des Brutes.* Qui sait le nom qu'il faudroit donner à cette Sagacité des Animaux, qui les dirige à la nourriture qui leur est propre, & les éloigne de tout ce qui leur est nuisible ou mal sain? *Ciceron* a remarqué qu'un Agneau n'est pas plûtôt mis bas, qu'il s'attache d'abord de lui-même à la tette de sa mere. *Dampier* nous dit aussi, dans ses Voïages, que lors que les Navigateurs sont jettez sur quelques Côtes inconnuës de l'*Amerique*, ils ne se hasardent jamais à goûter d'aucun Fruit, quelque charmant qu'il paroisse à la vûë, à moins

* Deus est Anima Brutorum.

à moins qu'il ne soit bequeté des Oiseaux ; mais qu'ils en mangent sans aucune crainte, si les Oiseaux y ont touché les premiers.

D'ailleurs, quoi que les Bêtes n'aient rien qui aproche de l'usage de la Raison, elles possedent toutes nos qualitez inferieures, je veux dire les Passions & les Sensations, dans un degré plus éminent que nous-mêmes. Il faut bien remarquer aussi que toutes les Bêtes de proie sont fort sujettes à la colere, à la malice, à la vangeance, & à toutes les autres Passions violentes qui les peuvent animer à la quête de leur nourriture ; que celles qui sont incapables de se défendre elles-mêmes, ou d'attaquer les autres, ou dont toute la ressource est dans la fuite, sont d'un naturel soupçonneux & timide, & qu'elles s'éfraïent à la vûë ou à l'ouïe de la moindre chose ; pendant qu'il y en a d'autres, destinées à l'usage de l'Homme, qui sont d'un naturel doux, traitable, & commode pour la vie privée. Dans ce cas, les Passions répondent en general à la structure du Corps. On ne voit pas la fureur d'un Lion dans un Animal aussi foible & sans défense que l'est un Agneau, ni la douceur d'un Agneau dans une Créature si bien armée pour le combat que le Lion. Il y a de même certains Animaux qui ont plus ou moins de penétration & de sagacité dans les Sens qui leur sont plus ou moins utiles, & qui tournent plus ou moins à leur sûreté & à leur avantage.

Il ne faut pas oublier ici non plus cette grande varieté d'Armes, dont la Nature a muni diverſement les Corps de différentes Eſpèces d'Animaux, comme ſont les Grifes, les Cornes du pié & de la tête, les Dents & les défenſes, une Queuë, un Eguillon, & une Trompe. Les Naturaliſtes remarquent auſſi, que ce doit être quelque Principe caché; diſtinct de ce qu'on nomme la Raiſon, qui enſeigne aux Animaux à faire uſage de leurs Armes, & à les emploïer de la maniere qui leur eſt la plus avantageuſe; parce qu'ils ſe défendent naturellement avec cette partie de leur Corps où réſide leur plus grande force, avant même que l'Inſtrument y ſoit formé; comme on peut le voir dans les Agneaux, qui, bien que nourris dans la Maiſon, & qu'ils n'aient jamais vû les actions de leurs ſemblables, pouſſent de la tête contre ceux qui les aprochent, avant que leurs Cornes commencent à paroitre.

J'ajouterai à ces remarques génerales un Exemple que Mr. *Locke* nous donne de la Providence, dans les imperfections même d'une Créature qui paroit la plus chetive & la plus mépriſable qu'il y ait dans tout le Monde animé. „ * Nous pouvons „ conclure, *dit-il*, du Méchaniſme d'une „ Huitre ou d'un Pétoncle, que ces Ani- „ maux n'ont pas les Sens ſi vifs, ni en „ auſſi grand nombre que l'Homme: Su- „ poſé même qu'ils en fuſſent munis; „ dans l'incapacité où ils ſont de ſe tranſ-

* *Eſſai concernant l'Entendement* &c. p. 154. §. 13.

„ transporter d'un Lieu à un autre, il ne
„ leur en reviendroit aucun avantage. De
„ quoi serviroient la Vûë & l'Ouïe à une
„ Créature, incapable de s'aprocher ou de
„ s'éloigner d'un Objet, quelque utile ou
„ quelque malfaisant qu'il lui parût de loin?
„ Une Sensation vive ne seroit-elle pas
„ incommode à un Animal, qui doit être
„ fixe au Lieu où le Hazard l'a placé, &
„ y recevoir l'eau trop froide ou trop chau-
„ de, nette ou sale, qui s'y trouve?

J'accompagnerai cet Exemple d'un autre, que le savant Docteur *Moor* cite de *Cardan*, à l'égard d'un autre Animal qui paroit défectueux; mais où la sagesse de la Providence éclate dans la formation de ce même Organe où elle semble avoir le plus manqué. „ Y a-t-il rien, *dit-il*, de plus
„ commun que la Taupe, & qui nous
„ fournisse en même tems une Preuve
„ plus sensible de la Providence? Tous
„ ses membres sont exactement propor-
„ tionnez à son état: Reduite à se ca-
„ cher sous terre, où l'on ne voit rien
„ elle a de si petits yeux, que les Natu-
„ ralistes ont quelque peine à lui en atri-
„ buer. Mais elle en est bien dédomma-
„ gée par l'ouïe, qu'elle a très-fine, &
„ qui la dispose à éviter le péril, d'abord
„ qu'elle entend le moindre bruit. Nous
„ voïons d'ailleurs à quoi lui servent la
„ queuë & les jambes courtes, avec les
„ piez de devant larges & munis de bon-
„ nes grifes, puis qu'elle creuse la terre

„ & s'y met à couvert d'une viteſſe in-
„ croïable. Elle a donc les jambes cour-
„ tes, afin de ne creuſer pas au delà de ce
„ qu'il lui faut pour admettre l'épaiſſeur
„ de ſon corps ; & les pates de devant
„ larges, afin de pouvoir enlever beau-
„ coup de terre à la fois. On peut dire
„ auſſi qu'elle n'a qu'un bout ou point de
„ queuë, parce qu'obligée à creuſer la
„ terre, qui ne céde pas avec la même
„ facilité que l'Air ou l'Eau, on pourroit
„ la ſurprendre avant qu'elle eût achevé
„ ſon Ouvrage, & qu'elle s'en fût miſe
„ en poſſeſſion.

La remarque de Mr. *Boyle* ſur ce petit Animal vient ici fort à propos. Il nous dit quelque part dans ſes Ouvrages, que la Taupe, qui n'eſt pas tout-à fait aveugle, comme on le croit d'ordinaire, n'a pas la vûë aſſez bonne pour diſtinguer les diférens Objets ; qu'elle n'a dans les yeux qu'une ſeule Humeur, qui ne lui donne que l'idée de la Lumiere, & que cette idée lui cauſe même quelque peine. Elle riſqueroit ainſi d'être priſe, lors qu'elle vient au grand jour, ſi l'éclat incommode de la Lumiere ne l'avertiſſoit de s'enterrer au plûtôt dans ſon propre Element. Un peu plus de Vûë lui ſeroit inutile, & un peu moins tourneroit à ſon deſavantage.

Je n'ai touché qu'à ces Animaux qui paroiſſent les Ouvrages les plus imparfaits de la Nature ; & ſi la Providence éclate dans

dans leur formation, comment ne brilleroit-elle pas dans ce nombre infini de qualitez qu'elle a répanduës sur tant de Créatures animées, qui sont plus ou moins parfaites, à proportion de l'état où elles se trouvent?

Je souhaiterois bien que notre Societé Roïale s'apliquât à ramasser un corps d'Histoire Naturelle, fondée sur les Livres & les Observations. Si chacun de ses Ecrivains prenoit pour sa tâche une Espèce particuliere d'Animaux, & qu'il nous rendît un compte exact de leur Naissance & de leur Education; de leur Politique, de leurs Hostilitez & de leurs Alliances; de la contexture de leurs parties internes, sur tout de celles qui les distinguent de tous les autres Animaux, aussi bien que de l'aptitude qu'ils ont pour l'état où la Providence les a mis; s'ils en venoient là, dis-je, ils rendroient au Genre Humain un des plus grands services qu'il pût jamais recevoir de leurs Etudes, & qui ne contribueroit pas peu à la gloire du sage Auteur de l'Univers.

Il est vrai que cette Histoire Naturelle, après toutes les recherches des Savans, seroit encore bien défectueuse, & très-éloignée de l'étenduë de son vaste Sujet. Les Mers & les Déserts nous cachent des millions d'Animaux, dont les ruses & les stratagêmes ne viendront jamais à notre connoissance. D'ailleurs il y a infiniment plus d'Espèces de Créatures qu'on ne sau-

roit voir sans le secours du Microscope, ou même à la faveur des verres les plus exacts, qu'il n'y en a qui tombent sous nos yeux. Quoi qu'il en soit, de la consideration de ces Animaux qui nous seroient connus, nous pourrions aisément inferer, à l'égard des autres, qu'on voit éclater par tout la même Sagesse & la même Bonté de Dieu, qui met chaque Créature en état de pourvoir à sa sûreté & à sa subsistence dans le rang où il l'a placée.

Ciceron nous a donné une admirable ébauche d'Histoire Naturelle dans son deuxiéme Livre de la Nature des Dieux, & il l'a écrite d'un stile si relevé par de nobles Métaphores & de vives Descriptions, qu'il a mis son Sujet au dessus de la Raillerie & du Ridicule, où il ne tombe que trop souvent lors qu'il est manié par un Ecrivain du commun.

L.

XXIII.

XXIII. DISCOURS.

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant:
Utcumque defecere mores,
Dedecorant benè nata culpæ.
HOR. L. IV. Od. IV. 33.

Mais lors que la Doctrine est jointe à la vigueur naturelle de l'Esprit, elle pousse encore plus loin sa force & son étenduë, & une heureuse éducation augmente & fortifie le courage; pour peu qu'elle vienne à manquer, les ames les mieux nées se deshonorent par des fautes irréparables.

HIer mon Ami le Chevalier & moi nous promenions ensemble, lors que nous vimes passer à cheval un jeune Homme, au teint frais & d'une constitution vigoureuse, qui couroit au grand galop, avec deux Valets à sa suite. Je lui demandai qui étoit ce beau Cavalier, & il me répondit que c'étoit un jeune Gentilhomme fort riche, élevé par une tendre Mere qui demeuroit à quelques Milles de l'endroit où nous étions. C'est une très-bonne Dame, ajouta mon Ami, mais elle a pris tant de soin pour la santé de son Fils, qu'il n'est bon à quoi que ce soit au Monde. Elle découvrit bientôt que la Lecture lui fatiguoit les yeux, & que l'Ecriture lui don-

noit un gros mal de tête. Il fut donc lâché dans les Bois aussitôt qu'il pût aller à cheval, ou porter un Fusil sur l'épaule. En un mot, par la relation de mon Ami, je trouvai qu'il avoit fait bonne provision de santé, mais non pas d'autre chose ; & que si l'unique but d'un Homme étoit de vivre, il n'y auroit pas, dans toute la Province, un jeune Cavailler plus accompli.

Il faut avouër que, depuis mon sejour à la Campagne, j'ai entendu parler d'un nombre infini de jeunes Heritiers & de Freres ainez, qui comptant sur le Bien qui leur doit revenir, soit que la flaterie de leurs Domestiques les entretienne dans cette idée, ou que ceux qui ont soin de leur Education soient prévenus de la même sotise, s'imaginent que toutes les autres qualitez leur sont inutiles, & ne servent qu'à maintenir le Nom de leurs Familles, & à transmettre, en Ligne directe, leurs Domaines à la posterité.

C'est ce qui me rapelle souvent dans l'esprit une Avanture de deux Amis, que je vai raporter au long sous des Noms empruntez, & dont la Morale ne peut qu'être utile, malgré quelques circonstances qui l'accompagnent & qui sentent plûtôt le Roman qu'une Histoire veritable.

EUDOXE & LEONTIN n'avoient que peu de Bien lors qu'ils commencerent à paroitre dans le Monde. Ils avoient l'un & l'autre du

du bon Sens & beaucoup de Vertu. Ils firent leurs Etudes ensemble dès leur plus tendre Jeunesse, & contracterent une si grande Amitié qu'elle dura jusqu'à la fin de leur Vie. Lors qu'*Eudoxe* voulut s'établir, il trouva les moïens de s'insinuer dans une Cour, où, à la faveur de ses talens, naturels & aquis, il passa par divers Emplois, & s'éleva enfin à une haute fortune. *Leontin* au contraire chercha toutes les occasions de cultiver son Esprit par l'Etude, la Conversation & les Voïages. Il n'étoit pas seulement imbu de toutes les Sciences, mais il connoissoit tout ce qu'il y avoit de plus habiles Gens en *Europe*. Il entendoit parfaitement bien les Intérêts des Princes, avec les Coûtumes & les Maximes de leurs Cours, & à peine trouvoit-il dans la Gazette le Nom de quelque Personne célèbre, qu'il ne se fût entretenu avec elle, ou qu'il ne l'eût vûë. En un mot, il avoit si bien digeré & entremêlé sa connoissance des Hommes & des Livres, qu'il étoit une des Personnes les plus accomplies de son Siècle. Pendant tout le cours de ses Etudes & de ses Voïages, il ne manqua pas d'entretenir une exacte correspondance avec *Eudoxe*, qui se rendoit souvent agréable aux principaux Seigneurs de la Cour par les nouvelles qu'il recevoit de *Leontin*. D'abord qu'ils eurent passé l'un & l'autre leur quarantième année, qui est l'âge, si nous en croïons Mr. *Cowley*, auquel *on ne doit pas se joüer de la vie*, ni s'amuser à des ba-

bagatelles, ils resolurent, suivant leur ancienne Convention, de se retirer à la Campagne & d'y passer le reste de leurs jours. Dans cette vûë, ils se marierent tous deux à peu près en même tems. *Leontin*, avec son Capital & la Dot de sa Femme, acheta une Terre de trois cens Pièces de revenu annuel, dans le voisinage d'*Eudoxe*, qui en avoit aquis une autre d'autant de mille Pièces de rente. Leurs deux Femmes accoucherent presque au même tems; celle d'*Eudoxe* d'un Garçon, & celle de *Leontin* d'une Fille; mais le dernier eut le malheur de perdre son Epouse, qui faisoit toute sa joie, & qui mourut quelques jours après la naissance de sa Fille. Il n'auroit pû survivre à cette rude séparation, si les fréquentes Visites de son Ami ne l'avoient consolé. Un jour qu'ils raisonnoient ensemble avec leur familiarité ordinaire, *Leontin* persuadé qu'il ne pouvoit lui-même donner à sa Fille une Education sortable, & *Eudoxe* convaincu qu'un Fils, qui doit hériter de grands Biens, n'est que trop exposé à prendre de mauvais plis, ils resolurent tous deux de faire un échange de leurs Enfans, c'est-à-dire, que le Garçon seroit élevé chez *Leontin* sur le pié de son Fils, & que la Petite demeureroit avec *Eudoxe* en qualité de sa Fille, jusqu'à ce que l'un & l'autre eussent ateint l'âge de discretion. L'Epouse d'*Eudoxe* assûrée que son Fils ne pouvoit jamais être mieux placé qu'avec *Leontin*, & sâchant d'ailleurs
qu'il

qu'il seroit toûjours sous ses propres yeux, fut amenée peu à peu à consentir à ce Troc. Elle prit donc Leonilla, c'est ainsi que la Petite se nommoit, & l'éleva comme sa Fille. Chacun de ces deux Amis conçut une si grande amitié pour l'Enfant qui étoit commis à ses soins, qu'il sentoit une véritable tendresse de Pere, lors même qu'il ne l'étoit que de nom. Quoi que Florio, le jeune Heritier qui demeuroit avec *Leontin*, eût beaucoup de respect & d'amitié pour son prétendu Pere, on l'instruisoit à témoigner de la joie à la vûë d'*Eudoxe*, qui de son côté alloit souvent chez son Ami, & qui, poussé par son affection naturelle, ou les régles de la Prudence, n'oublioit rien pour s'attirer l'estime & l'amitié de *Florio*. Ce jeune Garçon ne fut pas plûtôt d'un âge à connoitre les moïens de son Pere putatif, qu'il resolut de s'avancer dans le Monde par son industrie. Plein de cette idée, qui se fortifioit de jour en jour dans son Esprit, il s'apliqua, avec une ardeur extraordinaire, à tout ce que *Leontin* lui recommandoit. Ses beaux Dons naturels, soutenus & dirigez par les avis d'un si habile Conseiller, le mirent en état de faire, en peu de tems, des progrès considerables dans toutes les parties de son Education. Il n'avoit pas encore ateint l'âge de vingt ans, qu'après avoir achevé ses Etudes & fait ses Exercices à l'Academie, avec un aplaudissement general, il fut envoïé aux Colléges

en

en Droit, où très-peu de ceux qui s'atendent à hériter de grands Biens, deviennent habiles Jurisconsultes. *Florio* n'étoit pas de ce nombre; persuadé qu'avec trois cens Pièces de revenu, pour *Leontin* & lui-même, il n'y avoit pas dequoi vivre fort au large, il étudia sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût bien instruit des Loix & du Gouvernement de sa Patrie.

Je devois avertir plûtôt mes Lecteurs que *Florio*, pendant qu'il demeuroit avec son Pere putatif, étoit toûjours le bien-venu dans la Maison d'*Eudoxe*, où après avoir connu *Leonilla* dès son enfance, il en devint insensiblement amoureux. Elevé dans tous les principes de l'Honeur & de la Vertu, cette nouvelle Passion ne pouvoit que lui causer beaucoup d'inquietude. Sans espoir d'obtenir jamais une si riche Heritiere, il auroit mieux aimé soufrir la Mort, que de rien atenter par aucune voie indirecte. *Leonilla*, qui à une grande Beauté joignoit une plus grande Modestie, nourrissoit d'ailleurs un secret panchant pour *Florio*; mais elle se conduisit avec tant de prudence, qu'il ne pût jamais en soupçonner la moindre chose. Malgré le feu qui le consumoit, & qui fait toûjours plus de ravage dans un Cœur noble & vertueux, *Florio* travailloit à se munir de tout ce qui peut aider un Homme à faire fortune, & à paroitre avec éclat dans le Monde, lors qu'il reçut des ordres positifs de *Leontin* de se rendre incessamment à la Campagne. Il

n'y

n'y a nul doute qu'*Eudoxe*, charmé de la reputation que son Fils s'étoit aquise, ne brûlât d'envie de se découvrir à lui. Quoi qu'il en soit, le lendemain de son arrivée, *Leontin* lui dit qu'*Eudoxe* avoit quelque chose de la derniere importance à lui communiquer, & là-dessus il l'embrassa, les larmes à l'œuil. *Florio* ne fut pas plûtôt arrivé à la grande Maison qui étoit dans leur voisinage, qu'après les salutations de l'un & de l'autre côté, *Eudoxe* le prit par la main & le conduisit dans son Cabinet. Ce fut-là qu'il lui découvrit tout le mystere de sa Naissance & de son Education, & qu'il s'exprima en ces termes: „ Il ne me „ reste aucune autre voie de témoigner ma „ gratitude à *Leontin*, que celle de vous „ marier avec sa Fille. Par le Secret que „ je viens de vous reveler, il aura toû„ jours le plaisir d'être votre Pere, & „ *Leonilla* sera toûjours ma Fille; sa ten„ dresse filiale, quoi que mal-placée, a „ été si exemplaire, qu'elle est digne de la „ plus grande recompense que je lui puisse „ donner. Vous aurez la satisfaction de „ joüir d'un Heritage fort-honête, dont „ vous auriez perdu le goût, si vous aviez „ sû qu'il vous apartenoit. Continuez seu„ lement à le mériter comme vous avez „ fait jusques-ici. J'ai laissé votre Mere „ dans la Chambre voisine. Ses entrailles „ sont émuës à cause de vous. Elle en„ tretient *Leonilla* du même Secret que je „ viens de vous communiquer." A l'ouïe

de

de ces mots, *Florio* fut si frapé de son Bonheur, qu'il ne pût jamais ouvrir la bouche; mais abatu aux piez de son Pere, & au milieu d'un torrent de larmes, il lui baisoit les genoux & les embrassoit, lui demandoit sa benediction & lui marquoit, dans un profond silence, toute la tendresse, la soumission & la gratitude, dont il avoit le cœur plein, & qu'il lui étoit impossible d'exprimer. Enfin l'heureux Couple fut marié, & l'illustre *Eudoxe* leur donna la moitié de ses revenus. *Leontin* & *Eudoxe* passerent le reste de leurs jours ensemble, &, dans la conduite afectionnée & respectueuse que *Florio* & *Leonilla* tinrent à leur égard, ils trouverent la juste récompense, de même que les éfets naturels, du soin qu'ils avoient pris de leur Education.

L.

XXIV. DISCOURS.

Μέγα βίβλιον, μέγα κακόν.

Un gros Livre est souvent un grand Mal.

UN Auteur, qui publie ses Ecrits en un Volume, a beaucoup d'avantage sur celui qui ne donne que des Traitez séparez, & qu'une Pièce après l'autre. On ne s'atend pas à rien trouver de considerable dans un gros Volume, qu'au bout de

de quelque long Préambule ennuïeux, & de certains Lieux communs, qui disposent l'Esprit des Lecteurs à ce qui doit suivre. Que dis-je? Les Auteurs ont établi pour Maxime, qu'ils doivent se négliger quelquefois; parce que le plus severe Lecteur n'est pas toûjours atentif, & qu'il passe bien des choses à un Homme qui écrit des Ouvrages de longue haleine. C'est ce qui a donné occasion au fameux Proverbe *Grec*, que j'ai pris pour le sujet de mon Discours.

Tout au contraire, ceux qui publient leurs Pensées sur des Feuilles volantes, & pour ainsi dire par morceaux, n'ont aucun de ces avantages. Il faut qu'ils entrent d'abord en matiere, & qu'ils écrivent d'un stile vif & soutenu; à moins de cela, nos Pièces sont jettées à quartier, & l'on nous traite de fades & d'insipides: Il faut que toutes les parties de notre Discours soient bien unies ensemble, & que le Sujet en soit tout-à-fait nouveau, ou qu'il le devienne par le tour de l'expression. Si les Livres de nos meilleurs Ecrivains devoient être ainsi détaillez au Public, & que chaque Page en fût soumise au goût de quarante ou cinquante mille Personnes, il est fort à craindre qu'on n'y trouvât une infinité d'Expressions plates, de Remarques triviales, de Sujets rebatus, & de Lieux communs, qui passent en gros avec le reste. D'ailleurs, quoique certaines Feuilles volantes puissent être composées de pièces de ra-

raport, de simples Ebauches & de Projets irreguliers, on voudroit souvent que chacune enfermât une espèce de Traité, & que la solidité des Pensées ou leur abondance y supléât au défaut de la grosseur: On demanderoit que le Carâctère d'un Fantasque ou d'un Bourru y fut poussé à bout & qu'on y developât un Sujet, sans tomber dans aucune de ces Tautologies & de ces Amplifications qui se pardonnent à des Ouvrages plus étendus. La plûpart des Ecrivains de Morale suivent, dans leurs Ordonnances, la Méthode de *Galien*; leurs Medecines sont copieuses. Mais un Ecrivain d'Essais doit s'en tenir à la pratique des Chymistes, & donner à un petit nombre de goutes la vertu d'un plein Verre de Potion. Si tous les Livres étoient ainsi reduits à leur Quintessence, il y a bien de gros Ouvrages qui ne paroitroient que sur une Feuille volante: Il n'y auroit presque pas un seul in Folio: Tous les Ecrits d'un Siècle n'occuperoient que peu de Tablettes; pour ne rien dire de quelques Millions de Volumes qui s'anéantiroient absolument.

Je ne croi pas que la difficulté, qu'on trouve à fournir des Pièces détachées de la nature de celles-ci, ait empêché les Auteurs de communiquer leurs pensées au Public de la même maniere: Mais je m'étonne qu'il n'y ait que les Gazettiers & les zèlez Défenseurs des Partis qui suivent cette Méthode; comme s'il ne valoit pas mieux

mieux s'instruire dans la Sagesse & la Vertu, que dans la Politique; & aprendre quels sont les Devoirs des Peres, des Maris & des Enfans, que devenir Conseillers & Ministres d'Etat. Si les Philosophes & les grands Hommes de l'Antiquité, qui ont pris tant de peine pour l'instruction des autres, & les rendre plus sages & meilleurs qu'ils n'étoient, avoient eu l'Art de l'Imprimerie, il n'y a nul doute qu'ils ne l'eussent emploïé à distribuer ainsi leurs Leçons au Public. Nos Feuilles volantes seroient d'un grand usage, si elles ne tendoient qu'à répandre le bon Sens dans le gros du Peuple, qu'à éclairer leur Esprit, qu'à les animer à la Vertu, qu'à dissiper les chagrins d'un Cœur afligé, & qu'à délasser, par des innocens badinages, ceux qui s'apliquent à l'Etude ou à des occupations plus severes. Lors que la Connoissance, au lieu d'être enfermée dans les Livres, & cachée dans les Bibliotheques ou les Cabinets, est imposée de cette maniere au Public; lors qu'on l'examine à la rigueur dans toutes les Societez & qu'elle sert d'Entretien à toutes les Tables, je ne saurois m'empêcher de reflechir sur cet Endroit des PROVERBES, où *Salomon* dit: * *La souveraine Sagesse crie hautement* par tout; *elle fait retentir sa voix dans les ruës; elle crie dans les carrefours, là où il y a le plus de bruit, & à l'entrée des Portes; elle publie ses discours dans la Ville: Innocens*, dit-elle,

* Chap. I, 20, 21, 22.

elle, *jusques à quand aimerez-vous les sotises?* jusques à quand *les Moqueurs se plairont-ils à la Moquerie*, *& les Fous haïront-ils la Science?*

La quantité de Lettres, que je reçois des Personnes de l'un & l'autre Sexe, qui ont très-bon Sens, à ce que je puis voir par la maniere dont elles écrivent, ne m'encourage pas peu à poursuivre mon Dessein. D'ailleurs mon Libraire m'anonce que le Débit de mes Feuilles augmente de jour en jour. C'est à son instance que je continuerai mes Speculations Campagnardes jusques à la fin de ce Mois; outre que j'ai ouï dire que plusieurs Personnes en ont fait un recueil à part, aussi bien que de mes Discours sur l'Esprit, les Opera, des Points de Morale, & des Sujets qui dependent de l'Imagination ou de la Fantaisie.

Je ne suis point du tout mortifié lors que je voi quelquefois mes Pièces rejettées par des Gens qui n'ont ni Goût ni Litterature. Il y a de si épais Nuages qui obscurcissent l'Entendement de la plûpart des Hommes, qu'il est presque impossible à la Lumiere d'y penétrer. On diroit que *la nuit & les ténèbres l'envelopent de tous côtez*:

—— * Nox atra cava circumvolat umbra.

C'est à cette sorte d'Esprits bouchez que je dois apliquer la Fable de la jeune Taupe,

* *Virg.* Æneid, II. 360.

pe, qui, après avoir consulté bien des Oculistes pour remedier à la foiblesse de ses yeux, fut enfin pourvûë d'une paire de Lunettes; mais lors qu'elle voulut s'en servir, sa Mere lui dit fort sagement. „ Que les „ Lunettes pouvoient être de quelque se- „ cours aux Hommes, mais qu'elles é- „ toient inutiles à une Taupe. " Ce n'est donc pas en faveur des Taupes que je publie mes Discours journaliers.

Du reste, outre ceux qui sont Taupes par Ignorance, il y en a d'autres qui le sont par Envie. Si le Proverbe *Latin* dit, * *Qu'un Homme est un Loup à l'égard d'un autre*, on peut dire en general, qu'un Auteur est une Taupe à l'égard de son Confrere. Ils ne sauroient découvrir des beautez dans leurs Ouvrages reciproques; ils n'ont des yeux que pour observer les fautes & les méprises: Il est vrai qu'ils aperçoivent la Lumiere, comme on le dit des Animaux qui leur ressemblent, mais cette idée leur est pénible; ils ferment aussitôt les yeux, & se retirent dans une obscurité volontaire. J'ai déja surpris deux ou trois Individus de cette engeance tenèbreuse & maligne, & j'ai resolu d'en faire un Cordon, pour les produire tous enfilez dans une de mes Pièces, afin qu'ils servent d'Exemple à toutes les Taupes du même calibre.

C.

* Homo Homini Lupus. PLAUT. *Asin.* Act. II. Sc. IV. 88.

XXV. DISCOURS.

Ne pueri, ne tanta animis assuescite bella:
Neu patriæ validas in viscera vertite vires.
VIRG. Æneid. VI. 832.

Ne vous accoutumez pas dès l'enfance à de si cruelles Guerres, & n'emploiez pas vos forces à ruiner votre Patrie.

LORS que mon illustre Ami le Chevalier & moi nous entretenons de la malice des Partis, il se rapelle souvent une Avanture qui lui arriva lors qu'il étoit encore fort jeune, & qu'il y avoit une haine implacable entre les Parlementaires & les Roïalistes. Voici le Fait: Il devoit aller dans la Ruë de Sainte *Anne*, & sur ce qu'il en demanda le chemin à un Homme; celui-ci, au lieu de répondre à sa question, le traita de petit Chien de Papiste, & lui demanda qui avoit canonisé *Anne*? Pour éviter le même reproche, il voulut demander à un autre, où étoit la Ruë d'*Anne*? Mais celui-ci l'apella petit Chien galeux, &, sans lui montrer le chemin, ajouta qu'elle étoit Sainte avant qu'il fût né, & qu'elle continueroit à l'être après qu'il seroit pendu. Alors le Chevalier crut qu'il ne devoit plus repéter la même Question, & à l'entrée de chaque Ruë du voisinage, il demanda comment on l'appelloit. Cet ar-

artifice ingenieux lui servit à trouver l'endroit où il vouloit aller, sans choquer aucun des Partis. Quoi qu'il en soit, il ne raconte presque jamais cette avanture, qu'il n'y ajoute des reflexions sur les maux que les Partis causent ; sur ce qu'ils ruïnent toute sorte de bonne correspondance entre les Voisins ; qu'ils animent les honêtes Gens les uns contre les autres ; qu'ils préjudicient à la Taxe sur les terres, & qu'ils servent à la ruïne du Gibier & des Bêtes fauves.

Il n'y a pas de Jugement si terrible au Monde que cet Esprit de Division, qui sépare un Peuple en deux Corps & les rend plus opposez l'un à l'autre, que s'ils formoient au pié de la lettre deux Nations différentes. Les suites d'une pareille Discorde sont ruïneuses au suprême dégré, non seulement à l'égard des avantages qui en reviennent à l'Ennemi commun, mais aussi à l'égard des maux qu'elle produit dans le cœur de presque tous les Particuliers. L'influence en est fatale pour les mœurs & les opinions de tous les Hommes : elle renverse les idées de la Vertu, & détruit même le Sens commun.

Un violent Esprit de Parti, lors qu'il éclate dans toute sa force, produit les Guerres civiles & le Carnage ; & lors qu'il est retenu dans ses plus grandes bornes, il ne fait aucun scrupule des Mensonges, des Médisances, des Calomnies, ni des Injustices. En un mot, il remplit une Nation

de Fiel & de Rancune, & il étoufe jusques aux semences de la Bonté, de la Compassion & de l'Humanité.

Plutarque dit très-bien, „qu'on ne doit „ pas se permettre de haïr même ses Enne- „ mis, parce, ajoute-t-il, que si vous en „ venez-là une fois, cette Passion s'élevera „ ensuite d'elle-même dans votre cœur; si „ vous haïssez vos Ennemis, vous con- „ tracterez une méchante habitude, qui „ tournera insensiblement au préjudice de „ vos Amis, ou des Personnes qui vous „ sont indiférentes.“ Je pourrois demontrer ici que ce Précepte de Morale, qui attache la malignité de la Haine à la Passion même, & non pas à son Objet, quadre admirablement bien avec cette grande Maxime qui fut dictée aux Hommes plus d'un Siècle avant que ce Philosophe écrivît; mais au lieu d'insister sur cet accord qui saute aux yeux, je remarquerai, plein d'une vive douleur, qu'il y a bon nombre d'honêtes Gens parmi nous que les Principes de Parti animent les uns contre les autres, & les aigrissent d'une maniere, qui me paroit incompatible avec les lumieres de la Raison ou les préceptes de l'Evangile. Il n'y a rien de si spécieux que le zèle pour la Cause du Public, ni qui soit plus propre à nourrir, dans le cœur des Personnes vertueuses, certaines Passions, que leur interêt particulier n'y auroit jamais excitées.

Si

Si cet Esprit de Parti a un si mauvais effet sur les Mœurs, il a de même une influence très-maligne sur l'Entendement. Nous voïons souvent qu'une miserable Feuille volante ou qu'une Brochure insipide est élevée jusques aux nuës, par ceux qui sont dans les Principes de l'Auteur, & qu'une excellente Pièce est quelquefois ravalée jusqu'à terre, par ceux qui sont d'un Parti opposé à celui de l'Ecrivain. Tout Homme animé de cet Esprit est presque incapable de discerner les Fautes ou les Beautez réelles. Un Homme de mérite, qui a d'autres Principes que nous, ressemble à un Objet qu'on regarde à travers différens Milieux, & qui paroit courbe ou rompu, quoi qu'il soit bien droit & entier en lui-même. De là vient qu'il n'y a presque pas une seule Personne de marque dans la *Grande Bretagne*, à qui l'on n'attribue deux Caractères aussi opposez l'un à l'autre que la Lumiere & les Ténèbres. Le Savoir & l'Erudition soufre sur tout de ce malheureux Préjugé, qui regne aujourd'hui entre les Personnes de tous les Rangs & de tous les Ordres dans la Nation *Britannique*. Si les Hommes se rendoient autrefois illustres dans les savantes Societez, dont ils sont Membres, par leurs talens extraordinaires, ils s'y distinguent aujourd'hui par la chaleur & la violence avec laquelle ils épousent leurs diférens Partis. On estime les Livres par les mêmes considerations: Un Ecrit chargé de grosses injures & de fades rail-

railleries passe pour une bonne Satire, & l'on traite d'éloquent & de bien tourné un Amas confus des Idées qui regnent dans un certain Parti.

Il y a une espèce de Sophisme qui est mis en usage des deux côtez, & qui se reduit à prendre pour une Vérité incontestable tout ce qu'on a jamais raporté de scandaleux à l'égard d'une Personne, & à bâtir là-dessus des Speculations aussi mal-fondées. Des Calomnies, dont on n'a jamais donné aucune preuve, ou qu'on a souvent refutées, sont les Demandes ordinaires de ces infames Barbouilleurs, sur lesquelles ils procedent comme sur des Axiomes que tout le monde admet, quoi qu'ils sâchent dans le fond de leur ame qu'elles sont fausses, ou pour le moins très-douteuses. Lors qu'ils ont jetté ces ridicules Fondemens, on ne doit pas s'étonner que l'Edifice qu'ils y élevent leur quadre si bien à tous égards. Si cette indigne pratique de nos jours dure plus long-tems, la Gloire & l'Infamie ne feront plus des Motifs qui engagent les Hommes à s'aquiter de leur devoir.

Tous les Gouvernemens ont de certains Périodes, où cet Esprit d'inhumanité prévaut. L'*Italie* se vit long-tems déchirée par les *Guelphes* & les *Gibelins*, & la *France* par les Amis & les Ennemis de la Ligue: Mais un Homme est bien malheureux d'être né dans une Saison si pleine d'orages & de tu-

multe.

multe. Il y a de certains Esprits ambitieux, turbulens & rusez, qui causent toutes ces Factions, & qui sous le beau prétexte de l'intérêt du Public, entraînent dans leur Parti un grand nombre de Personnes bien intentionnées. Combien d'honêtes Gens ne voit-on pas, qui nourrissent des pensées peu charitables & inhumaines, par un zèle mal-entendu en faveur de l'Etat? Quelles cruautez & quelles avanies n'exerceroient-ils pas contre ceux d'un Parti opposé, qu'ils honoreroient de leur estime, si, au lieu de les envisager sous l'idée qu'on leur en donne, ils les connoissoient tels qu'ils sont en eux-mêmes? C'est ainsi que des Hommes de la plus grande probité embrassent des erreurs criminelles & de honteux préjugez, & qu'ils deviennent méchans par le plus noble de tous les Principes, je veux dire l'Amour de la Patrie. Je ne saurois m'empêcher de raporter ici le Proverbe *Espagnol*, qui dit, Que *nous serions tous d'accord, s'il n'y avoit ni Fous ni Fripons dans le Monde.*

Pour moi, je souhaiterois de bon cœur que tous les honêtes Gens se voulussent liguer ensemble, pour se maintenir contre les éforts de ceux qu'ils regardent comme leurs Ennemis capitaux, à quelque Parti qu'ils se joignent. S'il y avoit un tel Corps de bonnes Troupes reglées, on ne verroit jamais les plus scelérats de tous les Hommes élevez à de grands Emplois, parce qu'ils sont utiles à un Parti; ni les plus illustres negligez, parce qu'ils sont au des-

sus de toutes ces indignes Pratiques qui les rendroient agréables à leur Faction. Alors nous discernerions le moindre Galeux qu'il y auroit dans le Troupeau, & nous lui donnerions la chasse, quelque terrible & robuste qu'il parût: D'un autre côté, nous mettrions à couvert l'Innocence oprimée, & nous défendrions la Vertu, quoi qu'exposée au Mépris ou à la Satire, à l'Envie ou à la Calomnie. En un mot, nous ne traiterions plus nos Concitoïens de *Whigs* ou de *Toris*; mais l'Homme de mérite seroit notre Ami, & le Perfide notre Ennemi.

C.

XXVI. DISCOURS.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.
VIRG. Æneïd. X. 108.

Que ce soit un Troïen *ou un* Rutule, *je ne les distinguerai pas l'un de l'autre.*

JE viens d'insinuer que les honêtes Gens de tous les Partis devroient former entre eux une espèce de Ligue, pour servir à leur propre défense & à l'attaque de leurs Ennemis communs. Dans cette vûë, le Corps de Troupes reglées devroit agir sans avoir aucun égard que pour la Verité & la Justice, & se dépouiller de ces petites animositez qui regnent dans tous les Partis. Voici d'ailleurs un Formulaire, auquel je voudrois

drois qu'ils souscrivissent tous, & qui exprime leurs intentions de la maniere la plus simple & la plus nette.

„ Nous soussignez protestons solemnellement que nous croïons en conscience „ que deux & deux font quatre; & que „ nous prendrons pour notre Ennemi tout „ Homme qui voudra nous persuader le „ contraire. Nous sommes aussi resolus „ de maintenir, au peril de tout ce que „ nous avons de plus cher au Monde, que „ six sont moins que sept en tout tems & „ en tous Lieux; & qu'au bout de trois „ ans dix ne seront pas au delà de ce qu'ils „ sont aujourd'hui. Nous déclarons outre „ cela que notre ferme resolution est d'apeller toute notre vie noir ce qui est noir, „ & blanc ce qui est blanc; que nous nous „ opposerons, en toute sorte de rencontres, au péril de nos Biens & de nos Vies, „ à tous ceux qui, dans aucun jour de l'année, apelleront noir ce qui est blanc, ou „ blanc ce qui est noir.

S'il y avoit une pareille Association d'honêtes Gens, qui, sans aucun égard pour les Emplois, tâcheroient d'extirper tous ces Zèlateurs furieux, disposez à sacrifier la moitié de leur Patrie à la vangeance & aux intérêts de l'autre, de même que tous ces infames Hypocrites, qui ne cherchent que leur avantage, sous prétexte du Bien public; avec tous ceux qui ménent une vie dereglée & abominable, soit qu'ils adhérent à l'un ou à l'autre Parti, & qui n'ont pour

 tout

tout mérite qu'une soumission aveugle aux ordres de leurs Conducteurs; si cela étoit, dis-je, nous verrions bientôt éteindre ce violent Esprit de Parti, qui, avec le tems, peut nous exposer à la risée & au mépris de toutes les Nations qui nous environnent.

Un Membre de cette Societé, qui s'occuperoit ainsi à faire place au vrai Mérite, par le soin qu'il prendroit d'attaquer & de renverser toutes ces Personnes indignes & dépravées qui s'élevent quelquefois aux plus hautes Charges de l'Etat, & cela sans aucune vûë à son intérêt particulier, ne rendroit pas un petit service à sa Patrie.

Je me souviens d'avoir lû dans *Diodore de Sicile*, qu'il y a un petit Animal fort actif, qu'il apelle, si je ne me trompe, **Ichneumon*, qui cherche toûjours les Oeufs du Crocodile, & qui les casse. Cet Instinct est d'autant plus remarquable, que l'*Ichneumon* ne se nourrit pas de la substance de ces Oeufs, & qu'il ne lui en revient aucun avantage. Mais sans le travail continuel de cet industrieux Animal, l'*Egypte*, à ce que dit l'Historien, seroit pleine de Crocodiles; parce que les Gens du Païs sont si éloignez de les détruire, qu'ils les adorent comme une Divinité.

Si nous examinons la conduite des Factieux ordinaires, nous trouverons que bien loin de ressembler à ce petit Animal desin-

* C'est une espèce de Blaireau, mais plus menu.

intéressé, ils suivent plûtôt l'exemple de ces *Tartares* sauvages, qui cherchent à se défaire d'un Homme revêtu de grandes & belles qualitez, dans la pensée qu'après sa mort, tout son Mérite, de quelque Emploi qu'il le rendît capable, se transporte à celui qui l'a immolé.

On peut déja voir, par quelques uns de mes Discours, que j'ai travaillé de toutes mes forces à éteindre ce malheureux Esprit de Faction, qui éclate avec la même violence dans tous les Partis; & je me sens d'autant plus animé à rendre quelque service à cet égard, s'il y a moïen, qu'il infeste la Campagne plus que la Ville. Il contracte ici une espèce d'air brutal & de ferocité rustique, dont les Gens accoutumez à des manieres plus polies sont tout-à-fait incapables. Il s'étend jusques aux Reverences & aux coups de Chapeau, & en même tems que les Chefs des Partis gardent un Exterieur civil les uns envers les autres, & qu'ils se font tous les jours des honêtetez, leurs Emissaires, qui sont répandus dans ces Quartiers, ne veulent pas se trouver ensemble à un Combat de Coqs. Cette Humeur farouche est la source de plusieurs Rendez-vous périodiques, où l'on ne voit que des Maquignons *Whigs*, ou des Chasseurs *Toris*; pour ne rien dire d'une infinité d'Imprécations, de Rebufades & de Murmures qu'elle produit aux Assises qui se tiennent tous les trois Mois.

Je ne sai si j'ai remarqué dans quelcun de

de mes Discours précedens, que mes deux Amis les Chevaliers *Roger de Coverly* & * *André Freeport* ont des principes opposez; que le premier est pour l'intérêt de ceux qui possedent les terres, & l'autre pour ceux qui ont l'argent monnoïé. Mais ils sont l'un & l'autre si moderez à cet égard, qu'ils ne passent jamais au delà des bornes d'une agréable raillerie, qui sert même souvent à divertir le reste de nos Confreres. Quoi qu'il en soit, je trouve que le Chevalier *de Coverly* est plus zèlé *Tory* à la Campagne qu'à la Ville; ce qui lui est absolument nécessaire, à ce qu'il m'a confié à l'oreille, pour maintenir son crédit. Dans tout notre voïage de *Londres* à sa Maison de Campagne nous ne bûmes pas un seul verre de vin à un Cabaret *Whig*; ou si le Cocher s'arrêtoit par hazard à quelque Lieu suspect, un des Valets du Chevalier ne manquoit pas de venir joindre son Maître au grand galop, pour lui dire à l'oreille que dans la derniere Election l'Hôte avoit donné sa voix contre un tel. Cette Politique nous engagea souvent à être mal-regalez & pour la Table & pour le Lit; mais nous ne cherchions pas tant les bons Cabarets que certains Cabaretiers; & pourvû que les Principes de l'Hôte fussent à la mode, nous ne regardions pas de fort près aux méchans vivres qu'il nous donnoit. Ce qu'il y avoit de plus

* Voïez Tome I. p. 12.

plus rude, c'est que plus l'Hôte passoit pour zèlé, plus nous étions mal-traitez; bien persuadé que ses Amis se contenteroient de sa maigre chere & de ses Lits durs. Aussi, pendant que nous fumes sur la route, je tremblois toutes les fois que nous entrions dans une Hôtelerie, dont le Chevalier m'avoit dit que le Maître étoit un honête Homme.

Depuis mon arrivée à la Campagne, je voi tous les jours de nouveaux Exemples de cette bassesse qui est ordinaire à l'Esprit de Parti. Je me trouvai l'autre jour sur le Boulingrin d'une Ville du voisinage, où les Gentilshommes d'un certain Parti se rendent une fois la semaine, & j'y remarquai un Etranger, qui avoit l'air & les manieres au-dessus du Commun; mais je fus bien surpris de voir que Personne ne vouloit gager avec lui, quoi qu'il fût très-beau Parieur. On me dit ensuite que dans une Séance de Parlement il n'avoit pas donné sa voix comme on l'auroit souhaité, & que c'étoit pour cela qu'il n'y avoit pas un seul Homme sur le Boulingrin qui voulût avoir la moindre correspondance avec lui, non pas même pour gagner son argent.

Entre tous les Exemples de cette nature qui fourmillent ici, je n'en dois pas oublier un qui me regarde moi-même. Mr. *Wimble* racontoit l'autre jour bien des choses étranges, qu'il avoit aprises, je ne sai où, d'un certain grand Seigneur; & sur ce que je le regardai fixement, comme

une Personne étonnée d'aprendre à la Campagne des choses, dont on n'avoit jamais dit un seul mot en Ville, Mr. *Wimble* abandonna le fil de son Discours; mais à l'issuë du Diner, il demanda tout bas à mon Chevalier, s'il étoit bien assûré que je n'étois pas un Fanatique.

Je suis penétré d'une vive douleur à la vûë de cet Esprit de Division qui éclate à la Campagne; non seulement en ce qu'il détruit la Vertu & le Sens commun, & qu'il nous rend en quelque maniere cruels les uns envers les autres; mais en ce qu'il perpétue nos Animositez, qu'il élargit nos Brêches, & qu'il transmet nos Passions & nos Préjugez à la Posterité. Pour moi, je fremis quelquefois, dans la crainte d'entrevoir les semences d'une Guerre civile au milieu de nos Dissensions, & je ne saurois m'empêcher de plaindre par avance les miséres & les calamitez de nos enfans.

C.

XXVII. DISCOURS.

—— —— O quantum est in rebus inane!

PERS. Sat. I. 1.

Que de vuide dans les choses de ce monde!

A L'arrivée de la Poste ici, nous avons accoutumé de nous ranger au-

autour d'une Table & de boire le Caffé pendant que notre vieux Chevalier nous lit, à haute voix & les Lunettes sur le nez, le Manuscrit de * *Dyer*, & qu'il sourit de tous ces petits traits satiriques, dont l'Auteur assaisonne presque toûjours ses Nouvelles. Je lui communique ensuite les Pièces qu'on m'adresse en qualité de SPECTATEUR, & je vais publier, à sa requisition, une Lettre qu'il a fort aprouvée. La voici.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Après avoir diverti la Ville aux dé-„ pens de la Campagne, un Mois entier „ ou peu s'en faut, il est juste que la Cam-„ pagne ait sa revanche. Depuis que vous „ n'êtes plus avec nous, les Belles sont „ devenues fort extravagantes. Leurs Ju-„ pes, qui commençoient à se gonfler & „ à s'élargir avant votre départ, forment „ aujourd'hui un Contour prodigieux, qui „ augmente de jour en jour: En un mot, „ depuis que nos Dames ne se trouvent „ plus sous votre inspection, il n'y a pas „ moïen de les retenir dans aucunes bor-„ nes. Vous les avez louées un peu trop „ tôt sur la modestie de leurs Coiffures; „ du moins, comme l'Humeur peccante „ dans un Malade est souvent chassée d'un „ endroit dans un autre, la superfluité de „ leurs ornemens, au lieu d'être tout-à-fait

* Fameux Nouvelliste de *Londres*.

„ fait bannie, ne semble avoir passé que de „ la tête vers les parties basses. Elles ont „ aquis en largeur ce qu'elles avoient „ perdu en hauteur, & contre toutes les „ régles de l'Architecture, elles élargissent „ le Fondement lors qu'elles diminuent „ l'Edifice. Si, semblables aux Haque- „ nées d'*Espagne*, le Vent les rendoit en- „ ceintes, elles ne pouvoient jamais s'avi- „ ser d'une meilleure Invention. Mais il „ n'y a Personne qui nous ait apris jus- „ ques-ici l'usage particulier de ces Jupes, „ ni qu'elles renferment autre chose que „ les moins amples: de sorte que nous „ sommes fort embarrassez à découvrir le „ but auquel on les destine.

„ Les Dames insistent, pour la défense „ de ces Jupes, sur ce qu'elles sont legeres, „ & propres pour la Saison; mais ce n'est „ qu'un prétexte, & une ruse, puis que „ tout le monde sait que, depuis bien des „ années, nous n'avions pas eu des cha- „ leurs si moderées que nous en avons cet „ Eté, & qu'ainsi la chaleur dont elles se „ plaignent ne vient pas de l'air. Ce n'est „ pas tout, je demanderois volontiers à ces „ Dames si délicates, pourquoi elles au- „ roient plus besoin de fraicheur que n'en „ ont eu leurs Meres.

„ Je trouve plusieurs Personnes specula- „ tives qui croient que, depuis quelque tems, „ notre Sexe est devenu fort hardi, & que ces „ Jupes garnies de Cercles de baleine sont „ mises en usage pour nous tenir éloignez.

„ Il

„ Il eſt certain que l'Honeur d'une Fem-
„ me ne ſauroit être mieux retranché que
„ par ce nombre de Cercles, à quelque
„ diſtance les uns des autres, au milieu
„ d'une ſi grande varieté d'Ouvrages de
„ dehors, & de Lignes de circonvallation.
„ Une Dame ainſi revêtue de baleine eſt
„ en ſûreté contre les aproches d'un Bru-
„ tal, qui pourroit auſſi bien prétendre fai-
„ re l'amour dans une Cuve à la maniere
„ du Chevalier *George Etheredge*, qu'au
„ milieu de tant de Cercles.

„ Il y a des Hommes ſuperſtitieux, qui
„ regardent la Jupe environnée de Cercles
„ comme une eſpèce de Prodige. Quel-
„ ques uns croient qu'elle préſage la Chu-
„ te du Roi de *France*, appuïez ſur ce que
„ le Vertugadin parut en *Angleterre* un peu
„ avant la ruïne de la Monarchie d'*Espa-*
„ *gne*. D'autres s'imaginent qu'elle prédit
„ des Batailles & du Carnage, & qu'elle
„ eſt d'une influence auſſi maligne que la
„ queuë d'une Comète. Pour moi, je
„ panche fort à croire qu'elle nous anonce
„ des Multitudes qui vont entrer au Mon-
„ de, bien loin d'en ſortir.

„ La premiere fois que je vis une Da-
„ me avec une de ces Jupes, je ne pûs
„ m'empêcher de la blâmer en moi-mê-
„ me, de ce qu'elle s'expoſoit dans les
„ Ruës lors qu'elle étoit *ſi proche de ſon*
„ *terme*; mais je me deſabuſai bientôt de
„ mon Erreur lors que toutes les autres
„ Dames à la Mode parurent *auſſi avan-*
„ *cées*

„ *cées* qu'elle. La plûpart des Gens croient „ que certaines Femmes rusées ont enlacé les autres dans leurs Cercles, afin de „ les rendre complices de leur propre „ Honte qu'elles vouloient cacher, & d'éviter par ce moïen la Critique du Public ; à l'exemple de ces Genéraux prudens qui engagent quelquefois deux ou „ trois douzaines de leurs Amis à s'habiller „ de même qu'eux, pour n'être pas seuls en „ bute aux attaques particulieres de l'Ennemi. La Jupe gonflée renverse toutes „ les Distinctions; elle met à niveau & sur „ la même base la Mere avec sa Fille, les „ Vierges & les Matrones, les Femmes „ mariées & les Veuves. Cependant j'ai „ un véritable chagrin de voir tant d'innocentes Vierges d'une belle taille si boursouflées, & se dandiner en marchant „ comme de Femmes grosses.

„ Si cette Mode gagnoit les Femmes „ du Commun, il n'y auroit presque pas „ moïen de passer dans nos Ruës. Il y a „ déja plusieurs Eglises considerables qui „ se trouvent fort resserrées, & si la Mode s'étend plus loin, il est à craindre „ que bon nombre de nos Artisanes ne „ soient obligées d'aller chercher place „ dans les Conventicules. D'un autre côté, si les Hommes, indignez de cette „ extravagance des Femmes, s'avisoient „ de porter des Chausses de Page, un „ Homme & sa Femme rempliroient tout „ un Banc.

„Vous

„ Vous savez, Monsieur, qu'*Alexandre* le Grand, dans son Expedition aux „ *Indes*, fit enterrer diverses Armures, qui „ étoient de beaucoup trop grandes pour „ aucun de ses Soldats, afin de donner à „ la Posterité une haute idée de sa Personne, & de leur insinuer qu'il avoit commandé une Armée de Géans. Je ne „ doute pas que si une de nos Jupes à la „ Mode vient à être deposée dans quelque „ Armoire de Curiositez, & qu'on l'y „ trouve au bout de quelques Générations, „ elle ne plonge dans la même erreur ceux „ qui viendront après nous; à moins qu'ils „ ne manquent de respect pour leurs Bisayeules, & qu'ils ne s'imaginent qu'elles „ se rendoient monstrueuses afin de paroitre aimables.

„ Lors que j'examine cette *Lanterne* de „ nouvelle fabrique, & que je l'envisage „ de tous les côtez, je ne puis que me rapeller cet ancien Philosophe qui, après „ avoir parcouru un Temple en *Egypte*, „ & cherché l'Idole qu'on y adoroit, découvrit à la fin un petit Singe noir enchassé au milieu de ce vaste Edifice; sur „ quoi il se recria, au grand scandale des „ Adorateurs, *Est-il possible qu'un si magnifique Palais serve à loger un si ridicule Habitant!*

„ Quoi que vous aïez pris la resolution, * dans un de vos Discours, de ne descen-

* Voïez Tome I, Disc. XII. p. 72.

„ descendre point jusqu'au détail des A-
„ justemens, je me flate que, dans une
„ occasion si extraordinaire, vous ne ju-
„ gerez pas le beau Sexe indigne de vos
„ soins, & que vous viendrez au plûtôt le
„ tirer de l'embarras des Cercles qui l'en-
„ vironnent, & le guérir d'une Maladie à
„ la mode qui le tyrannise. Je ne doute
„ presque pas que la Jupe ne se retrécisse
„ d'elle-même d'abord que vous paroitrez
„ en Ville, ou que du moins un Trait de
„ votre Plume ne l'oblige à se resserrer,
„ comme la Sensitive se ferme quand on
„ la touche. Du reste vous obligerez par-
„ là bon nombre de Personnes qu'un Pro-
„ dige si nouveau remplit d'épouvante &
„ d'éfroi, & en particulier celui qui est,
„ &c.

C.

XXVIII. DISCOURS.

——— ——— ——— Concordia discors.
HOR. L. I. Epist. XII. 19.

C'est une Concorde discordante.

LEs Femmes sont d'un naturel plus gai & plus enjoué que les Hommes; mais je ne saurois déterminer si cela vient de ce que leur sang est plus rafiné, ou de ce que leurs fibres sont plus délicates, & leurs esprits animaux plus legers & volatils; ou s'il n'y auroit

roit pas, comme d'autres se l'imaginent, une espèce de Sexe à l'égard de l'Ame. Quoi qu'il en soit, la vivacité est le don des Femmes, & l'air grave est le partage des Hommes. Ainsi, de l'un & de l'autre côté, l'on devroit se tenir en garde contre le panchant de la Nature, afin qu'il ne les domine pas trop, & qu'il ne les fasse point sortir des bornes de la Raison. Cet excès ne manque jamais d'arriver, si l'un afecte un Caractère de rigueur & de severité dans toutes ses paroles & ses actions, & l'autre un air libre & badin. Les Hommes ne doivent pas s'abandonner à une espèce de Philosophie sauvage, ni les Femmes à une Galanterie imprudente. Lors qu'on n'observe pas ces précautions, l'Homme degenére souvent en Cynique, & la Femme en Coquette; l'Homme devient triste & de mauvaise humeur, la Femme impertinente & quinteuse.

Nous pouvons conclure de-là, que l'Homme & la Femme ont été créez pour servir de Contrepoids l'un à l'autre, afin que les peines & les fatigues du Mari pûssent être adoucies par la bonne humeur & la vivacité de la Femme. Lors que ces choses se trouvent bien mêlées ensemble, la Vigilance & la Gaieté se donnent toûjours la main; & la Famille, comme un Vaisseau équipé de tout son attirail, ne manque jamais ni de Voilure ni de Balast.

Puis que je me trouve à la Campagne, il faut que j'en tire mes Allusions, & que je

je dise, avec les Naturalistes, qu'entre les Oiseaux il n'y a que les Mâles qui chantent, qu'ils commencent à gazouiller un peu avant qu'ils aient des Petits, & qu'ils cessent un peu après; que, pendant que la Fémelle couve ses œufs, le Mâle se poste d'ordinaire sur quelque branche voisine, d'où il l'amuse & la divertit par ses doux accens tout le tems qu'elle est occupée à ce devoir.

Mais le Contract des Oiseaux ne dure que jusqu'à ce qu'il en resulte une Couvée, & que leurs Petits ont les moïens de pourvoir à leur subsistance; de sorte que les fatigues & les soins de l'état du Mariage, s'il m'est permis d'emploïer ce terme à leur égard, tombent principalement sur la Fémelle. Il n'en est pas ainsi de notre Espèce; comme le Mari & la Femme sont unis pour toute leur vie, & que le gros du Fardeau repose sur le premier, la Nature a donné à la Femme toutes les petites manieres douces, flateuses & obligeantes, capables de rejouïr son Associé & de l'animer à travailler avec ardeur pour l'entretien de sa Famille, & l'éducation de leurs Enfans. Du reste, on ne doit pas entendre ceci au pié de la lettre, puis que les mêmes devoirs regardent souvent l'un & l'autre Partie; mais il faut l'entendre plûtôt du but que la Nature semble avoir eu en general dans les différentes inclinations qu'elle a distribuées aux deux Sexes.

D'ailleurs, quelque raison qu'il y aît
pour

pour cette diverſité, ſi nous obſervons de près la conduite du beau Sexe, nous trouverons qu'elles aiment mieux s'aſſocier avec une Perſonne de cette Humeur badine & volage qui leur eſt naturelle, qu'avec ceux qui ſeroient en état de la moderer & d'y joindre un contrepoids. C'eſt une Plainte fort ancienne, que le Badin l'emporte auprès d'elles ſur l'Homme de bon ſens. Lors que vous verrez un Eſtafier, qui parle à haute voix, à tort & à travers, d'une gaieté inſipide, & qui éclate de rire à tout bout de champ, dites à coup ſûr que c'eſt un Favori des Dames: Le bruit, les airs badins & les manieres empreſſées ſont des Vertus auxquelles il leur eſt impoſſible de reſiſter. En un mot, la Paſſion d'une Femme pour un Homme n'eſt autre choſe que l'Amour propre tourné ſur un autre Objet: Elle ſouhaiteroit que l'Amant devint Femme à tous égards, pourvû qu'il ne changeât pas de Sexe. Auſſi * *Dryden* a-t-il lâché, contre les Femmes de cette humeur, un trait ſatirique & bien délicat, lors qu'il leur fait dire, dans une de ſes Pièces, *Notre Sexe étourdi ſe laiſſe prendre à l'exterieur & à la bagatelle; il ſe cherche & s'admire lui-même dans les Hommes.*

C'eſt une ſource infinie de calamitez pour les Femmes, qui ſe joignent ſouvent à des Hommes qu'elles trouvent auſſi aimables qu'elles; ou s'il arrive par haſard qu'ils ſoient de bonne humeur, ils ne ſervent

* Voïez Tome I. p. 294, &c.

vent qu'à dissiper leur Bien, qu'à irriter leurs Folies, & qu'à redoubler leurs indiscretions,

La même Vivacité ne leur est pas moins fatale après qu'avant le Mariage: Elle dépeint à leur Imagination le Mari prudent & fidèle comme un honête Animal domestique; & tourne leurs pensées sur le Gentilhomme bien fait & poli, qui sait rire, chanter, & se mettre d'une maniere beaucoup plus galante.

Si cette humeur badine & volage fait égarer la plûpart des Femmes dans le choix de leurs Amans & la conduite qu'elles tiennent envers leurs Maris; on peut dire qu'elle est d'une influence très-pernicieuse pour leurs enfans, qui sont instruits à rechercher toutes ces grandes & sublimes qualitez qui paroissent si agréables à leur Mere. Elle est charmée de voir dans son Fils ce qu'elle admiroit dans son Amant, & contribue ainsi de toutes ses forces à se perpetuer elle-même dans une indigne Posterité.

Nous voïons un Exemple bien naïf de cette sorte de Femmes dans la plus jeune des *Faustines*. Quoi qu'elle eût épousé *Marc Aurele*, un des plus grands, des plus sages & des meilleurs Princes qui eut jamais gouverné l'Empire *Romain*, elle trouvoit un simple Gladiateur beaucoup plus aimable: Aussi prit-elle tant de soin d'élever son Fils *Commode* d'une maniere qui répondit à cette idée, que lors qu'il fut monté

monté ſur le trône de ſon Pere, il devint le plus cruel & le plus infame de tous les Tyrans ; qu'il ſe batoit avec les Gladiateurs & qu'il ſe divertiſſoit à leur caſſer la tête. Il avoit ſi peu de goût pour la belle Gloire, que dans pluſieurs de ſes Médailles & de ſes Statues, qu'on voit encore aujourdhui, il eſt repreſenté ſous la figure d'un *Hercule*, armé d'une Maſſue & couvert d'une Peau de Lion.

Toutes mes reflexions ſur cet article doivent leur origine au Caractère d'un Gentilhomme & de ſa Femme, qui demeurent à quelques Milles de la Maiſon de mon Chevalier. La Femme eſt une vieille Coquette, qui ſoupire toûjours après les divertiſſemens de la Ville ; & le Mari eſt un Ruſtre de mauvaiſe humeur, qui gronde & fronce le ſourcil à l'ouïe du ſeul nom de *Londres*. L'Epouſe eſt d'une Afectation ridicule, & l'Epoux d'une Brutalité inconcevable. La Dame hait le chant de l'Alouette & du Roſſignol ; elle ne peut ſoufrir la longueur ennuïeuſe des Jours de l'Eté, & s'évanouït presque à la vûë de l'ombre des Bois & du cryſtal des Ruiſſeaux ; le Monſieur admire qu'on puiſſe trouver quelque goût aux ſotiſes de la Comédie & de l'Opera, & depuis le matin jusqu'au ſoir, il ſe moque des Habits chamarrez du Damoiſeau & du Courtiſan. Leurs Enfans ſont élevez dans ces diférentes idées que l'un & l'autre leur donnent. Les Garçons ſuivent le Pere autour de ſes

Champs, de ses Prairies & des Bois, pendant que les Filles s'exercent à lire des Volumes entiers de Lettres Amoureuses & de Romans à leur Mére. De là vient que les Filles regardent leur Pere comme un gros Païsan, & que les Garçons prennent leur Mere pour ce qu'elle est.

Quelle différence n'y a-t-il pas de cette conduite à celle d'*Ariste* & d'*Aspatie*? L'innocente Vivacité de l'une est moderé par la douce Gravité de l'autre. La Femme devient plus sage par les Discours du Mari, & le Mari de meilleure humeur par la Conversation de la Femme. *Ariste* ne seroit pas si aimable sans son *Aspatie*, ni *Aspatie* si estimée sans son *Ariste*. Leurs Vertus sont confondues dans leurs Enfans, & répandent dans toute la Famille un esprit continuel de bienveillance, de douceur & de satisfaction.

C.

XXIX. DISCOURS.

—— Ipsæ rursus concedite Sylvæ.
VIRG. Ecl. X. 63.

Bois & Forêts, permettez-moi de me retirer.

IL est ordinaire à un Homme qui aime la Chasse, de courir quelquefois sur les terres de son Voisin, pour épargner le Gibier qui se trouve dans les siennes. Mon Ami

Ami le Chevalier est de ce nombre, & il s'écarte presque toûjours à deux ou trois Milles de sa Maison, avant que de faire lever une Perdrix ou un Lièvre, bien convaincu que, s'il n'en trouve pas à cette distance, il aura dequoi se divertir au retour. De cette maniere, le Gibier, qui est plus à sa portée, croît & multiplie; outre que la Chasse est plus agréable, lors qu'il y a moins de Gibier, ou qu'il n'abonde pas jusqu'à confondre les Chasseurs, & à interrompre le Divertissement. C'est à cause de cela même que les Gentilshommes de la Campagne, à l'exemple du Renard, ne chassent gueres près de leurs Gîtes.

J'ai suivi presque la même ruse depuis un Mois que j'ai abandonné la Ville, ce Champ si fertile en Gibier propre aux Chasseurs de mon espèce, pour aller tenter fortune à la Campagne, où j'ai lancé quelque Gibier, que j'ai poussé à bout, avec assez de plaisir pour moi-même, & de satisfaction, à ce que je croi, pour les autres. Cependant il faut que j'emploie ici beaucoup d'industrie pour faire lever quelque chose qui soit de mon goût, au lieu qu'en Ville, occupé à poursuivre un Caractère, je me vois presque aussitôt croisé par un autre, & il y a une si grande variété d'étranges Créatures parmi les deux Sexes, que leurs traces se confondent & interrompent la Chasse. Mon plus grand embarras à la Campagne est de trouver du Gibier, & en Ville de le bien choisir. Quoi qu'il en

ſoit, après avoir donné un Mois de relâche à *Londres* & à *Westminster*, je me flate d'y trouver, à mon retour, quantité de nouveau Gibier.

Il eſt ſans doute bien tems que je renonce à la Campagne, puis que tout le voiſinage s'inquiete pour ſavoir quel eſt mon Nom & mon Caractère. J'aime la ſolitude, je ſuis d'une humeur taciturne & un peu ſingulier dans mes manieres; cela ſufit pour exciter la curioſité de tout le monde.

On a d'ailleurs ici des idées bien différentes de ma Perſonne; les uns me prenent pour un franc Orgueilleux, les autres pour un Homme fort modeſte, & la plûpart me taxent de Miſanthrope ou de Mélancôlique. Mr. *Wimble*, à ce que mon Ami le Sommelier m'a dit, craint beaucoup que j'aie tué quelcun, parce qu'il me voit ſouvent tout ſeul, & que je ne dis mot en Compagnie. Les Païſans me ſoupçonnent d'être un Magicien, & ſur ce qu'ils ont apris que j'avois rendu viſite à *Marie* * *White*, quelques-uns croient que le Chevalier m'a amené ici exprès, pour guérir cette vieille Femme, & délivrer le Païs de ſes Enchantemens. De ſorte que le Titre qu'on me donne, dans une partie du Voiſinage, eſt ce qu'on appelle ici un *Sorcier blanc*.

Un Juge de Paix, qui demeure à cinq Milles d'ici, & qui n'eſt pas du Parti de mon Che-

* Ce mot ſignifie *blanc*.

Chevalier, a insinué deux ou trois fois à sa Table, qu'il craint beaucoup que Mr. *de* COVERLY n'entretienne un Jesuite dans sa Maison, & que les Gentilshommes de la Campagne feroient bien de m'obliger à rendre compte de ma Personne.

D'un autre côté, quelques Amis du Chevalier apréhendent que ce bon Vieillard ne s'en laisse imposer par un fin Matois; & qu'accoutumé à voir en Ville toute sorte de Gens, il n'aît amené avec lui quelque miserable *Whig*, qui est de mauvaise humeur, & n'a pas le mot à dire, parce qu'il a perdu son Emploi.

Telles sont les diférentes idées qu'on se forme sur mon chapitre, en sorte que les uns me taxent de Personne mal intentionnée, ou de Prêtre Catholique *Romain*; & les autres de Magicien, ou de Meurtrier; & tout cela sans aucune autre raison, qui me soit connue, que parce que je ne crie & que je ne hurle pas avec les autres. Il est vrai que mon Ami le Chevalier leur dit *que c'est mon humeur*, & que je suis un Philosophe; mais cela ne peut les satisfaire. Ils s'imaginent qu'il y a quelque chose de plus en moi qu'il n'y découvre lui-même, & que je ne garde pas le silence pour rien.

Toutes ces raisons & plusieurs autres m'engageront à partir demain pour *Londres*, convaincu par mon experience que la Campagne n'est pas un Endroit propre à un Homme de ma trempe, qui n'aime ni la Joie, ni les Divertissemens, ni ce qu'on apelle

H 3 ici

ici le bon Voisinage. Un Homme qui se chagrine, lors qu'un Hôte qu'il n'attendoit pas vient dîner avec lui, & qui n'a point du tout envie de sacrifier un après-midi au premier venu ; qui veut disposer de son tems, & suivre son inclination, ne fait qu'une triste figure dans ces Quartiers. Je me retirerai donc à la Ville, s'il m'est permis d'emploïer ce terme, & je rentrerai au plûtôt dans la foule, pour me trouver seul. C'est là où je puis, sans qu'on prenne garde à moi, former sur les autres telles Speculations qu'il me plait, & joindre en même tems tous les avantages de la Compagnie aux douceurs de la Solitude. Pour finir donc mes Speculations Champêtres, je vais inserer ici un Billet de mon Ami *GUILL. HONEYCOMB, qui, depuis quarante ans, n'a pas été un Mois hors de la fumée de *Londres*, & qui me raille en ces termes sur ma Vie Campagnarde :

Mon cher SPECTATEUR,

„ Je supose que ce Billet te trouvera occupé à cueillir des Marguerites, ou à sentir une poignée de Foin, ou à prendre quelque autre de ces Plaisirs innocens que la Campagne fournit. Cependant la Coterie te somme & t'ordonne, par ma Plume, de venir au plûtôt en Ville : Nous craignons tous diablement que tu n'auras „ plus

(*) Voïez Tome I. p. 15, &c.

„ plus de goût pour notre Compagnie,
„ après avoir eu de si beaux entretiens avec
„ *Marie White* & Mr. *Guill. Wimble.* Ne
„ nous envoie plus, je te prie, de tes Con-
„ tes de Fées, & n'allarme plus la Ville
„ avec tes Apparitions d'Esprits & tes Sor-
„ ciers. Tes Speculations sentent furieu-
„ sement les Bois & les Prairies. Si tu ne
„ ne viens pas au plûtôt, nous conclurons
„ que tu ès amoureux de quelque Laitie-
„ re du Chevalier *de* COVERLY. Assûre-
„ le bien de mes obéïssances. Depuis qu'il
„ nous a quittez, le Chevalier * FREE-
„ PORT est devenu le Coq de la Paroisse,
„ & s'il ne hâte pas son retour, il est à
„ craindre que ce nouveau Chef de la So-
„ cieté ne nous rende tous Républicains,
„ quoi que nous soiïons Fils légitimes de
„ notre bonne Mere. Je suis, *&c.*

C.

* Voïez Tome I. p. 12.

XXX. DISCOURS.

Qui aut, tempus quid postulet, non videt, aut plura loquitur, aut se ostentat, aut eorum quibuscum est rationem non habet, is ineptus esse dicitur.

Cic. de Orat. L. II. C. 4.

On traite de Sot & d'Impertinent celui qui n'agit point selon les circonstances où les affaires se trouvent, ou qui parle plus qu'il ne doit, ou qui se vante beaucoup, ou qui n'a pas les moindres égards pour ceux avec lesquels il est obligé de vivre.

APrès avoir dit à mon Ami le Chevalier, que je partirois le lendemain sans faute, il ordonna qu'il y eût des Chevaux prêts à une certaine heure, pour me conduire jusqu'à la Capitale de la Province, où l'on prend le Coche pour *Londres*. Je m'y rendis à l'entrée de la nuit, & je ne fus pas plûtôt arrivé à l'Hôtelerie, qu'à la vûë du Valet, qui avoit soin des chambres de la Maison, le Palefrenier, qui me servoit d'escorte, lui demanda, d'un ton si haut, que je le pûs entendre, quelle Compagnie il y auroit dans le Coche. A quoi l'autre répondit, qu'il y auroit Mademoiselle *Babet Arable*, cette riche Heritiere si renommée, la Veuve sa Mere, Mr. *Quickset*, son Cousin, à qui elle vouloit la marier, un jeu-

jeune Officier, qui levoit des recruës & qui avoit pris une place à leur occasion, *Ephraim* le Quakre, Tuteur de la jeune Dame, avec un Gentilhomme, qu'on attendoit de la Maison de Campagne du Chevalier ROGER *de* COVERLY, & qui s'étoit rendu muet à force d'étudier. Je vis bien par ce qu'il disoit sur mon chapitre que, suivant l'humeur & le genie de ceux qui occupent un tel Poste, il se piquoit de connoitre la Carte du Païs, & je ne doutai pas qu'il n'y eût quelque fondement pour ce qu'il avançoit à l'égard des autres, de même que pour le Caractère bizarre qu'il me donnoit. Quoi qu'il en soit, le lendemain, dès la pointe du jour, on nous éveilla tous; & comme je n'aime pas qu'on ait aucun sujet de se plaindre de moi, ni de me faire attendre, je sautai d'abord du Lit. Avant notre départ, la demi-Pique du Capitaine fut mise près du Cocher, & son Tambour derriere le Carosse. Cependant ses Gens faisoient beaucoup de bruit, afin que tout son bagage fût placé d'une maniere à ne se point gâter: Là-dessus, on fixa son Porte-manteau sur un des Siéges; & le Capitaine lui-même, suivant la pratique assez usitée des Gens de guerre, quoi qu'un peu odieuse, donna ordre à son Valet de se tenir alerte, & d'empêcher qu'aucun ne prît la place qu'il avoit retenue au Fond du Carosse, à moins que ce ne fût une des Dames.

Bientôt après que nous fumes tous placez, on vit paroitre ce Dédain que des Per-

sonnes, qui ne sont pas d'un trop bon naturel, conçoivent les unes pour les autres du premier abord. Mais le cahotement du Coche nous familiarisa peu à peu; & nous n'avions pas fait plus de deux Milles, lorsque la Veuve demanda au Capitaine quel succès il avoit dans ses Recrues? L'Officier lui répondit, d'un air dégagé, qu'il croïoit sans doute fort agréable, „ Qu'il „ y étoit assez malheureux; qu'il avoit déja perdu bien des Soldats par la desertion; & qu'il renonceroit de bon cœur „ à la Guerre pour se mettre à son service „ ou à celui de sa jolie Fille. En un mot, „ *continua-t-il*, je suis un Soldat, & la Franchise est mon Caractère: Vous me voïez „ jeune, robuste & impudent; prenez-moi „ pour vous, belle Veuve, ou donnez-moi „ à votre Fille; vous pouvez disposer de „ moi comme il vous plaira. Je suis un „ Soldat de fortune, ha! ha! ha!" Là-dessus il se mit à éclater de rire, pendant que tout le reste de la Compagnie garda un profond silence. Pour moi, je n'avois d'autre parti à prendre que celui du Sommeil, ou qu'à faire semblant de dormir. Je n'eus pas plûtôt fermé les yeux qu'il ajouta, du même ton sufisant & guerrier, „ Allons, „ Madame, déterminez-vous; nous célébrerons les Nôces à la prochaine Ville. „ Nous éveillerons ce plaisant Dormeur, „ pour servir de Pere à l'Epoux, & ce fin „ Matois, (en frapant un coup sur le genoû du Quakre) qui, n'en doutez pas, „ bel-

„ belle Veuve, entend aussi bien que vous „ ou moi ce que c'est, servira de Pere à „ l'Epouse.“ Le Quakre, qui ne manquoit pas de vivacité, lui répondit, „ Mon Ami, „ je prens en bonne part l'honeur que tu me „ fais de me donner l'autorité de Pere sur „ cette jolie & vertueuse Fille; & je te puis „ bien assûrer que, si elle est à ma disposition, „ tu ne l'auras jamais. Ton badinage sent „ un peu trop la Folie: Tu as l'Esprit le„ ger, & ta Caisse, qui resonne parce qu'el„ le est vuide, nous en fournit un bon Em„ blême. Sans mentir les discours que tu „ nous as tenus jusques-ici ne sont pas une „ marque de ta plénitude. Mon Ami, mon „ Ami, nous avons loué ce Coche ensem„ ble, pour nous conduire à la grande Vil„ le, & nous ne saurions aller aucune au„ tre part. Si tu veux persister à dire des „ Sotises, il faut que cette illustre Mere „ les entende, aussi bien que nous, puis „ qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'em„ pêcher: Mais si tu avois du bon sens, tu „ ne prendrois pas avantage de ta Mine „ guerriere, pour nous intimider, nous qui „ sommes des Enfans de paix. Tu es un „ Soldat, à ce que tu dis; fai donc quar„ tier à des Gens qui ne sont pas en état „ de se défendre. Pourquoi as-tu regardé „ d'un air éfronté cet honête Homme, qui „ vouloit s'endormir? Il ne disoit mot; & „ comment sais-tu ce qu'il tient? Si tu lâ„ ches des paroles indécentes en présence „ de cette jeune & vertueuse Fille, c'est

„ un Outrage que tu fais à une Personne
„ qui ne sauroit l'éviter: & si tu nous for-
„ ces à les entendre, parce que nous som-
„ mes enclavez dans la même Voiture pu-
„ blique, c'est une espèce de Guet à pens
„ commis sur le grand chemin.

Le Quakre s'arrêta ici, & le Capitaine, avec une éfronterie aussi heureuse qu'extraordinaire, qui peut être convaincue & se soutenir en même tems, lui répondit:
„ De bonne foi, mon Ami, je te remer-
„ cie; J'aurois poussé l'Impertinence un
„ peu plus loin, si tu ne m'avois fait cet-
„ te reprimande. Va, je m'aperçois que
„ tu és un vieux Routier qui en sais long;
„ tu peux compter que je serai discret pen-
„ dant tout le reste du Voïage. Ainsi, Mes-
„ dames, vous ne trouverez pas mauvais,
„ s'il vous plait, que je renonce à mes
„ grands airs.

Le Capitaine fut si peu choqué de cette petite Bourrasque, & la Compagnie en soufrit si peu, qu'*Ephraim* & lui prirent un plaisir tout particulier à se rendre agréables l'un à l'autre dans la suite, & qu'ils redoublerent leurs soins en notre faveur. *Ephraim* étoit chargé de tout ce qui regardoit la Nourriture, le Logement & les Comptes dans les Hôteleries où nous passions; & le Capitaine avoit l'œil sur la conduite du Cocher, & le droit que nous avions de prendre l'avantage du terrain sur toutes les Voitures qui venoient de *Londres*. Il ne se passa rien de fort extraordinaire, ni qui soit digne

digne de la curiosité du Public: Mais eu égard aux différentes Personnes que nous étions, je pris pour un grand bonheur de ce qu'on n'emploïa pas toutes les Journées à des Impertinences, qui auroient pû servir de Divertissement aux uns, & de suplice aux autres. Quoi qu'il en soit, ce qu'*Ephraim* nous dit, lors que nous fumes presque arrivez à *Londres*, me parut non seulement très-solide, mais conforme aux principes d'une bonne Education. Sur ce que la jeune Demoiselle témoignoit être bien satisfaite de son Voïage, & y avoir trouvé beaucoup de plaisir, *Ephraïm* s'exprima en ces termes: „ Il n'y a point de trait dans „ la Vie civile qui marque tant un bon Esprit, & l'honête Homme interieur, que „ la maniere dont il en use avec des Etrangers, sur tout ceux qui sont d'un Genie fort éloigné du sien: Lors qu'un tel „ Homme se trouve avec des Personnes „ simples & innocentes, quelque connoissance qu'il ait du Monde, & quelques „ talens qu'il possede, il ne s'en vantera „ pas; mais il cachera plûtôt sa superiorité, afin de ne leur être pas incommode. „ Mon bon Ami, ajouta-t il, en s'adressant à l'Officier; nous allons nous séparer bientôt, & peut-être que nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir jamais: Pren l'avis d'un Homme franc & „ sincere, quelque mal habillé qu'il te paroisse; les Modes & les Habits ne sont „ que des bagatelles à l'égard de l'Hom-

„ me réel; ainsi ne croi pas que ton Juste-
„ au-corps rouge te rende plus terrible; ni
„ que le mien tout uni me rende plus mé-
„ prisable. Lors que deux Hommes, tels
„ que toi & moi, se rencontrent, avec la
„ bienveillance que nous nous devons les
„ uns aux autres, tu devrois te rejouïr de
„ voir mon humeur douce & paisible, &
„ moi je devrois être bien aise de voir ta
„ force & ta bravoure, qui te mettent en
„ état de me proteger.

T.

XXXI. DISCOURS.

Non est vivere sed valere Vita.

MART. L. VI. Epig. 70.

La Vie ne consiste proprement qu'à jouïr de la santé.

IL y a de certaines Gens qui sont fort déraisonnables sur ce qu'ils atendent de leurs Amis. Ils se plaignent toûjours de quelque indisposition, ou de quelque sujet qui les chagrine; & bien loin que ce soit un motif qui les engage à se retirer chez eux, c'est une des raisons qu'ils alléguent pour se trouver en compagnie. Un Malade ne doit entretenir de ses infirmitez que son Medecin: A quoi lui sert-il d'en rompre la tête aux autres? S'il veut en faire le dé-

détail à une troupe d'Amis disposez à s'égaïer un peu, il ne doit pas trouver mauvais qu'on ordonne à un Valet de lui présenter un Bouillon, ou un Vomitif, pour l'avertir qu'il feroit mieux de retourner à son Logis & de se mettre au Lit. Ce qu'on apelle agrément de la Conversation, entre de bons Amis, nous devroit obliger d'y aporter notre Ecot de Bienveillance ou de bonne Humeur, au lieu de les fatiguer du recit de nos maux, & de les engager, bon gré mal-gré qu'ils en aient, à y paroitre sensibles. Pourquoi les embarrasser de nos Chagrins, de nos Aflictions, de nos Maladies, de nos Inquietudes & de nos Dégoûts? Dans cette revolution de mouvement & de repos, qu'on nomme Vie, il y en a si peu où l'on goûte quelque douceur, que si l'on y pensoit bien, nous aurions plus de tendresse pour nos Amis, & nous éviterions de les charger d'un fardeau qui ne les regarde pas. La Vie ne consiste que dans la joie, ainsi les Valetudinaires ne devroient jamais entrer en compagnie, qu'après avoir prêté serment qu'ils ne parleroient point d'eux-mêmes jusqu'à ce que tout le monde fût en état de se retirer. Ce n'est pas que, pour rendre la conversation agréable, il nous faille toûjours être couronnez de fleurs & de roses, mais si, malgré le desir qu'on a d'être de bonne humeur, il arrive souvent le contraire; quelle apparence y a-t-il qu'on le soit, lors qu'on y admet des Personnes, qui se plaignent toûjours de leur Mé-

Mélancholie? Nous devrions sur tout conserver la gaieté de nos Esprits, & ne soufrir jamais qu'ils n'eussent du moins quelque penchant à la joie: Pour arriver à ce but, il faut tenir le Corps en exercice, & se tranquilliser l'Esprit. On ne doit pas donner le nom de Vie à un état d'Indolence, où l'un & l'autre est sans vigueur. Lors que nous sommes occupez à quelque Plaisir innocent, ou à la poursuite de quelque louable Dessein, c'est alors que nous jouïssons de la Vie en Créatures raisonnables. Nous avons assez à craindre des revers de la Fortune, & la Nature est assez accompagnée d'infirmitez, sans que nous ajoutions à ce gros Calcul notre mauvaise Humeur, ou le mal de Rate. Le pauvre COTTILE, au milieu de tous ses maux réels, d'une Maladie chronique, & d'une Fortune au dessous de la médiocre, ne se plaint jamais: A l'abri de l'Orgueil & de l'Ambition, & borné aux seuls besoins de la Nature, il jouït d'une Egalité d'Ame, que rien ne sauroit ébranler, & que tout Homme peut aquerir, s'il veut, à son exemple, renoncer à toutes les Passions tumultueuses de la chair & du sang. Ne se mettre en peine que de ce que la Nature demande, si ce n'est pas le moïen de s'enrichir, c'est arriver au but où les Hommes tendent par l'aquisition des richesses. Il n'y a que cette Moderation qui entretienne la santé du Corps, & le calme de l'Esprit. *Cottile* voit tout le tracas où l'on s'engage dans cette vie, avec le mê-
me

me dédain qu'un Homme sobre marque à la vûë d'un Yvrogne. " Si un tel, dit-il, „ se fut contenté de ce qui pouvoit lui suffire, il n'auroit pas essuïé un pareil revers. Si tel autre n'avoit estimé sa Maîtresse que par les endroits qui devoient „ la lui rendre aimable, il ne seroit pas „ tombé en son pouvoir: S'il avoit préferé la Vertu à ses charmes, son humeur „ inconstante & volage auroit produit sa „ guérison; il ne l'auroit jamais trouvée „ infidèle & aimable en même tems.

Puis qu'on ne sauroit jouïr d'une santé à toute épreuve, travaillons du moins à nous aquerir une certaine Humeur, qui nous puisse être de quelque secours dans la maladie. CELESTIN est arrivé à une si grande Egalité d'Ame, & il a conçu tant de mépris pour tout ce qui enchante la plûpart des Hommes, qu'il n'y a que de vives douleurs qui lui puissent causer quelque trouble, & il a même le secret d'en obtenir un promt soulagement, comme il le dit quelquefois à ses Amis intimes. Il est si bien persuadé de la réalité d'une autre Vie, & il travaille de si bonne foi à s'en rendre digne, que la Douleur lui paroit un véritable Aiguillon qui l'excite à redoubler le pas vers sa Demeure celeste, où il sera infiniment mieux à tous égards, que dans cette Loge de terre. Au lieu de s'occuper des tristes idées que les autres se forment, il oublie même qu'il est mortel; il compte que sa Naissance l'a fait passer

tout

tout d'un coup à l'Eternité, & que l'article de la Mort n'eſt pas une interruption de la Vie, puis que ce moment n'eſt pas la moitié ſi long que le ſommeil d'une ſeule nuit. C'eſt ainſi que ſa Vie eſt une ſuite continuelle & uniforme de plaiſirs innocens & de ſoins moderez, ſans aucun mélange de crainte ou d'eſperance ſur ce qui peut lui arriver dans ce Monde. Il fait plus de cas de la Santé qu'un autre du Plaiſir, & une groſſe Maladie le touche moins qu'une legere Indiſpoſition n'aflige les autres.

J'avouë que, ſi l'on ne regarde pas la vie de cet œuil, il n'y a que les Idiots qui la puiſſent endurer avec quelque patience. Obſervez une belle Femme d'une conſtitution délicate, & depuis le moment qu'elle eſt hors du Lit, vous lui verrez marquer un certain ennui pour tout ce qui l'environne. J'en connois plus d'une qui ſe croit de beaucoup trop délicate pour être tout-à-fait en vie. Elles tombent malades à la vûë de certaines Perſonnes afreuſes qu'elles trouvent ſur leurs pas; l'un a ſi mauvaiſe mine & l'autre eſt ſi desagréable, que c'eſt un ſuplice pour elles de reſpirer le même air avec eux. Cela eſt ſi vrai qu'une grande partie du Cerémoniel & de la bonne Education entre les Dames roule ſur le mauvais état de leur ſanté; & je gagerois bien, que ſi les Domeſtiques, emploïez à s'informer comment les Amies de nos Femmes ſe portent, dreſſoient toutes

les

les semaines une Liste des Malades, comme les Clercs des Paroisses font leurs Billets mortuaires, vous trouveriez que, dans l'espace de huit jours, il n'y en a pas une en trente qui ne soit malade au Lit, ou indisposée, ou un peu mieux qu'elle n'étoit, & ainsi du reste.

Il est certain que, pour joüir de la Vie & de la Santé, on ne doit pas s'imaginer que le Plaisir est absolument nécessaire, mais aquerir, s'il est possible, une Egalité d'ame. Il n'y a pas moins de bassesse à se trop rejoüir de la bonne Fortune, qu'à se trop afliger de la mauvaise. Les éclats de rire, dans un certain état, sont aussi peu conformes à la Nature Humaine que les pleurs dans un autre. Nous ne devrions pas esperer de sentir des transports en toute occasion; mais nous devrions savoir profiter de la Vie lors qu'elle est sans douleur. L'Ambition, l'Envie, les Desirs immoderez & la Joie excessive ne peuvent que s'emparer de nos Esprits, si nous n'avons cette Retenue & cette Sobrieté de cœur qui surpasse tous les Plaisirs, & qu'on peut sentir beaucoup mieux que décrire: Mais pour bien joüir de cette Vie; le plus sûr est de n'en avoir pas trop bonne opinion, & d'avoir toûjours les yeux attachez sur celle qui est à venir. * Un de nos célèbres Auteurs modernes a mis cette Verité dans un beau jour, lors que touché d'une compassion digne d'un Philosophe pour tous les embarras.

* *Th. Burnet.*

barras de la Vie Humaine, en a parlé en ces termes dans sa *Théorie de la Terre*.

* „ En effet, *dit-il*, à quoi se reduit „ cette Vie qu'à un Cercle continuel de „ petites actions animales ? Nous nous „ couchons & nous nous levons, nous „ nous habillons & deshabillons, nous „ mangeons & la faim nous reprend, nous „ travaillons ou nous jouons, nous nous „ lassons & nous nous remettons au Lit, „ & alors le Cercle revient tout de nou„ veau. Nous emploïons le jour à des „ bagatelles, & lors que la nuit vient, nous „ nous jettons entre les bras du Sommeil, „ qui est accompagné de rêves, de pen„ sées interrompues & d'imaginations ex„ travagantes. Notre Raison s'endort a„ vec nous, & durant cet intervalle, nous „ sommes d'aussi franches Bêtes brutes que „ celles qui couchent dans les Etables, ou „ à la Campagne. L'Homme n'est-il pas „ capable de quelque chose de plus relevé? „ Son Ambition & ses Esperances ne de„ vroient-elles pas monter plus haut? Pen„ sons à un autre Monde: C'est du moins „ une belle & noble Avanture: & il n'y „ a rien dans celui-ci qui soit digne de nous „ occuper. Si l'évenement ne répondoit „ pas à notre attente, nous ne serions pas „ plus

* Ce passage se trouve p. 241. de l'Edition *Latine* in 4. faite à *Amsterdam* en 1699, à quelque petite différence près, qui vient sans doute de l'Edition *Angloise*, que notre Auteur a suivie.

„ plus mal que les autres; mais si nous a-
„ vons rencontré juste, nous sommes heu-
„ reux pour toute l'éternité.

T.

XXXII. DISCOURS.

Maximas Virtutes jacêre omnes necesse est, Voluptate dominante.

CIC. de Finib. &c. L. II. c. 35.

Lors que la Volupté domine, il faut nécessairement qu'on néglige les plus grandes Vertus.

JE ne connois point de Caractère qui choque plus la Raison, & qui présente une Idée plus ridicule à l'Imagination, que celui d'un Homme d'esprit qui aime le Plaisir & la Joie. Ce Portrait en racourci d'un galant Homme, dont quelques uns parlent avec mépris ou d'un ton railleur, & que d'autres louënt d'un air fort grave, est dans la bouche de tous ceux qui se mêlent de converser en Ville. Mon Ami HONEYCOMB l'emploie souvent, & par tout ce qu'il en dit lui-même, je n'ai jamais pû concevoir que son Homme d'esprit qui aime le Plaisir fût autre chose qu'un Yvrogne trop âgé pour se divertir avec les Femmes de mauvaise vie, ou un jeune Libertin qui a quelque vivacité, qui lieroit commerce avec vous, recevroit vos bons offices, & dé-

débaucheroit en même tems votre Sœur, ou coucheroit avec votre Femme. Suivant la description qu'il en donne, un Homme d'esprit doit pousser l'extravagance jusqu'à corrompre des Domestiques, trahir les devoirs de l'Amitié, & se battre avec ses proche-Parens, pour venir à bout d'une honête Fille; quoi qu'il pût avoir des Filles de joie, dont il s'accommoderoit aussi bien, pour un Ecu la pièce; mais le Crime, tout simple & trop facile, n'est pas de son goût, il faut qu'il le releve par quelque perfidie, & peut-être même par l'Assassinat. Mon Ami s'imagine que la Ville est devenue fort triste, depuis que nous n'entendons plus tant parler de ces Impertinens, qu'il décrit, sans y prendre garde, comme les plus infames Scélerats qu'il y ait au Monde, soit à l'égard de l'Amitié, de l'Amour ou de la Conversation.

Lors que le Plaisir fait le but principal de la Vie, il ne peut que s'élever de tels Monstres, qui s'abandonnent à la recherche de tous les Divertissemens, capables d'étoufer les lumieres de la Raison & les semences de la Vertu, pour substituer à leur place une foule de pensées extravagantes, & tous les desirs criminels d'une Cupidité charnelle.

Le Plaisir se détruit par lui-même, & l'usage constant que l'on en fait en émousse la pointe; mais quoi que nous nous sentions incapables d'en jouïr, nous n'en perdons

dons jamais l'envie, & nous avons un dégoût général pour toute autre chose. Delà vient qu'un Homme adonné au Plaisir n'a pas un moment de relâche, d'abord qu'il est éloigné de l'objet de sa Passion, & qu'il soufre, durant ces intervalles, un suplice qu'on ne voudroit pas imposer au plus indigne de tous les Criminels. Prenez-le lors qu'il s'éveille un peu trop matin après une débauche, ou la vaine poursuite d'une Femme sans honeur, & vous trouverez qu'il n'y a pas un seul Homme au Monde, à qui la Vie soit plus à charge qu'à lui-même. Il ne connoit ni le plaisir qu'on goûte à reflechir la nuit sur un Jour bien emploïé, ni la joie du Cœur ni la gaieté de l'Esprit qu'on a le matin après avoir dormi profondément ou sommeillé d'une maniere agréable & tranquille. Il ne sauroit jouïr d'aucun repos dans son Lit, qu'après en avoir banni la Raison & le bon Sens: à moins de cela, il est tourmenté par des reflexions accablantes sur le naturel d'une certaine Femme, qu'il a trouvée tout autre qu'il ne croïoit. Qu'a-t-il gagné par sa Conquête, si ce n'est d'avoir méchante opinion de celle qu'il estimoit beaucoup, deux ou trois jours auparavant, & de se reprocher à lui-même d'avoir fait une injure atroce à l'Homme du Monde qu'il auroit voulu peut-être le moins ofenser?

L'Homme qui court au Plaisir en est tout occupé, & il n'a presque jamais le tems de rendre service à ses meilleurs Amis.

Ce

Ce n'est pas qu'il n'ait une certaine complaisance & des manieres aisées, dont il s'est formé l'habitude par un long usage du monde; mais dites-lui vos besoins, vos inquietudes & vos embarras, vous l'y trouverez insensible: il n'a de l'empressement que pour satisfaire ses desirs criminels & brutaux. Il ne connoit pas la solidité de la joie qu'il perd, pour courir après de vains Phantômes. Le Plaisir est comme une Belle qui vous aborde d'un air riant, avec les yeux pleins de feu, & une grace admirable; mais qui se retire toute en desordre, honteuse & convaincue de son imperfection. Le Plaisir fait la honte de notre jeunesse, & l'ignominie de notre âge avancé.

HONEYCOMB nous parle quelquefois de ses anciennes débauches, & il voudroit bien qu'on l'en estimât davantage, parce qu'il prétend avoir eu ce qu'on apelle de bonnes Fortunes. Mais j'ai de la peine à croire que le souvenir de ces indignes Fortunes le puisse jamais consoler au milieu de quelque afliction. Il n'y a point, selon moi, d'occasion où le Vice jouë un si triste rôle, que lors que deux vieilles Personnes se rencontrent, après avoir eu de trop grandes familiaritez dans leur jeunesse. Déclarer à une Vieille édentée qu'elle avoit autrefois un beau ratelier, ou à un Galant qui n'a plus de vigueur qu'il étoit autrefois admiré de toute la Ville, c'est une Satire & non pas un Eloge; mais les Cheveux

veux gris de ceux qui ont passé leurs jours dans le travail, l'étude & la pratique de la Vertu, les rendent venérables; & tout le monde souhaiteroit qu'ils fussent immortels.

Quoi qu'il en soit, pour revenir plus directement à l'Homme d'esprit qui aime le plaisir & la joie, quelque rang qu'il occupe dans la Societé civile, il néglige ses Amis, sa Femme & ses Enfans, & il ne laisse pour tout Heritage à ceux-ci que des Biens hypothequez & des Maladies. Tous ces Miserables, qui font de si tristes Discours à *Tyburn*, après la tenuë des Assises, étoient, à leur maniere, de ces Hommes d'esprit adonnez au plaisir, avant que leurs crimes les eussent conduits à la Potence.

L'irresolution & les remises dans toutes les affaires d'un Homme, sont une suite naturelle de son attachement au plaisir: Le Gentilhomme & le Roturier, qui s'y abandonnent, y trouvent à la fin leur honte & leur ruïne. L'indulgence qu'on a euë, dans tous les siècles, pour cette recherche, est venuë sur tout de ce que des Personnes d'un grand mérite à divers égards ont sacrifié à cette Idole: Leurs bonnes qualitez ont donné du relief à leurs défauts, & un mêlange d'Esprit a servi de Passeport à la Folie. Qu'un Homme, qui a passé la meilleure partie de son tems dans la Joie, le Plaisir & les Divertissemens, se rapelle tout ce qu'il a fait ou dit de plus

considerable, & il trouvera qu'une fois il piqua jusques au vif un de ses Amis qu'il ne voudroit pas avoir fâché, ou qu'il en usa trop cruellement envers un autre, qu'il s'emporta mal à propos dans une certaine occasion, qu'il eut l'imprudence de trop parler une autre fois, qu'il avoit poussé la Calomnie trop loin en quelques rencontres; en un mot, après avoir examiné tous ses plaisirs, il n'en trouvera pas un seul qui puisse donner la moindre satisfaction à son cœur, ni qu'il voulut choisir pour le Caractère specifique de sa Personne. Ceux qui paroissent les mieux disposez à les goûter n'en recueilliront jamais d'autre fruit; mais que sera-ce de la plûpart des Hommes qui les poursuivent sans genie & sans discernement? La Scène est alors de la derniere extravagance, & l'on diroit que des Imbecilles montent sur le théatre pour imiter les Fous. On voit des Plaisirs de cet ordre dans les Repas dissolus & les Rejouïssances tumultueuses du gros de nos Gentilshommes Campagnars, qui se divertissent à éteindre le plûtôt qu'ils peuvent cette particule de Raison qui les éclaire lors qu'ils sont sobres: Ces agréables Débauchez n'aspirent qu'à s'abrutir les Sens avec toute la diligence possible; ils boivent jusqu'à perdre le goût du Vin, ils fument jusqu'à se crever les yeux, & ils hurlent jusqu'à ce qu'ils ne se peuvent plus entendre.

T.

XXXIII. DISCOURS.

Οἵη περ φύλλων γενεὴ τοιήδε καὶ ἀνδρῶν.
Hom. Iliad. Z. 146.

Les Hommes naissent & meurent de même que les Feuilles.

IL n'y a point de Conversation si agréable que celle des Gens de guerre, qui tirent leur courage d'une serieuse reflexion. La Vie qu'ils ménent est si pleine d'avantures, & leur donne un air si libre à débiter ce qu'ils ont vû, que la compagnie d'un Officier de bon sens est plus instructive que celle de bien d'autres Personnes. On voit dans leurs Narrations une certaine irregularité, qui a quelque chose de plus vif & de plus divertissant que ce qu'on trouve dans les Discours de ceux qui ont apris à bien ranger leurs pensées, & à s'exprimer juste.

Mon Ami le Capitaine * Sentry, avec qui je me suis promené ce soir, m'a fait tant de recits de plusieurs Actions qu'il y avoit eues, lors qu'il étoit au service, que je n'ai pû m'empêcher d'admirer à cette occasion, que la Crainte de la Mort, contre laquelle tous les autres Hommes ont besoin de se munir par une profonde mé-

* Voïez Tome I, p. 13.

méditation, & par des raisons tirées de la Philosophie ou de la Religion, intimide si peu à l'Armée, qu'on voit de simples Soldats monter à la brèche & attaquer des Bataillons, sans aucune repugnance ou plûtôt avec allégresse. Après en avoir marqué mon étonnement, le Capitaine me répondit en ces termes:

„ Votre surprise paroitra fort naturelle „ à tous ceux qui n'ont pas frequenté les „ Armées; mais lors qu'on y a vêcu quel- „ que tems, on s'aperçoit d'un certain Cou- „ rage machinal que la plûpart des Hom- „ mes aquierent à la faveur de la multi- „ tude où ils se trouvent toûjours enga- „ gez: Ils en voient tomber plusieurs à la „ verité, mais ils en voient un plus grand „ nombre en vie; ils sont heureusement „ sortis de quelques périls extrêmes, & ils „ ne savent pas pourquoi ils n'en échape- „ roient pas encore. Outre cette maniere „ de raisonner en l'air, ils passent le reste „ de leur Vie dans les Plaisirs, après les- „ quels ils soupirent avec tant d'ardeur, „ que des Travaux ou des Périls de cour- „ te durée ne sont rien en comparaison de „ la Joie, du Triomphe, de la Victoire, „ de bons Quartiers de rafraichissement, „ des nouvelles Scènes, & des Avantu- „ res extraordinaires dont ils se flatent. „ C'est à quoi pense le gros d'une Armée, „ & l'on peut ajouter même du Genre „ Humain; mais il n'y a point de ces Sol- „ dats revêtus d'un Courage machinal qui aient

„ aient jamais fait une grande figure dans
„ la Profession des armes. Ceux qui sont
„ formez pour le Commandement, vien-
„ nent à négliger ou à mépriser la Vie,
„ par la raison, qu'il faut de toute néces-
„ sité la resigner un jour, & qu'il vaut
„ mieux ainsi la risquer à la poursuite de
„ glorieuses Actions & au service de sa
„ Patrie. Le succès, disent-ils, de nos
„ Entreprises est incertain à l'égard des
„ autres; mais par raport à nous il est toû-
„ jours heureux, puis que nous ne cher-
„ chons qu'à nous aquiter de notre de-
„ voir, & que nous sommes dans l'état où
„ la Providence nous assûre de notre Bon-
„ heur, soit que nous survivions à nos
„ Exploits ou non. Tout ce que la Na-
„ ture a prescrit est bon & légitime, & puis
„ que la Mort nous est naturelle, il y au-
„ roit de l'absurdité à la craindre. La
„ crainte perd toute sa force, lors que
„ nous sommes convaincus qu'elle ne sau-
„ roit prolonger nos jours, & l'impossibi-
„ lité qu'il y a d'échaper à la Mort, nous
„ devroit inspirer le courage d'aller à sa
„ rencontre. Sans cette resignation, il
„ n'y a pas un seul Homme qui puisse rien
„ tenter de glorieux : mais lors qu'on est
„ arrivé à ce point, les plaisirs d'une Vie
„ passée dans les Expeditions militaires
„ sont aussi grands qu'aucun de ceux dont
„ l'Esprit Humain est capable. La for-
„ ce de la Raison, jointe à la persuasion
„ où l'on est de s'aquiter de son devoir

„ & un desir de la Gloire, donne une certaine beauté à tout ce qui avoit paru d'abord éfraïant & terrible. D'ailleurs, les „ risques où les Generaux se voient exposez en bonne compagnie, le salut de divers Roïaumes, la Cause du Public, & „ la bravoure surprenante de plusieurs Officiers qui ne s'étoient pas signalez jusques à ce jour, sont autant de motifs „ qui les animent à négliger le soin de „ leurs Personnes. Tel est le Heroïsme „ de ceux qui ont les qualitez requises „ pour commander: A l'égard des autres, „ je ne sai quelle en peut être la cause; „ mais il est certain qu'ils s'accoutument „ à ne point reflechir, & qu'ils envisagent „ la Mort avec tant d'indifférence, qu'ils „ conservent le même sang froid au milieu des Actions les plus chaudes. Témoin ce que dit un * Officier *François*, „ qui n'avoit pas trop bonne opinion de „ son Général, & qui, après avoir reçu „ un coup mortel dans une Bataille, s'écria: *Je voudrois bien vivre une heure de plus, pour voir comment cet Etourdi se tirera d'affaires.*

„ Je me souviens aussi de deux jeunes „ Cavaliers *Anglois* qui servoient dans le „ même

* C'est le Chevalier de *Fourilles*, qui étoit Lieutenant-Général, sous le grand Prince de *Condé*, à la Bataille de *Seneff*, donnée en 1674. Voïez l'Hist. de ce Prince, 2 Edition à *Cologne* en 1695. p. 483. où les derniers Mots du Chevalier sont raportez d'une maniere un peu differente.

„ même Escadron, & qui étoient inséparables ; ils mangeoient, buvoient, & s'intriguoient ensemble ; en un mot, toutes leurs inclinations paroissoient tendre au même but, & ils se rendoient mutuellement toute sorte de bons offices. Un soir que nous devions passer une Riviere, l'un d'eux se mit dans un Bachot, avec divers autres, pendant que son Camarade en attendoit le retour sur le bord : Bientôt après on entendit quelque tracas sur l'eau, où un Cheval se jetta & y entraina le Cavalier qui le tenoit négligemment par la bride. Là-dessus celui de ces deux intimes, qui se trouvoit à terre, cria à haute voix, *Hola, ho, qui s'est noié?* On lui répondit aussitôt, votre Ami, *Henri Thompson.* A quoi il répliqua fort gravement, *Ah! le pauvre Diable, il avoit un Cheval fougueux.* Une si courte Epitaphe pour un Ami intime, que ce Cavalier prononça d'un ton sec & sans y ajouter le moindre mot, me donna, cette fois entre mille, une assez méchante opinion de l'Amitié que des Camarades se jurent. C'est ainsi que la plûpart des Hommes, uniquement occupez de ce qui les touche eux-mêmes, deviennent insensibles à tout autre motif: Ils ne regrettent qui que ce soit, dont un autre peut remplir le Poste ; & lors que les Gens n'ont aucune délicatesse, le premier qu'ils trouvent leur est aussi bon, que celui avec

„ qui ils auront passé la moitié de leur vie.
„ C'est à cette sorte d'Esprits à qui la desolation des Villes, des Bourgs & des Campagnes, la misere des Habitans, les cris & le morne silence des malheureux ne font aucune peine; attachez à tout ce qui peut satisfaire leurs sens & leurs apétits criminels, ils négligent les devoirs de la Compassion, & toute leur gloire consiste à éviter la Honte; ils n'ont autre chose en vûë que de se bien divertir, après avoir essüié quelque fatigue. C'est là ce qui forme le gros de la Soldatesque; mais le Gentilhomme poli, au milieu de cette Engence, est tel que le Heros qui s'offre ici à mes yeux, & qui est le premier à courir au danger où il expose les autres. Ses Officiers sont ses Amis & ses Compagnons de fortune, en qualité de Personnes d'honeur & de Gentilshommes; les simples Soldats sont ses Freres, en qualité d'Individus de la même Espèce. Il est aimé de tous ceux qui le voient; & lors qu'il les passe en revûë, ils souhaiteroient qu'il fût dans le danger, pour avoir occasion de l'en délivrer au péril de leurs vies. L'Amour fraternel est l'Ordre qu'il donne aux rangs où il commande; chacun craint de lui déplaire, quoi qu'il n'apréhende pas d'en être puni. Son Regiment est si touché des calamitez du Genre Humain, qu'il ne pense qu'à y remedier. Juste à distribuer à tous ce qui leur est

„ dû,

„ dû, il se croiroit au dessous de leur Tail-
„ leur, si un morceau de leurs Habits ser-
„ voit à fournir un brin d'Or ou d'Argent
„ sur le sien ; & même au dessous du Paieur
„ le plus avide, s'il retenoit un denier au
„ delà de ses Apointemens. Continuez,
„ aimable Heros, à vous signaler ; une
„ Gloire immortelle vous atend, & un
„ Bonheur éternel sera votre partage.

T.

XXXIV. DISCOURS.

Habet Natura, ut aliarum omnium rerum, sic vivendi modum. Senectus autem peractio ætatis est tanquam Fabulæ: cujus defatigationem fugere debemus, præsertim adjuncta satietate.

Cic. de Senect. Cap. 23.

La Nature a mis des bornes à la Vie, aussi bien qu'à toute autre chose. La Vieillesse est comme le dernier Acte d'une Pièce de Théatre, où l'on doit craindre de fatiguer les Spectateurs, sur tout lors que la Pièce a été longue, & qu'on a vécu long-tems.

DE tous les souhaits ridicules qu'on entend faire tous les jours en compagnie, il n'y en a point de plus indigne d'un honête Homme que celui de vouloir être plus jeune qu'on n'est. Ce qui le produit d'or-

dinaire vient de quelque Objet qui nous rapelle une Action passée, honteuse en elle-même, ou qu'il n'est pas mal séant de ne pouvoir plus repéter. C'est la marque infaillible d'un Esprit égaré ou dissolu, si nous avons besoin de notre Jeunesse, pour mettre seulement en usage la vigueur des nerfs & des os que nous possedions autrefois. Il est aussi absurde pour un Vieillard, à ce que dit l'Orateur *Romain*, de souhaiter la force d'un jeune Homme, qu'à celui-ci d'aspirer à la force d'un Taureau ou d'un Cheval. Ces Souhaits sont également opposez à la Nature, qui devroit servir de Guide dans tout ce qui n'est pas contraire à la Justice, aux Loix & à la Raison. Mais quoi que tout Vieillard ait été jeune, & que tout Homme jeune espére d'être vieux, il semble qu'il y ait une mesintelligence fort dénaturée entre ces deux Saisons de la Vie. Ce malheureux défaut de commerce vient d'un sot orgueil, ou d'une fougue extravagante dans la Jeunesse, & d'un découragement peu raisonnable, ou d'une compassion mal entendue dans l'Age avancé. Un jeune Homme qui n'aspire qu'à la Vertu, & un Vieillard qui n'a pas la moindre inclination vers la débauche, ne sont point du tout intéressez dans ce Discours; il n'y a que le petit Maître, qui se donne des airs avec les plus âgez, & le vieux Fou, qui envie ses impertinentes allures, qui soient ici les objets de notre mépris. J'avouë que ce dernier mot est bien rude; mais
de

de quelle maniere peut-on traiter un jeune Etourdi qui ne cherche que les Plaisirs sensuels, ou un Vieillard qui enrage de ce qu'il n'est plus en état de les goûter? Lors que les jeunes Gens marquent dans les Lieux publics un entier abandon à leurs Apétits criminels, les Personnes sages ne peuvent que s'attendre à les voir tomber dans une Vieillesse méprisable, si la Mort ne les arrête au milieu de leurs Folies. Lors qu'un Vieillard témoigne du regret pour ses Plaisirs passez, il découvre une inclination monstrueuse pour ce que la Providence ordinaire ne sauroit rapeller. Un Vieillard, chagrin à cause de son âge, est le plus opposé de tous les Etres qu'il y ait, depuis l'Ange le plus exalté jusques au Vermisseau le plus vil, à toutes les regles du bon Sens & de la Raison. Quelles tristes idées ne fournit pas un vieux Débauché, qui peste seul, avec les Démons, contre les ordres de la Providence, pendant que toutes les autres Créatures s'y soumettent? Quoi qu'il en soit, voïons ce qu'il a perdu par le nombre des années: Il n'est plus en état de satisfaire les Passions qu'il avoit dans la Jeunesse; mais la Raison, qui n'en est pas troublée, a beaucoup plus de force. Un vieux Gentilhomme, qui s'entretenoit l'autre jour, avec un de ses Amis, sur quelques anciennes Avantures qu'ils avoient eu ensemble, s'écria, *Ah, mon Ami, c'étoit-là un bon tems!* *Cela est vrai*, repliqua l'autre, *mais nous n'étions pas alors aussi tranquilles*

que nous le sommes aujourd'hui. Ce ne devroit pas être une petite satisfaction pour nous d'avoir passé, dans notre Voïage, les grandes chaleurs de la Jeunesse. Lors que la Vie même est une Fièvre, comme dans les jeunes Débauchez, les Plaisirs qu'on y goûte ne sont que les Rêves d'un Fébricitant; & il n'est pas moins ridicule de souhaiter le retour de cette Saison de la Vie, qu'il le seroit pour un Homme en santé d'avoir du regret de ce qu'il ne jouït plus de ces Palais magnifiques, de ces Promenades enchantées, & de ces Campagnes fleuries, dont il s'entretenoit durant les accès & le sommeil interrompu d'une grosse Maladie.

A l'égard des Plaisirs raisonnables & les seuls dignes de notre Nature, qui consistent à jouïr d'une bonne renommée, de l'esperance d'un Bonheur éternel, & du commerce des honêtes-Gens, nous sommes plus en état de les goûter à mesure que nous vieillissons. Si l'on distingue la Vie en divers Actes, & que l'on suive les lumieres de la Raison, le dernier mérite la préference, sur tout lors qu'on se porte bien. Le souvenir d'une Jeunesse emploïée à la pratique de la Vertu donne à l'Esprit un Plaisir noble, tranquille & sans mélange. D'un autre côté, ceux qui ont le malheur de ne pouvoir pas reflechir, avec satisfaction, sur leur Vie passée, peuvent se consoler du moins de ce qu'ils ne sont plus exposez aux mêmes tentations,

ni à retomber dans leurs premieres folies. On a dit bien à propos, Que *celui qui veut être vieux long-tems, doit commencer de bonne heure à le devenir*. En effet, si l'on ne renonce à toutes ses Habitudes criminelles, avant que l'âge nous en rende incapables, on s'en avise trop tard, & la Passion reste dans le cœur, quoi qu'on soit hors d'état de la satisfaire. Le pauvre Soldat, qui est ici aux Invalides de *Chelsea*, & qui perdit un de ses bras dans le dernier Siege qu'il y eut en *Flandres*, sent tous les matins, lors que le froid devient piquant, de la douleur au bout de ses doigts, qui sont enterrez au delà de la Mer.

L'envie qu'on a de paroitre dans le beau monde, & d'y être aplaudi pour des qualitez de néant, fait que les jeunes Gens méprisent les Vieillards, & que ceux-ci resignent de si mauvaise grace les qualitez de la Jeunesse: Mais c'est un renversement général dans l'un & l'autre Sexe, & au lieu de suivre la destination naturelle de nos Esprits, qui devroient choisir ou desaprouver ce que la Nature & la Raison nous dictent, c'est embrasser le desordre & courir après des Phantômes.

L'âge avancé dans une Personne vertueuse, de l'un ou de l'autre Sexe, est accompagné d'une certaine Autorité qui le rend préferable à tous les plaisirs de la Jeunesse. Si les respects, les soumissions & les égards donnent quelque plaisir à ceux qui les reçoivent, on peut dire qu'une Person-

ne âgée, qui a de la Vertu, n'en manque jamais. A comparer les défauts & les avantages de l'un & de l'autre état, on y trouve tant d'égalité, qu'on est surpris de voir si peu de liaison entre les Vieillards & la Jeunesse. Celle-ci aproche de la Mort par beaucoup plus d'endroits, suivant la remarque de *Ciceron*; & où est le jeune Homme qui puisse dire plûtôt qu'un Vieillard, qu'il passera cette nuit? La Jeunesse est sujette à plus de maux, ses maladies sont plus violentes, & son rétablissement est plus douteux. Elle espere à la verité de plus longs jours; mais son esperance est malfondée, puis qu'il n'y a rien de plus ridicule que de s'appuïer sur une Incertitude. Le Vieillard, qui n'a pas la moindre occasion de se flater à cet égard, est en cela même plus heureux; il a joui déja de ce que l'autre ne fait qu'esperer: L'un souhaite de vivre long tems, l'autre a vêcu long tems. Mais helas! y a-t-il quelque chose dans la Vie Humaine, à quoi l'on puisse donner ce titre? Tout ce qui doit finir un jour ne mérite aucune estime pour sa durée. Si les Heures, les Jours, les Mois & les Années s'écoulent, il n'importe à quelque Heure, dans quelque Jour, quelque Mois, ou quelque Année que nous mourions. On doit aplaudir à un bon Acteur dans quelque Scène de la Pièce qu'il finisse son rôle, & qu'il se retire du Théatre. Il en est de même à l'égard d'un Homme de bon sens, une Vie courte lui sufit pour donner des preu-

preuves qu'il a de l'Honeur & de la Vertu ; s'il renonce à son devoir, il a vêcu trop long tems ; mais pourvû qu'il s'en aquite jusques à la fin de ses jours, il n'est d'aucune conséquence pour lui qu'ils soient d'une longue ou d'une courte durée.

T.

XXXV. DISCOURS.

—— Sed tu, simul obligasti
Perfidum votis caput, enitescis
Pulchrior multò. —— ——
HOR. L. II. Ode VIII. 5.

* *Mais après que votre Perfidie a mérité les plus rudes châtimens, vous n'en paroissez que plus beau.*

JE ne croi pas qu'aucun sujet pût jamais fournir un Entretien plus agréable que l'Histoire des Favoris qui sont de tems en tems à la mode entre les Dames de cette Ville ; sur tout si chacune disoit de bonne foi ce qui l'engage à donner la préference à un tel ou un tel, & si chaque Homme avouoit par quelle de ses actions, ou quel-

* Quoi qu'*Horace* aît dit ceci d'une Femme, notre Auteur l'aplique aux Hommes, & c'est pour cela qu'on le traduit dans la même vûë.

quelle sorte d'ajustement il réüssit le mieux auprès des Belles. Du reste, il m'est aussi facile de connoitre lors qu'un Homme s'ajuste pour plaire aux Dames, que de voir lors qu'il est en équipage de Chasse. Le Favori des Belles a la mine & les allures toutes différentes de celles qu'ont les autres Individus de notre Espèce : Il afecte un air plus negligé dans ses Habits, & il a des manieres plus indolentes; c'est-à-dire qu'il tâche de paroitre à l'un & à l'autre égard ce qu'il n'est pas. Si les Oiseleurs imitent la voix des Oiseaux qu'ils veulent attirer dans leurs Filets, on peut remarquer aussi que les Favoris des Dames ont toûjours quelque ressemblance avec la Belle qu'ils cherchent à surprendre. Ils savent tout ce qui se passe dans les Familles; ils ont quantité de petits soins officieux; ils n'ignorent pas ce qu'il faut pour vous guérir d'un Rheume, & ils ne marchent presque jamais sans avoir dans la poche une petite Bouteille d'Extraits en cas de quelque indisposition subite.

La Curiosité, qui fait ma Passion dominante, & j'ose dire l'unique Plaisir de ma Vie, m'a engagé quelquefois à examiner le cours de certaines Intrigues amoureuses, aussi bien que les manieres & les qualitez de ceux qui y ont eu le plus de succès. Mais, avec toutes mes recherches, je n'ai pas connu un seul Homme de bon sens qui ait été le Favori général des Dames; ou un air singulier, ou quelque travers d'Esprit,

ou

ou une Imagination grotesque, en un mot ce qui l'auroit pû rendre le jouët des Hommes, est cela même qui l'a recommandé aux Belles. Je ferois bien marri de choquer des Gens si fortunez que ceux dont je parle; mais qu'on repasse dans son Esprit la conduite des vieux Damoiseaux, & l'on trouvera que l'Homme à bonne Fortune s'est distingué par des quérelles impertinentes en faveur du beau Sexe, par la singularité de ses Habits, & par une insipide assiduité auprès des Belles. Il faut d'ailleurs que, pour plaire à une Dame galante, il ait la reputation d'être bien venu auprès de quelques autres; car, afin que vous le sâchiez, il y a une si grande jalousie entre ces Créatures, qu'elles ne pensent qu'à s'assujetir les Esclaves de leurs Rivales. Mon Ami HONEYCOMB dit que c'étoit là tout son jeu, & que pour se faire aimer d'une jolie Dame, il n'avoit qu'à lui donner quelque soupçon que son Ennemie, ou sa Rivale en Beauté ne le regardoit pas de mauvais œuil. Le dépit est naturel aux Belles, & vous les voïez quelquefois s'attacher à un Homme desagréable, de peur qu'une autre ne l'enleve. Cet éfronté de * *Bareface* n'est bien reçu de toutes les Dames qu'il voit, que par cela seul qu'il a l'adresse de les empêcher d'en venir à une explication entre elles. Si elles savoient qu'il n'y en a pas une seule qui le trouve à

* Ce mot *Anglois* signifie un *Impudent*.

à son goût, chacune lui marqueroit d'abord du mépris; mais il en est soufert, parce que c'est la Mode, & que l'envie de se croiser les unes les autres les engage insensiblement à suivre le même train. Ce qui lui donne le plus de relief, est que le Fripon, comme il leur plait de le qualifier, est le Corps le plus inconstant que l'on puisse voir; qu'il a beaucoup d'esprit & de gaieté, qu'il n'est jamais à sec, qu'il a toûjours le petit mot pour rire, & que par dessus tout c'est la plus terrible & la plus dangereuse Langue qu'il y ait au Monde si l'on vient à le provoquer.

Le Favori des Dames ne doit être ni un Sot ni un Homme de bon sens, il ne s'agit que de causer, de fournir à la Conversation, & non pas de raisonner juste. De tous ceux qui les visitent, il n'y en a point qui jouënt un si plaisant rôle que ces Volontaires, qui les servent gratis, & qui n'en attendent aucune païe ni le moindre avancement: Il sufit qu'ils leur donnent la main à la sortie d'une Eglise ou de quelque autre Lieu public; qu'ils soient admis à leur compagnie un Jour de Visites, & qu'ils aient la liberté de passer avec elles une portion de ce tems, qui leur est si à charge. Mais parlez-moi sur tout de ces petits Maîtres, qui en veulent à l'honneur de toutes les Belles, & qui se regardent comme les plus beaux Esprits du Siècle, à qui rien ne peut resister. Nous avons nombre de ces Conquerans en Ville; lors que la Noblesse

y est revenue de la Campagne. Ils savent toutes les Intrigues de la Ville & de la Cour, & ils ont une espèce d'Education qui en exclut les bonnes mœurs, c'est-à-dire qu'ils observent les bienséances en public, & qu'ils sont dissolus en particulier.

Les Dames, qui se plaisent à nouër des Intrigues amoureuses, ont si bonne opinion de leur mérite, qu'elles ne veulent pas qu'un seul Homme leur échape, non pas même un de ces Galans de profession. Peu accoutumées à entendre raisonner les Hommes de bon sens, elles n'ont du goût que pour les flateries dont on les berce, & ne savent pas distinguer ceux qui leur en content. Quelque mauvaise reputation qu'ait un de ces Amans banals pour toutes ses perfidies, elles ne l'en estiment que davantage; & le Sot, comblé des faveurs de plusieurs autres Belles, est regardé comme un Heros victorieux, qui méprise tous ses Triomphes pour devenir la Victime de celle qui le charme alors.

Si vous voïez un Homme qui se donne des airs dans une Assemblée publique, qui parle fort haut sans aucun sujet, qui n'a point d'égards pour la Compagnie où il se trouve, & qui afecte des manieres negligées, vous pouvez decider à coup sûr qu'il a ruïné bon nombre de Belles. Une démarche fiere, la poitrine élevée, un Chapeau, dont la forme est enfoncée, un pas cadencé, & des œuillades jettées adroitement de tous côtez, sont les marques qui distinguent

guent le Favori des Dames. On ne voit guére toutes ces admirables qualitez réünies dans le même Objet; mais helas! une seule sufit pour enchaîner un million de Belles. Si quelcun joignoit à ces talens un Savoir proportionné, & qu'il résidât en Ville, on devroit en avertir le Public, afin que nous missions nos Femmes & nos Filles en Lieu de sûreté. Il arrive quelquefois que cet Homme charmant a lû tous les Mêlanges de nos Poëmes, quelques unes de nos Comedies, & qu'il sait par cœur la traduction des Epitres d'*Ovide*. Oh! s'il étoit possible qu'il fût aussi fidèle qu'il est aimable! mais vous en demanderiez trop; tout perfide qu'il est, les Dames sont disposées à lui témoigner de la bienveillance: " On lui accorderoit „ volontiers quelque petite faveur, pour „ avoir le plaisir de l'entendre causer, soit „ qu'il badine sur les petits Amours d'un „ Eventail, dont il compte les bâtons, „ ou qu'il vous regale d'une infinité de „ jolies Epithétes, qui ne lui manquent „ jamais au besoin. On ne peut sans dou„ te qu'excuser la fragilité d'une Femme „ qui succombe à de pareilles attaques ". C'est là ce que bien de nos Dames, qu'on pourroit nommer, se disent intérieurement, à la vûë d'un de ces Conquerans qui ne se font aucun scrupule de les perdre d'honeur & de reputation.

Il est certain que dans la plûpart des Amours qui se forment, on préfere des Qualitez

litez de néant aux Vertus les plus solides. Une Belle craint si peu de s'attirer le mépris des Hommes par son ignorance & sa bêtise, qu'elle est assûrée d'être toûjours l'objet de la passion de quelcun, pourvû qu'elle conserve ses traits & sa bonne mine: Vous diriez que les deux Sexes ne s'amusent à la lecture de tous nos insipides Romans, & à voir des Compagnies aussi frivoles, que pour encherir sur leurs imperfections, & devenir un aimable Imposteur, ou une Belle perfide.

T.

XXXVI. DISCOURS.

—— Omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam: —— ——

VIRG. Æneid. II. 604.

Je dissiperai ce Nuage, que les yeux des Hommes ne sauroient pénètrer, & qui vous cache tous les objets des environs.

J'Ai divers Manuscrits Orientaux, qui me tomberent entre les mains lors que j'étois au *grand Caire*. Il y en a un qui a pour Titre, *Les Visions de* MIRZA, & que j'ai lû avec beaucoup de plaisir. Mon dessein est de le donner au Public par morceaux, lors que je n'aurai pas dequoi l'entretenir

tretenir d'ailleurs, & je vai commencer par la premiere Vision, que j'ai traduite en ces termes.

„ Le cinquieme jour de la Lune, qui „ est une Fête que j'observe toûjours, sui- „ vant la coûtume de mes Aïeux, après m'ê- „ tre lavé le corps & avoir fait mes Dé- „ votions du matin, je me rendis sur les „ hautes Montagnes de *Bagdat*, pour y „ passer le reste de la journée dans la Prie- „ re & la Méditation. Arrivé au sommet „ je m'y assis, & occupé à reflechir pro- „ fondement sur la vanité de la Vie Hu- „ maine, je me disois à moi-même, Sans „ doute, l'Homme n'est qu'une ombre & „ sa Vie n'est qu'un songe. Après avoir „ tourné les yeux vers la pointe d'un Roc, „ qui n'étoit pas éloigné de moi, j'y dé- „ couvris un Homme en habit de Berger, „ qui avoit un Instrument de Musique à „ la main, & qui ne s'aperçut pas plûtôt „ que je le regardois, qu'il en joua d'a- „ bord. Le son de cet Instrument étoit „ d'une si grande douceur, & d'une mé- „ lodie si variée, que je n'avois jamais „ rien entendu de pareil. Cela me fit sou- „ venir de ces divins Concerts qu'on jouë „ pour les Ames vertueuses à leur arrivée „ dans le Paradis, & qui servent à éfacer „ les impressions de leurs dernieres Ago- „ nies, aussi bien qu'à les mettre en état „ de goûter les plaisirs de cet heureux Se- „ jour. En un mot j'étois presque ravi en „ extase.

„ Le

„ Le bruit couroit depuis long tems „ qu'un Genie fréquentoit ce Rocher, & „ que diverses Personnes, qui avoient entendu ses Airs harmonieux, ne l'avoient „ jamais vû lui-même. Quoi qu'il en soit, „ après m'avoir ainsi élevé l'Esprit à goûter les charmes de sa Conversation, il „ me fit signe de la main de m'aprocher „ de lui. J'obéïs avec le respect que nous „ devons à une Nature d'un ordre superieur, & le cœur penétré de ses doux „ Accords, je me jettai à ses piez, les larmes à l'œuil. Il me sourit d'un air si „ plein de compassion & si afable, qu'il „ dissipa tout d'un coup la crainte qui „ m'avoit saisi. Ensuite il me tendit la „ main pour me relever, & m'adressa ces „ paroles, *Mirza*, j'ai entendu vos Soliloques, suivez-moi.

„ Alors il me conduisit jusques à la plus „ haute cime du Rocher, & après m'y avoir placé, il me dit, Tournez les yeux „ à l'Est, & dites-moi ce que vous voïez. „ Je vois, lui dis-je, une grande Vallée, „ & un prodigieux Courant d'eau qui la „ traverse. La Vallée que vous voïez, „ ajouta-t-il, est la Vallée de Misere, & „ le Courant d'eau fait partie de l'immense Océan de l'Eternité. D'où vient, repris-je, que cette Eau sort d'un Brouillard épais à l'un de ses bouts, & se perd „ à l'autre dans une sombre Nuée? Ce „ que vous voïez, me répondit-il, est cette portion de l'Eternité qu'on apelle

„ Tems,

„ Tems, qui se mesure par le cours du „ Soleil, & qui doit s'écouler jusques à „ la fin du Monde. Examinez à présent, „ continua-t-il, cette Mer qui est ainsi bor- „ née par des tenèbres à ses deux bouts, „ & dites-moi ce que vous y découvrez. „ J'y vois, lui dis-je, un Pont qui la tra- „ verse par le milieu. Ce Pont, me dit-il, „ que vous voïez est la Vie humaine, con- „ siderez-le bien à votre loisir. Après en „ avoir fait une revûë plus exacte, je trou- „ vai qu'il y avoit soixante-dix Arches en- „ tieres, & plusieurs rompuës, qui jointes „ ensemble pouvoient aller au nombre „ de cent ou environ. Lors que je comp- „ tois les Arches, le Genie me dit qu'il „ y en avoit eu d'abord jusques à mille; „ mais qu'un Déluge avoit emporté cel- „ les qui manquoient, & laissé le Pont „ dans l'état ruïneux où je le voïois. „ Mais, ajouta-t-il, n'y découvrez-vous „ pas autre chose? J'y vois, lui dis-je, „ une infinité de monde qui passe dessus, „ & un Nuage épais à l'un & à l'autre „ bout. Je vis d'ailleurs un grand nom- „ bre de Passagers, qui tomboient dans „ l'eau à travers le Pont, & je m'aperçus „ qu'il y avoit quantité de Trapes cachées, „ sur lesquelles ils n'avoient pas plûtôt „ mis le pié, qu'ils s'enfonçoient & dis- „ paroissoient tout d'un coup. Ces Trapes „ étoient si nombreuses à l'entrée du Pont, „ que, de cette foule de monde qui sor- „ toit du Nuage, il y en avoit plusieurs

„ qui

„ qui échouoient d'abord. Elles n'étoient „ pas si fréquentes vers le milieu, mais „ vers l'extremité des Arches entieres el„ les se multiplioient beaucoup. Il n'y a„ voit au reste qu'un petit nombre de Per„ sonnes qui clopinoient sur les Arca„ des rompues, mais qui fatiguées, par „ une si longue marche, tomboient l'u„ ne après l'autre dans le sein de ce vaste „ Océan.

„ Je contemplois cette surprenante Fa„ brique, & la grande varieté d'Objets „ qu'elle m'ofroit, lors que je me sentis „ accablé d'une profonde mélancholie à „ la vûë de tant de Personnes qui ve„ noient à succomber, au milieu de la „ Joie & des Plaisirs, & qui s'acrochoient „ à tout ce qui les environnoit pour sau„ ver leur vie. Quelques-uns, qui regar„ doient vers le Ciel d'un air fort pensif, „ s'éclipsoient tout d'un coup au milieu „ de leurs Speculations. Il y en avoit u„ ne infinité d'autres qui couroient avec „ ardeur après de petites Vessies pleines „ d'air qui brilloient à leurs yeux & qui „ dansoient en leur présence ; mais lors „ qu'ils se croïoient sur le point de les a„ teindre, le pié venoit à leur manquer, „ & ils culbutoient en bas. Malgré cette „ diversité d'Objets, qui causoit une es„ pèce de confusion, j'en observai quel„ ques uns avec des Cimeterres, & d'au„ tres avec des Phioles à la main, qui al„ loient & venoient sur le Pont, & qui

„ ne faisoient aucun scrupule d'en pous-
„ ser un grand nombre sur les Trapes,
„ qui ne sembloient pas être dans leur
„ chemin, & qu'ils auroient pû éviter si
„ on ne les avoit forcez à changer de
„ route.

„ Lors que le Genie s'aperçut que je
„ m'abandonnois à ce triste spectacle, il
„ me dit d'en détourner la vûë, & d'exa-
„ miner s'il y avoit quelque autre chose
„ que je ne comprisse pas. Là-dessus je
„ lui demandai ce que signifioient ces
„ grandes Volées d'Oiseaux, qui volti-
„ geoient autour du Pont, & qui s'y per-
„ choient de tems en tems; ce que vou-
„ loient dire ces Corbeaux, ces Har-
„ pies, ces Vautours, ces Cormorans, &
„ sur tout ces petits Garçons ailez qui se
„ perchoient en foule sur les Arcades du
„ milieu. Ces Oiseaux, me répondit-il,
„ sont la Superstition, l'Avarice, l'Envie,
„ le Desespoir & l'Amour, avec toutes
„ les autres Passions & les Soucis rongeans
„ qui tourmentent les Hommes.

„ Helas, dis-je alors en soupirant,
„ l'Homme donc a été fait en vain, puis
„ qu'il est abandonné à la misere durant
„ sa vie, & qu'il est englouti par la Mort!
„ Le Genie, émû de compassion envers
„ moi, me dit de ne regarder plus à l'Hom-
„ me dans la premiere Scène de son Exis-
„ tence, lors qu'il se met en chemin pour
„ arriver à l'Eternité; mais de tourner les
„ yeux sur ce Nuage épais où le Courant
en-

„ entraine les diférentes Générations des
„ Hommes. J'obéis à ses ordres, & (soit
„ qu'il me fortifiât la vûë d'une façon
„ tout extraordinaire, ou qu'il dissipât u-
„ ne partie de ce Nuage qui étoit d'abord
„ impenétrable à mes yeux) je vis que la
„ Vallée s'ouvroit de ce côté-là, & s'é-
„ tendoit en un vaste Océan, à travers le
„ milieu duquel passoit un gros Rocher de
„ Diamant qui le divisoit en deux parties
„ égales. Mais l'une demeura toûjours
„ ensevelie sous les ténèbres, où je ne
„ voïois goute, pendant que l'autre me
„ parut semée d'une infinité d'Isles cou-
„ vertes de Fleurs & de Fruits, & envi-
„ ronnées d'une eau qui ressembloit à du
„ Crystal. J'y pouvois distinguer des Per-
„ sonnes revêtuës d'Habits magnifiques,
„ avec des Guirlandes sur la tête, qui se
„ promenoient entre les Arbres, se cou-
„ choient au bord des Fontaines, ou se
„ reposoient sur des Lits de fleurs: J'y en-
„ tendis en même tems une harmonie con-
„ fuse d'un chant d'Oiseaux, d'un bruit de
„ Cascades, de Voix Humaines & d'Instru-
„ mens de Musique, en sorte que la Joie
„ s'empara de mon cœur à la vûë & à l'ouïe
„ d'une si agréable Scène. J'aurois sou-
„ haité les ailes d'un Aigle, pour voler
„ au plûtôt à cet heureux Sejour; mais le
„ Genie m'avertit qu'on ne pouvoit s'y
„ rendre qu'à travers les Portes de la
„ Mort qui s'ouvroient à toute heure sur
„ le Pont. Les Isles, continua-t-il, que

 vous

„ vous voïez si fraiches & si verdoïantes, „ & qui vous paroissent couvrir toute la „ surface de l'Océan aussi loin que votre „ vûë se peut étendre, sont plus nombreu- „ ses que le Sable qui est sur le bord de „ la Mer ; il y en a des millions & des „ milliars, outre celles qui s'ofrent à vos „ yeux, au delà de tout ce que votre Ima- „ gination en peut concevoir. C'est le Se- „ jour destiné aux Gens de bien après la „ Mort, qui, suivant les diférentes Ver- „ tus qu'ils auront pratiquées, ou le de- „ gré qu'ils en auront ateint, doivent être „ distribuez sur ces Isles, dont chacune „ forme un Paradis, où abondent toute „ sorte de Plaisirs, proportionnez au goût „ & aux qualitez de ceux qui les habitent. „ N'est-ce pas là un Sejour après lequel „ vous devez soupirer? N'est-il pas digne, „ *Mirza*, de vos soins & de vos peines? „ La Vie vous paroît-elle malheureuse, „ puis qu'elle vous fournit l'occasion „ d'obtenir une si grande Recompense? „ Devez-vous craindre la Mort, qui vous „ transporte à un si heureux Etat? Ne „ vous imaginez donc pas que l'Homme „ ait été fait en vain, puis qu'il doit jouïr „ d'une Gloire éternelle. Après avoir „ goûté un plaisir extrême à la vûë de ces „ Isles fortunées, je supliai le bon Genie „ de me dire ce qu'il y avoit de l'autre „ côté du Rocher de Diamant, qui pa- „ roissoit couvert d'afreuses ténèbres. Il „ ne me répondit pas un seul mot, & lors que

„ que je voulus insister de nouveau, je „ m'aperçus qu'il s'étoit éclipsé. Je tour- „ nai donc la vûë vers les Objets qui a- „ voient occupé mon atention, mais au „ lieu de l'Océan, du Pont & des Isles, „ je ne vis que la longue & profonde Val- „ lée de *Bagdat*, avec des Bœufs, des Bre- „ bis & des Chameaux, qui paissoient sur „ les Collines.

C.

XXXVII. DISCOURS.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

HOR. L. I. Sat. IV. 43.

* *Honorez de ce beau Nom, celui qui joint à un genie sublime & divin, le talent de s'exprimer d'une manière noble & majestueuse.*

IL n'y a point de titre qu'on donne plus souvent à un Ecrivain que celui de *beau Genie*. Je l'ai entendu apliquer à bon nombre de miserables Faiseurs de Sonnets. Nous n'avons pas un seul Barbouilleur de

* C'est ainsi que l'exact & judicieux Mr. *Coste* a traduit cet endroit dans ses Notes sur la Version du P. *Tarteron*.

Vers Heroïques, qui n'ait ses Admirateurs, & qui ne passe pour un *grand Genie*; & à l'égard de ceux qui se mêlent d'écrire des Tragedies, à peine y a-t-il un seul Novice, qu'on n'exalte comme un *Esprit sublime* qui tient du Prodige.

Mon but dans ce Discours est d'examiner en gros ce qui forme un grand Genie, & de ne donner, sur un Sujet si peu commun, que des reflexions détachées.

Entre les grands Genies, ce petit nombre qui s'attire l'admiration de tout le monde, & qu'on peut regarder comme des Prodiges de la Nature Humaine, sont ceux qui, par la seule force de leurs talens naturels, & sans aucun secours des Arts ou des Sciences, ont produit des Ouvrages qui faisoient les Délices de leurs Contemporains & l'Admiration de la Posterité. Il y a quelque chose de noble, au milieu de l'irregularité qu'on trouve dans ces grands Genies, qui est infiniment plus beau que tous ces tours & cette délicatesse que les *François* apellent *bel Esprit*, c'est-à-dire un Genie poli par la conversation, la reflexion, & la lecture des Ecrivains les plus exacts. Le Genie le plus élevé, qui s'est imbu des Arts & des Sciences, en contracte je ne sai quelle teinture qui l'engage à l'Imitation, malgré qu'il en aît.

On trouve plusieurs de ces grands Genies naturels, qui ne sont point disciplinez par les règles de l'Art, entre les Anciens, &

& sur tout entre ceux des Païs les plus Orientaux. *Homere* a une infinité de Saillies que *Virgile* ne pouvoit pas ateindre, & dans les Livres de l'ancien Testament nous avons divers Passages d'un sublime beaucoup plus noble que celui d'*Homere*. Mais si nous accordons aux Anciens un Genie plus hardi & plus élevé que celui des Modernes, il faut avouër en même tems que les uns n'aprochoient pas, ou plûtôt qu'ils étoient fort au dessus de l'exactitude & de la délicatesse des autres. Dans les Similitudes & les Allusions, pourvû qu'il y eût quelque raport éloigné, les premiers ne se mettoient pas en peine du reste ni de la bienséance : Ainsi le Roi *Salomon* compare * le nez ou le visage de sa Bien-aimée à la Tour du *Liban*, qui regarde vers *Damas*; & † la venue de JESUS-CHRIST, pour châtier *Jerusalem* ou juger le Monde, est comparée à un Larron, qui perce les Maisons de nuit. On ne finiroit pas, si l'on s'amusoit à recueillir tous les Exemples de cette nature qui se trouvent dans les Anciens : *Homere* nous représente un de ses Heros environné de l'Ennemi, comme un Ane qui paît dans un Champ semé d'avoine, & qui ne branle point, quoi que tous les Enfans du Village soient à ses trousses: Il en compare un autre, qui plein d'ardeur pour assouvir sa vangeance,

* *Cant. des Cant.* Ch. VII. 4.
† *Matth.* XXIV. 43, 44. & 1 *Thess.* V. 2.

ne trouve aucun repos dans son Lit, à un morceau de viande qu'on grille sur des charbons. Ce défaut des Anciens ouvre un vaste champ à la raillerie des petits Esprits, qui peuvent se moquer d'un manque de bienséance, mais qui ne goûtent pas le Sublime de cette sorte d'Ouvrages. Le Grand Sophi de *Perse*, qui regne aujourd'hui, entre une foule de titres pompeux qu'il se donne, à la maniere des Orientaux, prend celui du *Soleil de gloire*, & de l'*agréable Noix Muscade*. En un mot, pour couper queuë à une Critique trop severe des Anciens à cet égard, sur tout de ceux qui habitoient les Climats les plus chauds, & qui à cause de cela même avoient l'Imagination la plus vive, il faut savoir que ce qu'on apelle *Bienséance* dans une Allusion est une Découverte moderne de nos Païs plus temperez, où, par une délicatesse & une exactitude scrupuleuse, nous voudrions supléer à ce qui nous manque de force & de vivacité d'Esprit. Notre Compatriote * *Shakespear* étoit un Exemple bien remarquable de cette premiere sorte de grand Genie.

Je ne saurois abandonner cet Article sans ajouter que *Pindare* étoit aussi un grand Genie du premier ordre, que l'impétuosité de son Feu naturel transportoit à de vastes conceptions des choses, & à de nobles saillies d'Imagination. D'un autre

* Voïez le I. Tome p. 84. &c.

tre côté, peut-on rien voir de plus ridicule que des Hommes d'une Imagination chaste & médiocre, qui veulent imiter sa maniere d'écrire, & qui nous donnent des Pièces monstrueuses, sous le beau nom d'Odes *Pindariques*? Lors que je voi des Gens qui s'avisent d'imiter des Ouvrages, qu'*Horace* nous représente comme singuliers en leur genre & inimitables; lors que je les voi suivre des irregularitez avec méthode, & que, par les petits tours de l'Art, ils s'éforcent d'ateindre aux Saillies les plus vives de la Nature, je ne puis que leur apliquer cet Endroit de *Terence* : *" Si vous prétendez que la Rai„ son fixe des choses qui sont tout à-fait „ inconstantes & incertaines, c'est juste„ ment vouloir allier la Folie avec la „ Raison.

† —— —— incerta hæc si tu postules
Ratione certâ facere, nihilo plus agas,
Quàm si des operam, ut cum ratione insanias.

Enfin un de ces Poëtes modernes comparé à *Pindare*, aproche d'une Sœur *Camisarde* comparée avec la Sibylle de *Virgile*: Les contortions, les grimaces & l'exterieur s'y trouvent; mais il n'y a rien de cette Impulsion divine qui éleve l'Esprit au dessus de lui-même, & lui fournit une Eloquence plus qu'humaine.

* Je me sers de la Traduction de Mad. *Dacier*.
† *Eunuch.* Act. I. Sc. I. 16.

Il y a une autre forte de grands Genies, que je mets dans une feconde Claffe, pour les diftinguer des premiers, quoi qu'ils ne leur foient pas inferieurs. Ces Genies du fecond Ordre font ceux qui, formez par les règles de l'Art, y ont foumis la beauté de leurs Talens naturels. Tels étoient entre les *Grecs* PLATON & ARISTOTE, entre les *Romains* VIRGILE & CICERON, entre les *Anglois* MILTON & le Chevalier FRANÇOIS BACON.

Le Genie dans ces deux Claffes d'Auteurs peut être également beau, mais il paroit d'une maniere diférente. Dans la premiere, il reffemble à un terroir fertile fous un heureux Climat, où il produit une infinité de belles Plantes qui forment des millions de Païfages charmans fans aucun ordre ou aucune fymmétrie. Dans l'autre, c'eft le même terroir fous le même Climat, où il a été difposé en Allées & en Parterres, & où l'adreffe du Jardinier en a fait plufieurs Compartimens agréables.

Ce qu'il y a le plus à craindre à l'égard des derniers eft qu'ils ne fe gênent trop par l'Imitation; qu'ils n'aient toûjours en vûë des Modéles fur lesquels ils fe forment, & qu'ils ne donnent pas une pleine liberté à leurs talens naturels. L'Imitation des meilleurs Ecrivains n'aproche pas d'un bon Original, & l'on voit même qu'il y a très-peu d'Auteurs qui occupent un rang confiderable dans la République des Lettres, s'ils n'ont quelque chofe de particu-

ticulier & de leur crû, soit dans les Pensées ou dans la maniere dont ils les expriment.

N'est-il pas domage de trouver quelquefois de grands Genies, qui ne s'amusent qu'à des bagatelles? Un célèbre Auteur *Italien* nous dit qu'il avoit vû un Berger, qui se divertissoit à faire sauter des Oeufs en l'air, & à les ratraper sans en casser aucun; & qui étoit arrivé à un si haut degré de perfection dans cet exercice, qu'il en balotoit quatre de cette maniere plusieurs minutes de suite. „Je ne croi pas, „ ajoute-t-il, avoir vû de ma vie un air „ plus serieux que celui de cet Homme, „ qui, à force de s'apliquer à ce badinage, „ étoit devenu aussi grave qu'un Senateur; „ & il y a grande aparence que la même „ atention assidue tournée du bon côté „ l'auroit pû rendre plus habile Mathématicien qu'*Archimede*.

C.

XXXVIII. DISCOURS.

—— —— —— Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.
HOR. A.P. 126.

Qu'il soutienne toûjours le même caractère, & qu'il ne se démente point depuis le commencement jusques à la fin.

IL n'y a rien, au dessous du Crime, qui rende un Homme plus méprisable aux yeux du monde que l'Inconstance, sur tout en fait de Religion & des Partis Politiques. Dans l'un & l'autre de ces Cas, quoi qu'un Homme s'aquite peut-être alors de son devoir, il s'attire non seulement la haine de ceux qu'il abandonne, mais il ne gagne presque jamais l'estime de ceux auxquels il se joint.

Il faut donc que dans ces démarches capitales de la Vie on ait une pleine Conviction, & qu'on ne puisse pas soupçonner un Homme qu'il y trouve ses avantages temporels; autrement le monde est assez malin pour croire qu'il n'agit pas en ceci par connoissance de Cause, mais plûtôt par legereté ou par des vûës d'interêt. Les nouveaux Convertis & les Apostats de toutes les sortes devroient prendre un soin tout particulier de faire voir au monde qu'ils agissent par un principe d'Honeur & de Vertu

tu; puis que, malgré l'indulgence qu'ils ont pour eux-mêmes, & les aplaudissemens qu'ils peuvent recevoir de ceux qui les fréquentent, ils seront toûjours l'objet du mépris de tous les honêtes Gens, & porteront les marques d'une éternelle infamie.

L'irrésolution sur le genre de vie qu'on doit méner & l'inconstance à le poursuivre sont les Causes les plus universelles de nos inquietudes & de notre Malheur. Lors que l'Ambition nous entraîne d'un côté, l'Intérêt d'un autre, le Penchant à un troisième, & que la Raison vient peut-être s'oposer à tous, un Homme, qui a tous ces Partis à prendre, ne peut que mal-passer son tems. Lors que l'Esprit balance entre divers Objets, il vaudroit mieux se déterminer pour celui qui ne seroit pas tout-à-fait le meilleur, que de vieillir dans l'incertitude, & de sortir du Monde, comme font la plûpart des Hommes, avant qu'on ait choisi de quelle maniere on y doit vivre. Il n'y a qu'un seul moïen de nous mettre en repos de ce côté-là, qui est d'avoir toûjours un But fixe, où tendent toutes nos actions. Si nous sommes fortement resolus de nous gouverner par les lumieres de la Raison, sans avoir aucun égard pour les richesses, la reputation, ou les autres avantages de cette nature, à moins qu'ils ne s'accordent avec notre But principal, nous pouvons méner une Vie douce & tranquille; mais si nous agissons par di-

diférentes vûës, & que non contens de la Vertu, nous voulions être riches, populaires, & tout ce que le monde estime, nous vivrons & nous mourrons dans la misere & le répentir.

On devroit se munir d'une façon toute particuliere contre ce Foible, puis que notre penchant nous y entraîne avec violence, & que si l'on s'examine de près, on trouvera que nous sommes les Créatures les plus inconstantes de l'Univers. A l'égard de l'Entendement, nous embrassons & rejettons bien des fois les mêmes Opinions; au lieu que les Etres au dessus & au dessous de nous n'en ont peut-être aucune, ou que du moins ils ne chancelent pas dans l'incertitude. Les premiers se conduisent par la vûë intime qu'ils ont des Objets, & les autres par l'instinct. A l'égard de la Volonté, nous tombons dans le Crime & nous nous en relevons, nous devenons aimables ou dignes de hàine aux yeux de notre souverain Juge, & nous passons toute notre vie à l'offenser & à lui demander pardon. Au contraire, les Etres qui nous sont inferieurs ne sauroient jamais pécher, ni les supérieurs se repentir. Les uns sont incapables d'aucun Devoir, & les autres sont fixez à vivre éternellement dans le Crime ou dans la Vertu.

A peine y a-t-il aucun état ou aucun âge de la Vie, qui ne produise des revolutions dans l'Esprit de l'Homme. Les idées de l'Enfance se perdent dans celles de

de la Jeunesse; les unes & les autres prennent un nouveau tour dans l'âge viril, jusqu'à ce que la Vieillesse nous ramène dans notre premier état. Un nouveau Titre, un Succès inopiné nous jette hors de nous-mêmes, & détruit en quelque maniere notre Identité. Les brouillards d'un jour sombre ou quelques petits raïons du Soleil ont autant d'influence sur nos corps, que le malheur ou le bonheur le plus réel. Un Songe nous métamorphose, & bouleverse notre état pendant qu'il dure: chaque Passion, pour ne rien dire de la Santé & de la Maladie, ni des plus grandes alterations qui arrivent au Corps ou à l'Esprit, nous rend presque des Créatures toutes diférentes. Si ce Foible nous distingue des Etres qui sont au dessus ou au dessous de nous, quelle idée doit-on avoir de ces Hommes qui se font remarquer par-là entre les Individus de la même Espèce? Il n'y a point de si chetif Caractère que celui d'être un des plus inconstans de l'Espèce la plus inconstante qu'il y ait dans l'Univers; puis sur tout que le grand Modéle de la Perfection n'a pas la moindre ombre de changement, mais qu'il étoit hier le même qu'il est aujourd'hui, & qu'il sera éternellement.

Cette Humeur variable & cette Contradiction perpetuelle avec soi-même, qui est la plus grande Foiblesse de la Nature Humaine, donne plus de ridicule à celui qui en est ateint que tout autre Défaut, en ce qu'el-

qu'elle l'expose sous une infinité de vûës grotesques, & qu'elle le distingue de lui-même par l'opposition de plusieurs Caractères bigarrez. Le plus plaisant Caractère qu'on trouve dans *Horace* est fondé sur cette inégalité d'humeur & cette conduite irreguliere. Le voici mot pour mot:

—— —— —— —— * Sardus habebat
Ille Tigellius hoc. Cæsar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris atque suam, non
Quidquam proficeret: si collibuisset, ab ovo
Usque ad mala citaret, Io Bacche, modò summâ
Voce, modò hac, resonat chordis quæ quattuor imâ.
Nil æquale homini fuit illi: sæpe velut qui
Currebat, fugiens hostem: persæpe velut qui
Junonis sacra ferret: habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos: modò Reges, atque Tetrarchas,
Omnia magna loquens: modò: Sit mihi mensa tripes, &
Concha salis puri, & toga, quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses
Huic parco, paucis contento; quinque diebus
Nil erat in loculis. Noctes vigilabat ad ipsum
Mane, diem totum stertebat: nil fuit umquam
Sic impar sibi. —— —— —— ——

* Lib. I. Sat. III. 3, —— 19.

C'est-

C'est-à-dire, "*Tigellius* étoit un Homme
„ râre en ce genre. *Cézar*, tout *Cézar* qu'il
„ fut, n'avoit pas plus de pouvoir sur lui
„ qu'un autre, quoi qu'il le conjurât de
„ chanter, par l'amitié que son Pere avoit
„ euë pour lui, & par celle qu'il lui por-
„ toit lui-même. Mais quand la fantaisie
„ lui en prenoit, il vous entonoit une
„ Chanson *Bachique*, faisant tantôt le des-
„ sus, & tantôt la basse; cela ne finissoit
„ point, vous en aviez pour tout le repas.
„ Il étoit l'inconstance même; il couroit
„ souvent à perte d'haleine, comme si l'En-
„ nemi l'eût poursuivi; & souvent il mar-
„ choit à pas comptez, comme les Filles
„ qui portent en cérémonie les Vases desti-
„ nez aux Sacrifices de *Junon*. Il avoit quel-
„ quefois deux cens Esclaves, & quelque-
„ fois il n'en avoit que dix. Tantôt il fai-
„ soit l'Homme important, ne parlant que
„ de Princes & de Grans Seigneurs: il s'a-
„ visoit ensuite de prendre un ton plus mo-
„ deste. Hélas, disoit-il, une petite Table
„ à trois piés; un peu de sel dans une Co-
„ quille; un Habit de gros drap pour mon
„ hiver, en voilà autant qu'il m'en faut.
„ Qu'on eût donné quatre mille Pistoles à
„ ce bon ménager, trois jours après il n'a-
„ voit pas le sou. Il dormoit tout le jour
„ & veilloit toute la nuit; on ne vit ja-
„ mais d'Homme si inégal ni si bizare.

C.

XXXIX.

XXXIX. DISCOURS.

—— Si quid ego adjuëro, curámve levasso,
Quæ nunc te coquit, & versat in pectore fixa,
Ecquid erit pretii? —— —— —— ——
ENN. ap. TULL. de Senect. C. 1.

Que me donnerez-vous, si je puis vous être de quelque secours, & diminuer le chagrin qui vous ronge & qui s'est emparé absolument de votre Esprit?

LES recherches après le Bonheur, & les moïens d'y parvenir, ne sont pas si nécessaires ni si utiles au Genre Humain que l'art de se consoler & d'être inébranlable au milieu des Afflictions. Le contentement de l'Esprit est tout ce que nous pouvons attendre dans ce Monde; si nous voulons aspirer plus haut, il n'y a pour nous que des traverses & des chagrins à essuïer. Nous devrions emploïer tous nos éforts & toute notre étude à nous rendre tranquilles ici-bas, & heureux dans le Siècle à venir.

Il est certain que, si tout le Bonheur, qui se trouve dispersé entre tous les Hommes, étoit réüni en un seul, il ne seroit pas capable de le rendre fort heureux. Tout au contraire, si les Calamitez de toute l'Espèce venoient à résider en une seule Person-

sonne, elles en feroient une Créature très-miserable.

La Lettre suivante, qui n'est pas une Pièce en l'air, comme j'ai raison de le croire, quoi que le Seing, qui est au bas, soit un Nom suposé, m'a fourni l'occasion d'entamer ce Sujet. La voici telle que je l'ai reçuë.

Mr. le SPECTATEUR,

„Je suis du nombre de vos Disciples, „ & je tâche de pratiquer vos Maximes; „ ce qui vous disposera, sans doute, à compatir à mon état, que je vous découvrirai en peu de mots. Il y a trois années „ ou environ qu'un Gentilhomme, que „ vous auriez aprouvé vous-même, je m'assûre, me fit la cour dans la vûë de m'épouser. Il avoit tout le mérite qu'on peut „ souhaiter, aux biens de la Fortune près; „ de sorte que mes Parens, qui avoient „ tous de l'estime pour sa Personne, ne „ voulurent pas admettre sa Passion & nous „ satisfaire tous deux. Pour moi, je m'en „ rémis absolument à la conduite de ceux „ qui connoissoient le monde mieux que „ moi; mais je vivois toûjours dans l'esperance qu'il se trouveroit quelque conjoncture favorable qui me rendroit heureuse avec l'Homme, que je préferois, „ dans mon cœur, à toute la terre; bien „ resoluë, si je ne pouvois l'obtenir, de „ n'en avoir jamais aucun autre. Il n'y a „ guéres plus de trois Mois que je reçus

„ une

„ une de ses Lettres, où il m'aprenoit „ qu'il avoit hérité d'un Bien considerable par la mort d'un de ses Oncles, „ & qu'il n'en ressentoit de la joie que „ dans l'esperance que cet Heritage éloigneroit tous les obstacles qui s'étoient „ opposez à notre Bonheur mutuel. Je „ vous laisse à deviner, Monsieur, quels „ furent mes transports à la vûë de cette „ Lettre, qui fut suivie de plusieurs autres, „ toutes pleines de ces marques de tendresse & de satisfaction, que Personne „ au Monde ne pouvoit mieux sentir ni „ exprimer d'une maniere plus vive que „ lui-même. Mais helas! aurai-je la force de vous le dire? par la Poste, qui „ arriva la semaine derniere, j'eus une „ Lettre d'un de ses Amis intimes, qui „ m'anonçoit que cet infortuné Gentilhomme, après avoir reglé toutes ses affaires, & sur le point de venir ici, étoit „ mort d'une Fièvre en très-peu de jours. „ Je ne saurois vous exprimer la douleur „ qui m'accable, quoi que je m'attache „ aux exercices de Pieté & à la lecture „ des Livres de Dévotion, mais pénétrée „ des bons & salutaires Avis que vous donnez souvent au Public, il me semble „ que vous feriez un acte de Charité tout „ extraordinaire si vous me prêtiez votre „ secours dans une si triste conjoncture. „ Du reste, si après avoir lû ma Lettre, „ vous vous trouvez d'humeur à railler & „ à badiner, plûtôt qu'à me départir vos „ con-

„ consolations, je vous prie de la jetter
„ au feu, & de n'y penser plus; mais si
„ vous êtes sensible à ma Disgrace, dont
„ le poids, je l'avouë, est au dessus de
„ mes forces, vos Conseils peuvent aider
„ beaucoup à me soutenir, & obligeront
„ infiniment l'affligée

ELEONORE.

Un revers en Amour est plus difficile à suporter que tout autre; la Passion elle-même atendrit & surmonte le Cœur d'une telle maniere, qu'il n'est pas en état de soutenir les disgraces qui lui arrivent. A l'égard de tous les autres accidens, l'Esprit recueilli en lui-même en soutient le choc avec toute la force qui lui est naturelle, mais un Cœur amoureux est sapé par les fondemens, & croule sous le poids des assauts qui attaquent sa Passion favorite.

Dans les afflictions ordinaires de la Vie, on cherche à se consoler par la lecture des Livres de Morale, qui peuvent en effet être alors d'un grand secours. Mr. de S. *Evremond* n'aprouve pas cette méthode; mais il voudroit qu'on lût des Auteurs divertissans capables d'exciter la joie dans l'Esprit, & il s'imagine que Don *Quixote* soulageroit plûtôt un cœur abatu que *Plutarque* ou *Seneque*, sous prétexte qu'il est plus aisé de faire diversion au Chagrin que de le vaincre. Il y a des Temperamens sans doute, à qui cela peut être de quelque usage.

ge. Pour moi, j'aurois plûtôt recours à des Auteurs d'une toute autre espèce, qui nous fournissent des Exemples de toutes les calamitez auxquelles la Nature Humaine se trouve exposée ici-bas.

Si notre Afliction est fort pesante, nous avons dequoi nous consoler, puis qu'il y en a bien d'autres qui, avec plus de Mérite & de Vertu, soufrent autant que nous. Si notre Afliction est legere, nous aurons moins de peine à nous consoler, puis qu'il s'en trouve une infinité de plus mal-heureux que nous-mêmes. Une Perte soutenuë en Mer, une Maladie qui nous retient au Lit, ou la Mort d'un Ami, sont si peu de chose, comparées avec des Roïaumes entiers reduits en cendres, des Villes saccagées, des Forçats de Galere, des Miserables qui gemissent dans les Fers, & tous ces desastres qui poursuivent la Nature Humaine, qu'on doit rougir de sa foiblesse, si l'on vient à plier sous de tels coups de la Fortune.

Que l'inconsolable *Eléonore* se souvienne, qu'à l'heure même qu'elle regréte son Amant défunt, il y a des Personnes en divers endroits du Monde sur le point de faire naufrage, qu'il y en a d'autres qui, alarmées aux aproches de la Mort, demandent grace & misericorde pour leur repentance tardive, qu'il y en a d'autres qui expirent dans les douleurs d'un infame Suplice, ou au milieu de quelque rude calamité; & alors elle trouvera que ses Chagrins

grins disparoissent à la vûë de ceux qui sont plus terribles & plus éfraïans.

D'ailleurs je voudrois qu'elle considerât que ce qui lui paroit aujourd'hui comme le plus grand malheur, n'est peut-être pas tel en lui-même. Du moins je ne doute pas que nos Ames séparées de nos Corps n'aient des idées bien différentes de celles que nous avons dans ce Monde; & que les choses, que nous traitons aujourd'hui d'Infortunes & de Revers, ne se trouvent au bout du compte des Benedictions, & des Graces.

Enfin l'Esprit, qui a quelque goût pour la Pieté, y cherche naturellement son azile dans les Aflictions. J'en donnerai un Exemple digne de remarque dans le Discours suivant, & tel qu'un Prêtre Catholique *Romain* me le raporta, lors que je voïageois en *France*, & que je me trouvai avec lui dans le même Coche. Cette Avanture, arrivée à deux Personnes qui s'aimoient tendrement, peut servir à faire voir que la Religion est d'une grande influence pour calmer le trouble qui démonte *Eleonore*. Mais si une Foi corrompuë & une Pieté mal-reglée fournissent des motifs de consolation aux Afligez, que ne doit-on pas attendre de l'une & de l'autre, lors qu'elles sont fondées sur l'Ecriture Sainte & sur les plus vives lumieres de la Raison?

L.

XL.

XL. DISCOURS.

Illa: Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit, Orpheu?
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte,
Invalidásque tibi tendens, heu! non tua, palmas.

VIRG. Georg. IV. 494.

Là-dessus, elle s'exprima en ces termes: Qui est-ce, mon cher Orphée, *qui nous accable l'un & l'autre d'un si grand malheur? Déja une nuit sombre m'envelope de tous côtez: Je ne suis plus à vous; Je vous dis un éternel Adieu, & c'est en vain que je vous tends les bras.*

CONSTANCE étoit une jeune Demoiselle d'un Esprit & d'une Beauté fort extraordinaires; mais assez malheureuse pour avoir un Pere, qui avoit aquis de grands Biens par son industrie, & qui faisoit consister son Bonheur à les posseder, ou plûtôt à en être lui-même l'Esclave. THEODOSE étoit le Fils puîné d'un Gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'Esprit, de l'Education, du Savoir & de la Vertu. A l'âge de vingt ans il eut le plaisir de se trouver pour la premiere fois avec *Constance*, qui étoit alors dans sa quinziéme année. Leurs Maisons

Pa-

Paternelles n'étoient qu'à peu de Lieuës l'une de l'autre; de sorte qu'il eut souvent occasion de la revoir ensuite, & que, par les avantages de sa bonne Mine & d'une Conversation agréable, il fit une si profonde impression sur le cœur de la Demoiselle, que le Tems ne pût jamais l'éfacer: D'ailleurs il n'étoit pas moins sensible lui-même aux charmes de *Constance*. Une longue Habitude ne servit qu'à leur découvrir de nouveaux atraits, & à les animer d'une Passion mutuelle qui influa sur tout le reste de leur Vie. Mais au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient ensemble, il arriva par malheur que les deux Peres devinrent Ennemis irréconciliables, sur ce que l'un s'estimoit trop par sa Naissance, & l'autre par ses Richesses. Le Pere même de *Constance* porta son animosité si loin, qu'il eut de l'aversion pour *Theodose*, lui défendit l'entrée de son Logis, & ordonna à sa Fille de ne le voir plus, sous peine d'encourir son indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, &, afin d'ôter à ces Amans l'esperance dont ils se flatoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux sur un jeune Gentilhomme bien fait & riche, qu'il destina pour le Mari de sa Fille. Il n'eut pas plûtôt pris ses mesures à cet égard, qu'il dit à *Constance* qu'il avoit dessein de la donner à un tel Gentilhomme, & que les Nôces seroient célèbrées un tel jour. *Constance*, in-

timidée par l'autorité de ſon Pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un Mariage ſi avantageux, en reçut la propoſition avec un ſilence plein de reſpect, que ſon Pere ne manqua pas de louër, puis qu'il ſied toûjours bien à une jeune Fille en pareil cas. Le bruit de ce Mariage penétra bientôt jusqu'aux oreilles de *Théodoſe*, qui, après un long tumulte de différentes Paſſions qui s'éleverent alors dans ſon cœur, écrivit à ſa Maîtreſſe le Billet ſuivant.

„ Il y a quelques années que je faiſois „ tout mon Bonheur de penſer à ma che- „ re *Conſtance*; mais cela même fait au- „ jourd'hui mon plus grand Suplice. Faut- „ il donc que j'aie le chagrin de vous voir „ poſſedée par un autre? Les Ruiſſeaux, „ les Prairies & les Champs, où nous a- „ vons eu de ſi longs & de ſi doux Entre- „ tiens, me ſont devenus inſuportables; „ la Vie même eſt un Fardeau que je ne „ puis ſoutenir. Puiſſiez-vous vivre long „ tems heureuſe dans ce Monde! mais „ oubliez qu'il y ait jamais eu un tel Hom- „ me que

THEODOSE.

Ce Billet fut rendu dès le ſoir même à *Conſtance*, qui s'évanouït en le liſant; mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lors que deux ou trois Meſſagers vinrent coup ſur coup à ſon Logis pour s'informer de *Théodoſe*, qui étoit ſorti de ſa chambre environ minuit, &

qu'on

qu'on ne retrouvoit plus. La profonde Mélancholie, qui l'avoit saisi depuis quelque tems, faisoit tout craindre à son égard. *Constance*, persuadée qu'il n'y avoit que le seul bruit de son Mariage qui pût le reduire à quelque extrémité fâcheuse, étoit inconsolable: Elle se reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit euë à y donner les mains, & regardoit son nouvel Amant comme le Meurtrier de *Théodose*: En un mot, elle resolut de s'exposer à toute l'indignation de son Pere, plûtôt que de consentir à un Mariage, qui lui paroissoit si criminel & si plein d'horreur. Le Pere, satisfait d'être délivré de *Théodose*, & de pouvoir garder son argent, ne se mit pas fort en peine du refus obstiné de sa Fille; & trouva les moïens de s'excuser auprès de son prétendu Beau-Fils, qui n'avoit accepté ses ofres que par des vûës d'intérêt, sans que l'Amour y eût aucune part. *Constance* ne chercha plus de remède à son mal que dans la Dévotion & les Exercices de Pieté; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'Esprit, & qu'elle resolut de passer le reste de ses jours dans un Cloître. Son Pere fut si peu choqué de ce dessein, qui alloit à épargner sa bourse, qu'il y consentit de bon cœur, & qu'il la mèna lui-même à une Ville voisine, pour en voir l'execution: Elle étoit alors dans la vingt-cinquiéme année de son âge, & dans toute la fleur de sa beauté.

 D'ail-

D'ailleurs il y avoit ici un Religieux, qui étoit en grande reputation pour sa Vertu & sa Vie exemplaire; Et comme les Catholiques *Romains*, qui se trouvent accablez sous le poids de quelque Epreuve, s'adressent à leurs plus celèbres Confesseurs, pour en obtenir des avis charitables; notre Afligée voulut se confesser à ce bon Religieux.

Mais revenons à *Théodose*, qui, le même jour de son départ, se rendit à un Couvent de la Ville, où *Constance* alla demeurer ensuite, & qui, après avoir exigé le secret de tous les Peres, ce qu'on ne refuse pas en certaines occasions importantes, se fit de leur Ordre, avec une ferme resolution de ne penser plus à sa Maîtresse, qu'il croïoit mariée à son Rival depuis le jour fixé pour les nôces. Plein d'ardeur pour se dévouër à la Religion, il avoit si bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les Ordres sacrez, & qu'en peu d'années il devint célèbre par la sainteté de ses mœurs, & les pieux sentimens qu'il inspiroit à tous ceux qui conversoient avec lui. C'étoit le saint Homme, que *Constance* avoit choisi pour être le Dépositaire de ses plus secretes pensées, quoi qu'elle ignorât son véritable Nom, & qu'il n'y eût personne qui connût sa Famille que le seul Prieur du Couvent. Le gai, l'aimable *Théodose* portoit aujourd'hui le Nom du Pere *François*, & il étoit si déguisé par sa longue barbe, sa tête rase, & l'Habit de l'Ordre, qu'on n'au-

n'auroit jamais trouvé l'Homme du Monde dans le venérable Religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans son Confessional, notre belle Affligée vint se prosterner à son côté, & lui ouvrit l'état de son ame : après lui avoir fait l'histoire d'une Vie pleine d'innocence, elle ne pût retenir ses larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. „ Je crains, *lui dit-elle*, que „ ma conduite n'ait causé la mort d'un „ Homme, qui n'avoit d'autre défaut que „ celui de me trop aimer. Il n'y a que Dieu „ seul qui sache jusques à quel point je „ l'aimois lors qu'il étoit en vie, & quelle „ a été ma douleur depuis sa mort. " Elle fit ici une pause, & leva ses yeux baignez de larmes vers le bon Pere Confesseur, qui étoit si ému de son triste recit, qu'à peine eut-il la force de lui dire, d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, de vouloir continuer son histoire. Elle obéit à ses ordres, & au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui exposer tout ce qu'elle avoit sur le cœur. Le bon Religieux sentit une si vive émotion de l'état où il voïoit sa Pénitente, qu'il ne pût arrêter le cours de ses larmes, & que, dans les transports de son agonie, la planche, sur laquelle il étoit assis, branloit sous lui. *Constance*, qui le crut touché de compassion envers elle, & penétré d'horreur pour son Crime, lui parla du Vœu, où elle étoit resolue de s'engager, comme d'une dé-

 mar-

marche capable d'expier ses fautes, & du seul sacrifice qu'elle pouvoit ofrir à la memoire de *Théodose*. A l'ouïe de ce Nom, qu'il n'avoit pas entendu prononcer depuis si long tems, & à la vûë d'une fidelité sans exemple, de la part d'une Demoiselle, qu'il croïoit, depuis bien des années, entre les mains d'un autre, le bon Pere, qui s'étoit déja un peu afermi, éclata de nouveau & fondit en larmes. Au milieu des intervalles de sa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter sa Pénitente, accablée sous le poids de son afliction, à prendre courage & à se consoler, —— de lui dire que ses péchez lui étoient pardonnez, —— que son Crime n'étoit pas si grand qu'elle se l'imaginoit, —— qu'elle ne devoit pas s'afliger outre mesure. A la faveur de ces courtes periodes, il se remit assez bien pour lui donner l'Absolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à executer ses pieuses intentions, & qu'il lui départît de salutaires avis à cet égard. *Constance* se retira pleine d'un nouveau zèle, & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son Directeur. *Théodose*, qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées, propres à cette occasion, anima sa Pénitente, le mieux qu'il lui fut possible, à remplir tous les devoirs de la Vie Religieuse qu'elle vouloit embrasser, & à bannir de son Esprit ces craintes mal-fondées qui le tyrannisoient, avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables

bles d'abord qu'elle auroit pris le Voile bénit. „ Les Regles, ajouta-t-il, de nos diférens „ Ordres, ne permettent pas que je vous „ aille voir; mais comptez que je me souviendrai toûjours de vous dans mes Prieres, & que je vous instruirai souvent par „ mes Lettres. Marchez avec joie dans la „ glorieuse Carriere qui vous est ouverte, „ & vous trouverez bientôt cette Paix & „ cette Satisfaction de l'Ame que le Monde ne sauroit donner.

Constance fut si animée par le discours du Pere *François*, qu'elle fît son Vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cerémonies de sa Reception; pour suivre la coutume, elle se retira dans son Apartement avec l'Abbesse.

Celle-ci informée, dès la nuit précedente, de tout ce qui s'étoit passé entre le Pere *François* & sa Novice, remit à la derniere un Billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes:

„ Pour vous faire goûter les prémices de „ ces joies & de ces consolations que vous „ devez attendre de la Vie que vous venez „ d'embrasser, je dois vous avertir que ce „ *Théodose*, dont vous déplorez la Mort, „ est encore en vie, & que le Pere, à qui „ vous vous êtes confessée, étoit autrefois „ ce *Théodose* que vous plaignez tant. Le „ mauvais succès de nos Amours nous attirera plus de bonheur, que nous n'en „ aurions pû esperer de leur réussite. La „ Providence a disposé de nous pour no-

„ tre avantage, quoi que ce n'aît pas été
„ selon nos desirs. Oubliez que *Théodose*
„ soit au Monde; mais souvenez-vous qu'il
„ y a un Homme qui ne cessera de prier
„ Dieu pour vous en qualité du Pere

FRANÇOIS.

Constance, qui, à la vûë de ce Billet, reflechit sur le ton de voix, les manieres & l'émotion de son Confesseur, ne manqua pas d'y trouver d'abord *Théodose*. Après avoir pleuré de joie, "C'est assez, dit-elle, „ *Théodose* est en vie; je passerai le reste „ de mes jours en paix, & sans aucun cha- „ grin.

Toutes les Lettres, que le Pere lui écrivit ensuite, sont gardées dans le Monastere où elle residoit, & l'on en fait souvent la lecture aux jeunes Religieuses, pour leur inspirer la Vertu & de bonnes resolutions. Il y avoit dix années ou environ que *Constance* étoit ici, lors qu'une Fièvre maligne y survint, qui emporta une infinité de gens, au nombre desquels se trouva *Théodose*. Sur le point de mourir, ce bon Pere lui envoïa sa Benediction conçuë en des termes fort tendres; mais attaquée alors du même mal, elle étoit déja en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, *Constance* eut un de ces bons intervalles qui précedent d'ordinaire la Mort dans les Maladies de cette nature: de sorte que l'Abbesse, avertie par les Medecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit

que

que *Théodose* venoit de la dévancer, & que, dans ses derniers momens, il lui avoit envoïé sa Benédiction. *Constance* la reçut avec un plaisir extrême, & suplia l'Abbesse de permettre qu'elle fût enterrée auprès de *Théodose*. " Mon Vœu, ajouta-t-elle, ne „ s'étend pas au delà du Tombeau, & je me „ flate que ma demande ne sauroit le vio- „ ler." Elle mourut bientôt après, & on lui accorda sa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs Tombes, avec une courte Inscription *Latine* gravée au-dessus, où il est dit mot pour mot: " Ici reposent les Corps du Pere *Fran-* „ *çois* & de la Sœur *Constance*: Ils s'aimoient „ durant leur Vie, & la Mort ne les a point „ séparez.

C.

XLI. DISCOURS.

—— —— Quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
OVID. Metam. L. XV. 871.

Ni la colere de Jupiter, *ni le Feu, ni le Fer, ni le Tems qui consume tout, ne détruiront jamais un bon Livre.*

ARISTOTE nous dit que le Monde est une Copie de ces Idées qui sont dans l'Esprit du souverain Etre, & que les Idées

qui sont dans l'Esprit de l'Homme, sont une Copie du Monde. Nous pouvons ajouter à ceci, que les Paroles sont la Copie des Idées qui se trouvent dans l'Esprit de l'Homme, & que l'Ecriture ou l'Impression est la Copie des Paroles.

De même que l'Etre souverain a marqué, &, pour ainsi dire, gravé ses Idées dans la Création, ainsi les Hommes expriment leurs Idées dans les Livres, qui, à la faveur de ce bel Art, inventé depuis quelques siècles, peuvent durer autant que le Soleil & la Lune, & ne perir que dans le naufrage universel de la Nature. Le fameux *Cowley*, dans son Poëme sur la Resurrection, & à l'endroit où il parle de la ruïne de l'Univers, s'y énonce en ces termes: *Alors*, dit-il, *toute cette vaste étendue du Ciel, & tous ces Mondes, qui roulent sur nos têtes, périront avec les Oeuvres sacrées de* Virgile.

Il n'y a pas d'autre moïen de fixer les pensées qui s'élevent & s'évanouïssent dans l'Esprit de l'Homme, & de les transmettre jusques à la fin des Siècles; il n'y a pas d'autre moïen de perpétuer nos Idées, non plus que le souvenir d'un Particulier, lors que son Corps est confondu avec la matiere de l'Univers, & que son Ame s'est envolée au Sejour des Esprits. Les Livres sont des Legs qu'un grand Genie laisse au Genre Humain, & qui passent d'une Génération à l'autre jusques à la Posterité la plus éloignée.

Tous les autres Arts, qui servent à perpétuer

tuer nos Idées, ne continuent que peu de tems: Les Statues peuvent durer quelques milliers d'années; les Edifices ne sont pas de si longue durée, & les Couleurs durent moins que les Edifices. *Michel Ange*, *Fontana* & *Raphaël* seront à l'avenir ce que *Phidias*, *Vitruve* & *Apelles* sont à présent, les Noms d'habiles Statuaires, Architectes & Peintres, dont les Ouvrages ne subsistent plus. Les différens Arts sont exprimez sur des Materiaux qui depérissent, & qui ne sauroient conserver les Idées qu'ils représentent.

Ce qui donne aux Ecrivains un avantage considerable sur tous ces grands Maîtres, vient de ce qu'ils peuvent multiplier leurs Originaux, ou en tirer autant d'Exemplaires qu'ils veulent, qui ne sont pas d'un moindre prix que les Originaux mêmes. Ceci flate un habile Auteur d'une espèce d'Immortalité; mais il le prive en même tems des benefices dont l'Artiste jouït. Le dernier amasse plus d'argent, & l'autre aquiert une renommée plus solide. Que ne païeroit-on pas d'un *Virgile* ou d'un *Homere*, d'un *Ciceron* ou d'un *Aristote*, si leurs Ouvrages étoient confinez dans un seul Lieu, ou entre les mains d'une seule Personne, comme une Statue, un Edifice, ou un Tableau?

Puis donc que les Livres peuvent se communiquer ainsi d'un Siècle à l'autre, quel soin ne doit pas avoir un Auteur de ne rien écrire qui puisse infecter l'Esprit des Hom-

mes du poison mortel du Vice ou de l'Erreur? Ceux qui emploient leurs talens à les répandre & à les assaisonner de quelque joli tour, doivent être regardez comme les Pestes de la Societé & les Ennemis du Genre Humain: On peut dire, de leurs Livres, ce qu'on dit des Personnes qui meurent de quelque maladie contagieuse, qu'ils ne laissent après eux que de la puanteur & de l'infection Ils prennent le contrepié d'un *Confucius* ou d'un *Socrate*, & il semble qu'ils n'ont été envoïez au Monde que pour corrompre la Nature Humaine, & la plonger dans l'état des Bêtes brutes.

J'ai vû des Auteurs Catholiques *Romains*, qui prétendent que les Ecrivains d'une Morale relâchée sejournent en Purgatoire aussi long tems que leurs Ouvrages ont quelque influence sur la posterité; "parce, disent-„ ils, que le Purgatoire n'est autre chose „ que la purification de nos péchez, & „ qu'on ne sauroit en être purgé, pendant „ qu'ils corrompent le Genre Humain. „ Un Auteur qui a écrit, ajoutent-ils, en „ faveur du Vice, péche après sa Mort, „ & il doit être puni tout le tems qu'il pé-„ che." Quoi que l'idée, que l'Eglise *Romaine* donne du Purgatoire, ne soit pas trop solide, on ne sauroit presque douter que, si l'Ame séparée du corps a quelque connoissance de ce qui arrive ici-bas, celle d'un Ecrivain relâché n'aït plus de regret de corrompre ses Admirateurs, qu'elle n'a de satisfaction de leur plaire.

Je

Je me souviens d'avoir entendu parler d'un Athée, qui, se voïant accablé d'une maladie dangereuse, fit venir un Curé du voisinage, pour lui témoigner la douleur qu'il avoit de ses fautes passées, & sur tout d'avoir écrit un Livre, dont la maligne influence ne pouvoit que s'étendre après sa mort. Le Curé, qui ne manquoit ni de bon sens ni d'érudition, lui dit que son Cas n'étoit point si desesperé qu'il le craignoit, puis qu'il lui paroissoit touché d'un vif & serieux repentir. Le Malade insista de nouveau sur le but criminel de son Livre, qui alloit à ruïner toute sorte de Religion & de Vertu, & qu'il n'y avoit point de Salut pour un Homme, dont les Ecrits continueroient à infecter le Monde, lors qu'il n'y seroit plus lui-même. Le Curé, qui s'aperçut qu'il n'y avoit pas d'autre moïen pour le consoler, avoua que sa douleur étoit juste & bien fondée; qu'il avoit eu grand tort de publier un tel Livre; mais qu'il devoit s'estimer heureux de ce qu'il n'étoit pas à craindre qu'il fît aucun mal; qu'il y soutenoit une très-méchante Cause par des Argumens aussi foibles; que son Livre produiroit aussi peu de mal à l'avenir, qu'il en avoit fait par le passé; que d'ailleurs il n'y avoit que ses intimes Amis qui se fussent donnez la peine de le lire, & qu'il ne croïoit pas que Personne s'avisât de le demander après sa mort. Le Pénitent, qui n'avoit pas renoncé à la tendresse que les Auteurs ont pour leurs Ouvrages, fut si outré des

 mo-

motifs de consolation que cet honête Homme lui ofroit, que, sans lui répondre un seul mot, il dit à ceux qui l'environnoient, avec cet air chagrin si naturel aux Malades, " Où avez-vous été chercher cet A-
„ nimal? Croiïez-vous qu'il fût propre à
„ consoler un Homme qui se trouve dans
„ mon état?" Le Curé, qui vit bien qu'il avoit jugé trop favorablement de sa repentance, lui fit une courte Exhortation & se retira, persuadé qu'on ne manqueroit pas de le rapeller, si le mal devenoit incurable. Quoi qu'il en soit, l'Auteur en échapa, & il ne fut pas plûtôt guéri, qu'il écrivit deux ou trois Brochures dans le même goût, & pour le bonheur de son ame, avec aussi peu de succès.

C.

XLII.

XLII. DISCOURS.

Sic vita erat: facilè omnes perferre ac pati:
Cum quibus erat cunque unà, iis sese dedere;
Eorum obsequi studiis, adversus nemini;
Nunquam præponens se aliis. Ita facillimè
Sine invidiâ invenias laudem, & amicos pares.

TER. Andr. Act. I. Sc. I. 35.

* *Voici la maniere dont il vivoit : Il avoit une complaisance extrême pour les gens avec qui il étoit d'ordinaire, il se donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient ; il ne contredisoit jamais, & jamais il ne s'estimoit plus que les autres. De cette maniere il n'est pas difficile de s'attirer des louanges sans envie, & de se faire des amis.*

LEs Hommes, quoi que naturellement sujets à une infinité de peines, d'embarras & de chagrins, sont industrieux à se tourmenter : Vous diriez que la Vie n'est pas environnée d'assez de maux, & qu'ils ne cherchent qu'à en redoubler le nombre, & qu'à les aggraver, par les manieres dures & cruelles dont ils en usent les uns à l'égard des autres. Le fardeau des af-

* C'est de la Traduction de Madame Dacier.

afflictions, que chacun porte, est rendu plus pesant par l'envie, la malice, la trahison ou l'injustice de son Voisin. Dans le tems que l'Orage accable toute l'Espèce, nous sommes assez malheureux, pour nous attaquer les uns les autres.

On pourroit prévenir une bonne moitié des miseres qui accompagnent cette Vie, si l'on y emploïoit les offices mutuels de la Compassion, de la Bienveillance & de l'Humanité. Il n'y a donc rien qui mérite plus d'être encouragé, soit en nous-mêmes ou dans les autres, que cette disposition d'Esprit que nous apellons ordinairement un *bon Naturel*, & qui fera le sujet de ce Discours.

Le *bon Naturel* est plus agréable en Conversation que l'Esprit, & donne au Visage un certain air qui a plus d'atraits que la Beauté. Il met la Vertu dans son plus grand jour, diminue en quelque maniere la laideur du Vice, & rend la Folie & l'Impertinence même suportables.

On ne sauroit avoir aucune Societé dans le Monde sans ce bon Naturel, ou quelque chose qui en ait l'apparence, & qui tienne sa place. De là vient qu'on s'est vû reduit à forger une Humanité artificielle, qu'on exprime par le mot de *bonne Education*. Du moins, si l'on examine de près l'idée que l'on attache à ce terme, on verra que ce n'est autre chose que la Copie ou le Singe du bon Naturel, ou si l'on veut, l'afabilité, la complaisance & la

la douceur du temperament reduite en Art.

Ces dehors d'Humanité rendent un Homme les délices du Peuple, lors qu'ils se trouvent fondez sur la Bonté réelle du cœur; mais sans elle, ils ressemblent à l'Hypocrisie en fait de Religion, ou à une vaine apparence de Sainteté, qui n'est pas plûtôt découverte, qu'elle rend un Homme plus abominable que l'Athéisme.

Le bon Naturel naît d'ordinaire avec nous; La santé, la prosperité & le bon acueil le suivent par tout où il se trouve; mais rien n'est capable de le produire là où il ne croît pas de lui-même. C'est un des Fruits d'un heureux Temperament, que l'Education peut cultiver, mais qu'elle ne donne pas.

Xenophon, * dans la Vie de son Prince imaginaire, qui doit servir de Modèle aux véritables, ne cesse de louër le bon Naturel de son Heros: Il nous dit que cette Humanité nâquit avec lui, & il raporte divers exemples qu'il en donna dans son enfance, aussi bien que dans tous les autres périodes de sa Vie. Ce n'est pas tout, il nous le dépeint content & satisfait à son Lit de Mort, de ce que son Ame retourneroit à son Créateur, & que son Corps, réuni à la Mere commune de toutes choses, deviendroit par-là utile au Genre Humain. Ce fut aussi pour cette même raison, qu'il laissa un ordre exprès à ses Fils de ne le point mettre dans des Châsses d'or

* C'est la *Cyropædie*, ou *l'Histoire de Cyrus*.

d'or ou d'argent, mais de l'enterrer d'abord qu'il auroit perdu le soufle.

Un Auteur, capable de se former un si beau Portrait de l'Humanité, ne pouvoit qu'avoir l'Ame remplie de grandes idées, & d'une bienveillance universelle pour le Genre Humain.

Dans ce fameux passage de *Saluste*, où *Cesar* & *Caton* sont mis dans un si beau jour, quoi qu'en opposition l'un à l'autre; ce qui fait le principal Caractère de *Cesar* est la Bonté de son Naturel, qui paroissoit à l'égard de ses Amis ou de ses Ennemis, de ses Domestiques ou de ses Créatures, des Coupables ou des Afligez. Mais la Severité de *Caton* imprime plûtôt le respect que l'amour. Il semble que la Justice sied mieux à la Nature de Dieu, & la Compassion à celle de l'Homme. Un Etre, qui n'a rien à se pardonner à lui-même, peut recompenser chacun suivant qu'il le mérite; mais celui dont les meilleures actions ont besoin de quelque suport, ne sauroit avoir trop de douceur, de moderation & de charité. C'est aussi pour cela, qu'entre tous les Caractères monstrueux de la Nature Humaine, il n'y en a point de si détestable, ni même de si ridicule, que celui d'un Esprit severe, cruel & vindicatif.

D'ailleurs, cet Acte d'un bon Naturel, qui consiste à ne pas relever, & même à pardonner les fautes de son Prochain, ne doit s'exercer qu'entre les Particuliers, & dans

dans le commerce ordinaire de la Vie civile; puis qu'à l'égard de la Justice publique, la compassion, qu'on auroit pour les uns, peut devenir une cruauté pour les autres.

C'est presque une Maxime reçuë dans le Monde, que les Gens d'un bon Naturel n'ont pas toûjours le plus d'Esprit; mais elle me paroit très mal fondée. Du moins les plus grands Esprits, que j'ai connus, se distinguent par leur Humanité. Ainsi je croirois que cette Opinion doit son origine à deux sources. L'une est que le méchant Naturel passe d'ordinaire pour de l'Esprit. Un trait malin & hardi flate tant de petites Passions dans ceux qui l'entendent, qu'il ne manque presque jamais d'être bien reçu. On en rit d'abord, & l'Auteur du bon Mot est regardé comme un bel Esprit satirique. De là vient sans doute qu'une infinité de ces agréables Railleurs paroissent si plats, lors qu'ils se mêlent de faire imprimer leurs Niaiseries; le Public est plus juste que les Assemblées des Particuliers, où ils brillent, & il sait mieux distinguer le bon Esprit de l'Envie ou de la Malice.

L'autre source, qui me paroit avoir donné lieu à la fausse Idée que je combats, vient peut-être de ce qu'un bon Naturel est disposé à compatir à ces malheurs ou à ces infirmitez, qu'un autre tourneroit en ridicule, pour obtenir la reputation de bel Esprit. L'Homme d'un mêchant

chant Naturel, quoi qu'il n'aît pas des talens ſuperieurs, ſe donne une plus vaste carriere; il expoſe à la vûë de tout le monde ces Défauts de la Nature Humaine, ſur lesquels l'autre voudroit tirer le voile; il ſe jouë de tous les Vices, dont l'autre ne dit mot ou qu'il excuſe; il laiſſe échaper tout ce qui lui vient dans la penſée, & que l'autre étoufe; il attaque indiféremment ſes Amis & ſes Ennemis; il déchire la Perſonne qui lui a rendu ſervice, & il ne fait ſcrupule de rien, pourvû qu'on diſe qu'il a de l'Esprit. Peut-on donc s'étonner qu'il réüſſiſſe mieux à cet égard que l'Homme d'un bon Naturel? Celui qui veut s'enrichir à tout prix, & qui n'épargne aucune voie indirecte pour en venir à bout, l'emportera toûjours ſans doute ſur l'honête Négociant.

L.

XLIII. DISCOURS.

In amore hæc omnia insunt vitia: injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursum. —— —— ——

TER. Eun. Act. I. Sc. I. 14.

En amour on est nécessairement exposé à tous ces maux, à des rebuts, à des soupçons, à des brouilleries; aujourd'hui trêve, demain guerre, & enfin l'on refait la paix.

APRE'S avoir examiné les Lettres de mes Correspondantes, j'en ai trouvé plusieurs où des Femmes se plaignent de la Jalousie malfondée de leurs Maris, & me prient de leur donner quelque conseil là-dessus. Je leur obéirai d'autant plus volontiers, que le Marquis de *Hallifax*, qui, dans ses *Avis d'un Pere à sa Fille*, enseigne à une Femme la conduite qu'elle doit tenir à l'égard du Mari infidèle, du débauché, du violent, du chagrin, de l'avare, ou du niais, n'a pas dit un seul mot du Mari jaloux.

La Jalousie est cette douleur qu'un Homme sent lors qu'il craint de n'être pas autant aimé qu'il aime la Personne qui fait l'unique objet de ses desirs. Il est même impossible que le Jaloux se guérisse entierement de ses soupçons, parce qu'il

qu'il est toûjours dans le doute & l'incertitude; & qu'il ne peut recevoir aucune satisfaction du côté avantageux; c'est-à-dire que ses recherches sont les plus heureuses lors qu'il ne découvre rien: Son plaisir naît de son mauvais succès, & il passe la vie à la poursuite d'un Secret, qui ruïne son Bonheur s'il vient à le trouver.

Un Amour plein d'ardeur est toûjours un des principaux ingrédiens de cette Passion; car ce qui nourrit les desirs du Jaloux, & donne à la Personne qu'il aime une si grande beauté dans son imagination, lui fait croire qu'elle excite la même Passion dans les autres, & qu'elle paroit aussi aimable à tous ceux qui la voient. Ce n'est pas tout, la Jalousie est d'une trempe si délicate, que rien ne peut la contenter qu'un Amour aussi vif que le sien. Les assûrances les plus fortes & les expressions les plus tendres ne sauroient calmer l'esprit du Jaloux, s'il n'est persuadé qu'elles sont sinceres, & que la satisfaction est réciproque. Il voudroit s'ériger en une espèce de Divinité à l'égard de la Personne qu'il aime, être l'unique objet de ses yeux & de ses pensées, toûjours prêt à se fâcher si elle admire quelque autre chose que lui seul.

La demande qu'un Amant fait à sa Maîtresse, dans l'*Eunuque* de TERENCE, lors qu'il doit s'éloigner d'elle pour trois jours, est d'une beauté inimitable. "Je voudrois, „ lui

„ *lui dit-il*, que, pendant tout le tems que
„ vous serez près du Capitaine, vous en
„ soyez toûjours loin; que vous songiez à
„ moi jour & nuit; que vous m'aimiez;
„ que vous me desiriez; que vous m'atten-
„ diez avec impatience; que vous n'ayez
„ de plaisir qu'à penser à celui que vous
„ aurez de me revoir; que vous soyez tou-
„ te avec moi; enfin que votre cœur soit tout
„ à moi, puis que le mien est tout à vous.

—— —— *PH. Egóne quid velim?
Cum milite isto præsens, absens ut sies:
Dies, noctésque me ames: me desideres:
Me somnies: me exspectes: de me cogites:
Me speres: me te oblectes: mecum tota sis:
Meus fac sis postremò animus, quando ego sum tuus.

L'Esprit jaloux est d'une si maligne influence, qu'il corrompt tout ce qu'il voit ou qu'il entend, & se nourrit de son propre venin. Une Reception froide le met à la torture, & il l'attribue à la Haine ou à l'Indifférence; l'Empressement lui paroit suspect, & il aproche trop de la Dissimulation & de l'Artifice. Si la Personne qu'il aime est de bonne humeur, il en conclut qu'elle pense à tout autre qu'à lui; & si elle est triste, il s'imagine en être seul la cause. En un mot, l'Expression la plus innocente, ou le Geste le moins criminel, lui fournit de nouvelles vûës, redouble ses soup-

* Act. I. Sc. II. 111.

ſoupçons, & lui ſert à étendre ſes pernicieuſes découvertes: De ſorte qu'à conſiderer les effets de cette Manie, on croiroit qu'elle vient plûtôt d'une Haine inveterée que d'un excès d'Amour; puis qu'il n'y a pas d'inquietude qui aproche de celle où tombe une Femme ſoupçonnée d'infidelité, ſi ce n'eſt le trouble d'un Mari jaloux.

Mais, pour comble de malheur, l'Esprit jaloux tend, par une ſuite naturelle, à perdre cette même affection, dont il voudroit joüir tout ſeul, parce que d'un côté il fait trop de violence aux paroles & aux actions de la Perſonne ſoupçonnée, & que de l'autre il témoigne en avoir mauvaiſe opinion; double démarche, qui ne peut que lui attirer ſa haine.

Cependant ce n'eſt pas le triste effet de la Jalouſie, puis qu'elle a des conſéquences bien plus terribles, & qu'elle rend la Perſonne ſoupçonnée coupable de ces mêmes crimes, dont l'ombre ſeule épouvante le Jaloux. Il eſt fort naturel à ceux qui ſont maltraitez & qu'on cenſure à faux, de trouver quelque Ami fidelle, qui écoutera leurs plaintes, prendra part à leurs ſoufrances, & tâchera d'adoucir ou de calmer les chagrins qui les rongent. D'un autre côté la Jalouſie inspire ſouvent un mauvais desſein, qui peut-être ne ſeroit jamais venu dans l'Eſprit d'une Femme, & remplit ſi bien ſon Imagination de cette malheureuſe idée, qu'elle s'y familiariſe avec le-

le tems, & perd toute l'horreur qu'elle y avoit excité d'abord. On ne doit pas même s'étonner qu'une Femme, dont un Homme entretient des soupçons injustes, & qui ne peut ainsi rien perdre dans son estime, se resolve à lui en fournir un véritable sujet, & à se procurer un plaisir criminel, puis qu'elle en doit subir la honte. Il semble que JESUS, fils de *Sirach*, eut tout cela devant les yeux, lors qu'il donnoit ce conseil aux Maris: * *Ne soiez pas jaloux de la Femme qui est dans votre sein, & ne lui donnez aucune mauvaise leçon qui tourne à votre préjudice.*

On remarque aussi d'ordinaire qu'il n'y a point de douleur qui aproche de celle des Maris jaloux, qui viennent à perdre leurs Femmes. C'est alors que leur Amour éclate dans toute sa force, & qu'il dissipe tous les soupçons qui avoient paru l'obscurcir ou même l'éteindre. Ils ne pensent plus qu'aux bonnes qualitez de la Personne qui leur est enlevée, & ils se reprochent d'en avoir mal usé à son égard, pendant qu'ils extenuent & qu'ils bannissent de leur souvenir tous ces petits défauts, qui leur avoient causé tant d'inquietude.

Il est aisé de voir par tout ce que je viens de dire, que cette Passion jette de plus profondes racines dans les Hommes d'une complexion amoureuse, & nous pou-

* Ecclesiastique, Ch. IX. 1.

pouvons distinguer ceux-ci en trois Classes.

Les premiers sont ceux qui se reconnoissent entachez de quelque foible, soit de vieillesse, d'infirmité, d'ignorance, de laideur, ou de quelque autre défaut de cette nature. Ils sont si penetrez de ce qu'il y a de choquant en eux-mêmes, qu'ils n'osent pas se flater d'être véritablement aimez; & ils se défient si bien de leur propre mérite, que toutes les caresses qu'on leur fait les déconcertent, & semblent destinées à les tourner en ridicules. Tout leur devient suspect d'abord qu'ils jettent les yeux sur un Miroir, & la vûë d'une simple ride est capable d'enflamer leur jalousie. Dès qu'ils voient paroître un bel Homme, ils en prennent l'alarme; & tout ce qui sent la jeunesse ou l'enjouement porte coup à l'honeur de leurs Femmes.

Les Esprits défians, pleins de précautions & rusez, font la seconde Classe des Jaloux. On reproche avec raison aux Historiens, grands Politiques, de ne donner jamais rien au hasard ni au caprice, mais d'attribuer la moindre démarche à des mesures bien concertées; de faire toûjours dépendre les évenemens de certaines causes, & d'établir une exacte correspondance entre les progrès de l'Armée & les ordres du Cabinet. Les Hommes, qui ont l'Esprit trop subtil & qui veulent un peu trop rafiner, en usent de même en Amour. Ils expliquent un

un coup d'œuil, & trouvent du dessein dans un sourir ; ils donnent un nouveau sens & de nouvelles vûës aux paroles & aux actions ; & industrieux à se tourmenter, ils s'éfraïent de leurs propres Fantômes : Toûjours deguisez eux-mêmes, ils prennent pour Hypocrisie dans les autres ce qui n'en a que la seule apparence. En un mot je ne croi pas qu'il y ait des personnes au Monde qui découvrent moins la verité des choses, que ces grands Speculatifs, qui se felicitent de leur penetration, & qui se regardent comme les Modelles de la Prudence.

Enfin, si ces beaux Esprits s'imaginent de connoitre les Femmes par la reflexion, les Débauchez & les Vicieux prétendent savoir ce qu'elles tiennent par l'experience, & ceux-ci font ma troisieme Classe de Jaloux. Ils ont vû tant de pauvres Maris être les Dupes de leurs Femmes, & si bien desorientez au milieu des labyrinthes d'une Intrigue amoureuse, qu'ils craignent toûjours quelque souterrain dans toutes les allures du Sexe. Si un Débauché trouve sur tout que la conduite de sa Femme a quelque raport éloigné avec celle d'une autre qui ne vaut pas grand' chose, il ne manque jamais de leur attribuer les mêmes principes & les mêmes vûës : C'est aussi pour cela qu'il l'observe de près, qu'il la suit dans tous ses faux-fuïans, & qu'il connoit trop bien le Gibier pour se laisser donner le change. Accoutumé d'ailleurs à

ne voir que des Filles de joie, on ne doit pas s'étonner qu'il regarde tout le Sexe du même œuil, & qu'il l'accuse d'imposture. Mais si, malgré toute son experience, il peut vaincre ses préjugez, & avoir bonne opinion de quelques Femmes, ses desirs criminels ne peuvent que le remplir de nouveaux soupçons d'un autre côté, & lui persuader que tous les Hommes ont le même penchant qui l'entraine.

Quoi qu'il en soit, les Histoires modernes de l'*Amerique*, & notre experience, dans cette Partie du Monde, nous aprenent que la Jalousie n'est pas un Vice du Nord, & qu'elle regne avec plus de fureur au milieu de ces Nations qui se trouvent les plus sujettes aux influences du Soleil. C'est un malheur pour une Femme d'avoir pris naissance entre les Tropiques, sous les plus ardens Climats de la Jalousie, qui se refroidit peu à peu à mesure que vous avancez vers le Nord, jusqu'à ce qu'elle est presque éteinte sous le Cercle Polaire. Nous sommes à cet égard dans un Climat assez temperé; mais s'il y en a quelques uns d'entre nous agitez de cette Passion violente, on peut dire qu'ils ne sont pas de notre crû, ou que du moins leur temperament est beaucoup plus près du Soleil que notre Climat.

Après avoir donné cette description éfraïante de la Jalousie, & de ceux qu'elle possede, il est juste de faire voir par quels moïens on peut l'adoucir, & ramener les Esprits

Esprits qui en sont tourmentez. Les autres défauts d'un Mari ne sont pas en quelque maniere sous la jurisdiction de sa Femme, & ne devroient pas même, s'il étoit possible, venir à sa connoissance; mais la Jalousie demande tous ses soins & son atention, & mérite qu'elle y cherche un promt remede: Elle y est d'autant plus encouragée, que ses éforts seront toûjours bien reçus, & que la tendresse de son Mari envers elle augmentera à mesure que ses doutes s'évanouïront. Du moins il est clair, par tout ce que nous avons dit, qu'il y a dans la Jalousie un grand mélange d'Amour, qui vaut bien la peine qu'on le sépare, & que j'en fasse moi-même le sujet d'un autre Discours.

L.

XLIV. DISCOURS.

Credula res amor est. —— —— ——

OVID. Heroïd. Ep. VI. 21.

L'Amour est d'ordinaire fort crédule.

APRE'S avoir examiné la nature de la Jalousie, & marqué les personnes qui s'y trouvent les plus sujettes, il faut que je m'adresse ici à mes belles Correspondantes, qui cherchent à bien vivre avec un Mari jaloux, & à délivrer son esprit de ses injustes soupçons.

La premiere Regle, que je leur ofre, est de ne desaprouver jamais dans un autre le même défaut dont le Mari jaloux est coupable, & de n'admirer aucune chose en quoi il n'excelle pas lui-même. Fort vif dans ses aplications, il sait trouver un double sens à une Invective, & prendre le Panegyrique d'un autre pour une Satire qui tombe sur lui. Il ne s'embarrasse pas d'examiner la Personne, mais d'apliquer le Caractère; & il a de la joie ou de la honte suivant qu'il s'y trouve plus ou moins conforme. Le moindre éloge que vous donniez à quelcun, excite sa Jalousie, en ce qu'il fait voir que vous ne l'estimez pas tout seul; mais si vous louez ce qu'il ne possede pas, il entre en fureur, parce qu'à certains égards vous en préferez d'autres à lui même. HORACE, dans une de ses Odes à LYDIE, où il envisage cette Passion du même côté, la décrit admirablement bien en ces termes:

* Cùm tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, & cerea Telephi
Laudas brachia, væ, meum
Fervens difficili bile tumet jecur:
Tunc nec mens mihi, nec color
Certâ sede manet; humor & in genas
Furtim labitur, arguens
Quàm lentis penitus macerer ignibus.

C'est

* Lib. I. Ode XIII. I.

C'est-à-dire, " Ma chere *Lydie*, lors
" que vous louëz le cou vermeil & les
" bras vigoureux de *Telephe*, ma bile s'é-
" chaufe, je ne me possede plus, je pâlis
" de rage, & les larmes, qui tombent de
" mes yeux sans que je m'en aperçoive,
" trahissent le feu qui me consume.

Le Mari jaloux n'est pas sans doute fâché qu'un autre vous déplaise; mais si vous relevez certains défauts qu'il trouve en sa personne, vous découvrez non seulement qu'un autre vous déplait, mais qu'il vous choque aussi lui-même. En un mot, il a une si grande envie de joüir tout seul de toute votre tendresse, qu'il est au desespoir, s'il n'a pas quelcun de ces charmes, qu'il croit propres à se l'attirer; & s'il voit, par ce que vous critiquez dans les autres, qu'il n'est pas si agréable à vos yeux qu'il le pourroit être, il conclut delà que vous l'aimeriez davantage, s'il avoit d'autres qualitez, & qu'ainsi votre affection pour lui ne va pas si loin qu'elle devroit aller, suivant ses idées. S'il est donc d'une humeur serieuse ou chagrine, vous ne devez pas témoigner prendre trop de plaisir à la Raillerie, à la Joie ou au Divertissement. S'il n'est pas le mieux fait du monde, vous devez admirer la Prudence, ou toute autre bonne qualité qu'il possede, ou qu'il croit du moins avoir en partage.

La seconde Regle, que je vous propose, est d'être franche & ouverte avec lui,

de soufrir qu'il éclaire vos actions, de lui developer tous vos desseins, & de n'avoir aucun secret pour lui, non pas même des moindres bagatelles. Un Mari jaloux a de l'antipathie pour tous les clins d'œuil, & les petits murmures de ceux qui causent à l'oreille ; & s'il ne voit tout ce qui se passe jusques au fonds, à coup sûr il portera ses craintes au delà des bornes. Vous ne sauriez lui ôter de l'esprit que vous devez le choisir pour votre principal Confident, & s'il trouve qu'on lui a fait un mystere de quelque chose, il s'imaginera qu'il y a plus de mal qu'il n'en paroit. De sorte que vous êtes fort intéressée à maintenir votre Franchise, & à ne rien avancer qui la combate ; parce que s'il découvre une fois que vous lui avez deguisé le but de quelque démarche, toutes les autres lui deviennent suspectes ; c'est une source feconde pour son Imagination, qui travaille d'abord là-dessus, & en tire des conséquences à perte de vûë, qui ne servent qu'à redoubler ses chagrins.

Si ces deux Methodes ne produisent pas leur effet, le meilleur Expedient sera de paroître abatue & afligée à cause de la mauvaise opinion qu'il a de vous, & du tourment qu'il se donne à votre consideration. Il y a bien des Femmes qui prennent un plaisir cruel à exciter la Jalousie de ceux qui les aiment, à insulter un pauvre cœur langoureux, & à triompher de voir que leurs

char-

charmes peuvent causer tant d'inquietude. C'est ce qui a fait dire à * JUVENAL,

Ardeat ipsa licet, tormentis gaudet amantis,

Quoi qu'elle ait beaucoup de tendresse pour son Mari, elle se divertit à lui causer du tourment. Mais les Femmes de cette humeur la portent d'ordinaire si loin, que leur indifference afectée ruïne toute la tendresse d'un Epoux, & qu'elles ne manquent pas de s'attirer alors tout le mépris & le dédain que leur insolence mérite. Au lieu qu'un air triste & abatu, l'effet naturel de l'Innocence oprimée, peut adoucir un Mari jaloux, exciter sa compassion, le rendre sensible au tort qu'il vous fait, & bannir de son esprit toutes ces craintes & ces soupçons qui empoisonnent le bonheur de l'un & de l'autre. Une pareille conduite l'engagera du moins à cacher sa Jalousie, & à ne murmurer qu'en secret, parce que convaincu de son foible, il ne voudra pas vous le découvrir, dans la pensée qu'il pourroit avoir quelque suite fâcheuse, vous refroidir à son égard, & vous enflamer pour un autre.

Il y a d'ailleurs un Expedient, qui est infaillible, pourvû que vous puissiez trouver créance auprès de la personne intéressée, & qui est souvent mis en usage par des Femmes qui ont plus de ruse que de vertu: Je veux dire de joüer le rôle du

* Sat, VI. 209.

Mari jaloux, & de tourner sa Baterie contre lui-même; de prendre quelque occasion pour lui témoigner de la Jalousie, & de suivre l'exemple qu'il vous en a donné. Cette Jalousie masquée ne peut que le chatouiller agréablement, s'il la croit sincere; puis qu'il sait par experience qu'il s'y mêle beaucoup d'Amour; & il sentira d'ailleurs une espèce de satisfaction maligne à vous voir soufrir les mêmes inquietudes qui le desolent. Mais il faut avouër que c'est un tour si difficile à jouër, & si éloigné de la Franchise, qu'on ne doit jamais le mettre en œuvre, à moins qu'on n'ait assez d'habileté pour bien couvrir la supercherie, & assez d'innocence pour la rendre excusable.

Quoi qu'il en soit, je raporterai ici l'histoire d'*Herode* & de *Mariamne*, telle qu'on la trouve dans * JOSEPH, & qui nous fournit un Exemple de tout ce qu'on peut dire sur un si triste sujet.

" *Mariamne* avoit tous les charmes que
„ la beauté, la naissance, l'esprit & la
„ jeunesse peuvent donner à une Femme,
„ & *Herode* toute la passion que ces char-
„ mes sont capables d'inspirer à un Natu-
„ rel bouillant & amoureux. Au milieu
„ de

* *Hist. de la Guerre des* Juifs *contre les* Romains, traduite par Mr. *Arnaud d'Andilly*, & impr. à *Amsterdam* chez *H. Schelte* en 1703. Voïez Tome IV. p. 156, *&c.* où cette Histoire est raportée avec des circonstances un peu différentes de celles que notre Auteur *Anglois* y a mises.

„ de tous les excès de sa tendresse, il mit „ à mort le Frere, & ensuite le Pere de „ *Mariamne.* On se plaignit de cette bar- „ barie à *Marc Antoine*, qui somma *Hero-* „ *de* qu'il eut à passer au plûtôt en *Egypte*, „ pour y répondre du Crime dont on l'ac- „ cusoit. *Herode* ne manqua pas d'attri- „ buer cette sommation à l'envie qu'*An-* „ *toine* avoit de posseder *Mariamne* : de „ sorte qu'avant son départ, il la mit en- „ tre les mains de son Oncle *Joseph*, avec „ un ordre secret de la faire mourir, s'il „ venoit à échouer lui-même dans son „ voïage. Charmé de la conversation de „ cette Princesse, *Joseph* emploïa toute „ sa Rhétorique pour lui persuader qu'*He-* „ *rode* l'aimoit tendrement, & sur ce qu'el- „ le y paroissoit insensible, il eut l'impru- „ dence de lui dire l'Ordre qu'il en avoit „ reçu, & qu'il regardoit comme une „ preuve convaincante de sa passion ; puis „ que le Roi ne pouvoit ni vivre ni mou- „ rir sans elle. Cette cruelle marque d'u- „ ne passion furieuse banît, pour quelque „ tems, de son cœur les foibles restes de „ reconnoissance qu'elle y avoit. Unique- „ ment occupée de la cruauté de cet Or- „ dre, & incapable de reflechir sur la cau- „ se qui l'avoit produit, elle envisagea „ l'Auteur sous l'idée éfraïante d'un „ Meurtrier, sans faire aucune atention à „ celle de l'Amant. *Herode* n'eut pas été „ plûtôt absous & congedié par *Antoine*, „ qu'il revint animé de nouveaux feux

„ pour sa chere *Mariamne* ; mais à l'ouïe
„ de la grande familiarité qu'il y avoit eu,
„ pendant son absence, entre elle & son
„ Oncle *Joseph*, il fut saisi de cruelles al-
„ larmes. De sorte qu'à leur premiere
„ entrevûë, il falut en venir à des éclair-
„ cissemens, où elle eut beaucoup de pei-
„ ne à calmer ses soupçons. Enfin elle y
„ réussît, & il parut si convaincu de son
„ innocence, que des plaintes & des re-
„ proches il passa aux larmes & aux em-
„ brassades. Ils pleurerent tous deux à
„ cette occasion avec une extrême ten-
„ dresse; mais lors qu'*Herode*, au milieu
„ des sanglots & des soupirs, lui faisoit
„ les plus vives protestations d'un amour
„ & d'une constance à toute épreuve, elle
„ s'avisa de lui demander, si l'ordre se-
„ cret, qu'il avoit donné à son Oncle *Jo-*
„ *seph*, en étoit une bonne marque. Le
„ Roi n'eut pas plûtôt ouï cette question
„ si peu atenduë, qu'enflamé de jalousie,
„ il en conclut que *Joseph* ne pouvoit qu'a-
„ voir poussé trop loin sa familiarité avec
„ elle, puis qu'autrement il ne lui auroit
„ jamais revelé un secret de cette nature.
„ En un mot, il fit mourir son Oncle, &
„ par un éfort tout extraordinaire sur lui-
„ même, il laissa vivre *Mariamne*.

„ Quelque tems après, obligé de re-
„ tourner en *Egypte*, il recommanda son
„ Epouse à *Sohemus*, avec le même ordre
„ secret qu'il avoit donné à son Oncle,
„ en cas qu'il vînt à perir dans ce voïage.

„ Mal-

„ Malgré toutes ses précautions, *Mariamne* gagna si bien l'esprit de *Sohemus*, par „ ses présens & ses manieres obligeantes, „ qu'elle tira de lui le secret qu'*Herode* lui „ avoit confié. Lors donc que revenu „ d'*Egypte*, il voulut l'embrasser avec de „ grands transports de joie & de tendresse, elle n'y répondit que par des sanglots & des pleurs, accompagnez de „ toutes les marques d'indifference & de „ haine, dont elle pût s'aviser. Irrité „ d'une si froide reception, il n'auroit pas „ manqué de l'immoler à son ressentiment, s'il n'avoit craint d'en être lui- „ même la principale victime. Bientôt après il eut un si violent retour de ten- „ dresse pour elle, qu'il la fit venir en sa „ présence, & qu'il tâcha de la ramener „ par toutes les voies & les caresses que „ l'Amour conjugal lui pût inspirer en „ cette occasion; mais elle n'y répondit „ que par des invectives, & de cruels reproches sur la mort de son Pere & de „ son Frere. *Herode* fut si outré de cette „ conduite, qu'il eut de la peine à se re- „ tenir: La dispute s'échaufoit de plus en „ plus, lors qu'un Témoin, suborné par „ les Ennemis de *Mariamne*, entra tout „ d'un coup dans la chambre, & l'accusa „ d'avoir formé le dessein d'empoisonner „ le Roi. Prêt à écouter alors tout ce „ qu'on auroit dit contre elle, *Herode* fit „ aussitôt mettre à la torture un des prin- „ cipaux Domestiques de son Epouse: Ce-

„ lui-ci, pressé par la violence des tourmens, avoua que l'aversion de sa Maîtresse pour le Roi venoit de quelqeu chose que *Sohemus* lui avoit dit; mais, à l'égard d'aucun atentat sur la vie du Roi, il protesta qu'il n'en savoit rien. Cette confession ne manqua pas d'être fatale à *Sohemus*, qui se vit exposé aux mêmes soupçons & à subir le même sort que *Joseph*. La vangeance d'*Herode* ne se borna pas à cette seule victime; il accusa *Mariamne* d'avoir tramé contre sa vie, &, par l'autorité qu'il avoit sur les Juges, il la fit condamner & executer en public. Bientôt après la mort de cette Princesse, il tomba dans une profonde mélancholie, & abandonna l'administration des affaires pour se retirer dans une Solitude, où il se vit en proie à tout ce qu'un violent Amour, la Pitié, les Remords & le Desespoir ont de plus cruel. Au milieu de ses rêves, & du trouble qui l'agitoit, il apelloit souvent sa chere *Mariamne*, & il n'auroit pas tardé, selon toutes les appatences, à la suivre, si des calamitez publiques, qui le menaçoient de près, ne l'avoient detourné d'un si triste objet.

L.

XLV. DISCOURS.

Non solùm Scientia, quæ est remota à Justitiâ, Calliditas potiùs quàm Sapientia est appellanda; verùm etiam Animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impellitur, Audaciæ potiùs nomen habeat, quàm Fortitudinis. PLATO apud CIC. de Offic. L. I. c. 19.

Non seulement l'Habileté, qui s'éloigne de la Justice, mérite plûtôt le nom de Ruse que celui de Prudence; mais cette disposition d'esprit, par laquelle un Homme afronte le péril, doit plûtôt être apellée Audace que Bravoure, lors qu'il n'a pour but que sa propre gloire, & non pas l'utilité du Public.

ON ne sauroit faire plus de tort à la Societé civile que d'estimer ceux qui possedent de beaux talens, sans avoir aucun égard à la maniere dont il les emploient. Les Dons naturels & aquis sont estimables, lors qu'on les exerce pour les intérêts de la Vertu, ou qu'on les soumet aux principes de l'Honneur. Il faudroit mettre à l'écart les bonnes qualitez de ceux avec qui nous vivons, jusqu'à ce que nous

nous eussions quelque connoissance de la disposition de leur cœur ; puis qu'autrement la beauté de leurs Personnes, ou les charmes de leur Esprit peuvent nous donner de l'amitié pour ceux que nous devrions avoir en horreur, à suivre les lumieres de la Raison.

Lors qu'on se laisse ainsi entrainer par la simple Beauté ou le seul Esprit, on risque d'avoir autant de bienveillance pour *Omniamante*, avec tous ses vices, que pour la Vierge la plus innocente ou la Dame la plus vertueuse ; & il n'y a point d'esclavage plus vil dans ce Monde que celui d'aimer ce qu'on croit digne de mépris : Il faut, malgré tout cela, que nous aïons un tel sort durant tout le cours de notre vie, si nous aprouvons autre chose que ce qui tend à favoriser la Justice, l'Honneur & la Vertu. Si on vouloit bien prendre la peine d'examiner toutes choses par les lumieres de la Raison & de l'Equité, un Homme, quoi que dans le grand feu de la jeunesse, regarderoit une Coquette avec le même degré d'indifference & de mépris qu'il auroit pour un Sot ; les manieres lascives d'une jolie Femme la priveroient de cette admiration, qu'elle recherche avec tant d'ardeur ; & la vaine parure, ou le discours folâtre d'un Homme, ruineroit sa bonne mine, ou la beauté de son Esprit. Je dis la beauté de son Esprit, puis qu'il n'est pas moins ordinai-

re de voir des Hommes de bon ſens devenir ridicules, que de belles Femmes devenir impudiques. Lors que ceci leur arrive aux uns ou aux autres, le penchant, que nous avons à estimer leurs Perſonnes à cauſe de leurs bonnes qualitez, devroit diminuer à proportion. Mais quelque juste que ſoit cette regle d'estimer les Hommes par l'uſage qu'ils font de leurs talens, & non point par l'excellence de ces qualitez en elles-mêmes, on a ſuivi le contrepié dans tous les ſiècles du monde, auſſi bien que de nos jours. Quel nombre d'Inventions mal-honêtes n'a-t-on pas conſervé d'un ſiècle à l'autre, qui auroient péri dès leur naiſſance, ſi l'on avoit autant estimé les Peintres & les Sculpteurs pour le but que pour l'execution de leurs Deſſeins? Les Imaginations chastes & bien reglées ont perdu, à l'occaſion de ce mauvais goût, une infinité de charmans Tableaux, qui leur auroient fait ſentir la beauté naturelle de la Vertu, la generoſité du Zèle, le courage de la Foi, & la tendreſſe de l'Humanité; au lieu qu'on a ſubſtitué à leur place, & à la honte éternelle de ces beaux Arts, des Satires, des Monstres & des Furies.

La plûpart des Hommes tolerent le mauvais uſage qu'on fait de ſes Dons, naturels ou aquis, non ſeulement à l'égard des choſes que je viens de ſpecifier, mais auſſi dans ce qui touche la Vie civile. Si un Avocat n'obtenoit l'estime du Public

que

que lors qu'il emploie son éloquence pour défendre la Justice, & qu'il se rendît méprisable d'abord qu'il paroitroit dans une mauvaise Cause, dont l'injustice ne peut que lui être connue, quel honeur ne feroit-il pas à son Caractère ? N'en voïons-nous pas, au milieu de nous, qui s'attirent le respect de tout le monde, parce qu'ils travaillent à proteger l'Innocence, à bannir l'Opression, à faire condamner le Débiteur négligent, & à maintenir le droit de l'Artisan laborieux. Mais leur nombre est bien petit comparé à ceux qui tâchent de couvrir un endroit foible dans la Cause de leur Partie, d'éluder une Enquête, ou de pallier une Fausseté ; & qui, malgré tout cela, obtiennent le prix de l'Eloquence, quoi qu'il soit aussi raisonnable de louer la bravoure d'un Assassin.

Si lors qu'on juge des autres, on avoit toûjours égard au but qu'ils se proposent, tout Mensonge seroit bientôt banni de la Societé ; & l'adresse d'en imposer au monde seroit également méprisable dans tous les états de la Vie. Deux Courtisans, qui se donnent des assûrances d'une estime reciproque, feroient un aussi triste personnage, après avoir manqué de parole, que deux faux Témoins convaincus de parjure. Mais le Commerce de la vie civile est si déchu en fait de morale, qu'on en peut dire ce qui se dit d'un marché, *Que l'Acheteur y prenne garde :* Il en est de même en Amitié ; celui-là risque le plus qui est le

le plus credule, & qui témoigne le plus d'ardeur à former cette liaison.

Quoi qu'il en soit, ceux-là seuls méritent le titre de Grands Hommes, qui executent de nobles entreprises, sans avoir aucun égard à la gloire qui leur en peut revenir. Ces Genies superieurs aimeroient mieux avoir rendu quelque service signalé au Public, & demeurer inconnus, que d'en avoir la reputation sans en être eux-mêmes les auteurs. Lors donc qu'un Mérite de cet ordre est attaqué par les ruses & les calomnies de ses Ennemis, c'est alors qu'il brille avec le plus d'éclat: Les éforts qu'ils emploient pour le ternir, ou le transporter sur une foule d'autres, produisent un effet tout contraire à celui qu'ils en atendoient: Ils ont beau cacher ce feu sous la cendre, il en sortira des étincelles qui brûleront tout ce qu'on y met dessus pour l'éteindre.

La Patience, qui sert à l'aquisition de la véritable gloire, est la seule vertu qui puisse en faire jouïr, & qui tranquillise l'ame au milieu de toutes les oppositions. Lors qu'un Homme est persuadé qu'il ne cherche, n'admire & ne poursuit rien qui ne soit exactement conforme à son devoir, il n'est pas en la puissance de tous les revers de la Fortune, ni de ses Ennemis, de porter coup à son mérite: Il peut négliger les aplaudissemens de la Multitude, & ne dépendre point de sa faveur. La tâche est rude à la verité; mais c'est aussi le

le plus haut degré de perfection où la Nature Humaine puisse ateindre. Les triomphes & les acclamations flatent agréablement l'orgueil de l'Homme; mais il vaut mieux être en état de se dire à soi-même qu'on s'est aquité de son devoir, que de s'entendre aplaudir de tous les Hommes en corps, à moins que vous n'y puissiez donner votre voix. Un Esprit égal & inébranlable peut être abandonné par de petits Admirateurs à la mode; mais il sera toûjours respecté & honoré par ceux qui lui ressemblent. Le Chêne conserve ses branches durant toutes les saisons de l'année, quoi qu'il perde ses feuilles en Automne, & qu'il ne les recouvre qu'au retour du Printems.

T.

XLVI. DISCOURS.

Hæc memini, & victum frustra contendere Thyrsin.

VIRG. Eclog. VII. 69.

Je me souviens de cette dispute, & que Thyrsis *y fut vaincu, malgré tout ce qu'il pût dire pour sa défense.*

IL n'est rien de plus commun que de voir des animositez entre des Partis qui ne peuvent subsister que par leur union: C'est ce que l'ancienne Fable *Romaine* nous repré-

représentoit dans la revolte des membres du Corps Humain. Tel est souvent le cas de plusieurs petits Etats liguez contre une Puissance superieure ; ils ont de la peine à bien agir de concert, quoi que leur salut en dépende. Il en est toûjours de même, dans la *Grande Bretagne*, entre ceux qui possedent les terres & ceux qui s'appliquent au négoce ; le Marchand est nourri du produit des terres, & le Maître foncier ne s'habille que par l'industrie du Négociant; malgré tout cela, ils sont toûjours aux prises l'un avec l'autre, & leurs disputes ne finissent pas.

L'hiver dernier, les Chevaliers *Roger de Coverly* & *André Freeport*, qui ne s'accordent presque jamais, quoi que bons Amis, nous en donnerent un exemple dans notre *Coterie*. Sur ce qu'un de la troupe, qui faisoit une histoire, nous dit que la Foi *Carthaginoise* passoit en Proverbe, pour dire manquer de parole, ou violer une Alliance, Mr. *de Coverly* ajouta qu'on ne devoit pas s'en étonner, puis que les *Carthaginois* étoient les plus grands Négocians du Monde. Il prit occasion de là d'accuser les Marchands en general de n'avoir autre chose en vûë que le profit, sans se mettre en peine des moïens qu'ils emploient pour l'obtenir. “ S'ils peuvent „ gagner facilement, *continua-t-il*, par „ des voies honêtes, alors ils les suivent, „ mais si elles manquent de toucher au „ but, ils ne font aucun scrupule d'y ten-

„ dre

„ dre par la fraude & la supercherie : A
„ quoi servent aussi tous leurs Livres de
„ Comptes ? N'est-ce pas pour duper ce-
„ lui qui se fie à sa memoire ? Suposé
„ d'ailleurs qu'ils n'aient pas un tel des-
„ sein, quelle action noble ou genéreuse
„ peut-on atendre de celui qui est toû-
„ jours occupé à regler ses Comptes, &
„ à examiner sa dépense ? En un mot, que
„ l'Epargne & la Frugalité soient tant
„ qu'on voudra les Vertus du Marchand,
„ son Exactitude poussée jusqu'à la vetil-
„ le me paroit fort au dessous de la Cha-
„ rité qu'un Gentilhomme exerce envers
„ les Pauvres, ou de l'Hospitalité qu'il
„ pratique à l'égard de ses Voisins.

Le Capitaine *Sentry*, qui vit le Chevalier *Freeport* très-atentif à ce Discours & prêt sans doute à le relever, dit là-dessus, pour rompre les chiens, que, dans toutes les Societez civiles, depuis le plus haut rang jusques au plus bas, il y avoit une injuste & secrete Envie, qui engageoit les Hommes à comparer leur état avec celui d'un autre, & à murmurer de ce que leur Voisin étoit en aussi bonne ou meilleure situation qu'eux-mêmes. “ C'est ainsi,
„ *ajouta-t-il*, que les Officiers civils & mi-
„ litaires se regardent les uns les autres de
„ fort mauvais œuil ; le Soldat critique le
„ pouvoir du Courtisan, & le Courtisan
„ se moque de l'honeur du Soldat : ou,
„ pour venir à des exemples d'un ordre
„ inferieur, les simples Cavaliers & les
„ Fan-

„ Fantassins d'une Armée, les Chartiers
„ & les Cochers dans les ruës de *Londres*,
„ se regardent de travers & avec mépris,
„ toutes les fois qu'ils sont en concurren-
„ ce pour des Quartiers de rafraichisse-
„ ment, ou le passage de leurs Voitures.

„ Voilà qui va le mieux du monde, re-
„ pliqua le Chevalier *Freeport*; il vous est
„ permis, cher Capitaine, d'interrompre
„ le Discours, si vous le trouvez bon;
„ mais il faut avec tout cela que j'en dise
„ deux mots à Mr. *de Coverly*, qui semble
„ croire, à sa mine, m'avoir bien rivé les
„ cloux, lors qu'il a drapé le Marchand.
„ Je ne lui rapellerai pas les magnifiques
„ Hôpitaux & tous ces autres Edifices pu-
„ blics, que des Marchands ont élevé
„ dans cette grande Ville depuis la Refor-
„ mation; mais je me bornerai à l'Epar-
„ gne & à la Frugalité, qu'il nous accor-
„ de. Si le soin de tenir des Comptes,
„ ou de mesurer les choses par la voie la
„ plus infallible, je veux dire celle du
„ Calcul, n'étoit au dessous de la qualité
„ d'un aussi ancien Baronet que Mr. *de
„ Coverly*, il préfereroit sans doute notre
„ Economie à son Hospitalité. Si donner
„ tant de Barils de Biere à vuider dans un
„ jour est pratiquer la derniere de ces Ver-
„ tus, il faut avouër que nous n'aspirons
„ pas à cette gloire; mais je voudrois
„ bien qu'on examinât, lesquels des uns
„ ou des autres, ou de mes Ouvriers que
„ j'emploie six jours de la semaine, ou
„ des

„ des Païsans que mon Antagoniste regalera six jours de suite, nous doivent avoir le plus d'obligation : Pour moi, je croi que les Familles de mes Ouvriers me seront plus redevables, que celles des Païsans ne le peuvent être à Mr. *de Coverly* ; parce que s'il n'en coûte rien à ceux-ci, je mets les autres en état de n'avoir pas besoin de ma liberalité. Le Proverbe *Latin* sur les *Carthaginois* ne m'embarrasse guéres, puis que les *Romains* étoient leurs ennemis déclarez: Le malheur est que nous n'avons aucune Histoire écrite par des *Carthaginois*, qui n'auroient pas manqué sans doute de nous aprendre quelque bon Proverbe sur la Générosité *Romaine*, qui envahissoit les autres Nations, & distribuoit leurs terres à ceux à qui elles n'apartenoient pas. Mais puis que mon Antagoniste a pris occasion de cet ancien Proverbe pour attaquer les Marchands, il ne trouvera pas mauvais que j'en allégue un moderne pour leur défense. Lors qu'un Homme fait banqueroute en *Hollande*, on dit de lui, qu'*il n'a pas bien tenu ses Comptes.* Peut-être que cette Phrase nous paroîtroit une maniere douce ou même plaisante de s'exprimer; mais chez cette Nation exacte, c'est le plus grand reproche que l'on puisse faire à un Homme: Il n'y a pas moins de honte, selon eux, à se tromper dans le calcul de sa dépense,

„ ou

„ ou du fonds que l'on a pour répondre „ au paiement de ses Dettes, ou à trop hasarder son Crédit, qu'on en trouve, „ parmi les Nations d'un esprit plus vif & „ plus bouillant, à manquer de courage „ ou de bonne foi.

„ Le Calcul est si bien la mesure de „ tout ce qu'on estime dans le monde, „ qu'on ne sauroit démontrer le succès „ d'aucune action, ou la justesse d'aucune „ entreprise, sans y avoir recours. Ceci „ doit servir de réponse à ce que Mr. le „ Baronet a dit, qu'on ne peut rien attendre de grand ni de noble d'un Homme „ qui est toûjours occupé à examiner son „ Livre de Caisse, ou à regler ses Comptes. Lors que j'ai reçu mes Cargaisons „ du dehors, je puis dire à vingt sols près, „ par le moïen du Calcul, la perte ou le „ profit qui m'en reviendra; mais je dois „ aussi être en état de faire voir que j'avois raison d'entreprendre un tel négoce, soit par mon experience ou celle „ des autres, ou la grande probabilité „ qu'il y avoit que les retours répondroient à ma dépense & au risque; ce „ qui ne se peut jamais executer sans l'intelligence du Calcul. Par exemple, si „ je veux négocier en *Turquie*, il faut que „ je sache, avant toutes choses, quelles „ de nos Manufactures y sont propres, & „ quelles Etoffes de ce Païs là seront ici „ de bon debit, avec le prix courant des „ unes & des autres sur les Lieux: Il faut

„ ensuite que je compte les fraix de l'embarquement, du transport & des Assûrances ; les droits d'entrée & de sortie, l'intérêt de mon argent, & qu'il y ait d'ailleurs un honête profit pour moi. Où est donc le scandale en tout ceci, & d'où vient que le Marchand est si peu dans les bonnes graces de notre Baronnet ? Cependant il ne renverse pas les cloisons, & ne foule pas les Blez de ses Voisins ; il n'ôte rien à l'industrieux Laboureur ; il paie le travail du Pauvre ; il communique ses profits à tout le monde ; par ses Cargaisons & ses Retours, il fait subsister un plus grand nombre de personnes que le plus riche Seigneur n'en sauroit entretenir ; toute la Noblesse même lui est obligée de ce qu'il trouve les moïens de vendre au dehors le produit de leurs terres, & de ce qu'il augmente ainsi leurs revenus ; mais il est certain qu'il ne viendroit jamais à bout d'un si grand détail, s'il n'étoit fort expert dans la Science des Nombres.

„ C'est à cela que se reduit la frugalité du Marchand, & le Gentilhomme doit suivre une pareille route, à moins qu'il n'ait honte d'être lui-même son Econome, & qu'il ne veuille que son Intendant prenne sa place. Le Gentilhomme, non plus que le Marchand, ne peut jamais rendre compte du succès d'aucune entreprise qu'à la faveur du

„ Cal-

„ Calcul. Si la Chasse, par exemple, est
„ tout son trafic, il ne lui en doit revenir
„ que la tête du Cerf, pour servir à l'or-
„ nement de sa grande Sale, & le museau
„ du Renard, pour être cloué à la porte
„ de son Ecurie. Mr. *de Coverly* connoit
„ sans doute tout le prix de ces retours;
„ mais s'il avoit bien calculé par avance
„ tous les fraix de la Chasse, j'ai trop
„ bonne opinion de lui pour ne pas croi-
„ re, qu'il auroit pendu tous ses Chiens,
„ plûtôt que d'y avoir ruïné tant de bons
„ Chevaux, & fait un aussi terrible dégât
„ que la foudre dans les Blez de ses Voi-
„ sins. D'ailleurs, si tous ses Ancêtres
„ avoient eu le même principe, il pour-
„ roit se vanter aujourd'hui que sa Famil-
„ le ne s'est jamais deshonorée par aucu-
„ ne alliance avec la Bourgeoisie; un
„ Marchand de son Nom n'auroit jamais
„ eu l'honeur d'emploïer tout son Bien,
„ pour obtenir une place dans la Galerie
„ des *Coverlys*, ni osé prétendre à sortir
„ de la même tige. Mais notre Baronet
„ a été fort heureux de ce que le Mar-
„ chand voulut païer si cher pour son am-
„ bition. En un mot, c'est le sort d'un
„ bon nombre de Gentilshommes de se
„ voir reduits à ceder l'Heritage de leurs
„ Peres à de nouveaux Maîtres, qui ont
„ été plus exacts qu'eux à tenir leurs
„ Comptes; & il ne faut pas douter que
„ celui qui s'est aquis un Domaine par
„ son industrie ne mérite beaucoup mieux

 „ de

„ de le posseder, que celui qui l'a perdu
„ par sa négligence.

XLVII. DISCOURS.

Parvula, pumilio, Χαρίτων μία, tota merum sal.

LUCR. L. IV. 1155.

C'est une gentille Naine, une des Graces, mais pêtrie de souphre & de salpêtre.

IL y a de certaines choses dans la Lettre suivante, qu'on doit suposer m'être inconnuës, à moi qui suis Garçon: ainsi je ne me hasarderai pas à raisonner là-dessus jusqu'à ce que j'y aïe mieux reflechi; & cependant je laisserai mon Auteur exprimer à sa maniere l'état où il se trouve.

Mr. le SPECTATEUR,

„ On voit, par plusieurs de vos Discours, que vous n'êtes pas mal versé dans ce qui regarde en genéral la Societé civile; mais il y a bien des choses, dont vous ne sauriez avoir une juste idée, dans la vie de Garçon que vous menez, & qui roulent sur l'état du Mariage. C'est la seule raison qui puisse vous justifier de n'avoir rien dit jusques-ici d'une espèce de fort bonnes Gens, qu'on trouve dans le monde, & „ qu'on

„ qu'on y apelle, par dérision, les *beque-*
„ *tez de la Poule.* Il faut que vous sâchiez
„ que je suis du nombre de ces pauvres
„ Innocens, dont on se moque sous ce
„ titre, parce que je me laisse gouverner
„ par la meilleure de toutes les Femmes.
„ Il seroit digne de vos soins d'examiner
„ quelle est la nature de la Tendresse, &
„ de nous dire, suivant les principes de
„ votre Philosophie, d'où vient que nos
„ cheres Moitiez en usent avec nous
„ tout comme il leur plait, qu'elles sont
„ de mauvaise humeur, imperieuses & ma-
„ lignes; qu'elles parlent quelquefois d'un
„ ton plaintif, & grondent un moment a-
„ près; qu'elles tombent en défaillance,
„ & en reviennent aussitôt, qu'elles ont
„ une prodigieuse volubilité de Langue,
„ & la perdent ensuite tout d'un coup; &
„ tout cela, parce qu'elles nous aiment si
„ tendrement qu'elles ne peuvent pas s'i-
„ maginer que nous aïons la même ar-
„ deur pour elles. Je dis, Monsieur,
„ qu'un de ces bons Maris, que les Dé-
„ bauchez & les Libertins apellent *beque-*
„ *tez de la Poule*, verra jouër tous ces
„ différens personnages à sa chere Moitié,
„ & qu'il en découvrira l'afectation, sans
„ être assez dur pour la taxer d'hypocrisie.
„ Cette espèce de bonnes Gens fourmil-
„ lent sur tout dans la grande Cité de
„ *Londres*, & ce sont les véritables *beque-*
„ *tez de la Poule :* Ils n'ont pas la force
„ d'en venir à une explication avec cette

„ chere Ame, le centre de tous leurs de-
„ sirs; c'est pour cela qu'ils la consolent
„ lors qu'elle ne sent aucun mal ; qu'ils
„ l'apaisent lors qu'elle n'est point en co-
„ lere, & qu'ils lui donnent leur bourse,
„ quoi qu'ils sâchent qu'elle n'en a pas be-
„ soin; mais ils aiment mieux prendre ce
„ parti, que de s'exposer à tout ce mané-
„ ge l'espace d'un Mois, qui est le terme
„ ordinaire, que les Femmes de cette
„ trempe emploient à revenir à elles-mê-
„ mes, suivant le calcul qu'en ont fait
„ les Maris insensibles & cruels.

„ Il y a plusieurs autres sortes de *beque-*
„ *tez de la Poule*, qui sont, à mon avis,
„ les meilleurs Sujets de la Reine, & c'est
„ pour cela que votre devoir vous engage
„ à ne soufrir pas qu'on se moque de nous
„ en public.

„ Je ne sai si je me suis fait entendre
„ dans ce que je vous ai dit jusques-ici
„ sur l'état d'un Homme *bequeté de la*
„ *Poule*; mais je prendrai la liberté de
„ vous donner un détail de ce qui se pas-
„ se entre moi & mon Epouse. Vous
„ saurez donc qu'on ne me regarde pas
„ comme un Niais dans le monde, qu'on
„ a voulu essaïer diverses fois de quelle
„ maniere je recevrois un afront, & que
„ l'évenement s'est toûjours declaré en
„ ma faveur; malgré tout cela, il n'y a
„ point d'Esclave en *Turquie*, qui le soit
„ autant que je le suis de ma chere Moi-
„ tié. Elle a beaucoup d'esprit, & l'on
„ peut

„ peut dire en general que c'est une fort
„ jolie Femme. J'ai pour elle une si
„ grande passion, qu'elle me cause tou-
„ tes les inquietudes imaginables, si vous
„ en excluez celles de la Jalousie. L'as-
„ sûrance, que j'ai de sa fidelité, m'en-
„ gage, du moins si je me connois, à
„ trouver quelque chose d'aimable dans
„ tout ce qu'elle fait, quoi que souvent il
„ n'y ait rien de plus opposé à mon hu-
„ meur. Elle me regarde quelquefois
„ d'un air imperieux, sous prétexte que
„ je n'ai pas fait assez de cas de son a-
„ vis en certaine compagnie où nous é-
„ tions ensemble. Je ne saurois m'empê-
„ cher de sourire à la vûë du joli dépit
„ qu'elle témoigne, & alors elle m'accu-
„ se de la traiter comme un Enfant. En
„ un mot, notre principale Dispute roule
„ sur la superiorité du Genie. Elle for-
„ me sans cesse des argumens là-dessus,
„ auxquels je répons avec beaucoup d'in-
„ dolence, Tu es bien jolie, ma chere
„ Mignonne. Elle me replique d'abord,
„ Tout le monde sait que j'ai autant d'es-
„ prit que vous, & il n'y a que vous seul
„ qui l'ignoriez. Je lui repete de nou-
„ veau, En verité, mon Cœur, vous ê-
„ tes fort jolie. Là-dessus elle s'échape;
„ elle renverse tout ce qui l'environne,
„ elle frape des piez & s'arrache la Coifu-
„ re. Fi, fi, lui dis-je alors, mon A-
„ mie, comment est-ce qu'une Femme
„ d'aussi bon sens que vous peut tomber

„ dans un pareil écart ? En verité, mon
„ Cher, me dit-elle, vous me faites en-
„ rager quelquefois, oui, vous me deso-
„ lez, avec votre sote maniere de me
„ traiter comme une belle Idiote. Et
„ bien, qu'est-ce que j'ai gagné pour l'a-
„ voir mise de bonne humeur ? Rien du
„ tout ; mais il faut que je la convainque
„ par mes actions, que j'ai bonne opinion
„ d'elle ; que je lui donne ma bourse, &
„ que pendant un jour & demi de suite je
„ condamne tout ce qui lui déplait, &
„ que je louë tout ce qu'elle aprouve.
„ J'aime si tendrement cette chere Mi-
„ gnonne, que je ne vois presque jamais
„ aucun de mes Amis, & que je n'ai point
„ de repos dans les Compagnies où elle
„ n'est pas; mais lors que je retourne au
„ Logis, elle est toute chagrine, parce,
„ dit-elle, qu'il n'y a que sa beauté qui
„ m'ait obligé de revenir si tôt. Je n'ose
„ pas rire à cette occasion, &, quoi qu'un
„ des plus zèlez Membres de l'Eglise *An-
„ glicane* qu'il y ait dans le Roïaume, je
„ me vois forcé à dire des invectives
„ contre le Gouvernement, parce qu'elle
„ est entêtée pour les *Whigs*. Nous rai-
„ sonnons alors de Politique à perte de
„ vûë, & je lui donne enfin un baiser,
„ qu'elle prend pour un hommage rendu
„ à son grand savoir. Je lui fais même
„ d'ordinaire quelques demandes sur la
„ constitution de l'Etat ; elle y répond
par

„ par des generalitez qui se trouvent dans „ * l'*Oceana* de *Harington* ; je la felicite „ d'une si heureuse memoire, & aussitôt „ elle m'embrasse. Pendant que je l'entretiens dans cette bonne humeur, elle „ badine devant moi, quelquefois elle „ danse au milieu de la chambre, ou jouë „ un Air sur son Epinette, elle varie sa „ mine & ses charmes d'une telle maniere, qu'elle me donne un plaisir continuel; en un mot, elle fera mille singeries, si je lui accorde qu'elle est fort „ sensée ; mais si elle soupçonne que je „ l'aime à cause de son badinage, elle revêt d'abord un air grave & serieux.

„ C'est là un abregé de mes pénibles travaux, & je suporte mon esclavage d'aussi „ bonne grace que la plûpart des autres „ Maris ; mais je m'adresse à vous en faveur „ de tous ceux qui sont *bequetez de la Poule* en genéral, & je vous prie de vouloir publier une Dissertation pour notre „ défense. Vous avez, à ce que j'ai ouï „ dire, de très-bonnes Autoritez qui peuvent servir à notre Cause, & vous nous „ parlerez sans doute du fameux *Socrate*, „ & de sa resignation philosophique à sa „ Femme *Xantippe*. Vous rendrez par-là „ un grand service à tout le monde, puis

N 5 „ que

* Ce Livre *Anglois* est un *Folio* impr. à *Londres* en 1656. Il a pour titre, *La République d'Oceana.* L'Auteur y travailla par ordre de *Cromwel*, auquel il est dedié, & qui lui avoit promis de suivre son Plan ; mais il n'en fit rien.

„ que les *bequetez de la Poule* sont fort
„ considerables soit à l'égard de leur nombre ou de leur qualité, non seulement
„ dans les Villes, où ils sont les plus riches, mais aussi dans les Cours, où ils
„ sont les plus soumis. Lors que vous aurez bien reflechi sur l'état du Mariage,
„ vous en examinerez, s'il vous plait,
„ toutes les avenues & les Fauxbourgs;
„ vous nous rendrez un compte exact de
„ l'esclavage où se trouvent les Bergers
„ fidèles, & les Amans irresolus; ces Bergers qui ne peuvent abandonner leurs
„ Belles, quoi que leur perseverance entraîne leur ruïne; ces Amans qui n'osent pas se marier, quoi qu'ils ne puissent jamais être heureux sans leurs Maîtresses, qu'ils ne sauroient obtenir à
„ d'autres conditions.

„ Vous pouvez d'ailleurs embellir votre Discours par divers Exemples pris
„ des Hommes fiers, hautains, enjouëz
„ & opiniâtres, qui sont tous en secret,
„ malgré tout ce qu'ils en peuvent dire ou
„ penser, Esclaves de leurs Femmes ou
„ de leurs Maîtresses. Je vous prie en
„ dernier lieu d'insister sur ce que les Savans & les Heros de tous les siècles ont
„ eu le sort d'être *bequetez de la Poule*; &
„ que les Revêches, qui ont secoué le
„ joug de la Tendresse, ne doivent leur
„ délivrance qu'à l'Ambition, à l'Avarice ou à quelque autre Passion plus infame

„ fame qui les domine. J'aurois mille
„ autres choses à vous dire là-dessus; mais
„ je craindrois que ma chere Moitié, qui
„ me voit occupé à écrire, ne voulût,
„ suivant sa louable coûtume, examiner
„ ma Lettre, si je ne la cachetois au plus
„ vîte. Je suis, Monsieur, tout à vous.

NATHANAEL JUCHOIR.

T.

XLVIII. DISCOURS.

—— Quis enim bonus, aut face dignus
Arcanâ, qualem Cereris vult esse Sacerdos,
Ulla aliena sibi credat mala?

JUV. Sat. XV. 140.

Car un Homme de bien, tel que le Prêtre de Cerès *veut qu'on soit, a-t-il jamais tenu pour maxime, qu'il dût compter pour rien le mal d'autrui?*

DAns * un de mes derniers Discours, j'ai parlé du bon Naturel, qui est une production du Temperament, & j'en traiterai ici sur le pié d'une Vertu morale. Le premier peut rendre un Homme tranquille en lui-même & agréable aux autres; mais il ne donne aucun mérite à celui qui le possede. On ne sauroit non plus louër un Homme à cette occasion, que parce qu'il a un pouls bien reglé ou un bon Estomac. Quoi qu'il en soit, ce bon Naturel machinal, que Mr. *Dryden* apelle quelque part une *douceur du sang*, est un fondement admirable pour l'autre. Afin donc de savoir, si notre bon Naturel vient du Corps ou de l'Esprit, s'il est fondé sur la partie animale ou raisonnable de nous-mêmes, en un mot, s'il est tel qu'il mérite quelque chose de plus que cette satisfaction interieure qui l'accompagne toûjours, & que l'honête reception qu'il nous procure dans le monde, nous devons l'examiner par les Regles suivantes.

I. Il faut voir en premier lieu, s'il agit

* C'est le XLII.

d'une

d'une maniere constante & uniforme dans la Maladie & la Santé, dans la Prosperité & l'Adversité; puis que, s'il varie dans l'un ou l'autre de ces cas, on ne peut le regarder que comme une illumination subite de l'Ame causée par une afluence nouvelle d'esprits animaux ou comme une plus favorable circulation du sang. Le Chevalier *François Bacon* nous parle d'un Solliciteur rusé, qui ne demandoit jamais une grace à un Homme en crédit avant le diner; mais qui s'adressoit à lui lors qu'il le voïoit à table, loin du tracas des affaires, manger de bon apétit, & de belle humeur. Un bon Naturel de cet ordre, qui dépend des Lieux & des circonstances, n'est pas cette *Philanthropie*, cet amour du Genre Humain, qui mérite le nom d'une Vertu morale.

II. Le second moïen qu'on a, pour connoitre son bon Naturel, est d'examiner s'il opere suivant les principes de la Raison & ce que le Devoir exige: car si, malgré sa bienveillance universelle pour tous les Hommes, il ne met aucune distinction entre ses Objets, s'il se déploie également sur les dignes & les indignes, s'il donne le même secours au Paresseux qu'au véritable Pauvre, s'il se livre au premier venu, & qu'il se repande en faveur de qui que ce soit plûtôt par accident que par choix, il peut bien passer pour un Instinct aimable, mais il ne doit pas s'arroger le titre d'une Vertu morale.

III. La troisieme épreuve du bon Na-

turel consiste à nous sonder nous-mêmes, pour voir si nous sommes en état de suivre tous ses mouvemens, en faveur de ceux qui en sont les Objets legitimes, quoi qu'il nous en revienne quelque petit embarras, quelque perte, ou quelque inconvenient; en un mot, si nous voulons hasarder une partie de nos Biens, de notre Reputation, de notre Santé, ou de nos Aises, pour l'avantage du Genre Humain. Entre toutes ces marques d'un bon Naturel, je m'étendrai sur celle qui porte le nom de Charité, & qui s'exerce à secourir les Pauvres; puis que c'est une épreuve qui s'ofre à nous presque en tout tems & en tous lieux.

Je conseillerois donc à tous ceux qui ont au delà de ce qu'il leur faut pour subvenir à leurs besoins, de mettre à part une certaine portion de leurs revenus, & de la destiner aux Pauvres. C'est une ofrande que nous devons à celui qui a un souverain droit sur le total, & par conséquent à ceux qui le représentent sur la Terre, comme il nous le dit lui-même dans un beau Passage, que j'alleguerai dans la suite. D'ailleurs nous devons ménager notre Charité avec tant de prudence, qu'il n'en resulte aucun mal à nos Parens ou à nos Amis, pendant que nous travaillons à secourir les autres.

Peut-être qu'un Exemple developera mieux ceci que la Regle ou le Conseil, que je viens de donner. EUGENE est d'un Naturel si bon & si genereux, qu'il en pro-

produit des marques au delà de sa Fortune; mais, avec tout cela, d'une si grande économie dans ses affaires, que ce qu'il distribue en aumônes est compensé par le bon ménage. Il a deux cens Livres Sterlin de revenu, qu'il n'évalue jamais qu'à cent quatre vingts, parce qu'il supose n'avoir aucun droit sur la dixme, qu'il emploie toûjours en œuvres charitables. Il ajoute souvent quelque chose de plus à cette épargne, en sorte que dans une bonne année, c'est-à-dire, pour m'exprimer avec lui, du nombre de celles où il se trouve en état de porter sa liberalité plus loin qu'à l'ordinaire, il a destiné le double de cette Somme à secourir des Pauvres, malades ou sains. D'un autre côté, il se prescrit plusieurs jours d'abstinence & de jeûne, & il met à quartier, pour le même usage, la dépense qu'il auroit pû faire alors. Il va souvent à pié aux endroits, où ses affaires l'apellent, &, au bout de sa course, il donne au premier Mendiant, qu'il rencontre sur ses pas, le Chelin qu'il auroit païé pour un Fiacre. Disposé quelquefois à voir jouër une Comedie ou un Opera, je l'ai vû emploïer, en faveur d'un Objet de charité qu'il trouvoit dans la ruë, l'argent qu'il avoit destiné à cet usage, & passer ensuite la soirée dans un Café, ou chez quelque Ami, avec beaucoup plus de satisfaction qu'il n'en auroit eu de tous les divertissemens les plus exquis du Théatre. C'est par de tels

tels moïens que sa Liberalité ne sauroit l'apauvrir, & qu'il jouït de ses revenus par le bon usage qu'il en fait.

Il y a peu de Gens si bornez dans leur fortune ou si à l'étroit, qu'ils ne puissent être charitables sur ce pié-là, sans qu'il en resulte aucun préjudice à eux-mêmes ou à leurs Familles. On n'a qu'à sacrifier un Divertissement ou une Commodité à l'avantage des Pauvres, & détourner le cours ordinaire de nos Dépenses dans un meilleur Canal. Il me semble du moins que c'est l'acte de Charité, non seulement le plus prudent & le plus commode, que l'on puisse mettre en pratique, mais aussi le plus méritoire. C'est alors que nous partageons en quelque sorte, avec les Pauvres, les nécessitez où ils se trouvent, & que nous sommes en même tems leurs Bienfaicteurs & les Compagnons de leurs soufrances.

Le Chevalier *Thomas Brown*, dans son Livre intitulé LA RELIGION DU MEDECIN, après avoir cité ce passage des Proverbes de SALOMON, * *Celui qui a pitié du Pauvre, prête à l'Eternel, qui lui rendra son bienfait*, s'exprime en ces termes. " † Il y a plus d'éloquence, *dit-il*, „ dans cette seule Periode, que dans une „ Bibliotheque entiere de Sermons, & si
" nous

* Ch. XIX. 17. † Voïez p. 230. de l'Edition *Latine* de cet Ouvrage in 12. *Lugd. Batavorum* apud *Franc. Hackium Anno* 1644.

„ nous avions de tous ces Proverbes des „ idées aussi exactes qu'en avoit l'Auteur „ qui nous les a donnez, nous connoi- „ trions la Vertu par une voie fort abre- „ gée, & nous n'aurions pas besoin de „ tous ces gros Volumes de Morale qu'on „ nous debite.

Ce passage de l'Ecriture me paroit bien touchant & persuasif; mais je trouve que notre Sauveur encherit beaucoup sur cette pensée, * lors qu'il nous promet de regarder tous les actes de Charité ou d'Hospitalité, pratiquez envers les Pauvres, les Malheureux ou les Etrangers, comme s'il les avoit reçus lui-même, & de les honorer d'une gloire éternelle. Je me souviens à cette occasion d'avoir vû quelque part l'Epitaphe d'un Homme charitable, dont la lecture me fit un plaisir extrême. J'en ai oublié les paroles; mais le sens revenoit à ceci: " J'ai perdu ce que j'ai de- „ pensé; j'ai laissé à d'autres ce que je „ possedois, & j'ai mis en reserve ce que „ j'ai donné.

Engagé insensiblement à citer l'Ecriture, je ne saurois m'empêcher de copier ici quelques endroits du Livre de JOB, qui m'ont toûjours paru d'une grande beauté. Ce saint Homme y décrit sa conduite lors qu'il vivoit dans l'abondance, & à ne les regarder que comme un Ouvrage purement Humain, il faut avouër que c'est le plus beau Portrait d'un Cœur charitable & d'un

* *Matth.* XXV. 35.--40.

d'un bon Naturel que l'on puisse trouver dans aucun autre Auteur.

* „ Oh, que ne suis-je encore, *dit-il*, „ dans mon premier état, lors que Dieu „ me gardoit, qu'il faisoit luire son flambeau sur ma tête, & que je marchois „ dans les ténèbres à la faveur de sa clarté; lors que le Tout-puissant m'accordoit sa protection, & que mes jeunes „ Gens m'environnoient; lors que je lavois mez piez dans le Beurre, & que „ des ruisseaux d'Huile découloient du „ Rocher *dans mes Cuves*.

„ † Ceux qui m'entendoient *venir* disoient que j'étois bienheureux, & ceux „ qui me voïoient me rendoient *bon* témoignage; parce que je délivrois l'afligé „ qui crioit *vers moi*, de même que l'Orphelin qui n'avoit personne pour le secourir. La benédiction de celui qui „ s'en alloit perir venoit sur moi, & je „ faisois que le cœur de la Veuve chantoit de joie. —— Je servois d'yeux à „ l'Aveugle, & de piez au Boiteux. J'étois le Pere des Pauvres, & je m'informois exactement de la Cause qui m'étoit „ inconnuë.

„ ‡ Ne pleurois-je pas pour celui qui „ tomboit dans l'adversité, & mon ame „ ne s'affligeoit-elle pas à cause du Pauvre?

* „ Qu'on

* *Job* Ch. XXIX. 2, 3, 5, 6. † *Ibid.* ℣. 11, 12, 13, 15, 16. ‡ *Ibid.* Ch, XXX. 25.

* „ Qu'on me pese dans de justes balances, & Dieu connoitra mon integrité. —— Si j'ai dédaigné de rendre justice à mon serviteur ou à ma servante, lors qu'ils ont disputé avec moi. Car qu'aurois-je fait, si Dieu se fût levé *contre moi*, & que lui aurois-je répondu, s'il m'eût interrogé *à cette occasion*? Celui qui m'a formé dans le sein *de ma Mere*, ne l'a-t-il pas formé aussi, & ne nous a-t-il pas façonnez de même dans la matrice? Si j'ai refusé aux Pauvres ce qu'ils m'ont demandé; si j'ai été insensible aux larmes de la Veuve; si j'ai mangé tout seul les morceaux, *qu'on servoit à ma table*, & si l'Orphelin n'en a pas eu sa part: —— Si j'ai laissé perir quelcun faute d'habits, & le Pauvre manque de couverture: Si ses reins ne m'ont pas béni, & si la laine de mes Brebis n'a pas été emploïée à le tenir chaudement: Si j'ai levé la main contre l'Orphelin, lors que je me voïois le plus fort dans l'Assemblée des Juges; que mon Epaule se sépare de sa jointure & tombe en terre, & que mon bras se brise avec tous ses os.—— Si je me suis rejoui de la perte de celui qui me haïssoit, ou si j'ai temoigné de la satisfaction lors qu'il lui est arrivé quelque malheur: Je n'ai pas même permis à ma bouche de prononcer aucune malediction contre „ lui.

* *Job* Ch. XXXI. 6. 13, 14, 15, 16, 17. 19, 20, 21, 22. 29, 30. 32. 38, 39, 40.

„ lui. —— Je n'ai pas soufert que l'Etran-
„ ger passât la nuit dans la ruë ; mais j'ai
„ ouvert ma porte au Voïageur. —— Si
„ mes champs crient contre moi , & si
„ leurs sillons se plaignent *de ma conduite* ;
„ si j'en ai mangé les fruits sans argent, ou
„ si j'ai causé la mort de ceux qui les cul-
„ tivoient ; Qu'ils ne produisent *à l'avenir*
„ que des épines au lieu de froment, &
„ de l'yvraie au lieu d'orge.

L.

XLIX. DISCOURS.

Comis in uxorem, —— —— ——

HOR. L. II. Ep. II. 133.

Complaisant pour sa Femme.

VOici une Lettre, qu'une Dame vient de m'écrire, & que je ne puis differer plus long-tems de communiquer au Public.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je ne suis que trop capable de bien
„ juger de † l'un de vos Discours, qui
„ traite de la Jalousie , & qui me paroit
„ un Chef-d'œuvre ; mais, après y avoir
„ parlé du tourment qu'elle cause à un
„ Hom-

† C'est le XLIV. de ce Volume.

„ Homme, il me ſemble qu'il eſt indigne „ de vous de n'avoir pas dit un ſeul mot „ des tranſes qu'elle excite dans le cœur „ d'une Femme. Vous avez remarqué, „ avec beaucoup de justeſſe & de penétra- „ tion, que la Femme en eſt le principal „ objet, mais vous ne dites rien d'un „ Homme qui eſt aſſez impitoïable pour „ donner de la Jalouſie à ſa Femme, ſans „ ſe mettre en peine ſi elle y eſt ſenſible „ ou non. Peut-être que vous ne croïez „ pas qu'il y ait de pareils Tyrans au Mon- „ de; mais, helas! je puis vous en citer „ un qui eſt toûjours de mauvaiſe humeur „ auprès de ſa Femme, & l'Homme du „ monde le plus agréable toute autre part. „ Faut-il, Monſieur, qu'un Homme, qui „ me voit aſſujetie à ſes Loix, ſans en „ pouvoir implorer d'autres, m'en ait ſi „ peu d'obligation, qu'il puiſſe être cho- „ qué & ſe mettre en furie, parce que „ mon cœur eſt gros, & que mes yeux „ fondent en larmes, d'abord qu'il me „ paroit d'une humeur ſombre & chagri- „ ne? Je n'atens aucun ſecours que de lui „ ſeul; & quoi qu'il ne manque pas de „ bon ſens ni d'équité en toute autre cho- „ ſe, il ne conſidere jamais qu'un Hom- „ me, qui ne ſe rend chez lui que pour y „ cuver ſon vin, & qui regarde comme „ un ſuplice tout le tems qu'il y eſt, ne „ peut que donner de la jalouſie & des in- „ quietudes mortelles à ſa Femme. Il ſort „ toûjours du Logis comme s'il alloit à

„ la Cour, & il retourne chez lui comme s'il entroit dans une Prison. Je pourrois ajouter à ceci qu'il ne se fait aucun scrupule de passer pour un Homme qui a des principes fort relâchez sur la Morale. Vous pouvez bien juger là-dessus quel doit être mon état. D'ailleurs il n'est pas d'un méchant naturel, & il se plait à la lecture de vos Discours: Je souhaiterois donc que vous daignassiez lui représenter, qu'il n'est pas plûtôt sorti de la Maison, que je me jette sur mon Lit, où je baigne de mes larmes ce petit Enfant qui lui est si cher, & que je l'éfraïe souvent par mes cris; qu'il me fait maudire le jour de ma naissance; que je cours toute éplorée à mon Miroir, & qu'à la vûë de mes sanglots, je décharge le trouble de mon Ame. Vous croirez peut-être que c'est une description faite à plaisir; mais il n'est que trop vrai que c'est un de mes passe-tems ordinaires. Il me seroit même impossible de vous exprimer en détail cette foule de pensées accablantes qui s'élevent dans mon Esprit. Si vous pouviez concevoir jusqu'où va quelquefois la cruauté de mon ressentiment, & quelle est, au bout d'une minute, ma compassion pour l'objet de ma colere, vous auriez quelque idée de mon triste sort, & vous verriez combien peu je le mérite. Lors qu'il est le mieux disposé

„ à

„ à recevoir mes avis, & que je lui remontre, avec toute la douceur imaginable, que ses manieres sont indécentes, & que les Personnes mariées doivent observer certaines Regles, il me répond froidement, que je hazarde ma reputation si je parois jalouse. Quoi qu'il en soit, je voudrois bien, mon cher Monsieur, que vous prissiez la peine d'examiner à fonds un Sujet de cette importance, & d'instruire les Maris & les Femmes des mesures qu'ils doivent garder les uns envers les autres. Vos reflexions là-dessus ne peuvent qu'obtenir la plus haute de toutes les recompenses, que méritent ceux qui s'affligent avec les affligez. Permetez enfin que je me dise,

MONSIEUR,

„ Votre infortunée & très-
„ humble servante,

CELINDE.

Avant que je reçusse la Lettre de cette Dame, j'avois resolu d'examiner cette violente Passion, telle qu'on la voit dans l'Esprit d'une Femme. La vive douleur, sous le poids de laquelle *Celinde* paroit gemir, augmente le penchant que j'avois à recommander aux Maris une conduite plus reglée, afin de ne pas causer le plus cruel

cruel des tourmens à celles qui les aiment, & qui ne le sentiroient presque pas si elles n'avoient une grande tendresse pour eux.

C'est une chose bien étrange de voir le peu de cas qu'on fait de l'Injure du monde la plus atroce, & avec quelle facilité les Hommes contractent l'habitude de se rendre moins agréables lors qu'ils sont les plus obligez à le devenir. Le Sujet demande un Discours en particulier, & j'observerai un ou deux jours de suite la maniere dont en usent deux ou trois heureux Couples de ma connoissance, avant que de me hazarder à donner au public un Systême sur les devoirs du Mariage. Il faudra même que je me transporte à quelques Lieuës hors de la Ville, pour y trouver un Gentilhomme, qui pratique tous les devoirs d'un honête Homme & d'un bon Mari. Lors qu'il étoit Garçon, la multiplicité de ses affaires le rendoit fort negligé dans ses Habits; mais aujourd'hui il n'y a pas de jeune Galant qui ait plus de soin de sa personne. Sur ce qu'un de ses Amis lui demandoit un jour, pourquoi il étoit si long-tems à se rincer la bouche, & si curieux dans le choix de son Linge, il lui répondit, „ Parce qu'il y a une Fem„ me de mérite qui est obligée de m'ac„ corder son Amitié, & que je suis bien „ aise que son Inclination marche de con„ cert avec son Devoir.

Si un Homme vouloit se donner la peine

ne de reflechir un peu, il ne feroit jamais affez déraifonnable pour attendre que la Débauche & l'Innocence puiffent vivre de bonne amitié entre elles; ou fe flater que la Chair & le Sang foient capables d'une fidélité fi rigide, qu'une belle Femme doit travailler à fe perfectionner jusqu'à ce qu'elle ait ateint à la nature des Anges, dans la feule vûë d'être fidèle à une Bête brute & à un Satire. Je fuis bien perfuadé que la Dame, qui m'a prié de finir un de mes Discours par le Billet fuivant, ne croit pas qu'une Perfeverance de cet ordre fe puiffe mettre en pratique. Voici fon Billet:

„ Mon Epoux,

„ Je vous prie de rester à la Maifon
„ plus que vous ne faites. Je fai l'endroit,
„ où vous eutes un Rendez-vous Jeudi
„ au foir à fept heures. Le Colonel,
„ que vous m'avez ordonné de ne plus
„ recevoir, eft en Ville.

MARTHE MESNAGER.

T.

L. DISCOURS.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis:
Celsi prætereunt austera Poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, paritérque monendo.
HOR. A. P. ℣. 341.

Nos vénérables Sénateurs ne goûtent pas les Pièces qui n'ont rien de solide & de moral: & la moralité toute nuë & sans agrément, ne plaît pas à nos jeunes Chevaliers. Qui sait mêler le plaisant & l'utile ensemble, ne peut manquer de plaire à tout le monde.

JE puis distinguer mes Lecteurs en deux Classes, dont l'une renferme les *Mercuriens* & l'autre les *Saturnins*. Les premiers sont la Bande joïeuse de mes Disciples, qui demandent des Speculations pleines d'esprit & d'enjouement; les autres, qui sont d'une tournure plus grave & plus serieuse, ne trouvent du plaisir que dans les Discours de Morale & fondez sur le bon Sens; ceux-là traitent de stupide tout ce qui est serieux, & ceux-ci taxent de ridicule tout ce qui est comique. Si je gardois toûjours mon air grave, la moitié de mes Lecteurs m'abandonneroit; & si je voulois toûjours badiner, je risquerois de perdre

perdre l'autre. C'est pour cela même que je cherche à les entretenir toutes deux, & cette methode pourroit bien leur être plus avantageuse, que si j'écrivois toûjours suivant le goût particulier des uns ou des autres. Puis qu'ils ignorent tous quel sera le sujet de mes nouveaux Discours, il peut arriver qu'un Lecteur enjoué, qui prend une de mes Feuilles volantes pour se divertir, se trouve engagé, lors qu'il y pense le moins, dans une suite de Raisonnemens serieux & utiles ; ou que de l'autre côté, un Homme grave, qui se flate d'y trouver quelque chose de solide, & plein de profondes reflexions, est insensiblement amené à la Joie. En un mot, chaque Lecteur s'assied à mon Festin sans qu'il sâche quels Mèts on lui servira ; de sorte qu'il a du moins le plaisir d'esperer qu'il y en peut avoir quelcun à son goût.

Ce n'est pas que je n'aimasse mieux m'appliquer à instruire qu'à divertir ; mais si nous voulons être utiles au Monde, il faut le prendre tel qu'il est. Les Auteurs reconnus pour severes empêchent la plûpart des Hommes, qui ménent une vie libertine, de jetter les yeux sur leurs Ecrits. Un Homme doit avoir déja quelques principes de Vertu, avant qu'il s'engage à la lecture d'un *Seneque* ou d'un *Epictete*. Le seul titre d'un Livre de Morale a quelque chose de rebutant pour les Personnes indolentes & incapables de reflechir.

De là vient que plusieurs de ceux qui

n'aporteroient aucune atention à des Leçons debitées avec l'air ſerieux d'un Prédicateur ou la gravité d'un Philoſophe, donnent dans mes Filets. Ils s'y enlacent d'eux-mêmes, & adoptent, presque ſans y penſer, des Maximes de Sageſſe & de Vertu: de ſorte que s'ils arrivent de cette maniere à un certain degré de connoiſſance, qui les diſpoſe à prêter l'oreille à des Discours plus étudiez, je ne croirai pas mes Speculations inutiles. On peut remarquer d'ailleurs que l'Esprit des plus honêtes Gens ſe trouve quelquefois envelopé dans de ſombres nuages, & qu'ils ont beſoin de quelque choſe de cette nature, pour les exciter à la joie, diſſiper leur Mélancholie, & mettre leurs Facultez en mouvement. Il y a même des perſonnes qui croient, que de pareils Entretiens ſont plus néceſſaires aux Habitans de la *Grande Bretagne* qu'à ceux de tout autre Climat.

Si ce que je viens de dire ne juſtifie pas à tous égards la varieté de mes Speculations, il peut ſervir du moins à l'excuſer. Lors que je m'occupe à divertir mes Lecteurs, je voudrois auſſi les instruire; ou ſi j'échouë dans ce deſſein, & que mon Badinage ne ſoit plus instructif, il ne ceſſera jamais d'être innocent. Une conduite ſcrupuleuſe à cet égard a peut-être plus de mérite qu'on ne s'imagine d'ordinaire; ſi l'on ſavoit combien de penſées pleines de feu & de vivacité ſe préſentent à l'Esprit

prit lors qu'il badine, & qu'un Auteur discret & modeste suprime; si l'on savoit combien de traits Satiriques s'ofrent d'eux-mêmes, qui ne manqueroient pas de plaire au goût general du Monde, mais qu'il étoufe dès leur naissance à cause de quelque raport éloigné qu'ils ont avec les idées corrompuës de certaines Gens; si l'on savoit combien d'insinuations malignes il évite avec soin, de crainte de porter coup à la reputation des autres; si l'on savoit, dis-je, tout cela, on auroit meilleure opinion de ces Ecrivains, qui tâchent de divertir sans blesser personne, & de se rendre agréables sans être vicieux. En un mot, on peut leur apliquer ce que *Waller* a dit des Poëtes, qu'*ils perdent la moitié des éloges qui leur seroient dûs, si l'on savoit tout ce que la discretion les oblige d'éfacer*. Il n'est rien de plus facile que d'avoir de l'Esprit lors qu'on se donne carriere sur toutes ces Libertez; mais de paroitre spirituel sans leur secours, cela demande quelque Genie & de l'Invention.

Cette remarque n'a pas le seul Public en vûë, mais aussi un de mes Correspondans, qui m'a écrit la Lettre suivante, dont j'ai retranché quelques endroits pour les raisons qui viennent d'être alleguées. Quoi qu'il en soit, en voici tout l'essentiel.

Monsieur,

„ APrès avoir lû votre * Discours sur
„ une Partie de Grimaciers, je ne
„ puis m'empêcher de vous rendre compte
„ d'une Partie de Sifleurs, dont je fus regalé
„ à *Bath*, avec bien d'autres, il y a trois an-
„ nées ou environ. Le Prix étoit une Gui-
„ née, qui devoit revenir à celui qui sifleroit
„ d'un ton plus distinct, & qui acheveroit
„ un Air entier sans rire, quoi qu'il y fût
„ excité par les postures grotesques d'un
„ Boufon, placé sur le même Théatre, &
„ à la vûë des Acteurs. Il y eut trois
„ Concurrens, dont le premier étoit un
„ Laboureur qui païoit de mine ; il avoit
„ le regard fixe, pour ne pas dire stupide,
„ & les muscles de son visage paroissoient
„ si inflexibles, qu'on craignît d'abord
„ qu'il emporteroit la Guinée. Cepen-
„ dant il n'eut pas plûtôt commencé à si-
„ fler une Gigue, que *Jean Potage* se
„ mit à danser, & à faire tant de gam-
„ bades, de contortions & de grimaces,
„ qu'il ébranla son Homme, qui ne pût
„ s'empêcher à la fin de sourire, & de
„ manquer ainsi le Prix.

„ Le second, qui monta sur le Théa-
„ tre, étoit un petit Artisan de *Bath*, Per-
„ sonnage remarquable, entre le menu
„ Peuple, par sa grande Prudence & son
„ Rabat large. Il resserra ses levres avec
„ beaucoup de gravité, &, pour s'afermir
„ l'Es-

* C'est un de ceux qu'on n'a pas jugé à propos de traduire.

„ l'Esprit à un ferieux tout extraordinai-
„ re, il entonna l'Air, qui commence
„ par ces mots, *Les Enfans dans le Bois:*
„ Il en avoit fiflé une bonne partie affez
„ heureufement, lors que *Jean Potage*,
„ qui fe tenoit à fon côté, de la maniere
„ du monde la plus grave & la plus aten-
„ tive, lui toucha l'épaule gauche, & fe
„ mit en même tems à le regarder fur le
„ nez, d'un air fi grotesque, que le Si-
„ fleur relâcha fes fibres, & qu'il en vint
„ d'abord à une espèce de fouris, qui fe
„ termina par un éclat de rire.

„ Le troifiéme, qui parut fur la Scè-
„ ne, étoit un Valet de pié, qui, mal-
„ gré toutes les fingeries de *Jean Potage*,
„ fifla un Air *Ecoffois* & une Sonate *Ita-
„ lienne*, d'un fi grand ferieux, qu'il em-
„ porta le Prix, & qu'il fut admiré par
„ quelque centaine de Spectateurs, qui fe
„ trouverent, avec moi, à ce beau Défi.

„ Il me femble donc, Monfieur,
„ quelque bonne opinion que vous aïiez
„ des Grimaciers, qu'on devroit encou-
„ rager les Sifleurs, non feulement parce
„ que leur Art s'exerce fans aucune con-
„ tortion, mais aussi parce qu'il fert à
„ perfectionner la Mufique Campagnarde,
„ qu'il met en crédit la Gravité, & qu'il
„ enfeigne aux Gens du commun à garder
„ leur contenance, lors qu'ils voient quel-
„ que chofe de ridicule dans leurs Supe-
„ rieurs, outre que c'eft un Divertiffe-
„ ment fort propre pour les *Bains*, puis

„ puis qu'un Cavalier ſifle d'ordinaire à „ ſon Cheval, pour lui faciliter le pasſage „ de ſon urine.

„ Après avoir expedié ces deux Articles des Grimaces & de la Siflerie, je „ compte, mon cher Monſieur, que vous „ voudrez bien honorer le Public de quelques reflexions ſur le Bâaillement, que „ j'ai vû pratiquer le jour ou la nuit des „ Rois, entre pluſieurs Gambades qui ſe „ font alors, auſſi bien qu'à *Noël*, chez „ un illustre Gentilhomme, qui regale „ toûjours ſes Fermiers dans cette ſaiſon „ de l'année. Le Prix, pour lequel on „ bâaille, eſt un Fromage de *Cheshire*, ou „ de la Province de *Cheſter*, & l'on commence l'exercice environ le minuit, lors „ que tout le monde eſt diſpoſé au ſommeil. Celui qui ouvre le plus la gueule, & qui bâaille en même tems d'un „ air ſi naturel, qu'il entraîne le plus grand „ nombre de ſes Camarades à ſuivre ſon „ exemple, emporte le Fromage. Si vous „ traitez ce Sujet comme il faut, je ne „ doute pas que votre Discours ne faſſe „ bâailler la moitié du Roïaume; quoi „ que je ſois bien perſuadé que vous n'endormirez jamais perſonne. Je ſuis &c.

L.

LI. DISCOURS.

His lacrymis vitam damus, & miserescimus ultrò.

Virg. Æneïd. II. 145.

Nous lui donnons la vie à cause de ses larmes, & nous avons même compassion de son triste sort.

JE suis plus sensible à une Lettre où la Nature parle qu'à celle où l'Esprit domine. En voici une du premier ordre, que j'ai reçuë d'une Dame.

Monsieur,

„ Entre toutes les disgraces qui arrivent dans les Familles, je ne me souviens pas que vous aïiez touché au Mariage que les Enfans contractent sans l'aveu de leurs Peres & de leurs Meres. Je suis du nombre de ces infortunées Personnes. Je n'avois qu'environ quinze ans lors que je pris la liberté de me choisir un Epoux; & depuis ce moment j'ai traîné une vie languissante pour avoir encouru l'indignation d'un Pere inexorable, qui ne veut point me pardonner, quoi que je possede le meilleur de tous les Maris, & que Dieu m'ait

„ honorée de fort jolis Enfans. Il avoit
„ autrefois tant de bonté pour moi, que
„ cela même aggrave ma faute, & redou-
„ ble si bien ma tendresse pour lui, que
„ je l'aime plus que toutes choses au
„ Monde, & que je soufrirois la Mort de
„ bon cœur, s'il vouloit, à cette condi-
„ tion, me recevoir en grace. Je me suis
„ jettée à ses piez, & l'ai suplié, les lar-
„ mes à l'œuil, de me pardonner; mais
„ il me renvoie toûjours & me repousse
„ avec dédain: Je lui ai écrit plusieurs
„ Lettres, sans qu'il ait jamais voulu les
„ ouvrir, ni même les prendre. Il y a
„ deux années que je lui envoïai mon pe-
„ tit Garçon, habillé de neuf; mais le
„ pauvre Enfant revint baigné de pleurs,
„ parce que son Grand-Pere ne l'avoit pas
„ voulu voir, & qu'il avoit ordonné qu'on
„ le chassât de la Maison. Quoi que ma
„ Mere soit dans mes intérêts, elle n'ose
„ ouvrir la bouche en ma faveur, de peur
„ que cela n'irrite mon Pere. Il y a un
„ Mois ou environ qu'il étoit malade à
„ la Mort: Je fus penétrée de douleur à
„ l'ouïe de cette nouvelle, & je ne pûs
„ m'empêcher de m'informer de son état.
„ Ma Mere prit cette occasion pour l'en-
„ tretenir de moi, & lui représenter, au
„ milieu d'un torrent de larmes, que j'é-
„ tois venuë le voir; que mon afliction é-
„ toit si grande, que je n'avois pas la for-
„ ce de parler, & que je mourrois de cha-
„ grin s'il refusoit de me donner sa benédic-
„ tion

„ tion & de se reconcilier avec moi. Mais, „ bien loin d'être apaisé à mon égard, il la „ pria de ne lui parler plus en ma faveur, „ si elle ne vouloit pas l'interrompre dans „ les derniers momens de sa vie ; car il „ faut que vous sâchiez, Monsieur, qu'il „ a la reputation d'un Homme sage & „ vertueux ; ce qui rend mon malheur „ d'autant plus cruel. Graces à Dieu, il „ est revenu de cette maladie; mais sa ri-„ gueur excessive m'a porté un coup si fa-„ tal, que je ne puis qu'y succomber au „ plûtôt, à moins que la lecture de cette „ Lettre, inserée dans un de vos Dis-„ cours, ne fasse quelque impression sur „ lui, & ne me le rende plus favorable. „ Je suis, *&c.*

De toutes les duretez que les Hommes ont les uns pour les autres, il n'y en a pas qu'on puisse moins excuser que celle des Peres & des Meres envers leurs Enfans. Une Humeur obstinée, inflexible & qui ne pardonne jamais est odieuse en toute occasion, mais ici elle repugne à la Nature. L'Amour, la Tendresse & la Compassion, qui s'élevent dans nos cœurs pour ceux qui dépendent de nous, entretiennent la vie de tout le Monde animé. L'Etre suprême, par l'excellence & la bonté infinie de sa nature, étend sa misericorde sur tous ses Ouvrages ; & parce que ses Créatures n'ont pas cette bienveillance volontaire envers celles qui sont commises à leurs soins & qui se trouvent sous leur pro-

tection, il leur a donné un Instinct, qui leur sert de Bonté naturelle. J'ai raisonné sur ce Principe dans quelques-uns de mes Discours précedens, où j'ai fait voir qu'il coule à travers toutes les Espèces de Bêtes brutes, & qu'il soutient, en un mot, tout ce qui respire.

Cet Instinct est plus général & moins borné dans les Hommes que dans les Bêtes, parce que la Raison & le Devoir lui donnent de l'étenduë. En effet, si nous nous examinons avec quelque atention, nous trouverons non seulement que nous panchons à aimer ceux qui tirent leur origine de nous, mais aussi que nous avons une espèce d'affection naturelle pour toutes les Créatures, qui s'atendent à recevoir quelque avantage, ou leur subsistance même de nos soins. La Dépendance en apelle toûjours à l'Humanité, & c'est le plus puissant motif qu'il y ait à la Tendresse & à la Compassion.

De sorte qu'un Homme, qui peut vaincre cet Instinct, ou étoufer cette Afection naturelle, degenére de son état, se met au dessous des Bêtes brutes, renverse, autant qu'il est en son pouvoir, le grand but de la Providence, & bannit de son cœur un des Principes les plus divins que la Nature y ait planté.

Entre une infinité d'Argumens qu'on pourroit alléguer contre un Procedé si déraisonnable, je n'en choisirai qu'un seul. Dans la Priere Dominicale, nous deman-
dons

dons à Dieu qu'il nous traite de la même maniere, dont nous en usons envers les autres, & qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont ofensez. Le Cas dont il s'agit est tout juste le Point en question, puis que la relation, entre un Enfant & son Pere, aproche le plus de celle qui est entre une Créature & son Créateur. Quelque griéve que soit la faute d'un Enfant envers son Pere, si celui-ci est inexorable à son égard, comment peut il s'adresser au souverain Maître de l'Univers, lui donner le tendre nom de Pere, & le suplier de lui accorder un Pardon qu'il refuse lui-même.

Je pourrois ajouter à ceci plusieurs autres Argumens, que la Religion & la Prudence Humaine nous fournissent ; mais si le Motif, que je viens de toucher, ne produit pas un bon effet, il seroit inutile d'en avancer d'autres; ainsi je finirai mon Discours par une Histoire fort remarquable, qui se trouve dans une ancienne Chronique publiée, par *Freher*, entre les Ecrivains de l'Histoire d'*Allemagne*.

* „ EGINHART, Chapelain & Secre-
„ taire de *Charlemagne*, s'aquitoit si bien
„ de ses Emplois, qu'il étoit aimé de tout
„ le monde. Il le fut même ardemment
„ d'IMMA, fille de cet Empereur, & il
„ conçut aussi pour elle beaucoup de pas-
„ sion. La crainte des suites les empê-

N 7 choit

* Voïez le *Dictionaire Histor. & Crit.* de Mr. *Bayle*, au mot EGINHART.

„ choit de se joindre, mais elle n'empê-
„ choit pas que de part & d'autre le feu
„ de l'Amour n'allât toûjours en augmentant. Il se resolut enfin à faire un coup
„ de hardiesse, ne pouvant plus refrener
„ l'ardeur qui le transportoit. Il se glissa
„ de nuit à l'Apartement de la Princesse,
„ il frapa tout doucement à la porte, il
„ fut admis dans la Chambre sur le pied
„ d'un Homme qui avoit à parler de la
„ part de l'Empereur ; il parla tout aussitôt d'autre chose, & il apaisa sa flamme
„ le plus agréablement du monde. Il
„ vouloit se retirer avant la pointe du
„ jour ; mais il s'aperçut que , pendant
„ qu'il s'étoit bien diverti avec *Imma*, il
„ étoit tombé beaucoup de neige. Il craignit donc que la trace de ses pieds ne
„ le découvrit, & il s'entretint de son inquietude avec la Princesse. Ce fut à
„ deliberer sur les moïens de sortir de ce
„ mauvais pas : enfin la Princesse trouva
„ la clef, elle s'offrit de charger sur ses
„ épaules son Amant, & de le porter jusques au delà de la neige. L'Empereur
„ avoit passé cette nuit là sans dormir, &
„ l'on croit que cette insomnie fut un effet tout particulier de la Providence. Il
„ se leva de grand matin , & regardant
„ par la fenêtre il vit sa fille qui avoit de
„ la peine à marcher sous le fardeau
„ qu'elle portoit & qui , après s'en être
„ defaite, se retiroit au plus vite. Il fut
„ ému & d'admiration & de douleur; mais
„ croïant

„ croïant qu'il y avoit quelque chose de „ divin à tout cela, il prit le parti de dissi„ muler. *Eginhart*, bien assûré que son „ action ne demeureroit pas long-tems in„ connue, resolut de se retirer, & se jet„ ta aux pieds de son Maître, pour lui „ en demander la permission : il allegua „ que ses longs services n'avoient pas été „ recompensez. L'Empereur lui répondit „ qu'il y penseroit, & lui marqua un cer„ tain jour où il lui feroit savoir ses inten„ tions. Le jour venu, il assembla son „ Conseil, & y déclara le crime de son „ Secretaire: il raconta de point en point „ ce qu'il avoit vû, & demanda les avis „ de la Compagnie sur une affaire qui „ deshonoroit sa Maison. Les avis fu„ rent partagez : plusieurs Conseillers o„ pinerent à une rude punition ; les autres „ aïant bien pesé la chose conseillerent à „ l'Empereur de la decider lui-même, se„ lon sa divine prudence. Voici quelle „ fut sa decision. Il déclara qu'en châ„ tiant *Eginhart*, il augmenteroit plûtôt la „ honte de sa Famille qu'il ne la diminue„ roit, & qu'ainsi il aimoit mieux cou„ vrir cette ignominie sous le voile du „ Mariage. On fit entrer le Galant, & il „ lui fut dit que, pour satisfaire aux plain„ tes qu'il avoit faites de n'être pas païé „ de ses longs services, on lui donnoit „ en mariage la Fille de l'Empereur : *Je* „ *vous donnerai ma Fille*, lui dit CHAR„ LEMAGNE, *cette Porteuse qui vous*

„ *char-*

„ *chargea si benignement sur son dos.* Tout
„ à l'heure on fit venir la Princesse, & on
„ la mit entre les mains d'*Eginbart*, aussi
„ bien dotée que le pouvoit être la Fille
„ d'un si grand Prince.

L.

LII. DISCOURS.

Plus aloës quàm mellis habet.

JUV. Sat. VI. 181.

On y trouve plus d'amertume, que de douceur.

TOut ce qui regarde la Vie Humaine est de mon ressort, ainsi je me flate que mes Lecteurs ne trouveront pas mauvais que je leur communique les deux Lettres suivantes, & qu'ils auront la charité de croire que le Crime, dont elles traitent ne m'est connu que par la voie de mes Correspondans. Les voici l'une & l'autre, quoi que d'un stile bien opposé.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je m'étonne, qu'entre tous les Vices
„ énormes dont vous avez parlé, vous
„ n'aiïez rien dit jusques-ici du Commer-
„ ce illégitime avec les Femmes, & sur
„ tout des pieges qu'on leur tend; je veux
„ dire

„ dire que c'est un sujet digne de votre „ plume, de faire voir la bassesse & la turpitude qu'il y a à tromper ou à seduire „ les Filles. Vous saurez, Monsieur, „ que je suis du nombre de ces Malheureuses, & cela par les insinuations adroites „ d'un insigne Fripon, qui en a usé de „ même à l'égard de bien d'autres, avant „ & après ma ruïne. Aussitôt que ce Miserable m'eut abandonnée, j'eus assez „ de force & de vertu, pour ne courir pas „ le guilledou, comme on parle, & chercher à gagner ma vie par le travail, „ dans un Lieu obscur, loin de toutes „ mes anciennes connoissances.

„ C'est l'occupation ordinaire d'une „ troupe de Fainéans, qu'il y a dans cette „ Ville, d'écrire des Billets amoureux, „ d'envoïer des Messages, & de marquer „ des Rendez-vous à de jeunes Filles étourdies, qui n'ont aucun usage du „ monde, &, après les avoir seduites, de „ les abandonner, sans misericorde, à la „ Honte, à l'Infamie, à la Pauvreté & „ au Desespoir. Si vous entendiez les „ fades impertinences qui s'écrivent à cette occasion, & les soupirs que poussent „ alors ces innocentes Créatures, vous ne „ sauriez vous empêcher d'en rire, & d'en „ avoir pitié. Il y a quelque tems qu'une „ de mes jeunes Aprentisses est recherchée „ par un *Irlandois*, qui se met proprement, „ qui trote par les ruës en Habit galonné, „ & qui fait l'admiration de toutes nos

„ jeunes

„ jeunes Couturieres. Depuis que cette „ Intrigue est venuë à ma connoissance, „ j'ai ôté les Plumes, l'Encre & le Papier „ à mon Aprentisse. Mais l'autre jour, „ qu'il m'avoit commandé quelques Cra- „ vates, je sortis de la Boutique, & j'or- „ donnai à sa Maîtresse de les ranger dans „ une Boîte de Carton, pour les donner „ à son Valet. Revenuë de ma promena- „ de, je pris occasion de l'envoïer de- „ hors, & cependant j'examinai la Boîte: „ J'y trouvai au fond ces mots écrits de „ sa main, *Pourquoi voudriez-vous ruiner* „ *une innocente Créature qui vous aime*? Au „ dedans du couvercle ceux-ci, *Il est im-* „ *possible de resister aux charmes de* STRE- „ PHON; & vers un des bords il y avoit, „ *Ce soir à onze heures trouvez-vous avec* „ *un Fiacre au bout de notre Ruë.* Il n'en „ falut pas davantage pour m'alarmer. „ Quoi qu'il en soit, j'envoïai la Boîte a- „ vec les Cravates au Galant *Irlandois*, & „ je disposai toutes choses, afin de parer „ le coup, qu'ils méditoient l'un & l'au- „ tre. Une heure ou deux avant celle du „ Rendez-vous, je questionnai ma petite „ Friponne, & je trouvai dans son Cofre „ quantité de Lettres impertinentes, avec „ une vieille Paperasse écrite en *Latin*, où „ son Amant lui avoit fait croire qu'il lui „ constituoit un Revenu de cinquante Li- „ vres Sterlin par an: J'y remarquai d'ail- „ leurs, entre quelques hardes qu'elle „ m'avoit prises, la plus belle pièce de

„ Den

„ Dentelle qu'il y eut dans ma Boutique, „ & que cette petite Voleuſe deſtinoit à „ faire des Cravates pour ſon beau Mon- „ ſieur. Je fus d'autant plus ravie de ce „ dernier trait, que je pouvois jurer en „ conſcience qu'il l'avoit engagée à qui- „ ter mon ſervice, & qu'il avoit eu part „ à ſon vol. Là-deſſus j'obtins une Priſe „ de corps contre lui. Lors donc que „ tout fut mis en état, & que l'heure du „ Berger aprochoit, instruite à jouër un „ tel rôle, par la ſote & cruelle experien- „ ce que j'en avois faite dans ma jeunes- „ ſe, j'enfermai mon Aprentiſſe ſous la „ clef, &, comme je ne la reſſemblois „ pas ſi mal à l'égard de la taille, qu'on „ ne pût me prendre pour elle dans l'obs- „ curité, envelopée ſur tout de mon E- „ charpe, je remis le Cofre au Valet de „ ſon Amant, qui vint le recevoir avec le „ ſignal dont on étoit convenu. Je le „ ſuivis jusques au Carroſſe, où je ne l'eus „ pas plûtôt vû délivrer le fardeau à ſon „ Maître, que je criai, de toute ma force, „ Au Voleur, au Voleur! & que les Ser- „ gens, poſtez dans le voiſinage, ne man- „ querent pas de ſaiſir mon Homme. Je „ me tins un peu à l'écart, jusqu'à ce qu'il „ y eut aſſez de monde atroupé; alors je „ m'avançai pour déclarer que les Effets, „ qui étoient dans ce Carroſſe, m'aparte- „ noient, & j'eus la ſatisfaction de voir „ amener ce beau Monſieur au Corps de

„ gar-

„ garde ; avec les Marchandises volées, „ qui devoient servir le lendemain à sa „ conviction. C'est un Fait de notorieté „ publique, mais contente d'avoir sauvé „ mon Aprentisse, & d'obliger le Galant „ à me païer une année du Revenu qu'il „ avoit promis à sa Belle, je me dé- „ sistai de ma poursuite. J'avouë que ce „ fut quelque Punition pour lui ; mais „ doit-elle sufire, Monsieur, pour une „ Infamie d'une conséquence beaucoup „ plus pernicieuse que ne le pouvoit être „ le Vol, pour lequel je l'aurois mis en „ Justice? Ne devriez-vous pas vous-mê- „ me, & tous ceux qui ont quelque prin- „ cipe d'Honeur où de Vertu, mettre les „ choses sur un meilleur pié, & faire en „ sorte qu'un tel Scelerat ne pût se mo- „ quer impunément du Crime dont il é- „ toit bien coupable ; & qu'il craignît d'ê- „ tre accusé de celui qui avoit produit son „ arrêt?

„ En un mot, il est en votre pouvoir, „ Monsieur, & au pouvoir, si je ne me „ trompe, de ceux qui vous ressemblent, „ de rendre l'action de ravir l'Honeur à „ une pauvre Créature aussi infame que „ celle de lui voler ses Habits. C'est sur „ quoi vous ferez, s'il vous plait, vos re- „ flexions; mais je ne saurois m'empêcher „ de vous dire, penetrée d'une vive dou- „ leur, que si l'on avoit eu, il y a trente „ ans, une si juste idée, je n'aurois pas „ vécu

„ vêcu dans la Honte & la Pauvreté. Je
„ suis, *&c.*

ALIX COUTURIER.

Mr. le Spectateur,

„ Je suis un Homme qui cherche à me
„ divertir dans la Ville; mais, par la stu-
„ pidité d'un miserable Juge de Paix, &
„ l'insolence d'un Commissaire de Quar-
„ tier, sur le serment d'une vieille Hari-
„ delle, je me vois emprisonné pour Vol,
„ lors que je n'avois autre chose en vûë
„ qu'une Galanterie. Ce Magistrat noc-
„ turne parla de vous en chemin, & re-
„ peta plus d'une fois que mon Avanture
„ vous fourniroit un beau sujet pour en-
„ tretenir le Public. Cependant je me
„ flate, Monsieur, que vous avez trop
„ d'esprit, pour vouloir prendre le parti
„ de ces malheureux Recors & autres
„ Gens d'affaires. Le monde est si chan-
„ gé depuis quelques années, qu'il ne se
„ trouva pas un seul Homme qui voulût
„ casser la tête à un des Soldats du Guet
„ en ma faveur, & qu'on me conduisît en
„ Prison avec autant de triomphe que si
„ j'avois été un Coupeur de bourse. Sur
„ ce pié là, c'en est fait de la Joie & des
„ Plaisirs. J'ai vû le tems que tous les
„ honêtes Débauchez du voisinage se-
„ roient venus à mon secours, malgré
„ tous les éforts des Maris jaloux. Si la
„ Ga-

„ Galanterie est scandaleuse, la moitié des
„ jolies choses, que la plûpart des beaux
„ Esprits du dernier siècle ont écrites, doit
„ être brûlée par la main du Bourreau. E-
„ coutez, Mr. le SPECTATEUR, ne
„ faites pas le Cagot; après avoir assez
„ bien réüssi sur quelques Sujets, ne vous
„ avisez pas de le prendre sur un nouveau
„ ton, vous rebuteriez tout ce qu'il y a
„ de Gentilshommes polis. Soïez fidèle à
„ l'Amour, & brûlez votre *Seneque.* Vous
„ n'attendez pas sans doute que je me
„ nomme, eu égard à l'endroit d'où je
„ vous écris; mais cela n'empêchera pas
„ que je ne me dise, quoi qu'inconnu,
&c.

LIII. DISCOURS.

Ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα;
Ἴδμεν δ᾽ εὖτ᾽ ἐθέλωμεν, ἀληθέα μυθήσασθαι.

HESIOD. Theog. ℣. 27.

Nous savons dire bien des Mensonges qui ressemblent à la Verité; mais nous savons aussi dire la Verité toute pure, quand il nous plait.

LEs Fables sont les premieres Pièces d'Esprit qui aient paru dans le Monde, & on les a toûjours fort estimées, non seulement dans les tems de la plus grande simpli-

ſimplicité, mais auſſi dans les ſiècles les plus polis. * Celle de *Jotham* ſur les Arbres eſt la plus ancienne que nous aïons, & auſſi belle qu'aucune qu'on ait compoſée depuis ce tems-là. † Celle du Prophéte *Nathan*, à l'égard d'un pauvre Homme & de ſa Brebis, qui n'eſt guére moins ancienne, eut un ſi bon effet, qu'elle ſervit à instruire un grand Prince ſans le choquer, & à ramener l'Homme *ſelon le cœur de Dieu* à un juste ſentiment de ſon Crime & de ſon Devoir. Nous trouvons *Eſope* dans les ſiècles les plus reculez de la *Grece*; & ſi nous portons les yeux ſur la République *Romaine*, lors qu'elle entroit dans ſon adoleſcence; nous y verrons calmer une Sedition populaire, ‡ par le recit d'une Fable, qui ſupoſoit une guerre intestine entre les Membres du Corps Humain: Cet Emblême ne pouvoit qu'attirer l'atention d'une Populace éfrenée, capable de mettre en pièces tout Homme, qui leur auroit voulu prêcher la même Doctrine en termes directs & à découvert. Si l'uſage des Fables s'eſt introduit avec l'étude des Sciences & des beaux Arts, on peut dire qu'elles n'ont jamais tant fleuri que lors que le Savoir eſt monté à ſon plus haut point. On en ſera convaincu, ſi l'on ſe rapelle *Horace*, le meilleur Critique & le plus beau Genie qu'il y eut dans le

* Juges IX. 8, --15. † II. Sam. XII. 1, &c.
‡ *Florus* Lib. I. c. XXIII.

le siècle d'*Auguste*; & si l'on tourne la vûë sur *Boileau*, le Poëte le plus exact & le plus châtié que nous aïons entre les Modernes: pour ne rien dire de *la Fontaine*, qui, par ce genre d'écrire, s'est mis plus en vogue qu'aucun autre Ecrivain de nos jours.

Les Fables, dont je viens de parler, n'introduisent sur la Scène que des Bêtes brutes & des Vegetaux, avec quelques-uns de notre Espèce qu'on y mêle de tems en tems, lors que la Moralité le requiert. Mais il y en a d'une autre sorte, où les Passions, les Vertus, les Vices, & autres Qualitez de cette nature, qu'on personnalise, jouënt leur rôle. Quelques-uns des anciens Critiques prétendent que l'*Iliade* & l'*Odyssée* d'HOMERE sont des Fables de cet ordre, & que les differens Noms de ses Dieux & de ses Heros ne sont autre chose que les Affections de l'Esprit revêtuës d'une Forme Humaine & d'un Caractère visible. Ils nous débitent là-dessus qu'*Achille*, dans le I. Livre de l'*Iliade*, représente la Colere, ou l'Apétit irascible du Cœur Humain; que *Pallas*, qui le censure & lui donne des avis, lors qu'en pleine assemblée il tire l'épée contre son Superieur, ne designe que la Sagesse ou la Prudence, & qu'elle lui touche d'abord la Tête, parce que c'est le siege de la Raison. Ils allegorisent ainsi tout le reste du Poëme. A l'égard de l'*Odyssée*, je ne doute pas qu'*Horace* ne l'ait prise

prise pour une de ces Fables allegoriques, puis qu'il nous donne la morale de plusieurs passages qu'on y trouve. Les plus grands Genies *Italiens* se sont apliquez à écrire cette sorte de Fables ; & la *Reine Enchanteresse* de SPENCER est une Allegorie perpetuelle depuis le commencement jusques à la fin. Si l'on examine les plus célèbres Ecrivains en prose de l'Antiquité, par exemple, CICERON, PLATON, XENOPHON, & divers autres, on verra que cette espèce de Fable étoit leur genre favori. Quoi qu'il en soit, la premiere de cet ordre, qui eut quelque vogue dans le Monde, fut celle d'*Hercule* qui rencontra le Plaisir & la Vertu. *Prodicus*, qui vivoit avant *Socrate*, & lors que les premiers raïons de la Philosophie venoient de paroître, l'avoit inventée *. A' l'occasion de cette Fable, il voïagea par toute la *Grece*, où il étoit reçu à bras ouverts : dès qu'il arrivoit dans une Ville, il se rendoit à la Place publique, & il n'y avoit pas plûtôt assemblé quelque nombre d'Auditeurs, qu'il leur débitoit son Allegorie.

Après cette courte ou longue Préface, que j'ai composée des materiaux qui me

* Mylord *Shaftesbury* a fait une Dissertation sur ce sujet qui n'a paru en *Anglois* qu'apres sa Mort dans la derniere Edition de ses Oeuvres. Mais elle avoit ete publiée auparavant en *François* dans le *Journal des Savans* de l'Ed. de *Holl. Nov.* 1712. p. 483. & traduite par M. *Coste*, sous le Titre de *Jugement d'Hercule, ou Dissertation sur un Tableau dont le Dessein est pris de l'Histoire de* Prodicus *qu'on trouve dans les* Choses Memorables de Xenophon, *Liv. II.*

ſont venus dans l'esprit, avant qúe de narrer une Fable de cette espèce, qui doit ſervir à l'Entretien de ce jour, j'en marquerai ici l'occaſion en peu de mots.

Lors que *Platon* nous parle de la Mort de *Socrate*, il nous dit qu'asſis au milieu de ſes Disciples, après qu'on lui eut ôté ſes Fers des piez, le jour même de l'execution, comme cela ſe pratiquoit à l'égard des Perſonnes condamnées au dernier ſuplice, il mit une jambe ſur l'autre, d'un air fort tranquille, & qu'il grata l'endroit où le Fer l'avoit bleſſé. Il ajoute que, ſoit qu'il voulût montrer l'indifference avec laquelle il enviſageoit ſa mort prochaine, ou que, ſuivant ſa coûtume, il prît occaſion de tout ce qui s'ofroit pour raiſonner ſur quelque choſe d'utile, il remarqua qu'il ſentoit du plaiſir à ſe froter cet endroit même où le Fer lui avoit cauſé tant de douleur. Là-deſſus il reflechit ſur la nature du Plaiſir & de la Douleur en général, ſans oublier qu'ils ſe ſuccedent tour à tour. Il vint enſuite à dire, que, ſi un Homme d'un genie propre pour la Fable vouloit repréſenter, ſous cette envelope, la nature du Plaiſir & de la Douleur, il y avoit grande apparence qu'il les joindroit enſemble d'une telle maniere, que l'un ne ſe montreroit jamais aucune part, ſans que l'autre le ſuivît de près.

Supoſé que *Platon* eut trouvé à propos de nous dépeindre ici *Socrate* engagé dans un pareil Discours, quoi que peu convenable à une ſi triste occaſion, il n'auroit

pas

pas manqué sans doute d'encherir sur cette pensée, & d'en former une belle Allegorie. Mais puis qu'il ne l'a pas fait, j'essaïerai d'en composer une moi-même dans l'esprit de ce divin Auteur.

„ Il y avoit deux Familles dès le commencement du Monde, aussi opposées „ l'une à l'autre que la Lumiere & les Ténèbres. L'une demeuroit dans le Ciel, „ & l'autre dans l'Enfer. Le plus jeune „ de tous les descendans de la premiere „ étoit le *Plaisir*, qui devoit sa naissance „ au *Bonheur*, Fils de la *Vertu*, qui tiroit „ son origine des *Dieux*. Le dernier rejeton de l'autre étoit la *Douleur*, Fille „ de la *Misere*, engendrée par le *Vice*, que „ les *Furies* avoient produit.

„ Entre le Ciel & l'Enfer, où ces „ deux Familles sejournoient, il y avoit la „ Terre au milieu, habitée par des Créatures d'une espèce mitoïenne, qui n'étoient ni si vertueuses que les uns, ni si „ vicieuses que les autres, mais qui participoient des bonnes & des méchantes „ qualitez de ces deux Familles opposées. „ JUPITER n'eut pas plûtôt consideré „ que cette derniere Espèce, qu'on apelle „ communément Homme, avoit trop de „ vertu pour être miserable, & trop de „ vices pour être heureuse, qu'afin de „ pouvoir distinguer les Bons des Méchans, il ordonna au *Plaisir* & à la *Douleur* de se rendre sur la Terre, avec promesse qu'il en disposeroit en faveur de

 „ l'un

„ l'un & de l'autre, pourvû qu'ils puſſent „ convenir d'un partage.

„ Auſſitôt que le *Plaiſir* & la *Douleur* „ ſe furent trouvez dans ce nouveau Sé- „ jour, ils tomberent d'accord que le „ premier gouverneroit les Bons, & que „ l'autre domineroit ſur les Méchans. „ Mais lors qu'ils vinrent à l'examen des „ Individus qui leur devoient apartenir, il „ ſe trouva que l'un & l'autre y avoient „ quelque droit; puis qu'au contraire de „ ce qu'ils avoient obſervé dans leurs an- „ ciennes demeures, il n'y avoit aucune „ Perſonne ſi vicieuſe qu'elle n'eut quel- „ que choſe de bon, ni ſi vertueuſe qu'el- „ le n'eut quelque défaut. Il eſt certain „ qu'après une longue diſcuſſion, ils trou- „ verent en genéral que dans l'Homme „ le plus abandonné au Vice, le *Plaiſir* „ pouvoit prétendre à un centième, & „ que, dans l'Homme le plus illustre par „ ſa Vertu, la *Douleur* pouvoit aspirer du „ moins aux deux tiers de ſa vie. Ils s'a- „ perçurent d'abord que ceci cauſeroit des „ disputes infinies entre eux, s'ils n'en ve- „ noient à quelque accommodement: de „ ſorte que, pour vivre de bonne intelli- „ gence, ils ſe marierent enſemble. De „ là vient que le *Plaiſir* & la *Douleur* ſe „ tiennent toûjours par la main, & qu'ils „ font leurs viſites en même tems, ou que „ l'un ne tarde guère après l'autre. Si la „ *Douleur* s'empare de quelcun, le *Plaiſir* „ y ſuccède bientôt; & ſi le *Plaiſir* arrive „ le premier, comptez que la *Douleur* „ n'en eſt pas éloignée. „ Mais

„ Mais quoi que ce Mariage fût bien „ convenable aux deux Parties intéressées, „ il ne répondoit pas à l'intention que *Jupiter* avoit euë lors qu'il les envoia sur „ la Terre. Pour rémedier donc à cet „ abus, il fut stipulé, du consentement de „ l'une & de l'autre Famille, que si, mal-„ gré l'empire que ce couple exerçoit sur „ l'Espèce Humaine, il se trouvoit, dans „ chaque Individu qui viendroit à mou-„ rir, une certaine quantité de mal, il se-„ roit envoïé dans les Regions inferna-„ les muni d'un Passeport de la *Douleur*, „ pour y sejourner avec la *Misere*, le *Vice* „ & les *Furies*; ou qu'au contraire, s'il y „ avoit en lui une certaine quantité de „ Bien, il seroit admis dans le Ciel, un „ Passeport du *Plaisir* à la main, pour y „ habiter avec le Bonheur, la Vertu & „ les *Dieux*.

L.

LIV. DISCOURS.

Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.

HOR. A. P. ℣. 360.

Hé le moïen de ne pas se laisser aller au sommeil dans un Ouvrage de longue haleine!

LOrs qu'un Homme a découvert une nouvelle source de Badinage, elle l'en-

traîne souvent plus loin qu'il ne s'étoit figuré. Mes Correspondans ont pris la bale au bond, & à l'occasion de mon Discours sur une Partie de Grimaciers, ils ont poussé leurs Speculations jusques à un point, où je ne les aurois jamais atendus. Voici la deuxième Lettre qu'il a produit, & que j'ai reçuë par la derniere Poste. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle roule sur un Fait connu de tout le monde.

„ Vous avez, Monsieur, diverti le „ Public par un Discours sur les Grimaces; d'où vous êtes venu à la Siflerie; „ d'ici vous avez passé au Bâaillement & „ il me semble que la transition seroit fort „ naturelle, si vous y joigniez enfin le „ Sommeil. C'est pour cela que je vous „ ofre l'Avertissement qui suit; on le distribua dans nos Ruës il y a environ deux „ Mois, & on peut le voir, avec quelques „ additions, dans la *Gazette journaliere* du „ 9 ou 20 d'*Août* dernier 1711. Le voici mot pour mot.

„ NICOLAS HART, *qui dormit* „ *l'année derniere dans l'Hôpital de S.* Barthelemi, *a dessein de dormir cette année* „ *à l'Enseigne du* Coq *&* *de la* Bouteille „ *dans la Ruë, qu'on nomme la* petite Bretagne.

„ Après m'être enquis du Fait, je „ trouve que ledit *Nicolas Hart* est saisi „ toutes les années d'un accès periodique „ de Sommeil, qui commence le 5 d'*Août*, „ & finit le 11:

„ Que-

„ Que le 1. de ce Mois ses yeux s'apesantirent;
„ Le 2. il parut assoupi;
„ Le 3. il se mit à bâailler;
„ Le 4. il commença à sommeiller;
„ Le 5. il s'endormit profondement;
„ Le 6. on l'entendit ronfler;
„ Le 7. il se tourna dans son Lit;
„ Le 8. il reprit sa premiere situation;
„ Le 9. il étendit ses bras;
„ Le 10. environ minuit il s'éveilla;
„ Le 11. au matin il demanda un peu de Biere.

„ J'ai tiré ce détail du Journal exact & fidèle, qu'un Etudiant en Droit du College de *Lincoln* a fait des prouesses de cet insigne Dormeur, dont il veut être l'Historiographe. Je vous l'envoie, non seulement parce qu'il contient les actions de *Nicolas Hart*, mais aussi parce qu'il représente au naturel la Vie de bien d'honêtes Gentilshommes *Anglois*, qui se bornent à bâailler, à sommeiller, à étendre les bras, à se tourner de l'autre côté, à dormir, à boire, & à telles autres occupations dignes de leur rang. Je ne doute pas, Monsieur, que, si l'envie vous en prenoit, vous ne pussiez donner un Avertissement, comme celui qui précede, à l'égard de plusieurs Personnes distinguées, & faire savoir au Public que Mr. *Jean* tel, Gentilhomme, ou Mr. *Thomas* tel, Ecuïer, qui dormit l'Eté dernier à la

„ Campagne, viendra dormir cet Hiver „ en Ville. Le malheur est, que les plus „ assoupis de notre Espèce sont de fort „ honêtes Gentilshommes, qui vivent en „ paix avec leurs Voisins, & qui ne trou- „ blent jamais l'Etat. Ce sont de verita- „ bles Bourdons sans aucun aiguillon. Je „ souhaiterois de tout mon cœur que bien „ de nos Esprits turbulens, inquiets & „ ambitieux voulussent changer de rôle „ pour quelque tems avec ces bons Mes- „ sieurs, & se placer dans la Confrerie de „ *Nicolas Hart.* Si l'on pouvoit endormir „ un petit nombre de Têtes à nouveaux „ Projets & pleines de ruses, que je pour- „ rois nommer, je ne doute pas que leur „ sommeil ne tournât au repos de plu- „ sieurs Particuliers, & à l'avantage même „ du Public.

„ Mais, pour revenir à *Nicolas Hart*, je „ croi, Monsieur, que vous trouverez „ fort extraordinaire qu'un Homme gagne „ sa Vie à dormir, & que le Sommeil „ tienne lieu d'Industrie; cependant il est „ certain que *Nicolas* amassa l'Hiver der- „ nier dequoi s'entretenir une année de „ suite. J'ai apris d'ailleurs qu'il a déja „ fait cette année une assez longue Méri- „ dienne, qui l'a bien rafraichi. Les Poë- „ tes s'estiment beaucoup pour avoir dor- „ mi sur le *Parnasse*; mais je n'ai jamais „ ouï dire qu'ils en aient profité d'un sou: „ Tout au contraire, notre Ami *Nicolas* „ gagne plus par le sommeil qu'il ne pour-

„ roit

„ roit gagner par son travail, & l'on peut
„ assûrer de lui, à plus juste titre qu'on
„ ne le disoit d'*Homere*, qu'il a des Son-
„ ges d'or. Il est vrai que *Juvenal* parle
„ d'un Mari Dormeur, qui fit sa fortune
„ en ronflant, mais il nous le représente
„ comme plongé dans un sommeil, que
„ le Vulgaire apelle un dormir de Chien,
„ ou supofé qu'il dormît tout de bon, sa
„ Femme veilloit & s'occupoit à ses af-
„ faires. Votre Genie, qui se plait à
„ moraliser sur toute sorte de sujets, peut,
„ si je ne me trompe, tirer de cette cir-
„ constance quelque chose d'utile, & nous
„ indiquer ces Hommes, qui, au lieu de
„ s'enrichir par une honête industrie, se
„ recommandent à la faveur des Grands,
„ par le soin qu'ils prennent de se rendre
„ agréables dans les débauches & les excès,
„ où ils se plongent avec eux.

„ Enfin, Monsieur, je dois vous a-
„ vertir qu'un des plus célèbres Ecrivains
„ de * *Grub-street* est occupé à nous don-
„ ner le Songe de ce miraculeux Dor-
„ meur, & un détail de tout ce qui s'est
„ passé dans son Imagination durant un
„ si long Sommeil ; ce qui ne peut aller
„ que fort loin. Il en a déja expedié trois
„ Jours & trois Nuits, qui comprenent,

* C'est le Nom d'une Ruë de *Londres*, où il y a quantité de miserables Imprimeurs, qui gagnent leur vie à publier des Ballades, des Vaudevilles, & de fausses Nouvelles, qu'on apelle à cause de cela même, en commun Proverbe, *Nouvelles de* Grub-street.

„ à ce que l'on m'assûre, tout ce qui est „ arrivé de plus remarquable dans les quatre premiers Empires du Monde. S'il „ peut renoncer à l'Esprit de Parti, ou à „ ses traits piquans, son Ouvrage ne manquera pas d'être bien reçu, mais je doute beaucoup qu'il ait la force de s'en „ abstenir ; du moins un de ses intimes „ Amis m'a dit en confidence qu'il a déja parlé de *Nimrod* avec un peu de liberté. Je suis &c.

L.

LV. DISCOURS.

—— Tantæ-ne animis cœlestibus iræ?

VIRG. Æneïd. I. 15.

* *Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Devots?*

IL n'y a rien sur quoi les Hommes se trompent davantage qu'en ce qui regarde le Zèle. Tant de Passions se cachent sous ce masque, & il est la source de tant de maux, qu'on a poussé jusques à dire, qu'il seroit à souhaiter, pour le bonheur du Genre Humain, qu'on ne l'eût pas mis au nombre des Vertus Chrétiennes.

* Boileau *Lutrin*, Chant I.

nes. Il eſt certain que, pour une fois qu'il peut être louable & accompagné de prudence, on le verra cent fois criminel & dans l'erreur. Il faut même que cela ſoit ainſi, puis qu'il opere avec une égale violence dans toute ſorte de Religions, quelque oppoſées qu'elles ſoient les unes aux autres, & dans toutes les Subdiviſions de chacune d'elles en particulier.

Quelques Rabbins nous diſent que le premier Meurtre, qui ſe commit dans le Monde, vint d'une Diſpute ſur la Religion. Quoi qu'il en ſoit, ſi nous avions toute l'histoire du Zèle, depuis le tems de *Caïn* jusques à nos jours, nous la verrions remplie de tant de Scènes tragiques, de tant de Meurtres & de Carnage, qu'un Homme de bon ſens ne pourroit que ſe tenir en garde contre un Principe de cette nature, lors qu'il n'en veut ſur tout qu'aux Opinions & à des matieres de Speculation.

Si tout Zélateur examinoit bien ſa conſcience, je ne doute pas qu'il ne trouvât ſouvent que ce qu'il nomme Zèle pour ſa Religion n'eſt autre choſe qu'*Orgueil*, *Intérêt*, ou *Malignité*. Un Homme, qui ſuit des Opinions reçues, mais différentes de celles d'un autre, s'éleve au-deſſus de lui dans ſon propre Jugement, & ſe croit beaucoup plus habile à divers égards. Cette ſuperiorité imaginaire excite ſon *Orgueil*, & enflame ſon Zèle. Cependant on voit quelques-uns des plus grands Zélateurs

pour l'Orthodoxie vivre de très-bonne amitié avec des Personnes débauchées & vicieuses, par cela seul qu'elles professent les mêmes Articles de Foi. D'où peut venir cette conduite? Si ce n'est de ce que l'Orthodoxe vicieux donne la préference à l'Orthodoxe honête Homme, avouë qu'il l'emporte sur lui, & qu'il ne sauroit ateindre lui-même à un si haut degré de perfection, suivant ce passage si rebatu, qu'on trouve dans tous les Systêmes de Morale, & où le Poëte fait dire à MEDE'E, *Je vois bien quel est le meilleur parti, je l'aprouve; mais je choisis le pire.*

—— —— * Video meliora, probóque;
Deteriora sequor. —— —— ——

Du reste il est certain que, si notre Zèle étoit véritable & légitime, nous serions plus animez contre un Homme de mauvaise vie que contre un Heretique; puis qu'il y a divers Cas qui peuvent excuser celui-ci devant le souverain Juge du Monde, au lieu qu'il n'y en a point qui puissent disculper l'autre.

L'*Intérêt* n'engage pas moins un Homme à s'enflamer, & à persecuter sous ombre de Zèle. C'est pour cela qu'on ne voit point de Personnes si ardentes à établir le Culte Divin par le fer & le feu, que celles qui y trouvent leur compte. Mais je

* *Ovid.* Metam. VII. 20.

je donnerai ici au mot *Intérêt* plus d'étenduë qu'il n'en a d'ordinaire, & je l'apliquerai à ce qui regarde le Spirituel, aussi bien que le Temporel. Un Homme se plait à voir augmenter le nombre de ses Partisans, en ce qu'ils aident à le fortifier dans ses Opinions. Chaque Proselyte est une espèce de nouvelle Preuve qui établit sa Créance. Il conclut delà que ses Principes sont démonstratifs, & d'autant mieux fondez, qu'il les trouve conformes à la Raison des autres, de même qu'à la sienne. Vous voïez que l'Athée travaille à la propagation de ses Dogmes impies, avec la même ardeur, que l'Orthodoxe le plus rigide témoigne pour la gloire de Dieu: Preuve convaincante qu'on se fait une grande illusion sur le chapitre du Zèle, & que l'Intérêt y a sa bonne part.

Il n'est pas moins à craindre que la *Malignité* se cache sous les apparences du Zèle. Bien d'honêtes Gens peuvent avoir quelque Malice dans le cœur, qu'ils ont assoupie & presque étouffée par un principe de Religion; mais si elle trouve quelque prétexte pour éclater, qu'ils ne jugent pas incompatible avec les devoirs d'un Chrétien, elle n'admet plus de bornes, & s'abandonne à toute sorte d'excès. Le Zèle est ainsi d'un grand secours pour un Esprit malin, qui croit rendre service à Dieu, lors qu'il ne cherche qu'à satisfaire son humeur cruelle & vindicative. De là vient que la plûpart des Massacres, qu'il y a

eu dans le Monde, doivent leur origine à ce prétendu Zèle plein de rage & de fureur.

J'aime à voir un Homme zélé pour l'avancement des bonnes mœurs, & l'intérêt commun du Genre Humain : Mais lors qu'il emploie les Rouës & les Gibets, les Galeres & les Cachots ; qu'il emprisonne ceux qu'il lui plait de nommer Heterodoxes, confisque leurs Biens, ruïne leurs Familles, & les condamne au Feu pour sauver leurs Ames, je ne saurois m'empêcher de dire à haute voix, quelque bonne opinion qu'il ait de sa Créance & de sa Pieté, que l'une est vaine, & l'autre frivole, ou plûtôt criminelle.

Après avoir parlé des faux Dévots pleins de zèle pour leur Religion, je ne puis que tourner les yeux sur une espèce de Monstres, qu'on ne croiroit pas exister dans la Nature, si l'on n'en voïoit quelcun dans presque toutes les Compagnies, je veux dire les Zélateurs pour l'Athéïsme. On s'imagineroit que ces grands Philosophes, quoi que bien au dessous, à tout autre égard, de ceux qui professent quelque Religion, les surpasseroient du moins en ceci, & qu'ils n'auroient pas un foible, qui ne paroît devoir son origine qu'à l'envie de plaire à Dieu. Mais il n'est que trop vrai qu'ils cherchent à établir leur Dogme impie avec autant de violence & de contention, de rage & de fureur, que si le salut du Genre Humain en dépendoit. Il

y

y a quelque chose de si ridicule & de si pervers dans cette espèce de Zélateurs, qu'on ne sait de quelle maniere s'y prendre pour les représenter au naturel. C'est une sorte de Joueurs qui se dépitent & grondent sans cesse, quoi qu'ils ne jouënt rien. Ils harassent continuellement leurs Amis pour les entraîner dans leur Parti, quoi qu'ils avouënt eux-mêmes qu'il n'y a rien à gagner ni pour les uns ni pour les autres. En un mot, le Zèle pour la propagation de l'Athéïsme est plus absurde, s'il est possible, que l'Athéïsme même.

Puis qu'il s'agit de ce Zèle inconcevable qui paroit dans les Athées & les Incredules, je remarquerai d'ailleurs qu'ils sont possedez, d'une façon tout extraordinaire, de l'Esprit de Bigoterie. Quoi que prévenus d'Opinions absurdes & contradictoires, la moindre petite difficulté dans un Article de Foi leur sufit pour le rejetter. Ils taxent d'Erreurs & de Préjugez des Idées qui s'accordent avec le Sens commun de tout le Genre Humain, reçuës dans tous les Siècles & parmi toutes les Nations, pour ne rien dire du but naturel qu'elles ont à procurer le Bonheur de la Societé civile & des Particuliers; pendant qu'ils érigent à leur place des Systêmes tout à-fait monstrueux & deraisonnables, qu'on ne peut admettre sans la plus grande credulité du monde. Suposé donc qu'on reduisît en une espèce de Symbole tous les principaux Articles de l'Athéïs-

théïsme, comme la Formation éternelle du Monde, la *Materialité* d'une Substance qui pense, la Mortalité de l'Ame, l'Organization fortuite du Corps, le Mouvement & la Gravitation intrinséques de la Matiere, avec de tels autres Dogmes, soutenus par les Athées les plus célèbres; supofé, dis-je, qu'on dressât un pareil Symbole, & qu'on voulût en imposer la créance à quelcun, cela ne demanderoit-il pas une mesure de Foi beaucoup plus étenduë, qu'aucune de nos Confessions Chrétiennes, qu'ils attaquent avec tant de fureur, n'en exige? Que le plus habile de leur Secte me réponde là-dessus, & qu'il me soit permis en même tems d'exhorter ces grands Disputeurs du Siècle à vouloir agir, pour leur intérêt & celui du Public, d'une maniere du moins qui s'accorde mieux avec leurs Principes, & non pas de brûler de zèle pour l'Irreligion, & d'être bigots pour un vrai Galimatias.

C.

LVI. DISCOURS.

Cœlum ipsum petimus stultitiâ. ——

Hor. L. I. Ode III. 38.

Insensez que nous sommes ! nous attaquons même les Cieux.

JE reçus hier au soir une Lettre de mon illustre Ami * le Théologien, qui me dit avoir lû avec plaisir le Discours précedent, sur tout les deux derniers Articles, & me prie d'y joindre celui qui suit, qu'il a composé lui-même de ses reflexions, ou de celles des autres, qu'il a mises dans un plus beau jour. Je vais l'inserer ici mot pour mot, & je ne doute pas que le Public ne m'en ait quelque obligation.

„ Un Chrétien, qui travaille à la „ conversion de l'Athée le plus endurci, „ mérite d'être excusé, parce qu'il a en „ vûë les intérêts de l'un & de l'autre. „ L'Athée, qui cherche à gagner un „ Chrétien, est inexcusable, parce qu'il ne „ se propose aucun avantage ni pour lui-„ même, ni pour son Disciple.

„ L'espérance d'une Vie à venir est ce „ qui console & rejouït mon Ame; c'est „ ce qui rend toute la Nature riante au-„ tour de moi; c'est ce qui redouble tous „ mes

* Voïez Tome I. p. 17.

„ mes Plaisirs, & qui me soutient au mi-
„ lieu de toutes mes Afflictions. Je puis
„ regarder avec indifférence les échecs &
„ les revers de la Fortune, les Douleurs
„ & les Maladies, la Mort même, &, ce
„ qui est pire que la Mort, la Perte de
„ ceux qui me sont les plus chers au Mon-
„ de, pendant que j'ai en vûë les délices
„ de l'Eternité, & un nouvel état, où il
„ n'y a ni Craintes ni Fraïeurs, ni Peines
„ ni Chagrins, ni Maladie, ni aucune sé-
„ paration d'Amis. Pourquoi faut-il qu'un
„ Homme soit assez incivil, pour me dire
„ que tout ceci n'est qu'Illusion & Chimè-
„ re ? Y a-t-il quelque mérite à être le
„ Porteur de fâcheuses nouvelles? Si c'est
„ un Songe, qu'il m'en laisse jouïr, puis
„ qu'il sert à me rendre plus heureux &
„ plus honête Homme.

„ Je ne voi pas d'ailleurs que je puisse
„ me confier à un Homme qui ne croit
„ pas qu'il y ait un Ciel à esperer ou un
„ Enfer à craindre, des Recompenses ou
„ des Peines à venir. Non seulement
„ l'Amour propre, mais aussi la Raison,
„ nous dicte que nous devons préferer
„ nos intérêts à toute autre chose. Un
„ Chrétien ne peut jamais avoir intérêt à
„ me faire du mal, persuadé qu'il doit un
„ jour rendre compte de ses actions, &
„ qu'il en soufriroit lui-même. Bien loin
„ de là, s'il veut travailler à son Bon-
„ heur, il tâchera de me rendre toute
„ sorte de bons offices. Mais un Athée
„ n'agit

„ n'agit pas en Créature raisonnable, s'il „ me favorise contre son intérêt présent, „ ou s'il ne me fait pas quelque injustice „ lors qu'elle tourne à son avantage. Il „ est vrai qu'une Bonté naturelle & l'Ho- „ neur du monde lui peuvent lier les „ mains; mais si d'un côté ces Motifs a- „ quièrent un nouveau degré de force, „ soutenus par les principes de la Raison „ & de la Vertu, on peut dire de l'autre „ que, sans leur secours, ce ne sont que de „ purs Instincts, ou des Idées flotantes & „ incertaines qui ne s'apuïent sur aucun „ fondement.

„ Il y a quelques années que nos ha- „ biles Ecrivains ont poursuivi l'Athéïs- „ me avec tant de succès, qu'ils l'ont „ chassé de tous ses retranchemens, & que „ l'Athée, forcé à quiter son Poste, a „ pris son refuge dans le Déisme, & s'est „ reduit à nier la Revélation. Mais il est „ certain que la plûpart de ces Impies, soit „ faute d'une bonne Education, ou d'un „ examen serieux de nos Principes, en- „ tendent si peu de quoi il s'agit, que leur „ Incredulité n'est qu'un autre terme pour „ marquer leur Ignorance.

„ Si la Folie & l'Inatention sont les „ Fondemens de l'Incredulité, on peut „ dire que ses Colomnes & ses grands A- „ puis sont ou la Vanité de paroitre plus „ habiles que le reste du Genre Humain, „ ou d'avoir le courage de mépriser les „ terreurs d'un autre Monde, qui ont tant

„ d'in-

„ d'influence sur ceux qu'ils apellent Es-
„ prits foibles; ou une Aversion à croire
„ ce qui leur raviroit bien de ces Plaisirs
„ qu'ils se promettent, ou qui leur cause-
„ roit de cruels remors pour ceux qu'ils
„ ont déja goûtez.

„ Les Articles essentiels du Christia-
„ nisme ont été si bien prouvez par l'au-
„ torité de cette Divine Revélation où ils
„ se trouvent, qu'il est impossible que
„ ceux qui ont des oreilles pour entendre
„ & des yeux pour voir, n'en soient con-
„ vaincus. Mais suposé qu'il y eut quel-
„ que Erreur dans la Foi Chrétienne, je
„ ne voi pas qu'il en pût revenir aucun
„ mal à celui qui la croiroit. Les grands
„ Points de l'Incarnation & des Soufran-
„ ces de notre Sauveur produisent natu-
„ rellement, dans l'Esprit de l'Homme,
„ de si heureuses dispositions à la Vertu,
„ que, malgré toute l'Erreur qu'il y
„ pourroit avoir, si l'on veut, il faut que
„ l'Incredule avouë du moins qu'on ne
„ sauroit trouver aucun autre Systême de
„ Religion, qui contribuât, avec tant d'é-
„ ficace, à établir les bonnes mœurs & la
„ tranquillité du Public. Ces Articles
„ nous donnent une haute idée de la di-
„ gnité de la Nature Humaine, & de l'a-
„ mour que Dieu porte à ses Créatures, &
„ nous engagent par conséquent à nous
„ aquiter de tous nos devoirs envers lui,
„ notre Prochain & nous-mêmes. Quels
„ excellens Motifs à la pratique de la
„ Vertu

„ Vertu à ces trois égards S. *Paul* n'a-t-il „ pas tiré des principaux Dogmes de notre Créance ? Pour n'en donner qu'un „ Exemple de chaque sorte, y a-t-il rien „ qui nous engage plus fortement à nous „ confier en Dieu, & à nous attendre à „ sa misericorde, que la bonté qu'il a euë „ d'exposer son Fils à la Mort pour nous? „ Y a-t-il rien qui nous porte à l'amour „ & à l'estime de l'Homme du monde le „ plus méprisable, avec tant de force, que „ la pensée que JESUS-CHRIST a souffert pour lui ? Y a-t-il rien qui nous excite davantage à mener une Vie chaste „ & reglée, que l'honeur que nous avons „ d'être les Membres du *Saint* & du *Juste*, „ aussi bien que de ce Corps mystique, „ dont il est le Chef? Mais ce n'est là „ qu'un petit Echantillon des nobles encouragemens à la Vertu que S. *Paul* „ a recueillis de l'histoire de notre Divin „ Sauveur.

„ Si nos Incredules modernes examinoient ces choses avec l'atention & la „ bonne foi qu'elles méritent, nous ne les „ verrions pas disputer avec tant d'aigreur, „ d'arrogance & de malice : ils n'avanceroient pas tant de chicanes, de doutes „ & de scrupules absurdes, qu'on peut alleguer contre tout ce qui n'est pas capable d'une Démonstration Mathematique ; pour embarrasser l'esprit des „ Ignorans, troubler le repos de l'Etat, „ ruïner les bonnes mœurs, & jetter le

„ des-

„ desordre & la confusion par tout. Si „ aucune de ces reflexions ne les ébranle „ point, il y en a une autre qui pourroit „ les émouvoir, parce qu'elle s'accommo- „ de avec leur Vanité, qui leur sert pres- „ que toûjours de Guide plûtôt que la „ Raison. Je voudrois donc qu'ils se sou- „ vinssent que les plus sages & les plus ha- „ biles Hommes de l'Antiquité ont suivi „ la Religion de leur Païs, lors qu'ils n'y „ voïoient rien de contraire à la bonne „ Morale, ou aux idées qu'ils avoient de „ la Nature Divine. Le premier Précep- „ te de PYTHAGORE, à y donner le „ sens le plus naturel qu'il puisse recevoir, „ engageoit les Hommes à *honorer les* „ *Dieux, de la maniere qu'il étoit ordonné* „ *par les Loix.* SOCRATE, le plus re- „ nommé de tous les Païens pour la Pru- „ dence & la Vertu, prie ses Amis, dans „ les derniers momens de sa vie, d'o- „ frir un Coq à *Esculape*, pour se confor- „ mer sans doute au Culte Religieux éta- „ bli dans son Païs. XENOPHON nous „ dit, que son Prince, qu'il nous donne „ comme le Modelle de tous les autres, „ n'eut pas plûtôt senti les aproches de la „ Mort, qu'il ofrît, sur les Montagnes, „ des Victimes au *Jupiter* de son Païs, & „ au Soleil, *suivant la coûtume des* PER- „ SANS; car c'est ainsi que l'Historien „ s'exprime. Que dis-je? Les *Epicuriens* „ & les Philosophes Atomistes marquoient „ beaucoup de discretion à cet égard, puis

„ que

„ que, malgré leur Systême de Physique,
„ qui banissoit la Divinité du Monde, ils
„ se bornoient à nier la Providence, & à
„ soutenir en genéral qu'il y avoit des
„ Dieux, pour ne pas choquer l'Opinion
„ reçue entre les Hommes, ni la Religion
„ de leur Païs.

L.

LVII. DISCOURS.

—— Miseri, quibus
Intentata nites. —— ——

HOR. Lib. I. Ode V. 12.

Que ceux-là sont malheureux, qui ont bonne opinion de vous, sans vous avoir éprouvée.

L'Avis, qu'un de mes Correspondans m'a donné, est d'une si grande importance & si utile au Public, pour éviter les Personnes dont il parle, que je vais inserer ici sa Lettre tout du long.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je ne sâche pas que vous aïez parlé
„ jusques-ici d'une certaine Espèce de
„ Femmes, que nous apellons communément des *Rusées*. Vous ne pouvez ja-
„ mais mieux emploïer votre tems, qu'à
„ examiner & à nous dépeindre ces dan-
„ gereuses

„ gereuses Créatures. La *Coquette* aproche bien à la verité de la *Rusée*; mais la „ premiere ne s'occupe qu'à s'admirer elle-„ même, & à donner de fausses esperances à ses Amans; au lieu que la derniere, non contente d'être fort aimable, „ elle se fait un plaisir malin de tourmenter les autres. Ainsi, lors que l'Amant „ se flate d'un heureux succès, la *Rusée* „ lui marquera tout d'un coup de l'indifference, & tournant la tête d'un autre „ côté, avec un air dédaigneux pour sa „ personne, elle s'étonnera de ce qu'il est „ surpris de sa froide reception. Là-dessus le pauvre Infortuné se retire chez „ lui, tout triste & abatu; il prend la „ plume, & lui écrit, dans les termes les „ plus soumis, *Qu'il ne sait d'où peut venir* „ *sa disgrace; qu'il a toûjours été devoué à* „ *son service; qu'elle faisoit toute la joie &* „ *la douceur de sa vie, & qu'il est au desespoir d'être privé d'un si grand bonheur.* Il „ ne la voit pas de quelque tems; il ronge son frein en secret; il languit, il se „ morfond & se chagrine à la vûë de tout „ ce qu'il rencontre. Enfin il prend la „ résolution de tenter fortune, & d'en „ venir à un éclaircissement avec elle sur „ l'étrange procedé qu'elle a tenu à son „ égard. Il se met donc en chemin pour „ l'aller trouver, plein de doutes & d'inquietudes sur le premier coup d'œuil „ qu'il en recevra; mais il ne paroit pas „ plûtôt qu'elle court à lui, s'étonne où

„ il

„ il a demeuré si long tems, le blâme de
„ l'avoir negligée & le traite avec une
„ aussi grande familiarité qu'elle lui avoit
„ d'abord marqué de froideur. Cette bonne intelligence continue jusqu'à ce que
„ la Belle s'aperçoit que son Amant se
„ felicite de l'heureux état dont il jouït,
„ & alors elle ne manque pas de l'interrompre par quelque nouvelle Boutade.
„ Car, comme je l'ai déja insinué, tout
„ le bonheur d'une *Rusée* consiste à chagriner les autres. Mais tel est le foible
„ de cette sorte de Femmes, qu'elles
„ poussent une humeur si bizarre jusqu'à
„ ce qu'elles n'ont plus de charmes pour
„ la rendre suportable. CORINNE, qui
„ gagnoit autrefois le cœur de tous ceux
„ qui la voïoient, par des regards afectez,
„ ou de petites minauderies innocentes,
„ qui sembloient lui échaper & trahir l'inclination qu'elle avoit pour l'Homme
„ qu'elle cherchoit à faire donner dans le
„ paneau, trouve aujourd'hui que toutes
„ ses Ruses sont inutiles, & se voit reduite, pour suivre son humeur, à tramer des Intrigues, à écrire des Lettres
„ équivoques sous des Noms suposez, &
„ à captiver le cœur de tous nos jeunes
„ Galans, jusqu'à ce qu'ils viennent à
„ découvrir qui elle est. De cette maniere, celle qui déguisoit autrefois son
„ inclination pour causer du tourment, est
„ obligée de la montrer aujourd'hui, pour

„ arriver à son but, & de cacher sa per-
„ sonne.

„ J'avouë, Monsieur, à mon grand
„ regret, que j'ai été la Dupe de ces
„ Créatures depuis ma plus tendre jeu-
„ nesse; mon penchant me portoit aux
„ Intrigues amoureuses & à lier com-
„ merce avec les Femmes d'esprit; de
„ sorte que j'ai passé toute ma vie dans
„ un cercle continuel de lourdes bévûës
„ à cet égard. Mais afin que nos jeunes
„ Gens puissent profiter de mon malheur,
„ je vous donnerai ici en peu de mots
„ l'histoire de mes Amours. Je ne sai si
„ vous avez entendu parler d'une fameuse
„ Donzelle de cette Ville qu'on apelloit
„ CATO: Je vous dirai à ma honte, que
„ j'entretenois cette Créature, lors que
„ cela étoit à la mode, & que tout Gen-
„ tilhomme devoit avoir sa Maîtresse.
„ CATO, sous les apparences d'être vo-
„ lage, imprudente & irreguliere dans
„ toutes ses paroles & ses actions, cachoit
„ la plus accomplie *Rusée* qu'il y eut de
„ son tems. Son Indolence avoit pour
„ moi les atraits de la Chasteté, & la mo-
„ deration de ses désirs criminels me sem-
„ bloit avoir autant de mérite que si elle
„ en eût triomphé. Quoi qu'il en soit,
„ elle se donnoit des airs d'une jeune Fo-
„ lâtre, & lors que je lui disois quelque
„ douceur, elle m'enlevoit ma Perruque,
„ la mettoit sur la tête & se regardoit au
„ Miroir, mettoit les mains sur les côtez,
„ tiroit

„ tiroit mon Epée & pouſſoit quelques „ botes contre la muraille, ou ſaiſiſſoit „ ma Cravate pour emploier la dentelle „ à quelque autre uſage, & faiſoit mille „ ſingeries de cette nature, jusqu'à ce que „ le tems, que je lui deſtinois, fût paſſé. „ Je me retirois charmé d'avoir à ma diſ- „ poſition une ſi belle Fille, qui, trop in- „ discrette pour me plaire, ſembloit trop „ indifferente pour me jouër aucun mau- „ vais tour. Sa compagnie me ſervit ain- „ ſi long tems à me desennuïer aux heures „ qui m'étoient à charge, & quoi que je „ ne la trouvaſſe ni fort criminelle ni fort „ innocente, je riois quelquefois en moi- „ même du ſot plaiſir que je prennois à „ l'entretenir à mes dépens, jusqu'à ce „ qu'enfin ma Belle inſenſible parût en- „ ceinte des œuvres de mon Valet.

„ Cette Avanture excita mon dédain „ contre toutes les Femmes libertines, „ ſous quelques apparences qu'elles ca- „ chent leur Perfidie, & je reſolus dès „ lors de n'avoir plus aucune liaiſon qu'a- „ vec celles qui ſuivent les maximes de la „ Bienſeance & de l'Honeur. Pour cet „ effet, je menai une vie plus reglée, je „ m'occupai à rendre des Viſites, à fre- „ quenter les Aſſemblées, à conduire les „ Dames par la main au ſortir de la Co- „ medie, & à m'aquiter de tous ces au- „ tres importans devoirs auxquels les Ad- „ mirateurs du beau Sexe ſont toûjours „ diſpoſez. Heritier d'un Bien aſſez con-

„ ſiderable, les Peres & les Meres me regarderent bientôt comme un Parti avantageux pour leurs Filles ; de ſorte que je n'eus aucune peine à m'introduire dans les meilleures Maiſons de *Londres*; mais, par la malheureuſe influence de mon Etoile, deſtiné à ſervir inutilement le beau Sexe, je m'attachai trois fois de ſuite à des *Ruſées*.

„ HYÆNE, qui fut la premiere, eſt une de celles qui revêtent un air mélancholique & indolent, & qui cherchent à gagner des Admirateurs par leur inatention à tous ceux qui les environnent. Elle peut ſe bercer dans ſon Carroſſe, d'un air ſi grave, qu'on auroit de la peine à concevoir que toute ſa méditation ne roule que ſur ſes Habits & ſes Charmes dans cette attitude. Si la Comparaiſon n'étoit pas trop baſſe, je dirois qu'HYÆNE, ſous la figure où elle veut paroitre, eſt une Araignée au milieu de ſa toile, qui compte d'atraper toutes les Mouches qui en aprochent. Le Filet, qu'elle tend, eſt ſi délié, que vous y êtes pris avant que vous aiez aperçu aucune partie de ſon Ouvrage. Je me fatiguai long tems à la pourſuivre ; mais je trouvai que toute ſa paſſion ſe bornoit à être admirée, & qu'elle ne ſe met pas en peine de l'inconſtance de ſes Amans, pourvû qu'elle ſe puiſſe vanter qu'ils lui ont fait la Cour.

„ BI-

„ BIBLIS, la seconde à qui j'adressai „ mes vœux, se piquoit de la sote vanité „ d'enlever les Adorateurs des autres, „ quoi que peu sensible elle-même à la „ passion qu'ils lui témoignent. Pour la „ dépeindre d'un seul coup de pinceau, „ BIBLIS n'étoit la Maîtresse d'aucun „ Homme, mais elle étoit la Rivale de „ toutes les Femmes.

„ Je ne l'eus pas plûtôt aperçu, que „ je devins amoureux de CHLOE', qui „ fait aujourd'hui tout mon plaisir & tou- „ te ma peine. Je lui ai écrit des Billets „ doux, j'ai dansé avec elle, je me suis „ batu à son occasion, & il y a trois an- „ nées que toute la Ville regarde notre „ Mariage comme arrêté. Je me croïois „ moi-même parvenu au comble de mes „ desirs, lors que l'autre jour elle m'apel- „ la dans son Cabinet pour me dire, d'un „ air fort grave, qu'elle étoit Fille d'hon- „ neur, & qu'elle ne tromperoit jamais un „ Homme qui avoit autant d'amitié pour „ elle que je lui en témoignois; qu'elle se „ croïoit obligée de m'avertir de bonne „ foi qu'elle étoit la Créature la plus in- „ constante du Monde; qu'elle me prioit „ ainsi d'abandonner le dessein que j'a- „ vois de l'épouser, quoi que resoluë „ à me complaire, si je le voulois; mais „ qu'au moins elle en aimoit un autre „ depuis peu. Je ne sai quel parti pren- „ dre là-dessus; aïez donc la bonté de

„ m'en instruire vous même, & vous o-„ bligerez infiniment celui qui est, *&c.*

T.

LVIII. DISCOURS.

——— ——— ——— Patriæ pietatis imago.
VIRG. Æneïd. IX. 294.

L'exemple de l'Amour Paternel.

LA Lettre suivante a été adressée à mon Libraire, sous une Envelope, où on l'assûre que c'est la Pièce même en original, qu'un Pere a écrite à son Fils, quoique celui-ci ne lui en eût donné que peu ou point d'occasion, & où on le prie de vouloir bien m'engager à la rendre publique, puis que j'obligerai par-là bon nombre de mes Lecteurs, & qu'elle regarde un sujet, dont j'ai traité moi-même dans * un de mes derniers Discours. La voici mot pour mot.

MARAUT,

„ Vous êtes un impertinent Fripon, „ un Sot, un Fou & un Malheureux ; je „ me soucie fort peu que vous m'obéis-„ siez, ou non ; cela n'éfacera jamais les „ im-

* Voïez le LI.

„ impressions que j'ai reçuës de votre Insolence, pendant que vous me dechirez
„ de tous côtez par vos railleries piquantes, & que vous avez l'audace de me
„ demander quelque faveur dès le lendemain : Ce sont des Contradictions qui
„ marquent l'égarement de votre Esprit.
„ En un mot, je ne souhaite pas de vous
„ voir le reste de mes jours : Si vous êtes reduit à gagner votre vie dans un Atelier, je ne m'en ferai pas un deshoneur ; & si vous mouriez de faim dans
„ les Ruës, je ne donnerois pas une maille pour vous en garantir. Qu'il ne vous
„ arrive plus de m'écrire de vos Galimatias, ou je vous casserai la tête, la premiere fois que je vous rencontrerai sur
„ mon chemin : Vous êtes un Brutal &
„ un Opiniâtre ; est-ce là votre gratitude
„ pour l'argent que je vous ai donné ? Je
„ redresserai vos idées, Maraut que vous
„ êtes, & vous rendrai plus sensible à ce
„ que vous devez à celui qui s'apelle, avec
„ regret, votre Pere, *&c.*

P. S. „ Il est de votre prudence d'éviter ma vûë ; car, si je vous trouve sur
„ mes pas, vous aurez la bastonnade, pour
„ avoir mis sur le dos de votre Lettre,
„ que *la Force surmonte le Droit.*

A-t-on jamais vû une pareille image de la Tendresse Paternelle ? Quelques anciens Peuples de la *Grece* faisoient enyvrer leurs Esclaves, & les exposoient ensuite à la vûë de leurs Enfans, pour les détourner

d'un Vice, qui rend les Hommes pires que des Bêtes, & qui leur ôte l'usage de la Raison. C'est dans le même dessein que j'ai mis ici le Portrait d'un Pere dénaturé, afin que sa laideur monstrueuse empêche les autres de l'imiter. Si l'on a quelque envie de voir un Pere de la même trempe, décrit sous les couleurs les plus vives, on le trouvera dans une des meilleures Comedies qui ait jamais paru sur le Theatre *Anglois*; c'est le Rôle que le Chevalier *Sampson* jouë dans la Pièce intitulée, *L'Amour produit l'Amour*.

Avec tout cela, je ne dois pas embrasser aveuglément le parti du Fils, à qui la tendre Lettre, que je viens de raporter, est adressée. Son Pere le traite d'*impertinent Fripon* dès la premiere ligne, & il est à craindre qu'à la fin du compte, ce jeune Homme ne soit un Ingrat. *Déchirer* son Pere *de tous côtez par des railleries piquantes*, & ne trouver aucun endroit plus commode que *le dos de sa Lettre* pour lui dire que *la Force surmonte le Droit*, si cela n'est pas une marque de *l'égarement de son Esprit*, ou qu'il est *un Sot & un Malheureux*, comme le Vieillard irrité l'en accuse, il faut convenir du moins que le Pere feroit très-bien de s'apliquer *à lui redresser les idées* & *à le rendre plus sensible à son devoir*. Mais si, pour en venir à bout, il doit *lui casser la tête*, ou *lui donner la bastonnade*, c'est ce qui mérite, si je ne me trompe, d'être examiné de près. Quoi qu'il en soit,

soit, je souhaiterois que ce Pere n'eût pas trouvé son Egal, & qu'on ne pût le joindre avec son Fils, de même que cette Mere, dont VIRGILE parle dans sa VIII. Eclogue, ỳ. 48, -- 50. où il est dit : *Vous êtes une Mere si cruelle, qu'on doute si la méchanceté de votre Fils surpasse votre cruauté; S'il est méchant, il faut avouër que vous êtes bien cruelle.*

—— —— Crudelis tu quoque mater:
Crudelis mater magis an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Je voudrois bien aussi qu'on n'eût pas sujet de lui apliquer le Proverbe *Grec*, qui revient à ceci, que * *chacun engendre son semblable.*

Du reste un Gentilhomme, qui m'est inconnu, m'a écrit une Lettre, où il paroit craindre que le LI. Discours de ce Volume ne porte les Enfans à desobéir à leurs Peres & à leurs Meres; mais, s'il veut se donner la peine de le relire avec quelque soin, je me flate que sa crainte s'évanouïra d'abord. La Fille pénitente n'y cherche qu'à obtenir grace & à se reconcilier avec son Pere; c'est aussi là tout ce que je demande en sa faveur; & je puis bien alleguer ici l'Expression d'un de nos grands Genies, qui répondit à quelques

 Per-

* Κακοῦ κόρακος κακὸν ὠόν, Mali corvi malum ovum.

Personnes de qualité, qui l'exhortoient à pardonner à sa Fille, sur ce qu'elle s'étoit mariée sans son consentement, qu'il n'avoit rien à leur refuser; mais qu'il les prioit de se souvenir de la difference qu'il y a entre *donner* & *pardonner*.

J'avouë que dans toutes les disputes, qui s'élevent entre les Peres ou les Meres & leurs Enfans, je panche toûjours du côté des premiers. On ne sauroit jamais s'aquiter des obligations qu'on leur a, & il me semble que c'est un des plus grands reproches qui puissent tomber sur la Nature Humaine, de voir qu'en fait de Tendresse, l'Instinct Paternel l'emporte de beaucoup sur la Reconnoissance Filiale; que les Faveurs reçuës sont un plus foible motif à la bienveillance, à l'amour & à la compassion, que les Faveurs accordées; & que les soins pris rendent l'Enfant ou le Vassal plus cher au Pére ou au Protecteur, que le Pere ou le Protecteur à l'Enfant ou au Vassal; Il arrive même que, pour un Pere cruel, on trouve mille Enfans rebelles. A la verité c'est un des admirables ressorts de la Providence, qui l'emploie à la conservation des Espèces, comme je l'ai remarqué dans * un de mes Discours; mais s'il nous montre la Sagesse du Créateur, il nous découvre aussi l'imperfection & le déreglement de la Créature.

L'o-

* C'est le XXI. de ce Volume.

L'obéïssance des Enfans à ceux qui les ont mis au Monde est la base de tout Gouvernement, & la mesure de celle que nous devons à nos Superieurs.

Le Pere *le Comte* nous dit que les *Chinois* punissent la violation de ce devoir, avec tant de severité, que si un Fils venoit à tuer ou même à battre son Pere, non seulement le Criminel seroit mis à mort ; mais aussi toute sa famille ; que tous les Habitans du Lieu seroient passez au fil de l'épée ; que le Lieu même seroit détruit, & qu'on y jetteroit du sel ; parce, disent-ils, qu'il doit y avoir une entiere dépravation de mœurs dans cette Societé de gens, qui ont pû nourrir un tel Monstre. J'ajouterai ici un passage tiré du premier Livre d'*Herodote*, qui, dans l'endroit où il parle des Coûtumes & de la Religion des *Persans*, nous dit qu'ils ne croïoient pas qu'aucun Homme eut jamais tué son Pere, ni qu'il fût possible d'en venir à un tel excès de fureur ; mais que s'ils le voïoient arriver quelque jour, ils concluroient d'abord que le prétendu Fils étoit illégitime, ou né en Adultere. Cette opinion fait bien voir quelle idée ils avoient de la desobéïssance en general.

L.

LIX. DISCOURS.

—— —— —— οὖλον ὄνειρον.

HOM. Iliad. II. 6.

C'est un songe pernicieux.

CErtains Scholastiques ridicules ont mis en question, si un Ane, placé entre deux bôtes de foin, qui le tenteroient également, & qui fraperoient ses organes avec le même degré de force, mangeroit de l'une ou de l'autre?

La plûpart la décident au desavantage de l'Ane, qui mourroit de faim, disent-ils, au milieu de l'abondance, parce qu'il n'a pas un grain de Liberté ou de franc-Arbitre pour se déterminer plûtôt d'un côté que de l'autre: Ainsi les deux bôtes de foin le tiendroient dans un équilibre continuel, à peu près comme les deux pierres d'Aimant, qu'on voit enchassées, l'une à la voute de la Chapelle de *Mahomet*, à la *Mecque*, & l'autre sur le pavé, & qui tiennent la Caisse de fer, où son Corps repose, suspendue en l'air, s'il en faut croire les Voïageurs. Pour moi, je n'oserois décider que l'Ane, qui se trouve dans une situation aussi délicate, mourroit plûtôt, entre les deux bôtes de foin, que de violer sa neutralité à leur égard; mais je

je ferai quelques remarques sur la conduite de ceux de notre Espèce en pareil cas. Lors qu'un Homme veut hasarder son argent à une Loterie, chaque Nombre lui paroit avec autant d'atraits, & de disposition à réüssir qu'aucun de ses Camarades. Ils ont tous le même droit à la bonne Fortune; ils sont tous sur le même pié de Concurrens, & l'on ne sauroit donner aucune raison pourquoi l'un seroit préferé à l'autre avant que la Loterie soit tirée. De sorte que le Caprice agit en ceci à la place de la Raison, & qu'il se forme quelque motif chimerique, là où il n'en trouve point de réel. Je connois un honête Homme, qui se plait beaucoup à risquer sur le Nombre 1711, parce que c'est l'année courante depuis la nativité de notre Sauveur. Il y a un *Tory* de ma connoissance, qui païeroit bien cher le Nombre 134. D'un autre côté j'ai ouï dire qu'un certain *Non-Conformiste* zélé, grand Ennemi de l'Eglise *Romaine*, & persuadé que les Méchans sont les plus heureux dans ce Monde, parieroit deux contre un pour le Nombre 666, préferablement à tout autre, parce, dit-il, que * c'est le nombre de la Bête. Il y en a plusieurs qui voudroient avoir le Numero 12000, parce que c'est le nombre des Livres Sterlin du gros Lot. Enfin les uns sont ravis de trouver leur âge dans leur Numero, ou de voir

* Apocalypse Ch. XIII. 18.

que les Chifres, dont il est composé, ont bonne grace joints ensemble ; & d'autres cherchent un de ces Numeros, qui réüssirent le mieux dans la Loterie précedente. Chacun de ces Avanturiers, sans de meilleurs fondemens que ceux-là, s'imagine qu'il a plus de droit au gros Lot, & qu'il possede ce qu'on pourroit apeller à juste titre le *Nombre d'Or*.

Ces Principes, qui déterminent à un Choix, sont les passetems & les extravagances de la Raison Humaine, qui est d'une si grande activité, qu'elle s'occupe des moindres bagatelles, & qu'elle ne sauroit demeurer en repos lors même qu'elle manque de materiaux. Les plus sages de tous les Hommes se laissent quelquefois entraîner à des Motifs de cette nature, qui servent à regler toute la vie des Fous & des Superstitieux.

Je m'étonne que les Diseurs de bonne avanture, qui repandent leurs Billets dans tous les Quartiers de la Ville, n'aient pas tourné jusques ici nos Loteries à leur avantage : Si quelcun d'eux s'érigeoit en Prognostiqueur de Nombres fortunez, que ne pourroit-il pas gagner par ses prétendues découvertes?

Entre les Avertissemens qui se trouvent dans le *Jeune Postillon* du 27. du Mois de *Septembre* dernier, il y en a un qui est conçu en ces termes : *On avertit le Public que* Nathanaël Cliff, *à l'Enseigne de la* Bible & *des* trois Couronnes *dans la Ruë de* Cheap-

Cheapside, *donnera dix Chelins au-dessus du Cours pour le Billet* N°. 132. *dans la Loterie de* 1500000. *Livres Sterlin.*

Cet Avertissement a fourni grand sujet aux speculations de nos Raisonneurs des Caffez. On a épluché à cette occasion les Principes & la Vie de Mr. *Cliff*, & l'on a poussé diverses conjectures pour deviner le motif qu'il a eu de s'atacher à ce N°. plûtôt qu'à un autre. J'ai examiné toutes les puissances de ces Chifres, je les ai reduits en Fractions, j'en ai tiré la Racine quarrée & cubique, je les ai divisez & multipliez de toutes les manieres; mais je n'ai pû arriver au Secret que depuis trois jours, par le moïen de la Lettre suivante qu'un Inconnu m'a écrite, d'où il paroit que Mr. *Nathanaël Cliff* n'est que l'Agent, & non pas le Principal dans cette Négociation. Quoi qu'il en soit, la voici telle que je l'ai reçuë.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je suis la Personne qui ai fait avertir le Public en dernier lieu que je donnerois dix Chelins au dessus du Cours pour le Billet N°. 132. dans la Loterie qui se tire actuellement; c'est un Secret que j'ai communiqué à quelques uns de mes Amis, qui ne cessent de m'en railler à toute heure. Vous saurez donc que je n'y voulois mettre qu'un Billet, qu'à cause de cela même, & d'un cer-

„tain

„ tain Rêve, que j'ai eu plus d'une fois, „ je souhaitois avoir le Nombre qui s'accordoit le mieux à ma fantaisie. Je „ croi même l'avoir si bien rencontré, „ que je parierois presque tout ce que „ j'ai au Monde d'obtenir le gros Lot. „ Mes Visions là-dessus sont si fréquentes & si vives, que je compte non „ seulement de l'atraper; mais que, re- „ solu de le vendre, j'ai déja disposé de „ la Somme qu'il pourra valoir selon tou- „ tes les apparences. D'ailleurs j'ai levé „ dès ce matin un Equipage, le plus leste „ qu'il y ait en Ville, & quoi que ma Li- „ vrée soit fort riche, elle n'est ni trop „ voïante ni affectée. Je serois bien aise „ de voir une ou deux de vos *Speculations* „ sur les Loteries; en quoi vous obligeriez beaucoup tous ceux qui s'y trouvent „ intéressez, & en particulier &c.

GEORGE GOSLING.

P.S. „ Mon cher SPECTATEUR, si „ je gagne les 12000. Pièces, je te promets „ un fort joli Présent.

Après avoir souhaité bonne Fortune à mon nouveau Correspondant, & l'avoir remercié de sa genéreuse intention à mon égard, je renverrai pour le coup le sujet des Loteries, & je remarquerai seulement ici que la plûpart des Hommes sont coupables de l'extravagance où mon Ami *Gosling*

ling est tombé. Nous avons toûjours quelque nouvelle prosperité en vûë, & nous reglons là-dessus notre dépense, quoi que nous ne soiïons riches qu'en idée. C'est-à-dire que nous vivons sur le pié de nos Revenus chimeriques, & que nous voulons paroitre plus que nous ne sommes, dans l'esperance de nous en dédommager par un Emploi, le succès d'un Projet, ou un Heritage, que nous atendons. De là vient que tant de nos Marchands font banqueroute, sans avoir essuïé aucune perte dans leur Negoce, & que tant de nos Gentilshommes sont reduits à la besace, quoi qu'ils n'aient emploïé que peu de chose en Reparations, en Taxes, ou en Procès, & que leurs Fermiers soient à leur aise. En un mot, la sote manie de compter sur des évenemens incertains produit la Genérosité romanesque, la Grandeur chimerique, l'Ostentation insensée, & se termine enfin à la Pauvreté & à la Misere. Tout Homme qui veut dépenser au delà de son Revenu, court grand risque de vivre bientôt au dessous; ou, pour me servir du Proverbe ITALIEN, *Celui qui vit d'Esperance, est en danger de mourir à l'Hôpital.*

Nous devrions tenir pour une Maxime indispensable, de proportionner nos desirs à notre état, & de vivre dans les bornes de ce que nous possedons actuellement, quelque esperance que nous puissions avoir d'ailleurs. Nous serons toûjours assez à tems

tems de jouïr d'un Heritage, lors qu'il viendra à nous échoir; mais si nous anticipons sur notre bonne Fortune, nous en aurons perdu le goût à son arrivée, & peut-être même que nous ne l'obtiendrons jamais, après y avoir compté si mal à propos.

L.

LX. DISCOURS.

——— ——— ——— Uno ore omnes omnia
Bona dicere, & laudare fortunas meas,
Qui gnatum haberem tali ingenio præditum.
TER. Andr. Act. I. Sc. I. 69.

Tout le monde le louoit tout d'une voix, & ne parloit que de mon bonheur d'avoir un Fils si bien né.

JE m'arrêtai l'autre jour à examiner un Pere, qui étoit assis au milieu d'une Chambre avec une troupe de ses Enfans, & il me sembla remarquer une secrete joie sur son visage, lors qu'il tournoit les yeux sur l'un ou l'autre de ces chers Objets qui l'environnoient. C'est un Homme qui n'a que des vûës fort moderées pour les établir & les pousser dans le Monde; & qui, Maître d'un assez joli Bien, n'aspire pas à une plus haute Fortune. Son Fils ainé est d'un très-bon Naturel, & quoi

quoi que le Pere l'aime beaucoup, j'ose avancer qu'il ne fera jamais aucune friponnerie pour devenir riche. Je ne connois personne qui ait une plus juste idée de la Vie & qui en goûte mieux les douceurs que celui dont je parle, ou qui se tienne plus en garde contre les apréhensions de la Pauvreté ou l'esperance du Profit. Il est assez ordinaire à ceux qui ont des Enfans d'en avoir bonne opinion, de les croire capables de tout, & de leur destiner les plus beaux Emplois de l'Etat. Je connois une bonne Femme qui a trois Garçons, & vous ne lui ôteriez pas de l'esprit que l'un d'eux sera Evêque, l'autre Juge, & le troisieme Medecin de la Cour. Le bon est que chacun atend pour son Fils ce qui peut arriver au Fils de tout autre: mais l'Ami, dont j'ai commencé à parler, ne se flate pas de ces vaines esperances; il est plus atentif à donner une bonne Education à ses Enfans, qu'à leur procurer des Honeurs ou des Richesses. La Vertu contractée de bonne heure ne manque presque jamais d'établir la Fortune & la Reputation d'un Homme, au lieu que les grands Biens ne produisent pas toûjours la bonté de l'Esprit & du Cœur.

Il est naturel à un Homme qui cherit ses Enfans, de se repaître l'imagination de leur heureux état à l'avenir, & de se les représenter sur un bon pié dans le Monde lors qu'il n'y sera plus lui-même. S'il n'a

que

que des vûës raisonnables à cet égard, sa tendresse contribue en quelque maniere à lui prolonger ses jours ; & la Survivance d'un honête-Homme en la personne de son Fils, lui cause un plaisir qui n'est pas de beaucoup inferieur à celui que l'esperance de vivre plus long-tems lui pourroit donner. Cet Homme-là est heureux, qui peut croire que son Fils évitera toutes les Folies & les Indiscretions, dont il étoit lui-même coupable, & qu'il suivra, ou poussera plus loin tout ce qu'il y avoit de bon, de sage & de regulier dans sa conduite. La prolongation, pour ainsi dire, de sa Vertu doit être infiniment plus estimée que celle de sa Vie ; mais il n'y a rien de plus triste que de penser, que l'Heritier du Bien d'un Homme regardera de mauvais œuil tous les Amis de son Pere, qu'il embrassera de tout autres Principes, & qu'il recherchera tout ce qu'il condamnoit. Le Domaine d'un tel Successeur ne peut que tomber en décadence, & la Famille, dont il est le Chef, se trouve dans un plus cruel état que si elle venoit à s'éteindre.

Lors que je visite la belle Maison de Campagne de l'illustre * RURICOLA ; que je passe d'une Chambre à l'autre ; que je me rapelle ces agréables Conversations, que j'y ai euës tant de fois avec lui, & les nobles sentimens de son cœur ; & que je vois

* Ce mot *Latin* signifie un *Laboureur*.

vois son Heritier, un vrai Nigaut, embarrassé à faire les honeurs de sa Maison & à recevoir l'Ami de son Pere, je ne saurois exprimer le dépit que cela me cause. On ne doit pas blâmer un Homme qui manque de genie; mais c'est sa faute s'il est incivil. Le Fils de RURICOLA, dont toute la Vie étoit une suite continuelle de bonnes actions & de sentimens genéreux, se familiarise avec des Brutaux & des Yvrognes, & n'a de goût que pour les flateries de ses Domestiques; ses Plaisirs sont infames & dereglez; son Langage est bas & obscène, sa conduite grossiere & absurde. Cet Animal doit-il passer pour le Successeur d'un Homme plein de Vertu, d'Esprit & de Politesse? Quoi qu'il en soit, si je ne voi plus dans cette Maison aucunes traces de mon ancien Ami, je n'ai qu'à me rendre chez un Gentilhomme de ses Voisins, & j'y trouve une de ses Filles, qui est le Portrait de son Corps & de son Esprit, relevez tous deux par la beauté & la modestie particulieres à son Sexe. C'est elle qui nous dédommage de la Mort de son Pere, & qui, sans porter son Nom ou jouïr de son Bien, le représente mieux, que son Frere qui a herité de l'un & de l'autre. Un Enfant tel que ce Fils aîné de mon Ami est l'Image de son Pere, à peu près comme le seroit l'apparition de son Phantôme; c'est à la verité *Ruricola*, mais *Ruricola* devenu un Objet qui excite la fraïeur & l'épouvante.

Je

Je ne sai à quoi attribuer les inclinations basses & brutales de ce jeune Homme, à moins qu'elles ne viennent de la trop grande severité que son Pere exerçoit à son égard, & qui peut-être lui avoit donné du rebut pour les bonnes mœurs, qu'on ne lui rendoit pas aimables par un air libre, familier & obligeant.

Il n'est pas à craindre qu'on voie jamais sortir un pareil Rejetton de la Famillle des CORNEILLES, où le Pere vit avec ses Fils comme s'il étoit leur Frere ainé; & où les Fils s'entretiennent avec leur Pere comme s'ils le prennoient pour le plus sage & le plus experimenté de leurs Amis. Les CORNEILLES sont de fameux Négocians, & la bonne intelligence dont ils vivent est utile à tous ceux qui les connoissent aussi bien qu'à eux-mêmes: Ils disposent de leur amitié, de leur bienveillance & de leurs bons offices en commun, de même que de leur fortune: ainsi d'abord qu'on oblige l'un d'eux, on s'attire la reconnoissance de tous les autres.

Le plus agréable Objet, dont on se puisse repaître la vûë, est un Homme de mérite qui vit de si bonne intelligence avec son Fils, qu'ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Leur Tendresse mutuelle donne une satisfaction tout extraordinaire à ceux qui les connoissent, & leur fait goûter à eux-mêmes un plaisir délicat, qui redouble à mesure qu'il se communique. Elle est aussi sacrée que l'Amitié, aussi

aussi charmante que l'Amour, & aussi douce que la Dévotion. Elle n'aide pas seulement à dissiper les Chagrins, qui seroient insuportables sans un tel secours; mais elle donne du relief & de l'étenduë à des Plaisirs, qui, sans elle, ne mériteroient aucune estime. La chose la plus indifferente aquiert de la force & de la beauté lors qu'elle sort de la bouche d'un bon Pere, & la moindre bagatelle a du poids lors qu'elle vient de la part d'un Fils obéïssant. Je ne sai de quelle maniere l'exprimer; mais il me semble qu'on pourroit y donner le nom d'un Amour propre transplanté. Tous les avantages & les malheurs, qui arrivent à un Homme en ce cas, ne l'intéressent qu'à cause de la relation où il est avec un autre. Son Honeur même lui devient plus cher, lors qu'il pense qu'après sa Mort, on dira que le Pere d'un tel a fait une telle action. Ces idées ne peuvent qu'adoucir les mauvais jours d'un Vieillard, & le remplir de joie lors qu'il se peut dire à lui-même, „ On ne sauroit „ reprocher à mon Fils que son Pere étoit „ injuste on impitoïable: Mon Fils trou- „ vera plus d'un honête Homme qui lui „ dira, J'ai beaucoup d'obligation à feu „ votre Pere, & je souhaite que mon „ Fils soit votre Ami jusques au tombeau.

Il n'est pas au pouvoir de tous les Hommes de laisser de magnifiques Titres ou de grandes Richesses à leur Posterité; mais ils peuvent bien contribuer à lui don-

ner

ner de l'estime pour l'Industrie, la Probité, la Valeur & la Justice : Chacun peut laisser à son Fils l'honeur de sortir d'un Pere vertueux, & ajouter à son Héritage les benedictions du Ciel. Je finirai cette Rapsodie par une Lettre que j'ai été obligé d'écrire à un Jeune Homme de ma connoissance qui a du mérite, & à qui la Mort vient d'enlever un illustre Pere.

„ Je ne croi pas, mon cher Monsieur, „ qu'il y ait aucun Devoir plus difficile à „ remplir dans la Vie que celui de consoler à propos : Aussi je ne cherche pas à „ m'en aquitter envers vous, puis sur tout „ que votre douleur est très-juste. Les „ Principes de Vertu, que vous tenez de „ cet illustre Défunt, dont vous deplorez „ aujourd'hui la perte, ont eu assez d'influence sur vous, à l'âge de vingt-trois „ ans, pour vous rendre inconsolable, „ quoi que sa Mort vous ait mis en possession d'un grand Bien. Je ne doute „ pas que vous ne lui en fassiez honeur „ par un bon usage, & que vous ne trouviez indigne de vous d'emploïer à la „ débauche & à des vanitez superflues ce „ qu'il avoit aquis lui-même par sa prudence & son industrie. C'est le vrai „ moïen de paroître sensible à sa perte, & „ de consoler tous ceux qui en sont affligez. Vous ne sauriez lui redonner la vie „ par votre douleur, mais vous pouvez le „ faire revivre en votre personne par une „ conduite sage & reglée. Je suis &c. T.

LXI.

LXI. DISCOURS.

—— Ingentem foribus domus alta superbis
Manè salutantum totis vomit ædibus undam.

VIRG. Georg. II. 460.

Dès le matin, aussitôt que les portes de ce magnifique Palais sont ouvertes, on y voit entrer une foule d'Adulateurs, qui vont faire la reverence au grand Seigneur qui l'habite.

LOrs qu'on marche dans les ruës, on peut se divertir, d'une maniere assez agréable, à juger, sur la contenance & les allures de ceux qu'on y voit empressez à courir de toutes parts, quelles sont leurs differentes recherches, & à quoi se termine l'ardeur qui les agite. De toute cette foule de Gens occupez, il n'y en a point qui puissent entretenir plus agréablement un Esprit tourné de ce côté-là, que ceux qu'on apelle bons Courtisans, & qui se piquent d'être assidus au lever des grands Seigneurs, ou des Personnes élevées en autorité, ou en crédit à la Cour du Prince. On peut dire que ces Adulateurs ont contracté l'habitude d'être Esclaves de bonne grace, & qu'ils se font une sote vanité qu'on les croie instruits de ce qui se passe

dans le Monde. Charmez de ce plaisir en idée, ils se levent de grand matin, & se mettent fort proprement, pour aller faire la reverence à un Homme qui est en faveur à la Cour; & recevoir de sa part un petit souris qui ne signifie rien, mais qui peut insinuer qu'il s'intéresse beaucoup à tout ce qui les regarde. C'est une chose étonnante qu'on puisse renoncer à soi-même jusques à ce point, qu'on trouve du goût à rendre ou à recevoir des Civilitez si froides & si ridicules. Mais ce qui entretient le Badinage, est l'Exterieur éclatant que la plûpart des Hommes recherchent, plûtôt qu'un Bonheur solide. C'est ainsi que l'Idole & l'Idolâtre sont également les Dupes de leur Imagination. Mais puis qu'il y a quantité de fidèles Sujets de Sa Majesté qui s'ennuïent à leurs Maisons de Campagne, où tout ce qui les environne leur apartient, depuis l'Atmosphere jusques au centre de la Terre, & qui languissent de briller à la Cour, ou d'y jouïr de quelque Emploi, il me semble que, pour leur instruction & l'avantage de tous ceux qui aspirent à la faveur des Grands, ou à vexer leurs Voisins par le crédit qu'il voudroient obtenir aux Assises, il me semble, dis-je, qu'il ne seroit pas mal à propos de leur donner un détail de ce qui se passe au lever d'un Ministre d'Etat, où les Charges sont exposées en vente.

Je croi même qu'une description naïve du

du Commerce, qu'il y a entre les Grands & leurs Esclaves, pourroit avoir un si bon effet, qu'elle engageroit les uns à penser plûtôt aux affaires qu'à l'éclat exterieur, & les autres à connoitre si bien le prix de leur tems, qu'ils ne l'emploïeroient jamais à de vaines poursuites.

On dit que le fameux Devin, qui logeoit à la Place de *Moorfields*, & qui s'étoit aquis une si grande reputation, avoit dans sa petite Sale en bas plusieurs cordons attachez à des Sonnettes, penduës dans la Chambre au dessus, où il se tenoit lui-même, & où il prononçoit ses Oracles. Si une jeune Fille avoit eu le malheur d'être la dupe de son Galant, le Valet, qui recevoit le monde en bas, & qui étoit dressé au manège, tiroit une certaine Sonnette; & si un Païsan avoit perdu une Vache, il en tiroit une autre. Il en usoit de même à l'égard de toutes les autres Passions ou Avantures de la Vie, & après avoir, par ses demandes rusées, attrapé le secret des Consultans, il ne manquoit pas d'en donner à son Maître les avis qu'il faloit. C'est une image naïve de ce qui se passe au lever d'un Ministre d'Etat, ou d'un grand Seigneur en crédit; il y a vingt fausses alarmes & autant d'informations secretes, qui vont & viennent entre le Portier, le Valet de Chambre & le Maître, avant que la troupe béante, qui lui vient faire sa Cour, soit assemblée: Alors la Comedie est prête à se joüer; les portes s'ouvrent & son Excellence paroit.

Il y a diverſes manieres de ſe produire en cette occaſion : On peut être en Robe de chambre & occupé à ſe laver les mains, ce qui reſſent beaucoup plus à la Grandeur ; mais cette mode eſt affectée aux Gens de guerre, qui paroiſſent avoir bonne grace à s'expoſer tout nuds : Il n'en eſt pas de même à l'égard des Miniſtres d'Etat, ou des Officiers de la Juſtice & de la Police, qui ſont plus reſervez, & qui gardent une certaine gravité dans toute leur conduite. Si cette difference, qu'on voit entre les uns & les autres, eſt hieroglyphique ou non, c'eſt ce que je ne determinerai pas; mais j'ai toûjours ouï dire que l'habile Miniſtre eſt alors boutonné juſques au cou, & que le brave Officier a le ſein découvert.

Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble que le but d'un Lever eſt de recevoir les hommages d'une foule d'Adulateurs qui certifient qu'un Homme eſt prudent, bien fait, courageux & puiſſant. Auſſitôt que les premiers coups d'œuil ſont donnez, on ne peut qu'admirer juſqu'où va la modeſtie de l'un & la ſoumiſſion des autres. Au milieu de tout l'embarras des affaires qui l'accablent & de la Multitude qui l'environne, l'Homme de Cour a tant de préſence d'Eſprit, qu'au grand étonnement de toute l'Aſſemblée, il a quelque choſe à dire à chacun de ceux qui la compoſent, & cela ſi proportionné à leurs differentes capacitez, que tout le monde voit bien que

ce

ce n'est pas sans un genie superieur qu'on arrive aux premieres Charges de l'Etat. J'ai connu moi-même un habile Ministre, qui demandoit à un Chef d'Escadre, de quel côté soufloit le Vent, à un Genéral de Cavalerie, quel étoit le prix de l'Avoine, & à un Actioniste, sur quel pié se trouvoit alors un tel Fonds public, d'un air aussi degagé, que s'il avoit été lui-même de toutes ces Professions. Il faut avouër que ces manieres sont bien obligeantes, puis qu'en même tems que le Ministre s'informe de ce qui se passe, il donne occasion à la Personne qu'il interroge de se distinguer. Ce qui ajoute à la pompe de ces Entrevûës est, qu'elles s'executent presque dans le silence, & le plus bel ordre du monde. L'Homme en crédit se tient d'ordinaire au milieu de la Chambre, où quelcun de ses vils Esclaves lui soufle un mot à l'oreille avec beaucoup d'humilité, à quoi il répond à haute voix, *Cela va bien: Oui, je suis de votre avis. Je vous prie de continuer vos perquisitions, & soiez sûr que je vous apuierai.* Celui-ci se retire, charmé de son heureux sort, pendant qu'un autre s'avance & parle d'une toute autre affaire à Monseigneur, qui lui donne sur le champ une réponse aussi valable qu'aucun Ministre d'Etat soit obligé d'en donner. Car le principal est alors de s'en tenir à des genéralitez, & de marquer, si l'on veut descendre à quelque détail, que vous n'avez pas le loisir de vous y engager.

 Mais

Mais nous voici arrivez au plus fort de l'Action, lors que le Spectacle est devenu presque universel, & que, pour bien jouër la Farce, chacun des assistans doit avoir son petit mot de la bouche de Monseigneur. Il jette les yeux sur un des coins de la Chambre & il demande à un Gentilhomme, qu'il y aperçoit, *Depuis quel tems êtes-vous de retour en Ville*? Il en voit aussitôt un autre, auquel il crie, *Ah, Monsieur, je suis ravi de vous voir; je me rapelle votre affaire.* Ces deux Hommes ne se possedent pas de joie vingt-quatre heures de suite, pendant que les autres, qui sont rangez en haië, & qui le saluent par douzaines, se nourrissent de l'esperance d'ateindre, au bout de six Mois, à ce même degré de bonheur.

Le Poëte satirique nous dit que le Sens commun ne se trouve guères avec une haute Fortune; & à voir ce qui se passe à un Lever, on croiroit que les Grands ne sont pas seulement entêtez de leur Elevation, mais qu'ils s'imaginent aussi que tous leurs Inferieurs sont prévenus de la même Chimère: A moins de cela, comment est-ce que les uns & les autres oseroient jouër une pareille Farce? Mais telle est la foiblesse de notre nature, qu'on ne voit pas plûtôt quelques-uns de nos Individus élevez aux premiers Emplois, qu'on les croit enrichis de nouveaux talens, au dessus de tout ce que les autres possedent, & de la capacité même de l'Esprit Humain. C'est ainsi

que

que l'on voit un grand Seigneur atentif à ce qu'un Homme lui dit à l'oreille, en saluer un autre de loin, & en apeller un troisième presque au même instant. Une petite Fille, qui a de belles Fontanges neuves, n'en est pas plus charmée, & ne fait pas plus de minauderies, qu'un Homme, quelque habile & vertueux qu'il soit, au milieu de ses Courtisans. Je ne croi pas avoir jamais trouvé rien de si dégoûtant que l'afectation, qu'on atribue à *Cesar*, d'avoir voulu dicter à trois différentes Personnes à la fois. Il me semble que c'étoit une vanité au dessous de la noblesse de son Genie & de sa candeur naturelle. J'avouë que, si jamais Homme a dû prétendre à une superiorité d'Esprit sur les autres, c'étoit lui; mais cette maniere d'agir est puerile, & ne s'accorde point avec le bon Sens. Il est certain d'ailleurs qu'on ne sauroit expedier à fonds aucune chose au milieu de l'embarras d'un Lever public; mais tout cela ne paroit qu'un Complot d'une troupe d'Esclaves, qui vendent leur liberté pour faire perdre l'Esprit à leur Protecteur.

T.

LXII. DISCOURS.

—— Difficili bile tumet jecur.

HOR. L. I. Od. XIII. 4.

Ma bile s'échauffe, & j'ai de la peine à me retenir.

JE vai publier deux Lettres, qui relevent certains défauts, en Amour & en Amitié, auxquels il est facile d'aporter du remede. A l'égard de l'Amitié, & sur tout du plaisir de la Conversation, la Personne qui néglige de voir un Ami agréable, est assez punie par sa négligence même, puis qu'un tel Homme ne se trouve pas dans tous les coins des ruës. Mais l'Amour est quelque chose de bien plus délicat, & le tourment qu'il donne est inconcevable, si les moindres civilitez ne sont pas reciproques. Il y a de certains je ne sai quoi dans ce Commerce qui sont au dessus des paroles, & quoi qu'un Homme ne puisse pas exprimer ce qu'il sent, il a le cœur déchiré en mille pièces. Si une Femme paroit grave lors que son Mari est enjoüé, si elle ne fait aucune atention à ce qu'il dit, ou si elle s'avise de l'interrompre & d'insinuer que son discours lui déplait, on ne peut rien voir de si desobligeant, ni qui cause de si vives douleurs à un Mari passionné

pour

pour sa Femme, à moins que d'en venir à une rupture ouverte. L'enjouée CORINNE, qui se pique d'indifference, & d'une certaine distraction qu'elle croit du bel air, donne à son Mari les plus cruels tourmens, par un principe de badinage, & a la sote vanité de vouloir paroitre aussi gaie qu'une jeune Fille. De quelque source que vienne ce Chagrin, il n'importe pas de le savoir, il sufit qn'il soit réel. Son infortuné Mari est convaincu qu'elle n'en veut pas à son honeur; mais le pauvre homme languit & séche à vûë d'œuil, parce qu'elle n'est pas assez complaisante pour éviter les apparences. Celui qui m'a écrit la Lettre suivante soufre une Injustice, qui n'est pas tout-à-fait si criminelle; mais qui ne le rend pas moins malheureux. Voïons de quelle maniere il dépeint son état.

Mr. le SPECTATEUR,

„ J'ai lû vos Discours sur la Jalousie,
„ & j'implore vos bons avis à l'égard de
„ mon état, qui vous paroitra peu com-
„ mun. J'ai une Femme, dont la Vertu ne
„ m'est point du tout suspecte; & cepen-
„ dant je ne saurois croire qu'elle ait de
„ l'amitié pour moi; ce qui me cause au-
„ tant d'inquietude que si elle m'étoit infi-
„ dèle. Peut-être même que je suis plus
„ malheureux que je ne le serois dans ce
„ dernier cas; puis qu'elle est toûjours la
„ maîtresse de mon cœur, sans que j'aie

„ aucune part au sien. Vous m'obligeriez
„ beaucoup d'examiner l'humeur de cer-
„ taines Femmes, qui, bien loin de cher-
„ cher à convaincre leurs Maris de leur
„ Innocence ou de leur Amour, ne se
„ mettent guère en peine de ce qu'ils
„ croient de leur conduite, pourvû qu'ils
„ ne la puissent pas taxer de criminelle;
„ quoi que d'ailleurs quelques petits égards
„ fussent capables de leur tranquiliser l'Es-
„ prit. Les Femmes de ce caractère ne
„ s'exposent-elles pas à tous les soupçons
„ qu'elles négligent d'éviter? Ou ne tom-
„ bent-elles pas actuellement dans le Cri-
„ me, puis qu'elles ne se soucient pas
„ qu'on les en croie coupables ou non?
„ Ma Femme ne fait pas la moindre dé-
„ marche qui ne soit accompagnée d'un air
„ mysterieux, quand il ne s'agiroit que
„ d'aller voir sa Sœur, ou de se pro-
„ mener avec sa Mere: Ensuite elle me
„ dira quelquefois une bagatelle qui ne si-
„ gnifie rien, comme si elle avoit oublié
„ d'abord de m'en parler, & tout cela dans
„ la seule vûë de se jouër de mon inquie-
„ tude. Je m'en suis plaint à elle dans les
„ termes les plus doux que l'on se puisse
„ imaginer, & je l'ai supliée de ne me trai-
„ ter pas comme le Mari du monde le plus
„ bizarre & le plus misanthrope; mais plû-
„ tôt comme un Homme qui souhaitoit de
„ vivre avec elle sur le pié d'un Ami in-
„ dulgent. Il n'est pas facile de vous dé-
„ peindre notre situation, quoi qu'assez
mal-

„ malheureuse ; & ce qu'il y a de plus
„ cruel, c'est qu'on pourroit y trouver facilement un remede, si l'on vouloit se
„ donner la peine de le chercher. Ma Femme lit vos Discours, & j'ai emploïé ici
„ une ou deux Phrases, qu'elle ne manquera pas de m'attribuer. Si, par votre
„ moïen, nous en venons à un Eclaircissement qui nous donne le calme, nous
„ vous en remercierons l'un & l'autre; cependant je suis, autant que je puis être
„ quelque chose dans l'état ambigu où je
„ me trouve, *&c.*

La seconde Lettre, dont j'ai promis de regaler aujourd'hui le Public, est conçue en ces termes:

Mr. le SPECTATEUR,

„ Permetez-moi de vous ofrir un Caractère, que je n'ai pas vû jusques-ici
„ dans vos Discours; je veux dire celui
„ d'un Homme qui traite son Ami avec la
„ même bizarrerie qu'une Maîtresse imperieuse exerce à l'égard de son Amant.
„ J'ai eu depuis quelque tems un Ami de
„ cette humeur bourrue: Je sai qu'il m'aime, & avec tout cela il est si bien persuadé de ma tendresse pour lui qu'il en
„ use à mon égard tout comme il lui plait.
„ Nous sommes tour à tour les meilleurs
„ Amis, & les plus grands Etrangers du
„ monde: Vous diriez quelquefois que
„ nous sommes inséparables, & une autre

„ fois que nous ne devons plus nous re-„ voir; puis qu'il m'évite des semaines en-„ tieres, sans qu'il en sâche la raison non „ plus que moi. Lors que nous venons en-„ suite à nous rencontrer par hasard, il s'é-„ tonne où j'ai demeuré si long-tems; il „ languit de m'entretenir, & il me donne un „ rendez-vous pour le soir même; mais, au „ lieu de s'y trouver, il va toute autre part; „ il s'amuse, dans un Caffé, à lire des nou-„ velles surannées; il y fume une Pipe, „ sans y prendre aucun goût; & il regarde „ de tous côtez, surpris de se voir au mi-„ lieu d'une troupe de gens, avec lesquels „ il n'a rien à faire.

„ Pour vous en donner une idée plus „ exacte, je transcrirai ici quelques Minu-„ tes que j'en ai prises dans mon Almanac „ depuis le Printems dernier; car, afin que „ que vous le sâchiez, notre Amitié, ou „ plûtôt sa jouïssance hausse & baisse, sui-„ vant les différentes Saisons de l'Année: „ Au mois de *Mars* & d'*Avril*, mon Ami „ fut aussi variable que le Tems; en *Mai* „ & partie de *Juin*, je le trouvai de la meil-„ leure humeur du monde; dans les Jours „ Caniculaires, il panchoit beaucoup vers „ l'Indolence; au mois de *Septembre*, il é-„ toit fort gai, mais fort actif; & depuis „ que l'esprit de vin dans mon Thermome-„ tre est descendu au Tems variable, il m'a „ donné trois rendez-vous, & il y a toû-„ jours manqué. Avec tout cela, j'ai bon-„ ne esperance de lui cet Hiver, sur tout

si

„ si vous daignez lui départir vos bons avis; „ en quoi vous obligerez infiniment, *&c.*

T.

LXIII. DISCOURS.

Νήπιοι, οὐδ' ἴσασιν ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντὸς,
Οὐδ' ὅσον ἐν μαλάχῃ τε δὲ ἀσφοδέλῳ μέγ' ὄνειαρ.

HESIOD. Opera & Dies, ℣. 40.

Ce sont des Fous, qui ne savent pas la difference qu'il y a entre le Tout & ses parties, ni les grandes vertus de la Mauve & de l'Asbe Roiale.

DAns les *Mille & une Nuit*, ou les *Contes* ARABES,* il y en a un à l'égard d'un Prince *Grec*, qui n'avoit jamais pû se délivrer de la Lèpre, quelques remedes qu'il y eut emploïez, jusqu'à ce qu'un très-habile Medecin le guérit de la maniere suivante: „ Il eut un Mail, qu'il creusa en „ dedans par le manche, où il mit la Dro„ gue, dont il prétendoit se servir; il accom„ moda une Boule de même, & le lende„ main il dit au Roi, *Tenez, Sire, exer„ cez-vous avec ce Mail & poussez vigou„ reusement cette Boule jusqu'à ce que vous „ sentiez votre main & votre corps en sueur.*

R 7 Cela

* Voïez Tome I. page 137, *&c.* de l'Edition de la *Haye* en 1714.

„ Cela fait, le remede opera si bien, que „ le Roi fut gueri de sa Lèpre. “ Cette Allegorie n'est pas mal imaginée, pour insinuer que l'Exercice du corps est très-utile à la santé, & la meilleure Medecine que l'on puisse prendre. J'ai déja soutenu, dans le XX Discours de ce Volume, fondé sur la structure genérale & le méchanisme du Corps Humain, que l'Exercice est d'une absolue nécessité pour sa conservation: J'ofrirai ici un autre Préservatif, qui a souvent la même vertu que l'Exercice, & qui peut, en quelque maniere, tenir sa place, lors qu'il n'y a pas moïen de les mettre tous deux en usage. Le Préservatif, dont je veux parler, est la Temperance, qui surpasse tous les autres moïens de se conserver la santé, en ce qu'elle est pratiquable par toute sorte de Personnes, en tout Tems, & en tout Lieu. C'est une espèce de Regime, que chacun peut s'imposer, sans interrompre ses affaires, dépenser de l'argent, ou perdre son tems. Si l'Exercice décharge le Corps de toute sorte de superfluitez, la Temperance les prévient; si l'Exercice netoie les Conduits, la Temperance ne les bouche & ne les accable jamais; si l'Exercice met les Humeurs dans une juste fermentation & contribue de cette maniere à la circulation du sang, la Temperance donne un champ libre à la Nature, qui peut agir alors dans toute sa force & sa vigueur; si l'Exercice dissipe une Maladie naif-

naissante, la Temperance l'étoufe & la déracine.

La plûpart des Remedes ne servent qu'à supléer au défaut de l'Exercice ou de la Temperance. Il est vrai qu'ils sont absolument nécessaires dans les Maladies aigues, qui ne soufrent pas qu'on ait recours à l'operation lente de ces deux grands Préservatifs de la Santé; mais si les Hommes se formoient une habitude reglée de l'Exercice & de la Temperance, ils n'auroient guère besoin de la Medecine. Nous voïons aussi qu'ils se portent le mieux dans les Endroits, où ils ne vivent que de la Chasse, & que leur Vie en géneral étoit plus longue lors qu'ils ne subsistoient que par-là. Les Vésicatoires, les Ventouses & les Saignées ne sont pas trop en usage que pour les Fainéans & les Débauchez. D'ailleurs toutes ces Potions laxatives, si fort en vogue parmi nous, ne servent que de moïens pour entretenir la Santé avec la Crapule. L'Apoticaire est toûjours occupé à contreminer le Cuisinier & le Vendeur de Vin. On assûre que *Diogene*, trouvant dans la Ruë un jeune Homme, qui alloit à un Festin, le ramena chez lui, sous ombre de le garantir d'un peril extrême, où il couroit tête baissée. Mais que diroit aujourd'hui ce Philosophe, s'il voïoit l'excès & la friandise de nos Repas modernes? Ne croiroit-il point qu'un Homme est Fou, & ne prieroit-il point tous ses Domestiques de l'attacher, s'il lui voïoit dévorer, dans un seul Repas,

de

de la Volaille, du Poiſſon, & de la Viande de Boucherie; engloutir de l'Huile & du Vinaigre, avec des Sallades compoſées d'une trentaine d'Herbes différentes; avaler de trois ou quatre ſortes de Vins; s'exciter l'apétit par des Sauces, où il y a une centaine d'Ingrédiens; manger des Confitures & des Fruits d'un nombre infini de goûts & d'odeurs? Quelles violentes ſecouſſes & quelles fermentations dereglées un tel mêlange ne doit-il pas produire dans le Corps? Pour moi, lors que je vois une Table ſervie avec toute la magnificence qui eſt aujourd'hui à la mode, il me ſemble que je vois la Goute & la Gravelle, l'Hydropiſie & les Fièvres, accompagnées de cette foule de Maladies, auxquelles nous ſommes ſujets, ſe tenir en embuſcade entre les Plats & les Aſſiettes.

La Nature ſe contente de ce qu'il y a de plus ſimple & de plus commun. Tous les Animaux, à l'exception de l'Homme, ſe bornent à un ſeul Mets. Les uns vivent d'Herbes & les autres de Poiſſon; ceux-ci de Chair & ceux-là de Racines. Il n'y a que l'Homme qui donne ſur tout ce qu'il trouve ſur ſes pas; rien ne lui échape; le plus petit Fruit, la moindre Excreſcence de la Terre, une Baie, un Mouſſeron, tout doit ſervir à ſa nourriture, ou à ſa gourmandiſe.

Il eſt impoſſible de fixer des regles pour la Temperance, puis que la même choſe peut être Excès dans l'un & Sobrieté dans un autre; mais il y a peu de Gens, arri-

vez

vez à un certain âge, qui ne sâchent quelle sorte & quelle quantité de nourriture leur convient le mieux. Si mes Lecteurs étoient mes Patiens, & que je dûsse leur prescrire des regles de Temperance proportionées à l'état de chacun, sur tout eu égard à notre Climat & à notre maniére de vivre, je leur donnerois celles-ci, qui sont d'un très-habile Medecin: *Faites votre repas entier d'un seul Plat: Si vous en goûtez d'un second, ne prenez d'aucune Boisson forte qu'à la fin du repas, & abstenez-vous d'ailleurs de toutes les Sauces, à moins qu'elles ne soient très-simples & naturelles.* Un Homme, qui s'en tiendroit à ce petit nombre de Maximes aisées & communes, ne sauroit guère bien tomber dans la Gourmandise. Par la premiére, il est à l'abri de la varieté des Goûts qui portent à l'Excès, & par la seconde, il échape à tous les artifices inventez pour donner un faux Apétit, ou le ranimer lors qu'il est presque éteint. S'il me faloit déterminer les coups que chacun doit boire, je suivrois ce que le Chevalier *Guillaume Temple* nous dit à cette occasion dans quelcun de ses Ouvrage, & je dirois avec lui, *le premier Verre pour moi, le second pour mes Amis, le troisième pour la Joie, & le quatrième pour mes Ennemis.* Mais, parce qu'un Homme qui vit dans le Monde ne sauroit observer ces regles à toute rigueur, il me semble que chacun devroit avoir ses Jours d'abstinence, suivant que sa constitution le peut souffrir.

frir. C'est le vrai moïen de mettre la Nature en état d'endurer la faim & la soif, lors que la Maladie ou le Devoir l'exige; de se délivrer de ses opressions, de reparer ses forces abatues, & de redonner l'élasticité à tous ses ressorts afoiblis. Outre que le Jeûne emploïé à propos écarte souvent une grosse Maladie, & la détruit même jusques à la racine. Deux ou trois Anciens nous disent que SOCRATE ne ressentit aucun mal de cette cruelle Peste, qui ravagea la Ville d'*Athenes*, & qui est si fameuse dans l'Histoire; ce qu'ils attribuent à la Temperance que ce Philosophe avoit toûjours observée.

Je ne saurois m'empêcher d'inserer ici une remarque qui m'est venue dans l'esprit toutes les fois que j'ai lû les Vies des anciens Philosophes, & que je les compare avec le même nombre de Princes ou de grands Seigneurs. On diroit que la Vie des premiers, dont presque toute la Philosophie se reduisoit à l'exercice de la Temperance & de la Sobrieté, avoit de tout autres bornes que celle du reste des Hommes. Du moins il se trouve qu'à leur Mort, ils aprochoient plus de l'âge de cent ans que de celui de soixante. Mais il n'y a point d'Exemple qui fasse mieux voir que la Temperance contribue beaucoup à prolonger la Vie, que celui de LOUÏS CORNARO, Noble *Venitien*. Je le cite d'autant plus volontiers, que le dernier Ambassa-

baſſadeur de *Veniſe* que nous avons eu à notre Cour, & qui étoit de la même Famille, l'a certifié plus d'une fois en Converſation. Quoi qu'il en ſoit, ce LOUIS CORNARO, très-infirme & délicat juſqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, prit alors le parti de vivre d'un grand regime, & il rétablit ſi bien une ſanté délabrée, qu'à l'âge de quatre-vingts ans il publia là-deſſus un Livret, qui a paru en *François* ſous ce Titre, *Le vrai Moïen de vivre plus de cent ans dans une ſanté parfaite.* Il vécut aſſez lui-même pour en donner une troiſième ou quatrième Edition en *Italien*, & après avoir paſſé l'âge de cent ans au pié de la lettre, il mourut ſans douleur & ſans agonie, ou plûtôt il s'endormit avec ſes Peres. Il y a divers Auteurs célèbres qui parlent avec éloge de ſon petit Livre, où l'on remarque en effet cette gaieté d'Eſprit, ce calme, ce bon ſens & cette crainte de Dieu, qui ſont les fidèles Compagnes de la Temperance & de la Sobrieté. Si l'on y trouve quelques endroits qui tiennent de la foibleſſe du Vieillard, ils ſervent plûtôt à en relever le prix qu'à le diminuer.

Ce Diſcours n'eſt qu'une ſuite du XX, où je traite de l'Exercice corporel, & c'eſt pour cela même que je ne regarde ici la Temperance que comme un Moïen facile d'obtenir la Santé, & non pas ſur le pié d'une Vertu Morale, qui pourra faire le ſujet

fujet de quelque autre de mes Speculations.

L.

LXIV. DISCOURS.

Et Ulubris, animus fi te non deficit æquus.

HOR. L. I. Epift XI. 30.

Soïez toûjours égal, & vous êtes, même à Ulubre, *le plus heureux de tous les Hommes.*

Mr. le SPECTATEUR,

„ IL y a un défaut géneral qui regne „ dans la plûpart des Ecrivains de Mo„ rale, anciens & modernes, c'eft-à-dire „ qu'ils prétendent joüir eux-mêmes du „ Bonheur, & y conduire les autres. Il „ me femble avec tout cela qu'on ne fau„ roit y arriver dans cette Vie; ainfi je „ vous exhorte à ne parler pas d'un ton fi „ haut que vos Prédeceffeurs, & au lieu „ d'afpirer à nous rendre heureux, enfei„ gnez-nous feulement à devenir tranquil„ les. Le but de celui qui veut agir avec „ quelque difcretion, & ne penfer qu'à „ des chofes praticables, doit être de di„ minuer notre Peine plûtôt que d'aug„ menter notre Joie. On peut éviter u-

„ ne

„ ne Inquietude excessive; mais on ne sau-
„ roit ateindre à un grand Bonheur. La
„ grande Leçon, qu'il faut donner aux
„ Hommes, est l'Egalité d'Ame, une cer-
„ taine Regularité d'Esprit, qui est un peu
„ au dessus de la bonne Humeur & au des-
„ sous de l'Enjouement. On doit être
„ toûjours de bonne Humeur lors qu'on
„ ne soufre aucun mal; mais la Joie doit
„ être toûjours accidentelle à un Homme
„ sage & prudent; c'est-à-dire qu'elle doit
„ venir de l'occasion qui se présente d'el-
„ le même, & qu'on ne doit guères re-
„ chercher; du moins ceux à qui la Joie est
„ nécessaire pour être de bonne Humeur,
„ ressemblent à ces Temperamens qui ont
„ besoin d'Eau de vie pour se soutenir. Je
„ dis donc, mon cher Monsieur, que vo-
„ tre unique Précepte doit être, *Soïez tran-*
„ *quilles.* Cet Esprit, qui veut être, pour
„ ainsi dire, transporté hors de lui-même
„ par de grands éclats de rire, ou des plai-
„ sirs sensuels, & qui à moins de cela tom-
„ be dans l'inaction, est dereglé & tout-à-
„ fait dissolu.

„ Je connois deux Vieillards, qui ont
„ tous les jours leur Rendez-vous, où ils
„ fument leur Pipe ensemble, & qui, par
„ leur Amitié reciproque, quoi qu'ils aient
„ eu l'un & l'autre assez d'embarras & de
„ fatigue dans le Monde, jouïssent d'une
„ plus grande tranquillité, qu'ils n'en
„ pourroient jamais obtenir par la lecture
„ d'aucun Chapitre de SENEQUE. On
„ peut

„ peut arriver souvent à l'indolence du „ Corps & de l'Esprit, lors qu'on ne tâ„ che pas d'aller plus loin ; mais la pour„ suite du Bonheur est toûjours accompa„ gnée de quelque inquietude en elle-mê„ me, dont un Homme, qui se borne à „ des repas moderez, qui jouït de la con„ versation de ses Amis & d'un sommeil „ doux & paisible, ne s'embarrasse guères. „ Pendant que les Esprits sublimes & rafi„ nez parlent de la Tranquillité, c'est lui „ seul qui la posséde.

„ Toutes ces reflexions à pièces de ra„ port n'ont autre chose en vûë, Mr. le „ SPECTATEUR, que de vous encoura„ ger à nous entretenir de la vie que doivent „ mener les bonnes Gens, pour remplir, „ avec quelque satisfaction, ces vuides qui „ leur restent sur les bras & qui les en„ nuient. C'est une chose bien triste que „ la Sagesse, ou, comme il vous plaît de „ la nommer, la Philosophie, ne fournis„ se des idées qu'aux Savans ; & qu'un „ Homme soit obligé d'être Philosophe „ pour savoir de quelle maniére passer la „ vie avec quelque douceur. Il me sem„ ble donc qu'il seroit digne de vos soins „ d'examiner les différentes combinaisons „ qui peuvent se former entre les Hom„ mes, & leur procurer autant ou plus d'a„ grément que n'en sauroient donner les „ plus beaux talens de l'Esprit. Vous pou„ vez trouver certaines Descriptions & „ certains Discours qui rendront le Foïer „ d'un

„ d'un honête Artisan aussi agréable que „ votre Coterie le peut être pour vous. La „ bonté du cœur est une source infinie de „ plaisirs; & vous rendrez un grand servi- „ ce au Public, si vous dépeignez au na- „ turel tous les charmes d'un Domestique „ bien reglé, au lieu d'insister, avec les „ fameux Ecrivains, sur les vexations or- „ dinaires de la Vie.

„ Le travail & le repos, qui se succe- „ dent tour à tour dans la vie des Gens „ du commun, leur font passer le tems „ d'une maniére douce & paisible; & vous „ devriez en discourir, en qualité de SPEC- „ TATEUR, aussi bien que de tous ces „ autres sujets, qui paroissent à la verité „ plus relevez, mais qui sont beaucoup „ moins instructifs. En un mot, je sou- „ haiterois que vous tournassiez vos pen- „ sées à l'usage de ceux qui en ont le plus „ de besoin, & que vous fissiez voir que la „ Simplicité, l'Innocence, l'Industrie & „ la Temperance peuvent conduire à la „ Tranquillité, de même que le Savoir, „ la Prudence, l'Habileté & la Contem- „ plation. Je suis &c.

T. B.

Mr. le SPECTATEUR.

„ Je suis la jeune Demoiselle, à qui „ vous avez rendu la justice, depuis quel- „ que tems, de reconnoître que je possede

„ à

„ à fond l'exercice de l'Eventail, & que je
„ m'en sers avec toute la dexterité imagi-
„ nable. Il est certain que le monde, tout
„ critique & malin qu'il est aujourd'hui,
„ avouëra, qu'après de grands éclats de ri-
„ re, j'en reviens tout d'un coup, je re-
„ prens un air serieux, je fais une reveren-
„ ce, je laisse tomber mes bras devant moi,
„ & ferme en même tems mon Eventail,
„ de meilleure grace qu'aucune Femme
„ d'*Angleterre*. Je suis charmée de voir
„ que vous avez pris connoissance de moi,
„ & que j'ai votre aprobation; aussi, quel-
„ ques railleries que les autres jeunes De-
„ moiselles me fassent là dessus, j'en
„ triomphe, convaincue que ce n'est que
„ par un principe d'envie, & je vous de-
„ mande quelque part dans votre Amitié.
„ D'ailleurs soufrez que je vous expose
„ l'état où mon Esprit se trouve aujour-
„ d'hui. Il y a peu de jours qu'occupée à
„ lire * un de vos derniers Discours, où
„ il s'agit de l'Ane qui ne sait de quel cô-
„ té se tourner entre deux bôtes de foin,
„ qui le sollicitent avec la même force, il
„ me sembla que son cas représentoit bien
„ la situation où je me vois: car vous sau-
„ rez que j'aime passionnément deux jeu-
„ nes Messieurs qui me recherchent l'un
„ & l'autre. Il ne faut rien cacher lors
„ qu'on demande conseil; ainsi je vous
„ avouerai de bonne foi que je n'aime pas
„ moins

* C'est le LIX.

„ moins l'Argent que les Hommes. Mon
„ Amant CHRUSON est fort riche, &
„ mon Amant CALIXTE est très-joli.
„ Je puis avoir l'un ou l'autre quand il me
„ plaira ; mais lors que je viens à exami-
„ ner dans mon Esprit lequel des deux je
„ dois préferer, je n'ose accepter CALIX-
„ TE de peur que le Bien de CHRUSON
„ ne m'échape, ni jouïr du Bien de celui-
„ ci, & renoncer à la Personne de l'autre.
„ Je suis encore fort jeune, mon cher
„ Monsieur, & avec tout cela il n'y a pas
„ une Fille au Monde qui pense plus que
„ moi au principal & à l'essentiel. CALIX-
„ TE est le plus enjoué & le plus aimable
„ Garçon que je connoisse; il danse bien,
„ il est fort civil, & divertissant à tou-
„ tes les heures du jour & dans toutes
„ les saisons de l'année ; en un mot, il
„ fait la joie de mon cœur & les délices de
„ mes yeux. Mais de l'autre côté CHRU-
„ SON est si riche & si apliqué au solide!
„ Je n'ai rien vû de plus propre que les
„ Habits de CALIXTE, qui met tous les
„ jours quelque chose de nouveau pour
„ me plaire; mais je pense d'abord que
„ tout cela ne sert qu'à l'apauvrir davanta-
„ ge. Enfin, après avoir examiné ces deux
„ Passions de l'Amour & de l'Avarice
„ qui me gourmandent, & pesé mûre-
„ ment toutes choses, je commence à
„ croire que l'une durera plus long tems
„ que l'autre, & qu'il vaut mieux ainsi me
„ déterminer en faveur de CHRUSON, si

„ vous n'avez rien à y opposer. Helas, mon „ pauvre CALIXTE! Je suis &c.

BRIGIDE ARGENSON.

LXV. DISCOURS.

Alter rixatur de lanâ sæpe caprinâ;
Propugnat nugis armatus: scilicet, ut non
Sit mihi prima fides; & verè quod placet, ut non
Acriter elatrem; pretium ætas altera sordet.
Ambigitur quid enim? Castor sciat, an Docilis plus?
Brundusium Numicî meliùs via ducat, an Appî?

HOR. L. I. Epist. XVIII. 15.

Un autre qui ne sait pas le monde, armé de frivoles raisons, disputera souvent sur un rien. Quoi! dira-t-il, on ne me croira pas? quoi! je ne soutiendrois pas hautement & avec chaleur mes sentimens? Non, je ne me tairois pas, quand on me prometroit encore cent années de vie. De quoi s'agit-il dans le fond? De savoir si Castor *est plus adroit que* Docilis? *si le Chemin de* Numicius *conduit plus droit à* Brindes, *que celui d'*Appius?

TOUS les âges, à travers lesquels un Homme passe, & les differens genres de vie qu'il choisit, ont chacun quelque Vice particulier ou une imperfection naturelle

relle qui l'accompagne, & qui demande les soins les plus exacts pour s'en garantir. Les Poëtes & les Philosophes nous ont tracé depuis long tems les foiblesses, auxquelles l'Adolescence, la Jeunesse, l'Age viril & la Vieillesse nous exposent; mais je ne sâche pas qu'aucun d'eux ait parlé de ces méchantes Habitudes, auxquelles nous sommes sujets, non pas tant à cause de la difference de l'âge ou de l'humeur, qu'à cause des Emplois & du Genre de Vie que nous embrassons.

Je suis d'autant plus surpris qu'on ait negligé cet Article, qu'il se trouve fondé sur une observation generale, qui saute aux yeux de tout le monde. L'Emploi, auquel on s'attache, ne donne pas seulement un certain tour à l'Esprit, mais il paroit souvent dans la conduite exterieure, & quelques unes des actions les plus indifferentes de la Vie. Cet air singulier, qui se répand sur toute la Personne, nous aide si bien à la reconnoitre du premier coup d'œuil, que ceux qui sont capables de la moindre atention peuvent distinguer un Matelot ou un Tailleur, d'abord que l'un ou l'autre se présente.

Les Arts liberaux, quoi qu'ils aient peut-être moins d'influence sur l'exterieur & la mine, font une si grande impression sur l'Esprit, qu'ils le tournent absolument d'un certain côté.

Le Mathematicien ne veut admettre, dans les choses les plus triviales, que ce

qui aproche de la Démonstration, & le Scholastique aime beaucoup les Définitions & les Syllogismes. Le Medecin & le Théologien font souvent les Docteurs en Compagnie, avec la même autorité qu'ils exercent à l'égard de leurs Patiens & de leurs Disciples; pendant que le Jurisconsulte pose de nouveaux Cas, & plaide sur tout ce qui s'offre dans la conversation.

Peut-être que j'examinerai quelque jour un peu plus au long le Défaut particulier dont chaque Profession est infectée; mais je me bornerai ici à cet Esprit de Dispute, que j'ai nommé le dernier, & qui se trouve parmi les Gens de robe.

Ces Messieurs, accoûtumez à l'Argumentation, qui semble être de leur ressort, & qui leur produit même de l'argent comptant, croient qu'il n'est pas de la prudence de ceder jamais, en bonne compagnie. Ils font voir dans leur Discours ordinaire le Zèle avec lequel ils défendroient une Cause en public, & c'est pour cela même qu'ils oublient souvent de tenir ce juste milieu qui est si nécessaire pour rendre la Conversation agréable & utile.

Le Capitaine * SENTRY pousse la chose si loin à leur égard, que je lui ai ouï dire, qu'*il connoissoit très-peu d'Avocats, dont la societé fût supportable.* Au reste cet Officier, qui est un Homme de bon sens, mais d'une conversation un peu seche, me racontoit

* Voïez Tome I. p. 13.

toit hier au soir une Dispute qu'il avoit euë avec un de ces jeunes Chicaneurs. „ Je donnois, *me dit-il*, mon opinion, sans crainte de m'attirer aucun débat, sur la conduite qu'un Genéral avoit tenuë dans une Bataille qui s'étoit livrée, quelques années avant que mon adverse Partie & moi fussions au Monde. Le jeune Avocat me releva d'abord, & après avoir raisonné plus d'un quart d'heure sur un sujet qu'il n'entendoit pas, comme je m'en aperçus bientôt, il tâcha de me faire voir que mon opinion étoit malfondée. Pour couper queuë à la dispute, je lui répondis que tous ces Argumens ne m'étoient jamais venus dans l'Esprit, & qu'ils ne manquoient pas de vrai-semblance. Mais, repliqua mon Antagoniste, qui ne vouloit pas que je lui échapasse de cette maniere, il y a plusieurs choses qu'on peut alleguer en votre faveur, & que vous avez negligées: Là-dessus il se mit à déclamer à nouveaux fraix, & à combatre tout ce qu'il venoit de dire. Je revins donc à mon premier sentiment, & j'aquiesçai à toutes ses raisons. Alors mon jeune Avocat reprend le Poste qu'il avoit abandonné, & me refute pour la troisième fois, sans s'épargner lui-même. Quoi qu'il en soit, convaincu qu'il ne vouloit qu'escarmoucher, & qu'il ne soufriroit pas que je le serrasse de près, je crus que le meilleur étoit de garder le silence,

„ & de permettre qu'il s'aplaudît de ses Victoires, puis qu'à l'exemple de * HUDIBRAS, *il pouvoit toûjours changer de Parti* „ *& avoir toûjours de bonnes raisons pour cela.*

Pour moi, j'ai toûjours regardé nos Colleges en Droit comme des Pepinieres de Politiques & de Legislateurs; c'est aussi pour cela que je fréquente souvent les Quartiers de la Ville, où ils sont situez. Je passai en dernier lieu à l'un des plus célèbres Caffez du † *Temple*, où je vis toute la Chambre pleine de jeunes Etudians, séparez en differentes Bandes, qui disputoient sur l'un ou l'autre sujet. La conduite de nos derniers Ministres y fut attaquée & défendue avec beaucoup de chaleur: On y proposa divers Préliminaires de la Paix, qui furent acceptez par les uns & rejettez par les autres; On insista sur la démolition de *Dunkerque*, & on la combatit si vigoureusement, que peu s'en falut qu'on n'en vint à se donner un Cartel. En un mot je m'aperçus que le desir la Victoire, soutenu des petits préjugez de Parti & de l'Intérêt, portoit la dispute si loin, que les Antagonistes en concevoient de la haine les uns pour les autres, & qu'ils se retiroient fort chagrins de l'un & de l'autre côté. L'Art

* C'est le Titre & le principal Personnage d'un fameux Poëme *Anglois*, qui contient une satire fine & piquante contre la rebellion de *Cromwel*, les Independans, les Fanatiques & autres qui suivirent son Parti. L'Auteur de cet Ouvrage etoit *Samuel Butler*, qui mourut à *Londres* en 1680.

† Voïez la premiere Note, qui est au bas de la p. 10. du I. Vol.

L'Art de manier une Dispute honêtement est si délicat, & il y a si peu de Gens qui y soient experts, que je hazarderai ici quelques unes de ces Regles, que j'en ai données autrefois par écrit, avec plusieurs choses de cette nature, à un jeune Homme de mes Parens, qui avoit fait de si grands progrès dans l'étude des Loix, qu'il commençoit à plaider en Compagnie sur tous les sujets qui se présentoient. D'ailleurs, j'ai ce Manuscrit entre les mains, & je pourrai de tems en tems en publier quelques morceaux, lorsqu'ils me paroitront nécessaires pour l'instruction de notre Jeunesse. Quoiqu'il en soit, voici ce que je vous en destine aujourd'hui.

„ Evitez les Disputes autant qu'il vous „ sera possible. Si vous voulez paroitre „ bien élevé en Compagnie, sâchez qu'il „ y a plus d'esprit & de bienséance à „ faire valoir qu'à contredire les Notions „ des autres : Mais si vous êtes obligé d'en„ trer en dispute, donnez vos raisons avec „ toute sorte de calme & de modestie, deux „ choses qui ne manquent presque jamais „ de vous attirer la bienveillance des Au„ diteurs. D'un autre côté, si vous n'êtes „ ni décisif, ni plein de vous-même, & „ que vos paroles ou vos actions ne le „ montrent pas, alors tout le monde se „ rejouïra de votre Victoire. Que dis-je? „ Si vos raisons se trouvoient insufisantes, „ vous pourriez vous battre en retraite de „ fort bonne grace ; puis que vous n'avez

„ jamais été positif, & que vous êtes bien „ aise d'être mieux instruit. De là vient „ que certains Philosophes aprouvent la „ maniere d'argumenter de *Socrate*, où „ vous n'afirmez presque rien, où vous ne „ pouvez ainsi tomber dans aucune absur- „ dité, & quoi que vous tâchiez d'en ame- „ ner un autre à votre opinion, il semble „ avec tout cela que vous ne pensiez qu'à „ prendre ses avis.

„ Pour conserver ce calme, qui n'est „ pas moins nécessaire que difficile à obte- „ nir, souvenez-vous, s'il vous plait, qu'il „ n'y a rien de plus injuste ni de plus ridi- „ cule, que d'être fâché contre quelcun „ parce qu'il n'est pas de votre opinion. „ Les Etudes, les Interêts & l'Education „ des Hommes varient tant, qu'il est im- „ possible qu'ils aient tous les mêmes idées; „ & votre Antagoniste a le même droit „ contre vous, que vous prétendez avoir „ contre lui. D'ailleurs examinez-vous un „ peu de bonne foi, & demandez-vous, „ Quelle seroit votre opinion, si vous aviez „ reçu tous les préjugez de l'Education & „ de l'Interêt qu'il peut avoir lui-même? „ Mais si vous ne disputez que pour l'ho- „ neur de la Victoire, & que vous en ve- „ niez aux emportemens, c'est la plus fausse „ démarche où vous puissiez tomber, & qui „ donne sur vous un avantage inconcevable. „ Lors que la Dispute est finie, combien „ d'Argumens solides ne vous rapellez- „ vous pas, que la chaleur & la violence de la

„ Passion

„ Passion vous avoit fait oublier?

„ Il est encore plus ridicule de s'empor-
„ ter contre un Homme, parce qu'il ne
„ sent pas la force de vos raisons, ou qu'il
„ en allegue lui-même de foibles. Si vous
„ disputez pour aquerir de l'honeur, sa foi-
„ blesse rend votre Victoire d'autant plus
„ aisée; mais il doit être à tous égards l'ob-
„ jet de votre pitié plûtôt que celui de vo-
„ tre colere; & s'il n'a pas la conception
„ aussi facile que vous, remerciez-en l'Au-
„ teur de la Nature qui vous a donné de
„ plus grandes lumieres qu'à lui.

„ Ajoutez à ceci, qu'entre vos égaux,
„ il n'y a personne qui se mette fort en pei-
„ ne de votre colere, qu'elle ne fait tort
„ qu'à vous-même & qu'elle vous ronge le
„ cœur. Peut-être aussi qu'il n'est pas trop
„ de la prudence de vous chagriner & de
„ vous punir vous-même toutes les fois
„ que vous avez le malheur de vous ren-
„ contrer avec un Impertinent ou un Fri-
„ pon.

„ Enfin, si vous ne cherchez que la
„ Verité, qui doit être l'unique but de la
„ dispute, c'est un nouveau motif qui vous
„ engage à conserver votre sens froid, puis
„ qu'il vous est presque indifferent quel-
„ que part que vous la trouviez. D'ailleurs
„ j'ai souvent remarqué dans les Compa-
„ gnies où l'on dispute, que le meilleur
„ parti, que l'on puisse prendre alors, est
„ de n'en épouser aucun; mais d'agir en
„ Médiateur; celui de tous les rôles qui

„ est le moins exposé à l'Envie, & qui at-
„ tire le plus d'estime. On aquiert de cet-
„ te maniere le titre d'Equitable, on a l'oc-
„ casion d'aprofondir les choses, de faire
„ paroitre son discernement, & quelque-
„ fois même de donner des éloges aux Par-
„ ties intéressées.

„ Pour conclusion, lors que vous avez
„ gagné la Victoire, ne la poussez pas trop
„ loin; il sufit que votre Antagoniste & la
„ Compagnie voient qu'il est en votre pou-
„ voir, mais que vous êtes trop genéreux
„ pour en abuser.

X.

LXVI. DISCOURS.

Cervi, luporum præda rapacium,
Sectamur ultro, quos opimus
Fallere & effugere est triumphus.
HOR. L. IV. Ode IV. 50.

Que faisons-nous? Lâches & timides Cerfs destinez à être la proie de ces Loups ravissans! Nous les poursuivons! Helas! Leur échaper & les éviter seroit pour nous un glorieux triomphe!

IL y a une espèce de Femmes, que je distinguerai par le nom de *Salamandres.* Ce sont des Heroïnes en Chasteté, qui marchent

chent sur des brasiers, & qui vivent au milieu des flammes sans en recevoir aucun mal. Une *Salamandre* ne connoit point de Sexe dans les Personnes qu'elle fréquente; elle se familiarise avec un Etranger dès la premiere vûë, & n'a pas la cœur assez lâche pour examiner, si la Personne, avec qui elle s'entretient, porte des Culotes ou une Jupe. Elle reçoit au Lit les visites d'un Homme, jouë avec lui au Piquet toute une après-dinée, se promene avec lui deux ou trois heures au clair de la Lune, & se scandalise beaucoup de ce qu'un Mari est assez déraisonnable, ou un Pere assez cruel, pour défendre au Sexe de si innocentes libertez. C'est à cause de cela même qu'elle declame toûjours contre la Jalousie, qu'elle admire la bonne Education *Françoise*, & qu'elle plaide avec ardeur pour les manieres libres & dégagées. En un mot, la *Salamandre* vit dans l'état d'une Innocence & d'une Simplicité invincibles: elle est environnée d'un certain froid naturel qui l'empêche de se corrompre; elle s'étonne qu'on parle de Tentations, & défie les assauts de tout le Genre Humain. Sa Chasteté est toûjours exposée à l'épreuve du Feu, &, à l'exemple de la bonne Reine *Emma*, la pauvre Innocente marche, les yeux bandez, sur des Socs brûlans, sans en être même noircie.

Ce n'est donc pas à l'usage de la *Salamandre*, mariée ou non, que je destine ce Discours; il ne doit servir qu'à celles du

beau Sexe, qui sont composées de chair & de sang, & qui se croient sujettes à la fragilité de la Nature Humaine. C'est à celles-ci que je m'adresse, & je les exhorte fort serieusement à tenir une tout autre conduite, & à s'éloigner, autant qu'il leur sera possible, de tout ce que l'Ecriture apelle des *Tentations*, & le Monde des *Occasions*. Si elles savoient combien de milliers de leur Sexe ont passé peu à peu de ces innocentes Libertez à la Honte & à l'Infamie; & combien de millions du nôtre, après avoir commencé par des Flateries, des Protestations & des marques de Tendresse, ont fini par des Reproches, le Parjure & la Perfidie; si elles savoient, dis-je, tout cela, elles éviteroient comme la Mort les premieres avances de celui qui les pourroit conduire dans d'étranges labyrinthes de Crime & de Misere. Qu'il me soit permis d'abandonner ici la Cause des Hommes, & d'avertir les Femmes, avec l'honête *Chamont* dans la Pièce intitulée * L'ORPHELINE, qu'*elles doivent se tenir en garde contre tous les Hommes, qui sont naturellement perfides, dissimulez, fins, cruels & inconstans. Lors qu'un Homme*, ajoute-t-il, *vous parlera d'Amour, ne vous y fiez qu'à bonnes enseignes; mais s'il jure, à coup sûr il vous trompera.* Il seroit aisé de m'étendre là-dessus; mais je me bornerai au recit d'une Histoire, qu'un de nos Officiers,

* Tragedie écrite par Mr. Orway.

ciers, du nombre de ceux qui ont servi en *Espagne*, m'a racontée depuis peu, & qui fournit un triste Exemple du danger qu'une Femme court, lors qu'elle se familiarise trop avec un Homme. La voici mot pour mot telle que je l'ai reçuë.

„ Un Habitant du Roïaume de *Castille*, qui ne manquoit pas de prudence, „ dont la conduite étoit grave & serieuse, „ resolut de se marier à l'âge d'environ „ cinquante ans. Afin même de n'avoir „ aucun sujet de se repentir de son choix, „ & de passer le reste de ses jours avec „ quelque douceur, il jetta les yeux sur „ une jeune Demoiselle, qui n'avoit pour „ tout mérite que sa Beauté & une bonne „ Education, puis que sa Famille étoit „ ruïnée par la Guerre qui a desolé ce „ Roïaume. Après donc qu'il l'eut épousée, & joui quelque tems avec elle d'un „ bonheur extrême, il fut obligé de passer à *Naples*, où il avoit la meilleure „ partie de son Bien. Sa Femme l'aimoit „ trop pour ne le suivre pas dans ce voïage; mais à peine avoient-ils été un jour „ en Mer, qu'ils tomberent entre les „ mains d'un Corsaire *Algerien*, qui les „ fit Esclaves, avec tous ceux qui étoient „ à bord du même Vaisseau. Dans ce „ malheur inopiné, le *Castillan* & son Epouse eurent la consolation de servir le „ même Maître, qui, à la vûë de leur „ tendresse mutuelle, & de l'impatience „ qu'ils avoient de se délivrer, demanda

„ une Somme exorbitante pour leur rançon. Le *Castillan*, qui auroit mieux aimé, „ s'il avoit été seul, mourir dans l'Esclavage, que païer cette Somme qui le reduisoit presque à la chemise, fut si ému „ de compassion à l'égard de sa Femme, „ qu'il envoïa des ordres réïterez à un de „ ses proches Parens en *Espagne* de vendre son Bien fonds, & de lui en remettre au-plûtôt la valeur. Celui-ci, dans „ l'esperance qu'on diminueroit quelque „ chose de la Somme demandée, & qui „ d'ailleurs n'avoit pas trop envie d'aliener un Bien, dont il croïoit pouvoir „ heriter quelque jour, y aporta de si longs „ délais, qu'il se passa trois années entieres sans avoir fait aucune démarche qui „ tendit à les délivrer.

„ Cependant il se trouva qu'un *François* Renégat demeuroit dans le même „ Lieu, où le *Castillan* & sa Femme étoient Prisonniers. Cet Estafier, qui „ avoit toute la vivacité de ceux de sa „ Nation, les entretenoit souvent de ses „ Avantures, & y ajoutoit quelquefois une Chanson, un tour de Danse, „ ou quelque autre Plaisanterie, pour les „ divertir. La connoissance, qu'il avoit „ d'ailleurs de toutes les manieres des *Algeriens*, le mit en état de leur rendre „ plusieurs bons offices. De sorte que le „ *Castillan*, un jour qu'ils raisonnoient ensemble de bonne amitié, lui découvrit „ la mauvaise manœuvre de son proche Pa-

„ Parent à son égard, & lui demanda ce „ qu'il lui conseilloit de faire en cette oc„ casion, puis qu'il lui étoit impossible de „ lever la Somme exigée pour sa rançon & „ celle de sa Femme, à moins qu'il ne „ pût aller en personne vendre ses Domai„ nes. Le Renégat l'assûra d'abord que „ son Maître *Algerien* ne consentiroit ja„ mais à le relâcher sous ce prétexte, mais „ il lui fournit ensuite un expedient pour „ s'esquiver en habit de Matelot. L'en„ treprise réussit, & le *Castillan*, après a„ voir vendu ses terres, ne voulut con„ fier son argent à personne, de crainte „ qu'il ne lui arrivât quelque autre malheur; „ mais resolu de périr, plûtôt que de lais„ ser dans l'esclavage une Epouse qui lui „ étoit plus chere que sa Vie, il se rembar„ qua sur un petit Vaisseau destiné pour *Al„ ger*. Il est impossible d'exprimer la joie „ qu'il eut, dans la pensée qu'il reverroit „ bientôt ce charmant objet de son A„ mour, & qu'il lui deviendroit plus cher „ par cet acte d'une generosité si extraor„ dinaire.

„ Quoi qu'il en soit, pendant son ab„ sence, le Renégat s'étoit si bien insinué „ dans les bonnes graces de sa jeune Fem„ me, & lui avoit tellement rempli la tê„ te d'Avantures galantes, qu'elle le prît „ bientôt pour le Gentilhomme le mieux „ fait & le mieux tourné qu'elle eut con„ nu de sa vie. En un mot, devenue de „ la plus grande indifference du monde

pour

„ pour l'honête *Castillan*, elle ne devoit „ plus le regarder que comme un pauvre „ Vieillard indigne de posseder une si charmante Créature. D'ailleurs le Renégat „ l'avoit instruite de quelle maniere elle „ devoit se gouverner à l'arrivée de son „ Epoux; de sorte qu'après l'avoir reçu, „ avec toutes les marques de la tendresse „ la plus vive & de la reconnoissance la „ plus sincere, enfin elle lui persuada de „ remettre au Renégat, leur Ami commun, l'argent qu'il avoit amassé pour „ leur Rançon, sous prétexte qu'il en feroit diminuer quelque chose, & qu'il „ en tireroit meilleur parti qu'eux-mêmes. „ Le bon Homme admira sa prudence, & „ suivit son conseil. Je voudrois pouvoir „ cacher le reste de l'Avanture; mais puis „ que j'en ai tant dit, il faut l'expedier en „ aussi peu de mots qu'il me sera possible. „ Le lendemain, à son reveil, le *Castillan*, qui avoit dormi plus qu'à l'ordinaire, ne trouva pas sa Femme: Là-„ dessus il se leve, il la cherche, il la demande, & il aprend qu'on l'avoit vûë, dès „ la pointe du jour, avec le Renégat. Celui-ci avoit pris de si justes mesures pour „ leur fuite, qu'ils se virent bientôt hors „ des terres d'*Alger*; qu'ils emporterent „ l'argent, & laisserent le pauvre Homme „ Captif, qui, exposé à toute la rage de „ son cruel Maître, & accablé de la perfidie de sa malheureuse Femme, mourut „ au bout de quelques Mois. L.

LXVII. DISCOURS.

—— —— —— ſcribere juſſit Amor.
OVID. Heroïd. Ep. IV. 10.

L'Amour m'a ordonné d'écrire.

LEs deux Lettres ſuivantes me paroiſſent écrites avec tant de franchiſe & de bon ſens, que je ne puis m'empêcher de les inſerer ici.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Quoi que, dans tous vos Ecrits, „ vous paroiſſiez le Patron & l'Ami de „ notre Sexe, je ne me ſouviens pas que „ vous aïez reflechi directement ſur la „ pratique mercenaire des Hommes dans „ le choix de leurs Femmes. S'il vous „ plaiſoit de méditer un peu là-deſſus, „ vous trouveriez bientôt que la condition „ de pluſieurs d'entre nous eſt fort malheu„ reuſe, puis que, par les loix de la Coûtu„ me & de la Modestie, il ne nous eſt pas „ ſeulement interdit de faire aucune avan„ ce vers l'Objet de nos deſirs, mais nous „ ne pouvons eſperer de nous voir re„ cherchées par ceux que nous aimons, ſi „ notre Fortune n'eſt pas proportionnée à „ celle dont ils jouïſſent eux-mêmes. Avec „ tous ces deſavantages, Monſieur, je

„ me vois reduite à m'adresser à vous, „ dans l'esperance que vous publierez au „ plûtôt la Lettre suivante, où je déclare „ ma Passion à celui qui, depuis quelque „ tems, a fait certaines démarches équi- „ voques pour m'obtenir. Je ne doute „ pas qu'il ne m'aime avec ardeur; mais „ l'inégalité de mon Bien le détourne de „ la pensée du Mariage, dans la crainte „ que le monde n'y trouvât à redire. Per- „ suadée d'un autre côté qu'il ne manque „ pas de discernement, sur ce qu'il me „ surprit l'autre jour à le regarder d'une „ certaine maniere, je croi qu'il s'est ima- „ giné là-dessus qu'il pourroit m'avoir *à* „ *meilleur marché*, comme s'expriment les „ Hommes. Je vous avouë que j'en ai le „ cœur gros, & si vous savez bien jus- „ qu'où va la délicatesse de l'Amour & de „ l'Honeur, vous me pardonnerez si je „ me hâte, sans aucune autre ceremonie, „ d'en venir à la Lettre que je lui desti- „ ne. Je l'apelle OROONDATES, par- „ ce que si le succès ne répond pas à mon „ attente, ceci aura l'air d'un pur Ro- „ man; mais si j'ai le bonheur de réus- „ sir, je vous promets, à mon Mariage, „ une paire de Gans, qui vous seront en- „ voïez sous le nom de STATIRA.

Let-

Lettre à ORQONDATES.

MONSIEUR,

„ Après avoir soufert une grande per-
„ plexité, & roulé dans mon Esprit bien
„ des pensées tumultueuses, pour cher-
„ cher les moïens de vous instruire de
„ mes sentimens & vous demander raison
„ des vôtres, j'ai enfin pris le parti de
„ me servir de cette voie, qui peut me
„ découvrir à vous, ou me laisser cachée
„ sous ce masque, si vous le jugez à pro-
„ pos. Quoi qu'il en soit, si ma Lettre
„ n'a pas, au bout de quelques jours, le
„ succès que j'en atens, toute la Négo-
„ ciation demeurera ensevelie dans un ou-
„ bli éternel, & il ne s'en parlera plus.
„ Mais helas! que vais-je faire, lors que
„ je me hasarde à vous dire que je vous
„ aime? Cependant, après vous l'avoir
„ dit, sâchez que, malgré toute la Pas-
„ sion qui ait jamais enflammé un cœur
„ tendre, j'aurai la force de vous bannir
„ pour toûjours de mes yeux, si je suis
„ convaincue que vous n'en voulez qu'à
„ mon Honeur. Mais helas! mon cher
„ Monsieur, pourquoi sacrifieriez-vous le
„ Bonheur essentiel de la Vie à l'Opinion
„ du Monde, qui n'a pas d'autre fonde-
„ ment que l'Erreur & le Préjugé? Tous
„ les Hommes peuvent s'apercevoir que
„ les Richesses toutes seules ne sont pas
ca-

„ capables de les rendre heureux, & avec „ tout cela ils renoncent à tout autre avan- „ tage lors qu'il ne se trouve pas soutenu „ des Richesses. Puis que le Monde est si „ depravé, que la Religion nous est laissée „ pour nous servir de Guide, à nous pau- „ vres Femmelettes, & que vous au- „ tres, Messieurs les Hommes, agissez „ d'ordinaire par des principes d'Intérêt „ ou de Plaisir, je ne raisonnerai avec vous „ que sur ce qui peut vous être le plus a- „ vantageux, en qualité d'Homme du „ Monde. Si vous pouviez ainsi m'obte- „ nir pour votre Maîtresse ou votre Fem- „ me, je prétens vous convaincre que le „ dernier vous tourneroit mieux à compte, „ & qu'il vous donneroit une plus grande „ satisfaction.

„ Supofé donc que la Nuit marquée „ pour notre rendez vous fût déja venue, & „ que vous vous trouvassiez avec moi dans „ quelque Coin de la Ville, que vous au- „ riez choisi, pour y goûter toutes les „ douceurs que votre folle Imagination „ vous promet dans la jouïssance de celle „ qui est encore à la fleur de sa Jeunesse, „ & qui a gardé jusques ici son Honeur, „ vous seriez bientôt rassasié de ma Per- „ sonne, malgré tous mes petits airs & „ toute la vivacité de mon Esprit. Lors „ que l'Imagination est satisfaite, vous re- „ connoissez le vuide & le néant de ce „ qu'elle vous avoit promis; & alors, que „ devient cette Innocence qui avoit tant de

„ de charmes pour vous? Dès le moment „ que vous serez tout seul, vous trouverez que le plaisir du Debauché n'est que „ celui d'un Destructeur: Il empoisonne „ tout le fruit qu'il goûte; & par tout où „ l'Animal a brouté, il n'y a plus rien „ qui soit digne de l'Homme. La Raison reprend sa place, d'abord que l'Imagination est soûlée; & j'aurois la honte „ & le chagrin d'être la cause de vos inquietudes mortelles, de recevoir vos „ visites à la derobée, & de passer le reste „ de mes jours dans le Crime & la Solitude, les deux Compagnes les moins „ propres qu'il y ait au Monde pour demeurer ensemble. Je n'insisterai pas sur „ l'obscurité honteuse, où nous serions „ obligez de vivre, sans frequenter les „ Promenades ou voir les honêtes Gens, „ comme des Personnes, dont la conduite n'est pas à l'épreuve de l'Examen; „ mais je vous laisserai le soin de reflechir „ là-dessus, à vous, Monsieur, qui avez „ peut-être quelque experience de cette „ Vie, que je ne connois qu'en idée.

„ D'un autre côté, si vous êtes assez „ bon & assez genéreux pour m'élever au „ rang de votre Femme, vous pouvez attendre de moi toute l'obéïssance & la „ tendresse que la Gratitude peut inspirer „ à une Femme vertueuse: Quelque douceur qu'on goûte avec une Personne „ agréable, quelque complaisance qu'on „ attende d'un bon Naturel, quelque consola-

„ solation qu'on recueille d'une Amitié „ sincere, vous pouvez compter de les „ recevoir comme une chose dûë à votre „ Genérosité. En cas que le mauvais des„ sein, que vous avez aujourd'hui sur moi, „ vous pût réussir, vous n'en auriez en„ suite que du rebut, & un véritable dé„ goût; mais les transports d'un Amour „ vertueux font la moindre partie du Bon„ heur qui l'accompagne. Les ravissemens „ charnels d'une Passion innocente ne res„ semblent qu'à des Eclairs comparez avec „ la lumiere du Soleil, & ils en interrom„ pent la joie plûtôt qu'ils ne l'avancent.

„ Faut-il donc que j'aie le courage de „ vous dire en termes directs de m'épou„ ser? Je n'ignore pas qu'entre moi & ce „ bonheur, il y a la Fille orgueilleuse „ d'un Homme qui peut lui donner une „ Dot porportionnée à votre Bien. Mais „ si vous balanciez la conduite d'une Fem„ me qui se met à votre niveau à l'égard „ des biens de la Fortune, & qui s'attend „ à un gros Douaire, avec celle d'une au„ tre qui se croiroit honorée & qui vous „ auroit de l'obligation d'être admise à „ votre alliance, quelle des deux vou„ driez-vous choisir? Vous aurez peut-être „ envie de vous regaler quelquefois dehors „ avec vos Amis; là-dessus elle croira „ qu'on la néglige à la Maison lors que „ vous n'y êtes pas, & cherchera l'occa„ sion d'y faire une dépense qui réponde à „ la figure que vous soutenez dans le Mon-

de,

„ de. Il faudroit qu'en toutes choses elle „ eut égard au Bien qu'elle vous auroit a- „ porté, & moi à celui dont vous m'au- „ riez enrichie. Votre Commerce avec „ elle aura toûjours l'air d'un Marché, & „ avec moi d'une Liaison d'Amitié : La „ joie entrera dans ma Chambre avec „ vous, & lors que vous en sortirez, mes „ Vœux les plus tendres vous accompa- „ gneront par tout. Demandez vous à vous- „ même, si vous n'aimeriez pas à goûter „ toute votre vie le plaisir d'avoir rendu „ service à une Personne reconnoissante, „ qui n'oublieroit jamais votre Bienfait; „ tel seroit votre Cas avec moi. Dans „ l'autre Mariage, il y aura toûjours une „ opposition continuelle de Bienfaits, & „ vous n'y goûterez jamais le plaisir qu'il „ y a d'en conferer ou d'en recevoir quel- „ cun.

„ Peut-être qu'à la fin du compte vous „ aimerez mieux agir suivant les regles de „ la Prudence Humaine. Je ne sai que „ dire ni quel parti prendre, lors qu'une „ si triste pensée me vient dans l'esprit; „ mais s'il est en votre pouvoir de me ren- „ dre votre Femme reconnoissante, soïez „ persuadé que je ne m'abandonnerai ja- „ mais à devenir votre indigne Maîtresse.

T.

LXVIII.

LXVIII. DISCOURS.

Religentem esse oportet, Religiosum nefas.
Aul. Gell. Lib. IV. Cap. 9.

Il faut être religieux, sans tomber dans la Superstition.

Il est de la derniere importance d'inculquer de bonne heure la Dévotion dans l'Esprit des Enfans, parce qu'elle y jette de profondes racines qui ne meurent presque jamais. Les soucis de la Vie, le feu de la Jeunesse ; & les apas du Vice semblent quelquefois l'éteindre ; mais elle se ranime d'abord que l'Age, la Discretion ou les Malheurs ramènent un Homme de ses égaremens. C'est un Feu qui reste caché sous la cendre, sans qu'on le puisse étoufer.

La Temperance, la Sobrieté & la Justice, sans la Dévotion, sont des Vertus froides, insipides & languissantes, qui viennent plûtôt des principes de la Philosophie que de ceux de la Religion. La Pieté donne une grande ouverture à l'Esprit, l'éleve à des idées beaucoup plus sublimes qu'il n'en peut trouver dans aucune autre Science, l'échaufe & l'agite infiniment plus que tous les Plaisirs sensuels.

Quelques Auteurs ont dit que l'Homme se

se distingue plûtôt des autres Animaux par le Culte d'une Divinité que par la Raison, puis qu'il y a plusieurs Bêtes qui font paroitre dans leurs actions quelques étincelles de la derniere, au lieu qu'il n'y en a pas une seule qui fasse aucune démarche qui aproche de l'autre. Il est certain que la Pente naturelle de tous les Hommes à pratiquer un Culte religieux, & à implorer le secours d'un Etre suprême dans les perils & les calamitez où ils se trouvent, que la Gratitude, dont leur Ame est touchée envers un Superieur invisible, lors qu'ils reçoivent quelque faveur extraordinaire & à laquelle ils ne s'attendoient pas, que l'Amour & l'Admiration qui les saisissent toutes les fois qu'ils méditent sur les Perfections Divines, & que le Consentement universel de tous les Peuples du Monde à l'égard de cet Article capital; il est certain, dis-je, que tout cela forme une Preuve convaincante que le Culte religieux doit venir d'une Tradition émanée de quelque premier Fondateur du Genre Humain, ou qu'il est une suite des lumieres de la Raison, ou qu'il découle d'un Instinct que la Nature a placé dans l'Ame. Pour moi, il me semble que toutes ces Causes contribuent à produire le même effet; mais qu'on assigne celle qu'on voudra pour le Principe immédiat du Culte religieux, il faut avouër qu'elles nous indiquent toutes un Etre souverain comme celui qui en est l'Auteur.

Je me servirai de quelque autre occasion pour examiner l'espèce du Culte que le Christianisme nous enseigne; & je ne toucherai ici qu'aux Erreurs où ce Divin Principe nous engage quelquefois, lors qu'il n'est pas conduit par les lumieres de la Raison qui nous est donnée pour nous servir de Guide dans toutes nos démarches.

Les deux grandes Erreurs, où la Dévotion mal-entendue nous précipite, se reduisent à l'*Enthousiasme* & à la *Superstition.*

Il n'y a pas de plus triste objet au Monde qu'un Homme, dont le cerveau est frapé de l'Enthousiasme religieux. Une Personne qui extravague, quoi que ce ne soit que par un principe d'orgueil ou de malice, est un spectacle mortifiant pour la Nature Humaine; mais lors que le Dérangement vient des ferveurs d'une Dévotion indiscrete, ou d'une trop grande aplication de l'Esprit à ses Devoirs mal-entendus, il mérite que nous en aïions une compassion tout extraordinaire. Avec tout cela nous en pouvons tirer cet usage que, puis que la Dévotion même, qu'on ne croiroit jamais être en état de pousser trop loin, peut détraquer le cerveau, à moins que ses ardeurs ne soient ménagées avec beaucoup de prudence, il faut avoir un soin tout particulier de conserver le calme dans sa Raison, & se tenir en garde, dans toutes les occasions de la Vie, contre les in-

influences de la Passion, de l'Imagination & du Temperament.

La Pieté, qui n'est pas gouvernée par la Raison, degenere presque toûjours en Enthousiasme. Lors que l'Esprit se trouve embrasé du feu de la Dévotion, il est disposé à croire qu'il ne l'a pas excité lui-même; mais qu'il y a quelque chose de Divin en lui qui en est la source. S'il favorise trop cette idée, & qu'il s'en chatouille agréablement, il s'abandonne à la fin aux transports & aux extases imaginaires; & lors qu'il se croit une fois sous les influences de l'Inspiration Divine, on ne doit pas s'étonner s'il méprise les Reglemens des Hommes, & s'il ne veut pas recevoir le Formulaire de Religion établi par les Loix, puis qu'il se croit dirigé par un Guide infaillible & superieur à tout.

Si l'Enthousiasme est une sorte d'excès dans la Dévotion, l'on peut dire que la Superstition ne péche pas seulement de ce côté-là, mais qu'elle est aussi un excès de la Religion en general, suivant l'ancien mot du Paganisme, que j'ai mis à la tête de ce Discours. *Nigidius* remarquoit là-dessus, à ce qu'*Aulu-Gelle* raporte au même endroit, que les mots *Latins* qui se terminent en *osus* impliquent d'ordinaire un Vice, & la possession d'une qualité portée jusqu'à l'excès.

L'Enthousiaste, en fait de Religion, ressemble à un Païsan obstiné, & le Superstitieux à un fade Courtisan. L'Enthou-

fiasme a quelque chose qui tient de la Fureur, & la Superstition de la Démence. La plûpart de nos Sectes, qui ne se joignent pas avec l'Eglise *Anglicane*, ont une bonne dose d'Enthousiasme, mais la Religion Catholique *Romaine* est un amas confus de Superstitions vaines & puériles.

Il semble même que l'Eglise qui se donne ce titre superbe, n'en puisse jamais revenir à cet égard. Si l'on introduit dans le Monde des Habits ou des Manieres ridicules, on s'en dégoûte bientôt, & l'usage en est banni à perpetuité; mais d'abord qu'un Ornement ou une Cerémonie a pris asyle dans l'Eglise, voila qui est fait, ils n'en sortent plus, quelque étranges qu'ils paroissent. Un Evêque *Goth* a peut être jugé à propos de reciter un certain Formulaire avec des Souliers ou des Pantoufles aux piez d'une certaine façon; un autre s'est imaginé qu'il seroit de la bienséance qu'une telle partie du Culte public s'executât avec la Mitre sur la tête & la Crosse à la main; Un Frere *Vandale*, aussi pieux ou superstitieux que les autres, y ajoute un Habit à l'antique, dans la pensée qu'il fournit une Emblême fort ingenieuse de tels ou de tels Mysteres, jusqu'à ce que peu à peu tout le Service Divin degenere en Farce & en Spectacle risible.

Leurs Successeurs voient la sotise & l'inconvenient de ces pauvres Cerémonies; mais au lieu de les reformer, ils y en ajou-

joutent de nouvelles, qu'ils croient plus significatives, qui prennent racine de la même maniere, & qu'on ne doit plus rejetter d'abord qu'on les a une fois admises. J'ai vû oficier le Pape *in Pontificalibus* dans l'Eglise de S. *Pierre*, où il emploïa deux heures de suite à mettre ou à quiter ses divers Ornemens, selon la diference des rôles qu'il devoit jouër.

Il n'y a rien de si beau, ni qui orne plus la Nature Humaine, sans parler des avantages infinis qu'elle y trouve, qu'une Pieté mâle, ferme & constante; mais l'Enthousiasme & la Superstition sont les Foiblesses de la Raison Humaine, qui nous exposent au mépris & à la raillerie des Infidèles, & qui nous mettent au dessous des Bêtes qui périssent.

L'*Idolâtrie* est un autre Fruit de la Pieté mal-entendue; mais je ne m'arrêterai pas ici à l'examiner, puis que le gros de mes Lecteurs *Anglois* n'est pas entaché de ce Vice.

T.

LXIX. DISCOURS.

Quantò quisque sibi plura negaverit,
A Dîs plura feret. —— —— ——

HOR. L. III. Ode XVI. 21.

Plus un Homme se refuse à lui-même ; plus les Dieux le comblent de biens.

TOut le monde estime naturellement ceux qui n'entretiennent qu'une médiocre opinion d'eux-mêmes ; & la Personne modeste est souvent accompagnée à la fin d'un Bonheur qu'elle n'atendoit pas, & qui la dédommage avec usure des pertes que sa Vertu lui peut avoir causées dans le cours ordinaire de la Vie. Les Physionomistes nous disent qu'on se détermine en notre faveur ou contre nous dès notre premier abord, & sur ce que notre aspect insinue, avant qu'on nous connoisse à fond. Un Homme, ajoutent-ils, porte dans sa physionomie l'image de son Esprit, & ses yeux servent de miroir à celui qui le regarde pour découvrir ce qui se passe dans son cœur. Mais quoi que cette maniere de juger de ceux que nous voïons en public soit fort trompeuse, il est certain que ceux qui, par leurs discours & leurs actions, s'atribuent tout ce qu'ils peuvent atendre de leur mérite pris à la rigueur, se

ſe trouveront reduits à rabatre tous les jours quelque choſe de leur compte. Un Homme qui a de la Modestie garde ſon Caractère, à peu près comme un bon Ménager épargne ſon Bien ; ſi l'un ou l'autre en dépenſe tout ce qu'il peut, l'un eſſuïera des pertes, & l'autre fera des bévuës, que ſon Capital ne ſauroit jamais reparer. Il eſt donc de la prudence de regler vos deſirs, vos paroles & vos actions, ſur l'estime que vos Amis ont pour vous ; & de ne vous atribuer jamais, quand-même il ſeroit en votre pouvoir, ni tout l'Honeur ni toute la Reputation que vous auriez droit de prétendre. J'ai converſé depuis peu avec pluſieurs de nos Marchands ; de ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi j'ai adopté quelques unes de leurs phraſes. Quoi qu'il en ſoit, je dis que tout Homme qui, dans ſon air & ſes manieres d'agir envers les autres, ou par un principe d'orgueil, ſe débite dans ſes Livres, pour plus de Genie, de Prudence, de Bonté, ou de Bravoure, qu'il n'en peut fournir lors que la demande vient, court risque de ſe voir accablé de ſes Créanciers, ſous prétexte qu'il leur a volé toute l'estime, dont ils l'avoient favoriſé d'abord. C'eſt ce qui l'oblige à faire banqueroute ; & celui qui auroit pû vivre dans la prosperité jusques à la fin de ſes jours, s'il ne fut pas ſorti de certaines bornes, ſe voit privé de ce qu'il poſſedoit à juste titre, pour avoir aſpiré trop haut ; de ſorte qu'il en eſt de ſes

prétentions comme de tout ce que l'on déchire au lieu de le partager.

Il n'y a pas une Ame vivante qui n'avouât que CINNA est agréable & facetieux ; qu'il a une maniere aisée, divertissante & inimitable de dire tout ce qu'il pense en Compagnie, s'il pouvoit cacher l'envie demesurée qu'il a de se voir aplaudir, & qui paroit dans toutes les syllabes qu'il prononce. Mais ceux qui conversent avec lui s'aperçoivent que toutes les honêtetez qu'ils lui pourroient faire, ou tous les éloges qu'ils pourroient lui donner, n'aprochent pas de ce qu'il en atend ; de sorte qu'au lieu de lui marquer l'estime qu'ils ont pour son Mérite, leurs pensées ne roulent que sur la bonne opinion qu'il en a lui même.

Si vous frequentez le beau Sexe, vous verrez GLORIANE faire une parade si comique de ses charmes, MIRTOLINE observer une si grande regularité dans sa démarche, CHLOE' se produire d'un air si libre & si familier, CORINNE marquer une tendresse si délicate, & ROXANE, par ses hauteurs, exiger de si profonds respects, que leurs Amies, qui se connoissent un peu & qui agissent naturellement, n'attendent que leur sortie, pour vous dire que toutes ces Dames ne cherchent qu'à vous donner dans la vûë, & que leurs allures insinuent si bien qu'elles prétendent au delà de ce qui leur est dû, qu'elles n'obtiennent pas ce qu'on leur auroit accordé sans peine. La

La derniere fois que je vis joüer la Tragedie de * MACBETH, j'admirai l'adresse du Poëte, qui représente un Scelerat éfraïé, sur ce qu'il remarqua la Moderation du Prince qu'il alloit assassiner. *Il gouvernoit*, dit-il en parlant de ce Prince, *avec tant de douceur & d'humanité*; d'où il conclut que toutes les Puissances, Divines & Humaines, se joindroient ensemble pour vanger la Mort d'un Roi si débonnaire. Tout Homme qui a les moïens de parvenir à la Grandeur & qui les néglige, ne manque pas d'Amis dans la mauvaise fortune, & celui qui, dans la Prosperité, se conduit avec beaucoup de retenue, sera toûjours plaint dans l'Adversité.

Le Genéral qui renonce aux avantages qu'il pourroit s'atribuer, & qui s'expose au peril, comme un simple Soldat, ou un Volontaire, en a tout le mérite: On ne lui envie pas même sa gloire ni ses honeurs, puis qu'il se met au niveau de ceux qui ne tiennent pas au Monde par des liens si doux ni si chers. Mais quand la Modestie ne nous attireroit pas la bienveillance des autres, c'est la plus désirable de toutes les qualitez par l'heureuse disposition qu'elle fait naître dans l'Esprit, & le calme qu'elle y aporte; en un mot, elle est contraire à l'Ambition, & c'est là tout ce que

T 5 j'en

* Voïez Tome I. page 213. au bas, où l'on a mis, par mégarde, que *Dryden* a écrit cette Piece, quoi que *Shakespear* en soit l'Auteur.

j'en puis dire de plus fort. Celui qui modere ses desirs par la Raison, & qui ne s'abandonne pas au chagrin ou au desespoir, lors qu'il lui arrive quelque échec, redouble tous les plaisirs innocens de la Vie. L'Air qu'il respire, la Santé dont il jouït, la Saison de l'année où il se trouve, un beau Soleil, une Vûe agréable, tout cela contribue à son Bonheur; & à l'abri des enchantemens, dont tout le monde est ensorcelé, il regarde comme des faveurs extraordinaires & de nouvelles aquisitions, tous les biens qu'il possede en commun avec le reste des Hommes. Le Chagrin ne lui altere pas la Santé, & l'Envie n'interrompt jamais ses Plaisirs. Il ne s'embarrasse pas de ce qui met un Homme en vogue, ou de ce qui en fait avancer un autre dans les Emplois. Il sait qu'il y a une Promenade à l'écart dans un tel endroit; qu'il peut trouver bonne Compagnie dans un tel autre, & cela lui sufit. Il n'a point d'Emulation; il n'est le Rival de personne, il souhaite du bien à tout le monde, il peut voir avec plaisir la prosperité d'un autre, dans la pensée qu'il est aussi heureux que lui-même; en un mot, son Crédit & son Bien sont au service des Etrangers & des Malheureux, autant que la Prudence le doit permettre.

LUCCEIUS a du savoir, de l'esprit, de l'enjoûment & de l'éloquence; mais avec tous ces avantages, il n'a pas le moindre dessein ambitieux en tête. Peut-être aussi

aussi que le Vulgaire croit à cause de cela, qu'il n'a point de Genie, mais ses Amis sont bien persuadez qu'il est d'une habileté consommée. Il ne cherche pas à se faire admirer, & il n'a pas besoin de l'éclat exterieur. Ses Habits lui plaisent, pourvû qu'ils soient à la mode & qu'ils le tiennent chaudement ; la Societé lui est agréable, s'il y trouve des Personnes civiles & d'un bon naturel. Il ne demande ni le superflu dans les Repas, ni la grande joie en Compagnie, ni rien d'extraordinaire pour le divertir. Dépouillé de préjugez & maître de ses passions, il fournit sa carriere si doucement, qu'il trouve par tout plus d'esprit, plus de bonne chere, & plus de gaieté, qu'il ne lui en faut pour goûter le plaisir de la Vie.

T.

LXX. DISCOURS.

Omnibus in terris, quæ sunt à Gadibus usque
Auroram & Gangem, pauci dignoscere possunt
Vera bona, atque illis multùm diversa, remotâ
Erroris nebulâ : —— —— —— ——

JUV. Sat. X. 1.

De tous les Hommes qui sont depuis Cadis *jusqu'aux* Indes, *il s'en trouve peu qui puissent juger sainement du vrai bien & du vrai mal.*

* Après avoir dit quelques généralitez sur la Dévotion, je ferai voir ici quelles idées les Païens les plus subtils en avoient, telles que PLATON nous les représente dans son Dialogue intitulé *De la Priere*, ou, *le second* ALCIBIADE, qui a donné sans doute occasion à la X. Satire de JUVENAL & à la II. de PERSE. Quoi qu'il en soit, le dernier de ces Poëtes a presque copié mot pour mot, dans sa IV. Satire, l'autre Dialogue de PLATON, qui est intitulé *le premier* ALCIBIADE.

Les Interlocuteurs, dans le Dialogue *sur la Priere*, sont le Philosophe SOCRATE & ALCIBIADE; & la substance de ce

* Voïez le Disc. LXVIII.

ce Dialogue, après en avoir écarté les embarras & les digreſſions qu'on y trouve, ſe reduit à ceci.

* SOCRATE, à la rencontre de ſon Disciple ALCIBIADE, qui alloit faire ſes Dévotions dans un Temple, les yeux attachez à terre, comme un Homme qui penſe à quelque choſe de fort ſerieux, lui dit, Qu'il avoit ſujet d'être penſif & réveur à cette occaſion, puis qu'un Homme pouvoit s'attirer des maux par ſes prieres, & que ſes demandes exaucées pouvoient tourner à ſa ruïne: Ce malheur, ajoute-t-il, peut arriver, non ſeulement à celui qui demande aux Dieux des choſes pernicieuſes de leur nature, comme on le voit par l'exemple d'OEDIPE, qui les pria que ſes Enfans décidaſſent leurs droits par l'épée; mais à celui-là même qui leur demande ce qu'il croit lui être avantageux, & qui les prie d'éloigner de ſa perſonne ce qu'il croit lui devoir cauſer quelque préjudice. Le Philoſophe montre enſuite que cela eſt inévitable, puis que l'Ignorance, les Préjugez & la Paſſion aveuglent la plûpart des Hommes, & les empêchent de voir ce qui fait réellement à leur avantage. Pour en donner un Exemple à ſon cher ALCIBIADE, il lui demande, S'il ne ſentiroit pas une joie tout extraordinai-

 re,

* Voïez la Traduction de ce Dialogue par Mr. Dacier, dans le I. Tome des *OEuvres de* PLATON, pag. 371. & ſuiv. de la ſeconde Edition de *Paris* 1701.

re, ſupoſé que le Dieu, qu'il alloit invoquer, lui promît de le rendre Souverain de toute l'*Europe*? ALCIBIADE répond, Qu'il regarderoit ſans doute cette promeſſe comme la plus grande faveur qu'il pût obtenir du Ciel. SOCRATE lui demande là-deſſus, Si, après l'avoir reçuë, il ſeroit content de perdre la vie, ou s'il l'accepteroit quoi que bien perſuadé qu'il en feroit un mauvais uſage? ALCIBIADE avouë alors qu'il n'en voudroit pas à ces conditions. SOCRATE lui montre auſſitôt, par divers Exemples, que cela pourroit être la ſuite d'un ſi grand Bonheur. Il ajoute que tout ce qu'on apelle bonne Fortune dans le Monde, comme d'avoir un Fils, ou de s'élever aux plus hautes Dignitez de l'Etat, ſe trouve ſujet aux mêmes revers; quoi que, dit-il, tous les Hommes y aſpirent avec ardeur, & qu'ils ne manqueroient pas de le demander aux Dieux, s'ils croïoient le pouvoir obtenir par leurs Prieres.

Après avoir établi ce Point capital, je veux dire, Que les plus grandes Felicitez de la Vie ſont expoſées à de ſi terribles conſéquences, & qu'il n'y a perſonne au Monde qui ſâche ce qui à la fin ſera un Bonheur ou une Malediction pour lui, il inſtruit ALCIBIADE de quelle maniere il doit prier Dieu.

I. Il lui offre d'abord, pour le modèle de ſa Dévotion, une courte Priere, qu'un Poëte *Grec* avoit dreſſée pour l'uſage de ſes

ſes Amis, & qui eſt conçuë en ces termes: *Grand* Jupiter, *donnez-nous les biens qui nous ſont néceſſaires, ſoit que nous vous les demandions, ou que nous ne vous les demandions pas ; & éloignez de nous les maux, quand même nous vous les demanderions.*

II. En deuxième lieu, afin que ſon Diſciple pût demander les choſes qui lui ſeroient utiles, il lui fait voir, qu'il eſt abſolument néceſſaire de s'apliquer à l'étude de la véritable Sageſſe, & à la connoiſſance du ſouverain Bien, & de ce qui s'accorde le mieux avec l'excellence de ſa Nature.

III. En troiſième & dernier lieu, il lui aprend que le plus ſûr moïen de s'attirer les benedictions du Ciel, & de rendre ſes Prieres agréables à la Divinité, ſeroit de vivre dans la pratique conſtante de ſon devoir à l'égard des Dieux & des Hommes. Il lui recommande à cette occaſion la Priere des *Lacédemoniens*, qui demandoient aux Dieux *de leur donner tout ce qui étoit bon, pendant qu'ils s'attachoient à la Vertu.* Il l'entretient auſſi à ce propos d'un Oracle digne de remarque, & dont voici l'hiſtoire en abregé.

Les *Atheniens*, après avoir été batus pluſieurs fois, dans une Guerre où ils étoient engagez contre les *Lacédemoniens*, envoïerent à l'Oracle de *Jupiter Ammon*, pour ſavoir d'où venoit qu'eux, qui avoient élevé tant de Temples à l'honeur des Dieux, & les avoient enrichis de ſi belles

offrandes; qu'eux, qui avoient institué à leur honeur tant de Fêtes solemnelles, accompagnées de Cerémonies si pompeuses; qu'eux en un mot qui avoient immolé tant d'Hecatombes sur leurs Autels, n'avoient pas le même succès que les *Lacédemoniens*, qui n'aprochoient pas de leur zèle à tous ces égards. L'Oracle leur répondit, *J'aime beaucoup mieux la Priere des* LACE'DEMONIENS *que tous les sacrifices des* GRECS. Comme cette Priere suposoit & encourageoit la Vertu dans ceux qui l'emploïoient; le Philosophe s'atache à faire voir que l'Homme le plus abandonné au Vice pourroit devenir agréable aux Dieux à ce prix-là, mais qu'ils ont en horreur ses Victimes & ses Prieres. Il y ajoute deux Vers d'*Homere*, où il est dit, *que les Vents portoient de la Terre au Ciel l'odeur des Hecatombes que les* Troyens *ofroient aux Immortels*, *&* *que ceux-ci refuserent de la goûter, parce qu'ils avoient de l'aversion pour la Ville de* Troie, *pour* Priam *& pour tout son Peuple.*

La Conclusion de ce Dialogue est fort remarquable. Après que SOCRATE a détourné ALCIBIADE d'ofrir ses Prieres & ses Victimes, par les difficultez qu'il y avoit à se bien aquiter de ce devoir & que nous avons déja raportées, il conclut en ces mots: *C'est pourquoi il faut de toute nécessité que vous atendiez que quelcun vous enseigne comment vous devez vous conduire envers les Dieux & envers les Hommes.*

mes. Quand viendra donc ce tems, replique ALCIBIADE, *& qui sera celui qui m'instruira ? Que je le verrai avec plaisir ! Ce sera celui*, répond SOCRATE, *qui a véritablement soin de vous. Mais il me semble que, comme on voit, dans* Homere, *que* Minerve *dissipe le nuage qui couvroit les yeux de* Diomede *& qui l'empêchoit de distinguer les Dieux d'avec les Hommes, il faut de même qu'il dissipe les ténèbres qui enveloppent votre Esprit avant que vous soiez en état de discerner ce qui est bon & ce qui est mauvais. Qu'il dissipe donc*, replique ALCIBIADE, *qu'il chasse mes ténèbres & tout ce qu'il voudra; Je m'abandonne à sa conduite, & je suis prêt à obeïr à tout ce qu'il m'ordonnera, pourvû que j'en devienne meilleur.* Le reste de ce Dialogue est plein d'obscurité ; quoi qu'il y ait quelque chose qui sembleroit insinuer que SOCRATE veut parler de lui-même, lors qu'il fait attendre un nouveau Docteur dans le Monde, s'il n'avouoit à la fin qu'il est dans une aussi grande incertitude à cet égard que les autres Hommes.

Quelques Savans regardent ce dernier trait comme une prédiction de la venue de JESUS-CHRIST, ou ils s'imaginent du moins que SOCRATE, de même que * *Caiphe*, prophetisa sans le savoir, & qu'il a designé ce Divin Docteur qui devoit venir au Monde quelques siècles après lui.

* *Jean* XI. 49, 50, 51.

lui. Quoi qu'il en soit, nous voïons que ce grand Philosophe découvrit, par les lumieres de la Raison, qu'il étoit de la Bonté Divine d'envoïer une Personne au Monde, pour instruire les Hommes de leurs Devoirs, & leur enseigner à prier Dieu.

Tout Homme qui lira cet Abregé du Dialogue de PLATON *sur la Priere*, ne manquera pas de s'apercevoir, si je ne me trompe, que le grand Fondateur de notre sainte Religion ne s'en tint pas seulement, dans toute sa conduite & dans la Priere qu'il enseigna lui-même à ses Disciples, aux Maximes que les lumieres de la Nature avoient dictées à SOCRATE; mais qu'il instruisit ses Disciples de toute l'étenduë de ce Devoir, aussi bien que de tous les autres. * Il leur indiqua le véritable objet de leur Culte, & leur aprit, suivant la troisiéme Regle marquée ci-dessus, à s'adresser à lui dans leurs Cabinets, sans éclat & sans ostentation, & de l'adorer en esprit & en vérité. Si les *Lacédemoniens* demandoient à leurs Dieux en général *de leur donner tout ce qui étoit bon, pendant qu'ils s'attachoient à la Vertu*, nous prions Dieu en particulier qu'*il nous pardonne nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez.* Si la deuxiéme Regle de SOCRATE veut qu'on s'aplique *à la recherche du Souverain Bien &* de-

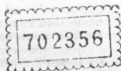
* Matth. VI. 9, &c.

de ce qui s'accorde le mieux avec l'excellence de notre Nature, l'Evangile nous enseigne, en divers endroits, que nous devons avoir des idées toutes différentes de celles qu'on a dans le Monde, à l'égard du Bien & du Mal, de ce qui fait le Bonheur ou le Malheur des Hommes. C'est ainsi que nous demandons à Dieu, dans la Priere Dominicale, que *son regne vienne*, qui est la source de notre souverain Bonheur, & l'unique but de notre création, sans nous mettre en peine, à l'égard du temporel, que de notre *subsistance d'un jour à l'autre.* D'ailleurs nous ne le prions de nous délivrer que du Peché, & du *Mal* en genéral, sans dire en quoi il consiste, bien persuadez que son infinie Sagesse le déterminera mieux que nous. Enfin, si nous examinons le Formulaire que Socrate recommande dans sa premiere Regle, nous trouverons non seulement qu'il est compris, mais qu'il est poussé beaucoup plus loin, dans la demande que nous adressons à Dieu, pour le suplier que *sa volonté soit faite sur la Terre, comme dans le Ciel:* Ce qui revient à ce que notre Sauveur disoit lui-même, la veille de sa Mort, au milieu de l'agonie où il tomba, * *Néanmoins* que cela se passe *non comme je le voudrois, mais comme tu le veux.* On peut dire que cette demande est la plus soumise

* Matth. XXVI. 39.

mise & la plus prudente que la Créature puisse adresser à son Créateur, en ce qu'elle supose que cet Etre infini ne veut rien qui ne soit pour notre avantage, & qu'il sait mieux que nous ce qui tend à ce but.

L.



T A-

TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

Cal-

Elle

D.

Esprit

J.

L.

Pon-

Re-

S.

V.

W.

X.

Z.

F I N.